Cultures & Écologies | Kulturen & Ökologien | Cultures & Ecologies
Collection dirigée par Corinne Fournier Kiss, Thierry Roger & Patrick Suter

Littérature et écologie ou comment écrire les écocides de biotopes réels

Édité par Corinne Fournier Kiss

Academic Press Fribourg

Littérature et écologie, ou comment écrire les écocides de biotopes réels

Cultures & Écologies | Kulturen & Ökologien | Cultures & Ecologies

Collection dirigée par | Reihe geleitet von | Series directed by

Corinne Fournier Kiss

Thierry Roger

Patrick Suter

Vol. 1

Traces d'arbres morts Traces des Rongo Rongo. Dessin à l'encre de chine. 2007 © Sylvie Séma

Littérature et écologie, ou comment écrire les écocides de biotopes réels

Édité par Corinne Fournier Kiss

© 2024 Academic Press Fribourg
Chiron Media Sàrl
Avenue de Tivoli 3
1700 Fribourg
Suisse

www.academicpressfribourg.info
Service éditorial : editorial@academicpressfribourg.info
Service des commandes : distribution@academicpressfribourg.info
Service médias : media@academicpressfribourg.info

ISBN du livre version pdf : 978-2-88981-049-9

ISBN du livre broché : 978-2-88981-050-5

DOI : 10.55132/lecb138

Lien DOI : http://doi.org/10.55132/lecb138

L'étape de la prépresse de *Littérature et écologie, ou comment écrire les écocides de biotopes réels*, a été soutenue par le Fonds national suisse de la recherche scientifique.

Ce livre est sous licence :

Cette licence permet à d'autres de remanier, d'adapter et de s'appuyer sur ce travail à des fins non commerciales. Bien que leurs nouvelles œuvres doivent également faire référence à ce travail et être non commerciales, ils ne sont pas tenus d'accorder une licence à leurs œuvres dérivées selon les mêmes conditions.

Publié avec le soutien de l'Institut de langue et de littérature françaises de l'Université de Berne.

Image de couverture : Leslie Cole, *'Scorched Earth' - Devastated Rubber Plantations*, 1946, huile sur toile, Imperial War Museum London © Imperial War Museum (Art.IWM ART LD 5828).

Table des matières

Présentation 9

1 L'écocide et sa représentation dans la littérature mondiale 11
Corinne Fournier Kiss

2 Éviscérer la mère 71
Pline l'Ancien et les mines d'or
Olivier Thévenaz

3 Ökozid vs. wachsendes Weltbewusstsein? 91
Nachhaltigkeit und die Suche nach der verlorenen Zeit
Ottmar Ette

4 Antipoétique de l'écocide 111
Patrick Suter

5 Littérature et lutte environnementale 129
Pierre Schoentjes

6 Araignée et autres tricksters au cœur de l'écosystème forestier équatorial 141
Xavier Garnier

7 Un fleuve sacré au bord du désastre écologique 155
An den inneren Ufern Indiens. Eine Reise entlang des Ganges de Ilija Trojanow
Aurélie Choné

8 Des désastres au renouveau 179
Édouard Glissant et Sylvie Séma Glissant
La Terre magnétique. Les Errances de Rapa Nui, l'île de Pâques
Colette Camelin

9 The Poetic Pulse of an Estuary 201
Ecological Time, Place and Pace in Alice Oswald's *A Sleepwalk on the Severn* and Philip Gross's *The Water Table*
Céline Naito

Bibliographie générale 225

Notices sur les auteurs et les autrices 243

Index 247

Présentation

Littérature et écologie, ou comment écrire les écocides de biotopes réels, le premier ouvrage de la collection « Cultures & Écologies », privilégie la lecture et l'analyse d'œuvres littéraires qui, de l'Antiquité à nos jours, mettent en scène des écocides non seulement réels, mais encore perpétrés dans la contemporanéité même de l'écriture des textes. Le volume interroge le pouvoir de la littérature et de la critique littéraire face à la gravité des dégradations anthropiques de milieux de vie déterminés.

La littérature diffère des écrits scientifiques ou documentaires par son travail sur le sensible. Nous posons l'hypothèse que l'attention portée par un texte de fiction à un écosystème réel en voie de disparition ou de déstabilisation pourrait agir de façon similaire au phénomène d'*artialisation*, décrit en particulier par Alain Roger : il est non seulement des *paysages* (comme chez le philosophe français), mais surtout des *épaisseurs historiques* et des *couches de récits* formant ces paysages qui ne peuvent être vus avant que l'art ne les ait explicitement montrés du doigt, et les voir signifie ouvrir la possibilité à des changements dans les habitudes de perception de l'environnement. Pour leur part, les approches interprétatives écocritiques ici pratiquées, et dont la particularité est de se focaliser sur les interactions entre l'homme et les milieux dans lesquels il vit plutôt que sur les seules relations inter-humaines, s'engagent à tirer les implications ontologiques, éthiques et épistémologiques dont rendent compte les récits d'écocides – et par là même, à délivrer un savoir écologique susceptible d'œuvrer en faveur d'une reconsidération des valeurs culturelles contemporaines, voire même de motiver à une action environnementale concrète.

Les réflexions et les propositions développées dans ce volume sont multiples et polylogiques. Mais toutes se rejoignent sur un point : l'art du récit et l'art de la lecture ont un rôle à jouer dans le processus de sensibilisation et de responsabilisation face au « monde-plus-qu'humain » – et donc, par extension, dans la rupture de la danse infernale des écocides.

Collection « Cultures & Écologies »

Les crises écologiques occupent de plus en plus de place dans les discours et suscitent les inquiétudes les plus vives. Un « tournant écologique » est en cours dans le domaine de la pensée, mais il peine à se traduire en actes. Le système économique dominant reste basé sur la croissance infinie, les émissions de gaz à effet de serre augmentent, l'état de la planète continue à se dégrader. Et il n'est pas

sûr que les espoirs placés dans une révolution technoscientifique pour résoudre ces contradictions soient justifiés.

« Cultures & Écologies », collection plurilingue de monographies et d'ouvrages collectifs, repose sur le postulat qu'il n'y a pas de transformation écologique possible sans questionnement et remise en cause de nos pratiques culturelles. Elle explore des pistes pour réinventer nos concepts, nos imaginaires et nos sensibilités. Pour mieux habiter le monde. Pour faire société autrement. Pour nous réaffilier au vivant.

Corinne Fournier Kiss, Thierry Roger et Patrick Suter
Directeurs de la collection « Cultures & Écologies »

1

L'écocide et sa représentation dans la littérature mondiale

Corinne Fournier Kiss

Résumé : Ce premier chapitre commence par définir l'écocide, poser le contexte de l'invention du terme et examiner ses diverses applications, puis constater (et déplorer) qu'en dépit des efforts de certains hommes de loi, le concept n'a jamais trouvé de validité juridique au niveau international. La « substantifique moelle » du chapitre consiste en une tentative d'offrir un panorama, par époques, de la représentation de l'écocide dans la littérature mondiale des origines jusqu'à nos jours. Ce panorama est constitué, d'une part, des recherches personnelles de l'autrice du chapitre, et, d'autre part, de l'intégration des différentes réflexions proposées dans les chapitres suivants par les autres participantes et participants au volume. Toutes les interprétations des textes littéraires relèvent d'approches écocritiques, c'est-à-dire d'approches qui focalisent leur attention sur la nature du rapport de l'homme à son environnement.
Mots clés : Écocide, écologie, écocritique, nature-machine, Terre-Mère, technique, littérature mondiale.

Abstract: This first chapter begins by defining "ecocide"; setting the context for the term's origin; examining its various applications; and observing (and deploring the fact) that, despite the efforts of certain experts, the concept has never found legal acceptance at an international level. The thrust of the chapter consists in an attempt to offer a panorama, by historical and literary periods, of the representation of ecocide in world literature from its origins to the present day. This panorama is made up, on the one hand, of the author's personal research, and on the other, of the integration of the various reflections proposed in the following chapters by the other contributors to this volume. All the interpretations of these literary texts are based on ecocritical approaches, i.e. approaches that focus on the relationship between man and his environment.
Keywords: Ecocide, ecology, ecocriticism, nature-machine, Mother Earth, technique, World literature.

Écocides : introduction

1. La notion d'écocide

Le terme d'« écocide » est constitué du mot grec *oikos*, désignant « la maison », « l'habitat », et du suffixe *-cide*, dérivé du verbe latin *occidere* signifiant « tuer », « détruire ». Littéralement, l'écocide renvoie donc à la destruction de la maison – en l'occurrence, comme le fait remarquer le mouvement citoyen *End Ecocide on Earth*, à la destruction de « la seule [maison] que nous ayons : la Terre ! »[2].

Le néologisme a été forgé en 1970 par le biologiste Arthur Galston, après que celui-ci ait découvert que l'armée américaine s'était servie de ses recherches de doctorat (consacrées aux herbicides) pour procéder à l'épandage, lors de l'opération *Ranch Hand*, de millions de litres de défoliants hautement nocifs sur les forêts tropicales du Viêt Nam. Vivement opposé à cet usage, Galston mobilise un groupe de scientifiques pour dénoncer, à l'aide du terme d'écocide, la destruction massive de l'environnement et les sérieuses atteintes à la santé humaine provoquées par cette opération (ayant duré de 1962 à 1970) – qui, par ailleurs, violait le protocole de Genève du 17 juin 1925 prohibant l'emploi d'armes chimiques et de substances toxiques à la guerre[3].

Le mot fait rapidement fortune, d'autant plus que son invention coïncide avec d'autres mises en évidence scientifiques de dégradations massives de communaux planétaires, notamment celle du « Club de Rome » qui, dès son premier rapport rédigé par le couple Meadows, *The Limits to Growths* [*Les Limites à la croissance*, 1972], montre les liens entre la croissance économique et

[1] Phrase prononcée par le lieutenant-colonel Bill Kilgore dans *Apocalypse Now* de Francis Ford COPPOLA (1979). La scène où elle apparaît dans le film peut être visionnée dans l'extrait suivant, URL : https://www.youtube.com/watch?v=1RHo_ZG-YGo [visionné le 24 nov. 2023].

[2] Voir le mouvement citoyen « End Ecocide on Earth », cité dans *Écocide. Les multinationales inculpées*, *Tribunal international Monsanto La Haye 2016*, Bâle, Forum civique européen, 2017, p. 78. Voir aussi Valérie Cabanes, « Reconnaître le crime d'écocide », *Revue Projet*, n° 353, 4/2016, p. 71.

[3] Voir David ZIERLER, *The Invention of Ecocide*, Athens, University of Georgia Press, 2011; Romaine de RIVAZ, *La Notion d'écocide. Définition et perspectives*, mémoire de maîtrise en droit, 2022, URL : https://archive-ouverte.unige.ch/unige:166317 [consulté le 27 janv. 2024].

démographique fulgurante des années suivant la deuxième guerre mondiale et les molestations toujours plus importantes commises envers la planète. Entré dans le lexique populaire, le terme d'écocide est désormais communément utilisé pour désigner toute atteinte grave, durable, voire irréversible, provoquée par une action humaine dirigée contre la faune et la flore d'une région – que celle-ci se produise en temps de guerre ou de paix, qu'elle ait lieu de nos jours ou qu'elle ait eu lieu dans le passé. Dit en d'autres mots, l'écocide est une catastrophe naturelle dont les causes sont culturelles, et c'est dans ce sens général que nous l'utilisons dans cet ouvrage.

Cette invention terminologique récente ne doit cependant pas cacher que l'activité écocidaire n'est pas nouvelle : au contraire, elle existe depuis les débuts de l'humanité. Outre que toute avancée de l'homme dans l'occupation de la planète a systématiquement été accompagnée de l'extinction de grands animaux (bisons, grands pingouins, moas, etc.)[4], les recherches archéologiques et historiques actuelles montrent qu'il y a un lien de causalité directe entre l'effondrement et la disparition des grandes civilisations et la mise à mal de leur environnement[5] : cela a été le cas, selon Broswimmer par exemple, aussi bien pour le royaume de Babylone et l'empire des Mayas que pour les antiques civilisations égyptienne, grecque, romaine et chinoise. Néanmoins, ce qui est inédit, c'est l'échelle incommensurable des dévastations : celles perpétrées dans l'Antiquité, au Moyen Âge et même au début des Temps modernes sont négligeables en comparaison des holocaustes de l'Anthropocène. Qu'un phénomène se développant sur la longue durée nécessite soudain un terme spécifique pour le désigner est le signe qu'il a atteint une envergure telle qu'il ne peut plus être passé sous silence et qu'il réclame sa problématisation.

---

[4] Voir par exemple déjà Maurice de TRIBOLET, « Les animaux disparus depuis l'apparition de l'homme », *Revue savoisienne*, 1886, dont des extraits sont reproduits dans l'anthologie de Dominique BOURG & Augustin FRAGNIÈRE (éd.), *La Pensée écologique. Une anthologie*, Paris, Parangon, 2003, p. 98-101. Pour une étude plus récente, voir par exemple Franz J. BROSWIMMER, *Écocide. Une brève histoire de l'extinction en masse des espèces*, Paris, Parangon, 2003.

[5] Selon BROSWIMMER, par exemple, les activités écocidaires sont consubstantielles à l'histoire de la disparition des peuples. Elisée RECLUS le disait déjà au XIX[e] siècle : « Parmi les causes qui, dans l'histoire de l'humanité, ont déjà fait disparaître tant de civilisations successives, il faudrait compter en première ligne la brutale violence avec laquelle la plupart des peuples traitaient la terre nourricière » (cité par BOURG & FRAGNIÈRE, *op. cit.*, p. 94).

2. Le crime d'écocide dans le droit international

Inventer un terme ne suffit cependant pas pour en faire une arme de combat autre que discursive. Pour qu'il soit susceptible d'avoir un impact réel sur le comportement des individus, des entreprises et des États, encore faut-il qu'il soit validé juridiquement et consacré en droit pénal international.

C'est ce que des juristes, des avocats et des chercheurs en droit ont d'emblée tenté de faire, le premier en date étant Richard Falk[6] qui, en 1973, demande une législation qui soit à même de criminaliser les infractions environnementales. Leurs communs efforts aboutissent, en 1991, à l'intégration de l'écocide à l'article 26 (intitulé « Dommages délibérés et graves à l'environnement ») du projet du « Code des crimes contre la paix et la sécurité de l'humanité » proposé par la Commission du droit international. Sous le prétexte d'un manque de consensus, cet article a cependant été retiré au terme de l'élaboration du projet en 1996. Depuis la mise en vigueur du Statut de Rome en 2002 et de sa formulation de quatre crimes internationaux (crimes de génocide, crimes de guerre, crimes contre l'humanité, crimes d'agression), parmi lesquels l'écocide est le grand absent (il ne figure comme étant passible de poursuites pénales que dans les crimes de guerre), des propositions d'amendements du traité ne cessent d'être soumises, demandant notamment d'ajouter l'écocide comme cinquième crime international. L'initiative la plus intéressante des dernières années est sans doute celle du *Tribunal international Monsanto*, procès citoyen s'étant tenu en octobre 2016[7], et où cinq magistrats professionnels venant des quatre coins de la planète ont auditionné des témoins et victimes des pratiques de Monsanto[8]. La conclusion du procès est sans équivoque : elle « propose la création d'un nouveau concept juridique pour le

[6] Richard Falk (1930–) : Actuellement professeur émérite de droit international à l'université de Princeton.

[7] Le Tribunal international Monsanto est un tribunal d'opinion publique, s'inscrivant dans la tradition inaugurée en 1966 par Bertrand Russel et Jean-Paul Sartre. Les rapports et expertises juridiques, quoique rédigés par des experts, sont donc non contraignants, mais leur but est d'alerter l'opinion et d'encourager des démarches ayant une reconnaissance officielle.

[8] Aucun représentant de Monsanto n'a comparu devant le Tribunal international de Monsanto ; en revanche, une fois les conclusions du procès citoyen rendues publiques, Monsanto « a disparu », absorbé par le trust chimique allemand Bayer en 2018. Monsanto a fourni l'herbicide Agent Orange pour la guerre du Viêt Nam et mis sur le marché, en 1975, le premier herbicide à base de glyphosate (le « Roundup »). La multinationale a aussi été, jusqu'à sa « disparition », à l'origine d'au moins un tiers des émissions mondiales de gaz à effet à de serre dues à l'activité humaine. Pour plus de détails sur l'inculpation de la multinationale, voir *Écocide. Les multinationales inculpées. Tribunal international Monsanto La Haye 2016*, Bâle, Forum civique européen, 2017.

crime d'écocide et de l'intégrer dans une future version amendée du Statut de Rome »[9].

L'introduction du crime d'écocide dans le Statut de Rome n'est cependant toujours pas chose faite, l'obstacle essentiel semblant être la carence d'une approche écosystémique dans le droit international. « Actuellement, le droit pénal a une approche anthropocentrique, c'est-à-dire qu'il protège les êtres humains, mais pas la vie non-humaine, sauf lorsque celle-ci peut être utile aux humains »[10]. Ainsi, s'il est certains pays qui reconnaissent dans leur législation nationale le crime d'écocide, le vide juridique subsiste au niveau du droit pénal international, où le concept est aujourd'hui encore en discussion et en construction. Ce qui signifie que les pratiques criminelles et irresponsables des grandes entreprises et des États envers l'environnement ont tout le loisir de se poursuivre impunément.

3. L'écocide dans l'histoire des idées

Pour l'histoire des idées, deux grands modes de penser le rapport de l'homme à la nature ont gouverné et gouvernent les cultures de l'humanité. Pour l'ethnologue Éric Navet, qui réfléchit de manière synchronique, ces deux modes se déclinent, d'une part, en une pratique hégémonique, propre aux civilisations caractérisées par une volonté de domination, d'asservissement et d'exploitation de la nature (telles le christianisme ou l'islam), et qui témoigne d'orientations foncièrement mortifères et écocidaires ; et, d'autre part, en une pratique plus respectueuse, instituée en fonction de « valeurs écologiques, sociales et spirituelles », et essentiellement représentée par les civilisations traditionnelles[11].

La philosophe écoféministe Carolyn Merchant pose quant à elle le problème de manière diachronique et seulement pour l'aire culturelle occidentale[12]. Elle exprime ces deux modes à l'aide de deux métaphores conceptualisant dans une même image le rapport de l'homme aussi bien à la terre qu'à la femme – conformément au postulat écoféministe d'une histoire commune entre le traitement de la terre et le traitement de la femme, soulignant notamment que l'exploitation et la brutalisation de la terre et celles perpétrées envers les femmes

---

[9] *Avis consultatif* du Tribunal international de Monsanto, cité par RIVAZ, *op. cit.*, p. 6.

[10] RIVAZ, p. 16.

[11] Voir Éric NAVET, « Écocide », *in* Aurélie CHONÉ, Isabelle HAJEK & Philippe HAMMAN (dir.), *Guide des humanités environnementales*, Villeneuve-d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2016, p. 423-434. Navet traite de pair écocide et ethnocide – problématique que je n'empoigne pas directement dans cette introduction, mais qui donne tout son sens à la réflexion proposée par Colette CAMELIN sur l'île de Pâques par exemple (chap. 8).

[12] Pour tout ce qui suit, voir Carolyn MERCHANT, *La Mort de la nature*, trad. de l'anglais par Margot Lauwers, Marseille, Wildproject, 2021.

seraient les manifestations du même cadre culturel oppressif. La première métaphore est celle de la Terre-Mère bienveillante, nourricière et cosmique, qui s'accompagne d'une éthique prohibitive dans le domaine des manipulations et des destructions de la nature : une mère ne se laisse pas violenter et mutiler impunément. La deuxième est celle de la terre-objet, terre-machine tantôt déréglée tantôt fonctionnant passivement et « mécaniquement » en fonction de lois immuables – conception qui fait tomber toutes les restrictions et qui joue le rôle d'autorisation culturelle à dominer et altérer la nature selon son bon vouloir. Selon Merchant, ces deux métaphores auraient, dans une certaine mesure, toujours coexisté dans les cultures occidentales, mais, au gré des périodes historiques, l'une ou l'autre aurait joué le rôle de cadre conceptuel dominant au détriment de l'autre. C'est ainsi que la première métaphore, de type organique, qui représente la terre comme une mère portant la vie en son sein et qu'il convient donc de ménager, aurait été nettement prépondérante jusqu'au XVI^{e} siècle. Avec la révolution scientifique, cette métaphore de la Terre-Mère aurait définitivement cédé son hégémonie à la deuxième, de type mécaniste, qui conçoit la terre comme une matière malléable régie par des lois et privée de vie propre, et qui réclame donc, pour son utilisation optimale, de subir toutes les transformations jugées nécessaires par l'homme.

4. Buts et méthodes de l'ouvrage

Repère-t-on ce(s) même(e) passage(s) d'un cadre conceptuel à l'autre, d'un paradigme à l'autre ou d'une métaphore à l'autre dans l'histoire de la littérature ? Quels sont les reflets ou les traces que ces différentes façons de se comporter envers la terre à travers l'histoire et les civilisations laissent dans la littérature ? Les images normatives qui accompagnent les conceptions de la nature en cours à un moment donné et dans une culture donnée trouvent-elles leur place dans les textes littéraires ? Et si les écocides ont, toutes proportions gardées, toujours existé dans le monde réel, depuis quand ont-ils fait l'objet de représentations dans les textes littéraires ? Comment sont-ils décrits et quelle attention leur est accordée ? C'est à ces questions que ce livre tente de répondre. Pour ce faire est privilégiée la réflexion sur des œuvres littéraires mettant en scène des écocides réels au moment de leur écriture, et qui, sans prétendre prophétiser sur la catastrophe qui pourrait ou devrait inévitablement se produire, présentent le biotope en danger dans des textes de nature aussi bien romanesque que viatique ou poétique.

Dans ce premier chapitre, qui repose sur le principe du panorama et qui procèdera donc nécessairement à des généralisations et simplifications, quelques coups de projecteurs sont braqués sur des mises en parallèle de la façon dont

l'homme s'est positionné face à la nature à certains moments donnés de l'histoire et la façon dont la littérature concomitante à ces moments a représenté l'écocide. Les illustrations littéraires viennent tantôt de mon propre chef, tantôt ont été empruntées aux autres chapitres du volume, dont les apports respectifs sont intégrés sous forme de résumés commentés à différentes étapes de l'élaboration de ce panorama.

Toutes les lectures des textes littéraires ici proposées relèvent d'approches écocritiques, c'est-à-dire que, au lieu de prendre l'homme comme unique centre d'attention, elles s'efforcent de repérer les interactions entre l'homme et son environnement et visent par là même à dégager une écologie des textes. Dit autrement, il s'agit d'approches qui cherchent à évaluer les œuvres en fonction de leur capacité à fonctionner comme dépositaires de réflexions, de remises en question, d'interrogations et de réponses à des problèmes environnementaux, voire même de stratégies pour habiter différemment le monde. Même si ces approches sont nées dans le sillage d'une prise de conscience récente de l'accélération de l'impact de l'homme sur la nature, elles sont appliquées également à des textes non contemporains, issus de sociétés qui, a priori, ne partageaient pas, ou du moins pas de manière aussi flagrante, les préoccupations pour l'environnement qui sont devenues les nôtres aujourd'hui. Car nous posons l'hypothèse qu'ils ont également quelque chose à dire ou à nous apprendre sur le sujet.

L'écocide : quelques jalons historiques, philosophiques et littéraires

1. *L'épopée de Gilgamesh (auteurs anonymes, 3000 à 700 ans av. J.-C., Mésopotamie)*

L'Épopée de Gilgamesh est l'un des textes littéraires les plus anciens de l'humanité que nous possédions. À vrai dire, seuls quelques fragments (récits-poèmes) nous sont restés de la première version en sumérien des exploits de Gilgamesh, déjà consignés sur des tablettes d'argile peu après la naissance de l'écriture en Mésopotamie vers 3000 avant J.-C.

Néanmoins, d'autres tablettes issues de versions plus tardives reprennent, transforment et complètent ces fragments, notamment un long poème rédigé en divers dialectes de l'akkadien au cours du premier millénaire avant J.-C., dit « version canonique » parce que formant un récit considérablement plus fourni et plus cohérent, quoique lui aussi incomplet : des tablettes comportant des

fragments inédits continuent ici et là à être exhumées lors des fouilles, et la version la plus complète à ce jour de *L'Épopée de Gilgamesh*, celle intégrant des fragments découverts en 2012, est celle en anglais publiée par Andrew George en 2020[13].

Gilgamesh, le roi de la ville d'Uruk, fait sans nul doute référence au personnage réel figurant dans la *Liste royale sumérienne (*document datant de 1850 av. J.-C.) comme cinquième souverain de la première dynastie d'Uruk[14], sans qu'il soit possible de dire si l'épopée relève du mythe ou plutôt d'une manière de récit biographique. Les lieux de l'épopée comportent également une dimension référentielle : toutes les villes (Nippur, Uruk, Shuruppak) qui y sont mentionnées ont existé. La ville d'Uruk (aujourd'hui le site de Warka), en particulier, a été l'une des agglomérations les plus importantes de la civilisation mésopotamienne, et nombre de détails sur les mœurs de la ville correspondent à la réalité telle qu'elle a été reconstituée par les recherches historiques.

Or, déjà dans ces fragments littéraires si anciens, une scène d'écocide fait son apparition, de manière par ailleurs complètement inattendue pour le lecteur d'aujourd'hui. Qu'on en juge. Gilgamesh, affamé d'exploits, exprime à son inséparable ami Enkidu son désir de provoquer et de combattre le vilain Géant Humbaba. Tous deux se mettent alors en route vers la grande forêt de cèdres du Liban qui sert de domicile au Géant. Lorsqu'ils arrivent à destination, le narrateur prend le temps de décrire à grand renfort d'images poétiques – l'espace de quelques phrases dans la plupart des versions de l'épopée, mais qui se transforment en une vingtaine de lignes dans la version de George ayant intégré les fragments découverts en 2012 – l'émerveillement des deux amis face à face à la majesté et à la richesse de cette forêt dite « offrir son abondance » à tout venant [*the cedar proffered its abundance*] ou encore « exulter au milieu de l'abondance » [*the forest exults amid plenty*][15]. La forêt cumule en effet les beautés visuelles (cèdres gigantesques, ombre douce, chemins bien tracés, résine ruisselant comme de la

---

[13] Voir Andrew R. GEORGE, *The Epic of Gilgamesh*, Penguin Book, New York, 2020 (éd. revue par rapport à celle de 2003), également accessible sur internet sous le titre de *Poem of Gilgameš*, URL : https://www.ebl.lmu.de/corpus/L/1/4. George semble être le seul traducteur à avoir intégré les nouveaux fragments révélés par la tablette trouvée en 2012 dans le sud de l'Irak (il a par ailleurs participé au déchiffrement de cette tablette rédigée dans le dialecte akkadien dit babylonien standard), ce qui explique que je me base pour mon analyse sur sa traduction anglaise la plus récente, et non pas sur des traductions françaises. J'en profite pour remercier chaleureusement le Prof. George pour avoir aimablement répondu à nombre de mes questions sur le texte de *Gilgamesh*.

[14] Voir URL : https://www.geo.fr/histoire/pourquoi-gilgamesh-est-il-un-heros-de-la-mythologie-mesopotamienne-207599 [consulté le 27 janv. 2024].

[15] *Poem of Gilgameš*, « Chapter Standard Babylonian V », URL : https://www.ebl.lmu.de/corpus/L/1/4/SB/V#7, l. 8 et l. 23.

pluie) et les beautés acoustiques, produites par un orchestre animalier tout à fait singulier (un oiseau se met à gazouiller, d'autres lui répondent, des mères singes chantent à haute voix, une cigogne lance un appel, un grillon solitaire déclenche tout un chœur, etc.). À en croire Andrew George, cet admirable morceau descriptif est tout à fait unique dans la poésie narrative babylonienne, qui ne prête généralement que fort peu d'attention aux paysages[16].

Après cette scène d'émerveillement, l'atmosphère s'obscurcit soudain : sans crier gare, l'un des cèdres projette une ombre menaçante sur Gilgamesh, et celui-ci est saisi d'un tremblement de terreur[17]. Encouragé par Enkidu, il pénètre néanmoins dans la forêt pour rechercher Humbaba. Après avoir trouvé le gardien de la forêt et mené avec lui un court combat dont il sort vainqueur, Gilgamesh ne se contente pas seulement de le trucider, mais sans qu'aucune explication ne soit fournie pour justifier son action, il se met encore, aidé d'Enkidu, à saccager toute la forêt. Dans les éditions de George dite « premières », celles de 1999, 2000 et 2003, cette destruction semble ne poser aucun problème aux personnages, tout comme s'il relevait de l'ordre naturel des choses que la mort du Géant s'accompagne du massacre de la magnifique forêt dont il était le gardien. Dans la deuxième édition cependant, celle de 2020, quelques lignes nouvelles, résultat du travail de déchiffrement de la tablette trouvée en 2012, ont été rajoutées, qui montrent que si Gilgamesh accomplit cette destruction sans état d'âme aucun, il n'en est pas de même pour Enkidu, qui éprouve au moins une once de remords face à leur action subversive – remords, certes, non pas suscité a priori par l'éveil d'une conscience écologique, mais par crainte du mécontentement du roi des dieux, Enlil, dont Enkidu imagine à l'avance l'interrogatoire qu'il va leur faire subir.

> Gilgamesh [went trampling through the] forest,
> to take resin from the cedars [for the table] of Enlil.
> [Enkidu] opened his mouth to speak, saying to Gilgamesh :
> « [My friend,] we have reduced the forest [to] a wasteland,
> [how] shall we answer Enlil in Nippur?
> "[In] your might you slew the guardian,
> what was this wrath of yours that you went trampling the forest?" ».
>
> Gilgamesh [s'est mis à saccager] la forêt,
> et à récolter la résine des cèdres [pour la table] d'Enlil.

[16] Andrew R. George & F.N.H. Al-Rawi, « Back to the Cedar Forest : the Beginning and End of Tablet V of the Standard Babylonian Epic of Gilgamesh », *Journal of Cuneiform Studies*, vol. 66, 2014, p. 74.

[17] *Poem of Gilgameš*, « Chapter Standard Babylonian V », URL citée, l. 27-30.

[Enkidu] ouvrit la bouche pour parler, et dit à Gilgamesh :
« [Mon ami], nous avons réduit la forêt [à] une contrée désolée,
[comment] répondrons-nous au dieu Enlil à Nippur ?
"Dans votre puissance, vous avez tué le gardien,
mais pourquoi cette colère qui vous a poussé à saccager la forêt ?" »[18].

Pour anticiper un tel reproche, même prononcé par quelqu'un d'autre, ne faut-il pas avoir compris que l'acte commis est moralement répréhensible ? Enkidu, il est vrai, surmonte rapidement ses scrupules pour continuer à seconder son ami dans le massacre, et il abat lui-même le cèdre le plus beau et le plus odorant de la forêt dans l'intention d'en faire une porte pour le temple du dieu Enlil et de détourner par là-même son courroux. Dans la perspective d'une lecture écocritique, ces quelques lignes, enfouies dans l'oubli depuis deux millénaires et ressurgies au XXI^e^ siècle comme par enchantement et pour renchérir sur nos inquiétudes contemporaines, demandent à être prises au sérieux : même si la remise en question par Enkidu de la nécessité d'avoir dû réduire la forêt à néant n'est que passagère et semble ne pas explicitement relever d'une préoccupation environnementale, n'oublions pas qu'Enkidu a grandi comme « enfant sauvage », n'ayant pour seuls partenaires sociaux que les herbes, les arbres et les animaux. De nombreux indices permettent également d'interpréter la punition de Gilgamesh par les dieux (qui font mourir Enkidu, l'être qui lui était le plus cher) comme ayant été provoquée bien plus par l'hécatombe des arbres de la forêt que par la raison ouvertement avancée par le texte de la mauvaise humeur de la déesse Ishtar, blessée de ce que Gilgamesh n'ait pas répondu à ses avances. D'ailleurs, Enkidu ne va-t-il pas, juste avant de mourir, maudire la porte de cèdre qu'il avait fabriquée pour le temple d'Enlil[19], comme s'il avait réalisé que, dans le fonds, c'était bien là que résidait le problème ? Notons également que Gilgamesh, devenu fou de douleur à la mort de son ami et répétant à qui veut bien l'entendre ses exploits passés accomplis en compagnie du défunt, passe cependant sous silence la destruction de la forêt de cèdres et se contente de mentionner la victoire sur Humbaba[20]. N'éprouverait-il pas, lui aussi, un embryon de mauvaise conscience ? Privé de son ami dont l'une des fonctions essentielles était de pondérer ses excès, il vit désormais dans une peur constante de la mort et échoue dans toutes ses quêtes. Même la plante rajeunissante qu'il parvient, grâce aux conseils de l'homme immortel Outa-

[18] *Ibid*., l. 300-306 [Je traduis – CFK].

[19] *Poem of Gilgameš*, « Chapter Standard Babylonian VII », URL : https://www.ebl.lmu.de/corpus/L/1/4/SB/VII, l. 39-63.

[20] *Ibid.*, « Chapter Standard Babylonian X », URL : https://www.ebl.lmu.de/corpus/L/1/4/SB/X, l. 33.

Napishtî, à arracher du fonds de la mer, préfère se laisser emporter par un serpent plutôt que de rester en sa possession, et c'est les mains vides que Gilgamesh rentre de son voyage.

Si l'interprétation habituelle voit la sagesse de l'œuvre dans le fait que Gilgamesh, super-héros ayant espéré la vie éternelle du fait de ses nombreux « exploits », doit se résigner à être mortel au même titre que les autres êtres humains, une interprétation écocritique, facilitée par les fragments récemment découverts de l'épopée (dont les uns rivalisent d'imagination pour insister sur la beauté exceptionnelle de cette forêt, et dont les autres mettent en évidence la réaction angoissée d'Enkidu face au massacre de la forêt), nous fait plutôt considérer Gilgamesh comme un anti-héros et lire ses extraordinaires performances comme étant justement ce qui l'éloigne de l'immortalité dont il est si avide. À chaque fois que ses forces surhumaines s'exercent à l'encontre de la nature, plutôt que d'obtenir ce qu'il attend, il perd quelque chose (son ami, son apparence favorable, la plante rajeunissante, etc.). Peut-être une autre sagesse est-elle perceptible entre les lignes, à savoir que le respect d'une nature multimillénaire (symbolisée par les vieux cèdres dont on sait que la longévité pouvait atteindre jusqu'à 2000 ans) est un meilleur chemin vers l'immortalité que la prouesse de sa destruction. Outa-Napishtî, homme auquel les dieux ont fait cadeau de la « vie sans mort » et duquel Gilgamesh voudrait arracher le secret, n'est-il pas celui qui, lors du déluge s'étant abattu sur sa ville de Shuruppak, avait « mis à bord du bateau toutes les semences des êtres vivants », sans négliger celles des plantes[21] ?

L'acte de Gilgamesh qui détruit une forêt de cèdres mentionnée comme se trouvant sur le Mont Liban est par ailleurs l'expression de ce qui était réellement en train de se produire à l'époque : la diminution progressive de la superficie des fameuses forêts de cèdres du Liban, et dont le processus de dévastation était déjà bien entamé dans l'Antiquité du fait de leur utilisation immodérée pour la construction de bateaux et de monuments sacrés[22].

[21] Contrairement au déluge chrétien, où l'on ne trouve que la mention d'une paire de toutes les espèces animales.

[22] Voir Andrew R. GEORGE, « Gilgamesh and the Cedars of Lebanon », *in* Claude Doumet-Serhal (ed.), *Decade. A Decade of Archaeology and History in the Lebanon*, Beirut, Byblos Bank Group, 2004, p. 450–455.

2. L'Antiquité greco-romaine

Qu'en est-il de l'Antiquité occidentale, à savoir de l'Antiquité greco-romaine ? Si l'on suit les analyses de l'éthicien de l'environnement John Baird Callicott dans *Pensées de la terre* (1977) et qu'on les exprime à l'aide des deux principales métaphores que Carolyn Merchant dégage de l'histoire des idées sur la nature (voir plus haut), la vision du rapport de l'homme antique à la terre pourrait se formuler en ces termes : la métaphore d'une Terre-Mère qu'il faut respecter aurait dominé l'imaginaire mythologique, tandis que celle de la terre-objet, qu'il ne faut pas hésiter à exploiter et s'assujettir pour en obtenir le meilleur rendement, aurait régné dans la pensée philosophique.

Selon Callicott, en effet, la mythologie gréco-romaine repose sur une conception fondamentalement organique du monde. Contrairement à la Genèse, dans laquelle tout ce qui existe est le résultat d'une création ex-nihilo, dans la religion olympienne, les choses et les êtres sont le résultat d'un engendrement vivant et il n'est nul besoin d'un souffle de vie pour les animer. Ainsi, dans la *Théogonie* d'Hésiode, les dieux et les humains aussi bien que les plantes et les animaux sont des descendants directs ou indirects de l'union sexuelle du Ciel masculin et de la Terre féminine. C'est dire que vie et vigueur sont des propriétés qui appartiennent d'emblée à toutes les composantes du monde, que celles-ci font partie d'une même famille, et donc qu'« aucun fossé métaphysique ne sépare l'homme du reste de la nature ». Toujours selon Callicott, une certaine tendance de la philosophie grecque a cependant commencé à perturber cet état des choses dès le VI^e^ siècle avant J.-C. en introduisant des récits d'origine plus rationnels, reposant sur une conception dualiste du monde et de l'être humain[23].

Pour illustrer l'une des façons dont ce dualisme mis en évidence par Callicott peut se présenter, prenons l'exemple de Platon : selon lui (voir en particulier son allégorie de la caverne), le monde sensible en général et l'environnement en particulier ne sont que des copies, des images imparfaites du monde intelligible – ce qui implique que si le monde matériel subissait une transformation violente ou disparaissait, si une catastrophe environnementale se produisait, seules les copies seraient touchées, tandis que les originaux, soigneusement conservés dans le monde des idées, resteraient intacts et pourraient continuer à servir de modèle pour un monde sensible qui devrait se reconstruire. C'est dire que pour Platon, le monde sensible est dépourvu d'intégrité organique et obéit au constant processus de devenir, de transformation et de construction que lui impose la loi de l'imitation de l'intelligible. Une telle conception n'est en soi pas favorable à une prise de

[23] Je résume ici les quelques pages de *Pensées de la Terre* de John Baird CALLICOTT qui figurent dans l'anthologie de BOURG & FRAGNIÈRE (éd.), *op. cit.*, p. 572-579.

conscience d'un épuisement possible des ressources naturelles, et elle explique sans doute la croyance de certains philosophes et écrivains antiques, qui se maintient par ailleurs dans certains milieux jusqu'au XVII[e] siècle, que les opérations d'extraction des minéraux et métaux n'ont rien de répréhensibles puisque ceux-ci allaient de toute façon repousser[24]. La régénération et la productivité de la terre se déroulant de manière « naturelle » et automatique, la destruction ou la modification des paysages n'était pas conçue comme entraînant en soi des suites fâcheuses – d'autant plus que, comme Aristote l'affirme dans *Politiques* (IV[e] siècle av. J.-C.), « si donc la nature ne fait rien d'inachevé ni [rien] en vain, il est nécessaire que ce soit pour les hommes que la nature ait fait tout cela »[25]. Comme on le sait cependant, les exploitations de l'environnement auxquelles on a procédé dans l'Antiquité ont déjà été à l'origine de profonds dommages locaux et même globaux, puisque des traces de plomb dues aux mines antiques sont actuellement encore emprisonnées dans les glaces du Groenland, et que les forêts abattues aussi bien par les Grecs que les Romains sur le pourtour de la Méditerranée ne sont jamais revenues.

Pline l'Ancien (23 apr. J.-C. – 79)

Entre les deux conceptions antinomiques du rapport de l'homme à la nature qu'offrent la mythologie et la philosophie antiques, les textes littéraires semblent hésiter et opter pour une manière de syncrétisme – c'est du moins ce que laisse suggérer l'analyse des écocides antiques provoqués par les mines d'or, que nous fournit Olivier THÉVENAZ (chapitre 2) en se basant surtout sur le livre XXXIII de l'immense récit encyclopédique que constitue l'*Histoire naturelle* de l'écrivain romain Pline l'Ancien [*Naturalis historia*, 77 apr. J.-C.].

Thévenaz amorce sa réflexion à partir de la phrase de Pline sans doute la plus connue (sinon la seule connue) du grand public, car elle est de nos jours régulièrement citée comme maxime pour renforcer et donner une aura d'autorité aux locuteurs exprimant leur indignation face aux écocides contemporains : *Spectant victores ruinam naturae*, « ils regardent, vainqueurs, s'écrouler la nature » (Livre XXXIII, §73). D'emblée cependant, Thévenaz souligne la complexité et l'ambiguïté de ce propos. Tout d'abord, une analyse détaillée de la phrase elle-même montre que ses connotations péjoratives sont loin d'être

[24] MERCHANT, *op. cit.*, p. 72, écrit que « Anaxagore et Théophraste, ainsi que Denys le Périégète pensaient que les métaux étaient des plantes qui poussaient sous la surface de la Terre et que les filons d'or étaient similaires aux racines et aux branches des arbres ».

[25] ARISTOTE, *Les Politiques*, trad. du grec ancien par Pierre Pellegrin, Flammarion, 1990, Livre I, chap. 8, p. 113.

évidentes : l'image de la ruine et de l'effondrement dont la nature est l'objet (*ruinam naturae*) est en effet juxtaposée à celle, tout aussi pompeuse et parlante, mais allant dans la direction d'une réjouissance plutôt que d'un effroi, de la victoire et du triomphe des mineurs (*victores*). Ensuite, en replaçant la sentence dans son contexte, il appert que son ambiguïté est encore plus flagrante : si elle est bien insérée dans un passage servant à exprimer l'indignation morale de Pline face à une puissante défiguration du paysage qui risque d'être complètement gratuite (les mineurs font s'effondrer des montagnes seulement dans l'espoir d'y découvrir de l'or, mais sans aucune garantie) – en même temps, le narrateur ne peut s'empêcher d'éprouver une véritable fascination pour l'ingéniosité technique des ouvriers. Qui plus est, loin de n'être que ponctuels, ces sentiments mêlés et contradictoires de l'auteur traversent comme un fil rouge l'ensemble de l'ouvrage. Il ne peut certes être mis en doute que le respect éprouvé par Pline envers la nature est sincère. Pour parler de celle-ci, il recourt d'abondance à la métaphore de la Terre-Mère (mise en évidence par Merchant) qu'il complète avec de multiples attributs corporels : la montagne a une « tête » et des « sourcils », la terre a une « peau », des « entrailles », des « veines », etc. Son irritation face aux déprédations que l'on fait subir à la nature n'est pas moins authentique : si la terre est une mère et un être de chair, cela implique qu'on ne peut impunément la violer, parcourir ses fibres et fouiller ses viscères, et il n'y a rien d'étonnant à ce que, excédée par ces traitements, elle « s'ouvre quelquefois ou se mette à trembler » (Livre XXXIII, §2), ou « engendre quelques produits nocifs » (Livre II, §158). Pline va même jusqu'à suggérer que ses ressources ne sont pas éternelles, et qu'on pourrait calculer le moment où elles s'épuiseront : « Notre esprit, s'envolant vers le vide, peut considérer quel sera le point où toutes les générations auront fini d'épuiser la terre, et jusqu'où pénétrera la cupidité » (Livre XXXIII, §3). Selon Thévenaz, cependant, cette prise de conscience est plus rhétorique qu'environnementale, et si elle relève d'une réelle préoccupation, il s'agit avant tout d'une préoccupation morale : ce qui indigne Pline, plutôt que la perspective de la disparition définitive de certains éléments de la nature, c'est que l'homme soit incapable de se contenter de ce qui est à la surface de la terre et qu'une mère soit torturée par simple convoitise. Thévenaz atténue en outre la portée des critiques et avertissements de Pline sur le caractère inapproprié et immoral de la destruction de la nature en mettant en évidence qu'elles sont noyées dans un puissant anthropocentrisme : outre l'admiration que l'écrivain ne parvient pas à cacher pour les remarquables performances techniques des hommes lorsqu'il s'agit de vaincre la nature, Pline reste persuadé que l'homme occupe le sommet de la hiérarchie des êtres d'ici-bas, et que « la nature paraît avoir engendré tout le reste » à sa seule intention (Livre VII, §1) – ce qui entre par ailleurs en parfaite résonance

avec la phrase d'Aristote citée plus haut. Selon Thévenaz, de telles conceptions ont déjà pu servir de préparation aux grands dérèglements écologiques d'aujourd'hui. Il n'en reste pas moins, nous semble-t-il, que le « rare pressentiment » d'une limitation des ressources naturelles exprimé par Pline est fort en avance, voire en décalage sur son temps, et qu'il vaut la peine d'être mis en évidence – surtout quand on a à l'esprit qu'à l'époque, il était commun d'imaginer que les ressources « repoussent » automatiquement.

3. Le Moyen Âge

Le Moyen Âge européen, marqué par le triomphe du judéo-christianisme et de la scolastique, a longtemps été interprété comme étant une période de stagnation dans de nombreux domaines : le savoir, plutôt que de se renouveler, y reposerait en grande partie sur des reprises, confirmations et commentaires de ce que l'on sait déjà. Par extension, l'idée est commune selon laquelle l'homme médiéval ne se serait pas non plus posé de questions concernant sa gestion de l'environnement, et qu'il aurait vécu dans une nature quasi intacte vue comme étant le reflet du divin, perturbée seulement par des calamités naturelles. Pourtant, le millénaire médiéval n'est pas une période homogène, ni dans le temps ni dans l'espace, et même s'il est dominé par la religion chrétienne, la réponse donnée par celle-ci à la question du rapport de l'homme à l'environnement est loin d'être univoque[26].

Ainsi le haut Moyen Âge se caractérise-t-il par un repli des hommes face à la nature, dû en grande partie à une forte chute de la population en Europe. De vastes régions restent inoccupées, l'*ager* (espace habité) perd du terrain au profit de la *silva* (monde sauvage de la forêt) – laquelle, selon d'anciennes croyances avec lesquelles le christianisme a d'abord dû cohabiter, est imaginée comme étant le domaine de la Terre-Mère (« Dame nature ») et des esprits de la nature, qu'ils soient bienveillants ou non. On assiste donc à un « grand retour de la nature plus qu'au retour à la nature : l'adaptation au milieu prime sur la transformation des milieux »[27].

Dès les années 1000, conjointement à une nouvelle poussée démographique, on observe une accélération de l'anthropisation. Une immense entreprise de conquête des sols a lieu (défrichement, assèchement, endiguements, mise en culture de grandes surfaces, extension de l'élevage, etc.), permise par une interprétation de la Genèse qui montre un Créateur faisant de l'homme le maître

[26] Voir Fabrice MOUTHON, *Le Sourire de Prométhée*, Paris, La Découverte, 2017, et en particulier le chapitre 1.

[27] MOUTHON, *op. cit.*, p. 9.

de la nature[28]. L'Église elle-même participe de cette puissante offensive en envoyant systématiquement dans les contrées les plus sauvages des ermites, qui ont pour mission de substituer l'ordre divin au chaos par leurs prières et prédications – c'est-à-dire de neutraliser, voire chasser les esprits de la nature, assimilés à des forces du mal, ce qui se fait parfois en coupant les forêts qui en seraient infestées[29].

Néanmoins, au sein du corps ecclésiastique, d'autres voix se font également entendre. Ainsi, Saint François d'Assise, dont l'ouverture du « Cantique de Frère Soleil » (composé au début du XIII[e] siècle) *Laudato si'* sert de titre à l'Encyclique du pape François de 2015 consacrée à « la sauvegarde de la maison commune »[30], considérait tous les éléments de la création comme étant ses frères et ses sœurs, communiquait avec eux et les prêchait avec une grande tendresse, et il se « sentait appelé à protéger tout ce qui existe »[31]. Ainsi encore Thomas d'Aquin, dans sa *Somme théologique* inachevée (rédigée entre 1266 et 1273), insiste-t-il sur la responsabilité de l'homme vis-à-vis de la nature : il « rappelle que si les ressources de la nature sont mises par Dieu à disposition de l'homme, il revient à celui-ci de ne pas les dilapider mais poursuivre l'œuvre de création divine en améliorant l'ordre naturel »[32]. Ces voix, sans doute peu entendues de manière générale à leur époque, pourraient cependant avoir trouvé une résonance lors de réflexions sur certains sinistres naturels. La consultation de récits de catastrophes du haut Moyen Âge révèle en effet l'émergence d'une compréhension d'un lien de cause à effet entre les modifications massives apportées par l'homme à l'environnement et le déclenchement d'une dynamique subversive au niveau des phénomènes naturels. C'est du moins ce qui ressort des recherches de Thomas Labbé, dont celui-ci rend compte dans son article « Transformation des milieux naturels et conscience environnementale à la fin du Moyen Âge »[33]. On y apprend par exemple qu'à

---

[28] Voir Genèse 1, 26-28, en particulier 28 : « Ayez des enfants, devenez nombreux, peuplez toute la terre et dominez-la ; soyez les maîtres des poissons dans la mer, des oiseaux dans le ciel et de tous les animaux qui se meuvent sur la terre ».

[29] Voir MOUTHON, *op. cit.*, p. 35-36.

[30] Voir SAINT-PÈRE FRANÇOIS, *Lettre encyclique Laudato si' sur la sauvegarde la maison commune*, URL : https://www.vatican.va/content/francesco/fr/encyclicals/documents/papa-francesco_20150524_enciclica-laudato-si.html [consulté le 27 juil. 2024]. Dans cette encyclique (§10), le pape François explique d'ailleurs avoir emprunté son nom, au moment de son élection, à Saint François d'Assise, afin que ce « saint patron de tous ceux qui étudient et travaillent autour de l'écologie » lui serve de guide et d'inspiration.

[31] *Ibid.*

[32] MOUTHON, *op. cit.*, p. 269.

[33] Thomas LABBÉ, « Transformation des milieux naturels et conscience environnementale à la fin du Moyen Âge : une esthétique du paysage manquante ? », in *Le paysage rural au Moyen*

l'occasion de la destruction de la ville de Florence lors de la mémorable crue de l'Arno en 1333, Giovanni Villani, le fameux historiographe de la ville, avait consigné dans sa chronique toutes les explications possibles sur les causes de la catastrophe, et qu'il avait également pris en considération la modification du paysage fluvial opérée par l'action de l'homme. Labbé recopie certains passage du résultat de l'enquête de Villani : il s'avère qu'« à cause de l'élévation du lit de l'Arno, qui est sept bras plus haut que l'ancien cours, due à la mauvaise gestion de la commune qui laissa construire des pêcheries à ceux qui possédaient un moulin dans le fleuve, la ville fut inondée avec de beaucoup plus grands dommages que lors de l'ancien déluge [de 1269] ». Ce qui permet le commentaire de Labbé selon lequel « un jugement de valeur sur l'anthropisation du fleuve émerge ainsi d[u] texte [de Villani] : toute nouveauté irraisonnée apportée par l'homme à une situation environnementale peut rompre les équilibres d'un état ancien »[34].

Tout porte donc à croire que le haut Moyen Âge avait déjà développé le germe d'une compréhension de certains écocides indirects, à savoir la conscience que des aménagements irresponsables de la nature pouvaient entraîner des conséquences fatales aussi bien pour l'environnement que pour l'homme. Conscience nouvelle par rapport à l'Antiquité, du moins telle qu'elle se présente chez Pline, où seuls des liens directs entre l'action humain et l'atteinte à la nature sont montrés : la montagne s'écroule ou tremble parce qu'on vient de la forer. Il n'en reste pas moins que si l'on peut parler d'une conscience environnementale au Moyen Âge, il ne s'agit pas encore de conscience écologique : l'environnement n'est appréhendé ni sous son angle esthétique ni dans sa valeur intrinsèque, et les conséquences de sa modification ne sont prises au sérieux que dans la mesure où elles sont susceptibles de porter atteinte à l'homme ou aux ressources dont celui-ci a besoin.

Si, dans certaines chroniques du haut Moyen Âge, la reconnaissance d'écocides indirects (c'est-à-dire de liens de causes à effets entre certaines catastrophes naturelles et des modifications antérieures opérées par l'homme dans le paysage) commence à se faire jour, qu'en est-il de la littérature ? De manière générale, les descriptions de paysages ne sont pas très élaborées et oscillent entre des *locus amoenus* et des *locus horribilis* dont quelques qualificatifs, très répétitifs d'un texte à l'autre, suffisent à communiquer une atmosphère : arbres qui fleurissent, prés qui verdissent, oiseaux qui chantent, terre sauvage, sombres forêts, eaux

Âge. Actes du 135e Congrès national des sociétés historiques et scientifiques, Paris, CTHS, 2012, p. 17-28.

[34] *Ibid*., p. 19-20.

noires. Les forces de la nature apparaissent cependant aussi sous forme d'allégories, c'est-à-dire qu'elles sont transformées en personnages, souvent féminins, qui sont rattachées à des lieux précis et font figure d'une manière de « génies du terroir ». « Tel endroit est hanté par tel sujet. Ainsi les forêts sont-elles l'habitat [...] des nains et des géants, les eaux, celui des fées »[35]. Or, ce que révèle une lecture écocritique des textes où ces créatures apparaissent, c'est qu'elles se font parfois médiatrices d'écocides : un écocide peut se produire par contrecoup, sans agression immédiate des lieux, mais à travers la seule brutalité avec laquelle ces figures incarnant les forces de la nature sont traitées par d'autres personnages. Ainsi, voici comment, dans une introduction au *Conte du Graal* intitulée « Élucidation » (XIII^{e} siècle), il est rendu compte de la désertification soudaine et durable du très riche royaume de Logre :

> Il y avait là, jadis, de nombreuses pucelles aux puits, c'est-à-dire aux sources et aux fontaines, et les voyeurs savaient où les trouver : elles sortaient des fontaines, portant des coupes d'or et des écuelles d'or et d'argent, et elles dispensaient aux passants nourritures et boissons désirées. Un jour, le roi Amagons viola l'une d'elle et lui ravit sa coupe d'or ; ses vassaux l'imitèrent et les gentes pucelles disparurent, la sécheresse s'installa, le royaume devient désert, bref ce fut désormais une terre gaste[36].

Des scènes du même type se retrouvent dans d'autres ouvrages médiévaux non seulement français, mais européens : Lecouteux mentionne par exemple un poème du *Livre noir de Carmarthen* (en welsh *Llyfr Du Caerfyrddin*, rédigé entre 1200 et 1250) dans lequel le viol, par le roi de Dyvet, d'une jeune fille gardienne d'une fontaine entraîne le gonflement des eaux de cette dernière, son débordement et l'engloutissement de nombreuses villes. L'interprétation par Lecouteux de telles scènes passe outre au type de conséquences entraîné par le sacrilège, à savoir la catastrophe naturelle, et se contente de constater que « le génie du lieu a été offensé directement en la personne de ces pucelles [...], et il châtie les criminels avec les

---

[35] Claude LECOUTEUX, *Démons et génies du terroir au Moyen-Âge*, Paris, Imago, 1995, p. 153.

[36] « Élucidation », prologue anonyme au *Conte du Graal*, cité dans une traduction-résumé en français d'aujourd'hui par LECOUTEUX, *Démons et génies*, *op. cit.*, p. 154. Ce prologue, présent dans un seul manuscrit en ancien français, le manuscrit de Mons (XIII^{e} siècle), est reproduit et commenté dans A. W. THOMPSON, *The Elucidation. A Prologue to the Conte del Graal,* New York, Publications of the Institute of French Studies, 1931. Le passage cité par LECOUTEUX résume les vers 24 à 100, p. 86-89 de Thompson.

moyens dont il dispose, c'est-à-dire chasse les malfaisants et reprend possession des lieux »[37].

D'un point de vue écocritique, voire écoféministe, la catastrophe naturelle a toute son importance. Les jeunes femmes apparaissent comme des incarnations de la fertile et généreuse « Dame nature » qui offre à boire et à manger aux passants, et dans cette étape préliminaire de l'épisode, la métaphore organique réunissant la terre et la femme nourricières fonctionne à plein. La deuxième étape marque une tentative de surgissement de la deuxième métaphore mise en évidence par Merchant, à savoir celle, mécaniste, de la terre-femme inerte et passive dont il faut s'assurer l'exploitation et l'asservissement par la violence. Dans les textes, le viol de la femme et le vol de sa coupe d'or désaltérante n'entraînent cependant pas les résultats escomptés de jouissances et de richesses : la nature, dont les pucelles étaient des incarnations, ne se laisse pas faire et rend définitivement improductives les terres de ceux qui l'ont profanée – dans un cas en les désertifiant, dans l'autre cas en les inondant.

Ce type de récits n'est-il pas une manière de traduction, dans la fiction, de ce que l'homme du haut Moyen Âge semble avoir déjà compris selon les chroniques citées par Labbé ? L'homme peut être à l'origine d'une catastrophe naturelle non seulement de par son saccage ostentatoire d'un lieu, mais aussi de par la déstabilisation de certaines forces et dynamiques anciennes et éprouvées du milieu, et dont les effets, plutôt que d'être immédiats, trouvent à se manifester dans un après-coup plus ou moins différé mais non moins subversif.

4. La Renaissance

Le XVI[e] siècle aurait pu devenir un moment charnière pour une réflexion sur une gestion mesurée et viable de l'environnement : de nombreuses ressources étaient à la limite de l'épuisement (dont le bois, utilisé pour la construction navale, pour le chauffage d'une population en rapide croissance et pour les premières industries minières et sidérurgiques), et la famine et l'effondrement écologique représentaient une menace permanente.

Or, par le truchement du coup de baguette magique des grandes découvertes, c'est tout le contraire qui se produisit. Les immenses réserves en bois du Nouveau Monde et l'immédiate mise sous coupe de certaines portions de forêts (l'abattage pour exportation du Pau-Brasil dans la forêt atlantique a commencé dès le début

[37] LECOUTEUX, *op. cit.*, p. 155.

du XVI[e] siècle) ont permis de dédramatiser la déforestation de l'Ancien, tandis que la diffusion en Occident de produits agricoles provenant des Amérindiens (le maïs et la pomme de terre) et l'instauration en Amérique du Sud de plantations de canne à sucre (première denrée alimentaire coloniale) ont non seulement libéré l'Europe du spectre de la famine, mais lui ont donné des goûts de luxe. Cet éclatement de l'espace, mettant soudain à disposition des ressources inespérées, suscite un immense optimisme et favorise très vite une pratique du gaspillage plutôt que du ménagement et de la conservation : l'exploitation des ressources pour la simple subsistance est remplacée par une exploitation maximale des ressources à des fins de profit.

Ce basculement progressif dans une relation ouverte de violence avec l'environnement trouve à s'exprimer dans les débats philosophico-scientifiques de l'époque : ainsi, alors que l'ouvrage d'Henri-Corneille Agrippa *Sur l'incertitude. Vanité et abus des sciences et des arts* (1530) fustige le pillage de la terre et notamment son exploitation minière, l'auteur se montrant préoccupé à la fois par les blessures infligées à la nature et la montée en flèche des vices humains (luxure, désir d'enrichissement, guerre) – Georgius Agricola rétorque dans *De Re Metallica* (1556), avec une certaine mauvaise foi, que l'extraction des métaux, outre qu'elle est indispensable pour améliorer la condition des hommes, n'a rien à voir avec les passions mauvaises de ceux-ci (qui relèvent de leur personnalité) et très peu avec les destructions de paysages, puisqu'elle est généralement exécutée dans des zones stériles[38].

Cette polémique entre une nature à traiter ou non avec ménagement se reflète aussi dans la littérature. Comparons le *Gargantua* (1534) de Rabelais avec les *Chroniques gargantuines* (1532), compilation de textes anonymes parodiant les romans arthuriens et mettant en scène, outre les personnages de la Table ronde, un nouvel héros issu des légendes populaires, le géant Gargantua. Dans un épisode des *Chroniques* ayant pour titre « Comment ilz se misdrent à chemin Et des forestz de Champaigne », Grand Gosier et Galemelle conduisent leur fils Gargantua à la cour du Roi Arthur, accompagnés de la jument que Merlin leur a donnée. Or :

> Quant la grant jument fut dedans les forestz de Champaigne les mouches se prindrent à la picquer au cul ladicte jument qui avoit la queue de deux cens brasses. Et grosse à l'advenant : se print à esmoucher : et alors vous eussiez veu tomber ses gros chesnes menu comme gresle : et tant continua ladicte beste qu'il n'y demoura arbre debout que tout ne fust rué par terre : et autant en fist en la Beaulce car à present n'y a nul boys : et sont contrainctz les gens du pays de eulx

[38] Voir MERCHANT, *La Mort de la nature, op. cit.*, p. 78-83.

> chauffer de feurre ou de chaulme. Et Gargantua qui suyvoit ladicte jument : et ne povoit arrester se mist un ecot de boys ou petit orteil qui pesoit plus de deux cens livres[39].

La mise à mal des forêts de Champagne, puis de Beauce, par la fougue dévastatrice de la jument, apparaît ici comme un événement tragique, puisque d'une part, elle prive la population des environs de son moyen de chauffage habituel et que, d'autre part, les lieux s'avèrent désormais dangereux, comme le montre l'énorme éclat de bois qui s'enfonce dans le pied de Gargantua. Selon Guy Demerson, ce passage traduirait « un ressentiment » contre les destructions de forêts de l'époque ainsi qu'un « malaise socio-économique » : il s'agirait même d'une transposition littéraire de « ce qu'un historien de la forêt française à la Renaissance [Michel Devèze] définit comme une préoccupation majeure de l'époque, la déforestation »[40].

Dans le *Gargantua* (1534) de Rabelais, cet épisode est repris, mais il est connoté d'une façon complètement différente :

> Ainsi joyeusement passèrent leur grand chemin [...] jusques au-dessus de Orléans. Auquel lieu estoit une ample forest de la longueur de trente et cinq lieues et de largeur dix et sept ou environ. Icelle estoit horriblement fertile et copieuse en mouches bovines et frelons, de sorte que c'estoit une vraie briganderie pour les pauvres juments, asnes, et chevaux. Mais la jument de Gargantua [...] soudain qu'ils furent entrez en ladicte forest : et que les frelons lui eurent livré l'assaut, elle desgaina sa queue : et si bien s'escarmouchant, les esmoucha, qu'elle en abattit tout le boys, à tord à travers, deçà, delà, par ci, par là, de long, de large, dessus dessouz, abattoit boys comme un faucheur fait d'herbes, En sorte que depuis n'y eut ne boys ne frelons. Mais fut tout le pays réduit en campagne. Quoi voyant Gargantua, y prit plaisir bien grand, sans autrement s'en vanter. Et dit à ses gens. Je trouve beau ce. Dont fut depuis appelé ce pays la Beauce[41].

L'atmosphère véhiculée par ce texte, comme d'ailleurs par l'ensemble des textes de Rabelais, est imprégnée d'une joie de vivre et d'un enthousiasme débordants : elle coïncide avec la vision du monde optimiste mentionnée plus

---

[39] *Les Chroniques Gargantuines*, éd. C. Lauvergnat-Gagnière & G. Demerson, Paris, Nizet, 1988, p. 122.

[40] Guy DEMERSON, « "Je trouve beau ce" (Gargantua, ch. 16). Rabelais paysagiste, ou Gargantua dans ses campagnes ? », *Réforme, Humanisme, Renaissance*, n° 60, 2005, p. 31-49, ici p. 34.

[41] François RABELAIS, *Gargantua*, Paris, Livre de Poche, 1972, chap. XVI, p. 153.

haut, provoquée par la double extension du monde et des ressources. Comme pour mimer cette démultiplication du tout et signifier le peu d'importance que revêt désormais l'immolation de quelques arbres et de quelques insectes au vu de leur abondance à l'échelle du monde, le narrateur se complaît dans la description de l'anormalement grand et des excès écocidaires et insecticides commis par la jument – dont il ne manque pas de mentionner les effets définitifs : c'est pour toujours que les bois et les frelons ont été détruits. Enfin, comble de l'insouciance : Gargantua non seulement se montre fier des performances de sa monture et est loin de se désoler devant la forêt saccagée, mais il en vient même à s'extasier devant les résultats : « Dit à ses gens. Je trouve beau ce ».

Alain Roger, dans son *Court traité du paysage*, se sert de cet épisode pour confirmer l'idée d'une naissance du sens du paysage au XVI[e] siècle, et il fait de Rabelais l'inventeur du paysage moderne : « Gargantua invente joliment la "Beauce" pour désigner le seul paysage, d'ailleurs récent [...] qu'apprécie l'homme occidental, un pays défriché, apprivoisé, un pays paisible, un pays sage, bref un paysage »[42]. Lu dans une perspective écocritique et à la lumière du chapitre contrefait des *Chroniques*, l'épisode sollicite une interprétation complètement autre : il apparaît comme une caricature (satirique ou non) d'une nouvelle attitude laïque (ici incarnée par un Géant et son animal domestique) envers la terre, dans laquelle celle-ci est offerte sans limite et pour un motif futile (des insectes qui dérangent) à la destruction. S'il manque un mot à Gargantua pour compléter son exclamation ravie, ce n'est peut-être pas sous le coup de l'émotion qu'il n'arrive pas à le trouver, mais parce que le concept n'existe pas encore – non pas celui de « paysage », mais celui d' « écocide » : « Je trouve beau ce[t]... *écocide* ». Dit en d'autres mots : dans une scène dont toute la description prête à rire de par son exagération et ses jeux de mots, c'est un écocide (certes à petite échelle) que Gargantua admire. Le passage mérite bien toute notre attention, comme le demande Alain Roger, non certes parce qu'il marque la naissance d'un regard esthétique[43], mais parce qu'il signale la défection des contraintes restrictives eu égard à la terre nourricière (contraintes encore sensibles dans les *Chroniques gargantuines*) et son remplacement par une éthique autorisant allègrement la dévastation de la nature (un « écocide ») pour le bien-être de l'homme, les ressources de la terre étant de toute façon infinies.

[42] Cité par DEMERSON, *op. cit.*, p. 31.

[43] Selon DEMERSON (*Ibid*., p. 33, note 6) qui s'en rapporte à « La vie de la forêt française » de Devèze, les paysages déforestés sont d'ailleurs considérés comme laids à l'époque.

5. Le XVII^e siècle et la révolution scientifique

Dans l'histoire des idées, le véritable bouleversement dans l'attitude générale face à la terre ne se produit réellement qu'au XVII^e siècle. Comme l'a posé Merchant, l'organicisme est évacué au profit d'une conception mécaniste de la nature, et ce passage a notamment été souligné par le fondateur de la science expérimentale, à savoir Bacon (1561-1626), l'un des plus éminents représentants avec Galilée et Newton de la révolution scientifique.

Bacon se propose en effet de donner de nouvelles « indications sur l'interprétation de la nature » grâce à une « nouvelle méthode »[44] et en fondant une nouvelle science. La nature, certes, reste pour lui une œuvre de Dieu, mais cette œuvre est une « machine » sans vie : Dieu, après l'avoir conçue, n'intervient plus et la laisse fonctionner selon les lois qu'il lui a données. Le cosmos n'est plus vu comme étant animé par des forces et des énergies immanentes et vivantes, tel dans la conception organiciste du monde, mais ce sont des lois immuables et éternelles, opérant au sein d'un système de particules mortes et inertes, qui commandent le comportement de chaque élément au sein de la nature. Sur la base de l'expérimentation et de l'induction, la nouvelle science encourage l'homme à découvrir ces lois, d'une part afin de comprendre, maîtriser, discipliner la nature et parer à tous ses dysfonctionnements plutôt que d'en être le jouet – mais aussi, d'autre part, afin d'agir sur elle en transformant ou donnant des propriétés nouvelles à ses corps, en vue d'un plus grand bien pour l'humanité. Le monde de la nature doit devenir un objet de contrôle et de manipulation, et non un objet à subir ou révérer.

Dans la foulée de *Christianopolis* (1619) de Johann Valentin Andreae et de *La Cité du soleil* de Campanella [*Civitas Solis*, 1623], Francis Bacon rédige également un récit utopique intitulée *La Nouvelle Atlantide* [*New Atlantis*, 1626], dans lequel il joue à construire un monde sur la base de ses idées philosophiques poussées jusqu'à leurs extrêmes limites. Dans ce récit, le narrateur et son équipage, perdus en pleine mer, finissent par aborder sur une île dont ils n'avaient jamais entendu parler, Bensalem. Leur étonnement, déjà grand lors du débarquement, va en augmentant au fur et à mesure de la prolongation de leur séjour sur l'île : les habitants de Bensalem sont chrétiens, possèdent de tout en abondance, connaissent de multiples langues, sont au courant de ce qui se passe dans le monde aussi bien au niveau culturel que scientifique, et leur comportement est réglé par

[44] L'œuvre principale de Francis BACON, rédigée en latin, a pour titre *Novum Organum* (1620), qui signifie « nouvelle méthode », et pour sous-titre *Indicia de interpretatione naturae*, qui peut se traduire par « Indication sur l'interprétation (explication) de la nature ».

un grand nombre de lois très raisonnables. L'apogée de l'ouvrage est marquée par la présentation de la Maison de Salomon, institution consacrée au développement de la recherche scientifique. Elle est définie par celui qui la dirige comme ayant « pour fin de connaître les causes, et le mouvement secret des choses ; et de reculer les bornes de l'empire humain en vue de réaliser toutes les choses possibles »[45]. Ce but est réalisé au moyen de toutes sortes de dispositifs et instruments propres à l'expérimentation et à l'imitation de la nature. C'est ainsi que l'institution a réalisé, au sein d'une foule d'autres performances techniques et créatrices : des grottes dans lesquelles on produit de nouveaux métaux ; des fontaines et puits artificiels imprégnée de minéraux, qui imitent les sources naturelles et les eaux thermales ; des bâtiments dans lesquels sont créées de la pluie, de la neige, de la grêle ; des terres où certaines plantes sont transformées en d'autres espèces ; des vergers où sont menées diverses expériences de greffes et où les fruits sont rendus plus grands et plus beaux ; enfin, des parcs et des enclos avec des quadrupèdes et des oiseaux, qui servent pour des essais de croisements inouïs, ou sur lesquels on se livre à des dissections, des expérimentations et des actes chirurgicaux qui ont permis de découvrir que les « corps d'animaux continuent à vivre, bien que certaines organes considérés comme vitaux soient morts et aient été enlevés, ou que certains ressuscitent alors qu'ils semblaient morts »[46].

Dans une énumération s'étalant sur plus d'une douzaine de pages, toutes les manipulations, mutilations, modifications et transsubstantiations de la flore et de la faune sont exposées avec fierté et sans la moindre ombre de scrupule moral – la Maison de Salomon étant considérée comme ne faisant que suivre la volonté de Dieu, pour lequel la découverte par l'homme des lois dont il a doté la nature correspond à « ces jeux innocents des enfants qui se cachent afin qu'on ne les trouve qu'après les avoir longtemps cherchés »[47]. Mais il y a plus encore que l'exploration et l'exploitation de la nature dans tous ses recoins : la découverte des lois de la nature permet encore de perfectionner et d'imiter celle-ci, voire de la remplacer en créant un environnement artificiel qui produit plus et mieux qu'elle. La seule nature mentionnée dans ce récit, du reste, est celle qui a été construite et fabriquée par les scientifiques de la Maison de Salomon ; aucun arbre, aucune plante, aucun animal ne semblent avoir été aperçus par les voyageurs lors de leur visite de la ville de Bensalem.

Notons au passage qu'une lecture écoféministe de ce récit ne manquerait pas de mettre en évidence que cet asservissement de la nature, voire son évacuation au

[45] Francis BACON, *La Nouvelle Atlantide*, trad. de l'anglais par M. Le Doeuff et M. Llasera, Paris, Flammarion, 1995, p. 119.

[46] *Ibid*., p. 122.

[47] BACON, *Instauratio Magna*, cité par Le Doeuff in *Ibid*., p.135, note 1.

profit d'une nature artificielle, va de pair avec l'asservissement et l'escamotage de la femme dans ce texte : il n'y a pas de femme dans l'équipage du narrateur, pas de femme rencontrée par le narrateur sur l'île, pas de femme dans le groupe de recherche de la Maison de Salomon. Les seules femmes mentionnées sont des domestiques ou d'éventuelles épouses « invisibles », tandis qu'un marchand explique au narrateur qu'il n'y a pas « de nation aussi chaste que Bensalem, c'est la vierge du monde »[48]. De là à faire de Bensalem une île où la reproduction se fait sans les femmes (par des procédures artificielles ?), il n'y a qu'un pas...

L'utopie de Bacon, on le voit, repose sur le fantasme d'une pratique encore bien lointaine pour l'époque de ce que pourrait donner une société par et pour la science. Néanmoins, qu'il « se contente », comme dans ses récits philosophiques et scientifiques, de voir la nature comme étant réglée selon l'ordonnancement mécanique d'une matière morte et inerte dont il est aisé de dégager les lois, ou bien qu'il extrapole, comme dans son utopie, sur la possibilité de recréer artificiellement et à volonté cette nature dont tous les mécanismes sont susceptibles d'être compris – ce type de pensée ouvre fatalement la voie à une extension de la destruction de l'environnement, et donc à des écocides. Nul doute que sans la banalisation progressive de ce lot d'images gravitant autour de la maîtrise, du montage et du démontage d'une nature-machine, l'avancée de la commercialisation, de l'industrialisation et des pratiques capitalistes n'aurait pas été possible.

6. Le siècle des Lumières

La conception d'un monde mécanique et d'une nature inerte dont il importe à tout prix de connaître les rouages si l'on veut œuvrer en direction du progrès, triomphalement imposée au XVII^e^ siècle, prévaut largement tout au long du XVIII^e^ siècle – l'intellection de « l'animal-machine » (thèse exposée par Descartes dans son *Discours de la méthode* par exemple) allant jusqu'à culminer dans celle de « l'homme-machine » (qui donne son titre à une œuvre de La Mettrie).

Le Comte de Buffon (1707-1788)

Parmi les philosophes et scientifiques livrant des méthodes, consignant leurs découvertes ou décrivant leurs visions, le naturaliste Buffon se distingue par une démarche originale : dans *Les Époques de la nature* (1778), il présente un bilan, fort (trop) ambitieux pour l'époque, où beaucoup d'hypothèses demandaient encore à être confirmées, non seulement concernant l'histoire de la nature, des origines

[48] *Ibid*., p. 113.

jusqu'au XVIII[e] siècle, mais encore concernant le rôle et le pouvoir de l'homme dans les processus de transformation de cette nature. Il y divise l'histoire de la terre en sept époques, la septième et dernière correspondant justement au moment où, selon lui, « la puissance de l'homme a secondé celle de la nature ». Ce chapitre semble proposer d'emblée une définition proleptique de l'Anthropocène : « La face entière de la terre porte aujourd'hui l'empreinte de la puissance de l'homme, laquelle, quoique subordonnée à celle de la nature, souvent a fait plus qu'elle ». Mais pas pour longtemps, car la clausule s'en écarte : alors que la définition de l'anthropocène associe cette empreinte à quelque chose de préoccupant, Buffon lui donne une connotation nettement positive puisqu'elle permet de progresser vers la perfection : « C'est à l'aide de nos mains que [la nature] s'est développée dans toute son étendue et qu'elle est arrivé par degrés au point de perfection et de magnificence où nous la voyons aujourd'hui »[49]. Dans les faits, après une entrée en matière paraissant en avance sur son temps, Buffon poursuit avec des assertions sur les interventions humaines dans la nature qui entrent en complet porte-à-faux avec les résultats des études scientifiques d'aujourd'hui. Alors que pour Buffon, « les nations non policées ne font que peser sur le globe sans soulager la terre, l'affamer sans la féconder, détruire sans édifier, tout user sans rien renouveler » (212), il relève pour nous de l'évidence que les peuples menant un monde de vie encore en décalage avec notre civilisation occidentale sont justement ceux qui laissent la moins grande trace écologique sur la terre. Alors que Buffon préconise le défrichement, et en particulier la destruction des forêts de Guyane afin d'augmenter la chaleur de cette contrée et de faire cesser les pluies continuelles qui s'y abattent (c'est-à-dire : d'améliorer le climat), les efforts d'aujourd'hui sont au contraire dirigés vers la conservation des forêts tropicales – car celles-ci absorbent les excès de CO2, sont dépositaires d'humidité et recèlent des écosystèmes d'une richesse inégalée. Alors que Buffon loue l'élimination définitive des végétaux superflus et le souci de l'homme pour la seule prolifération des animaux directement utiles à l'homme (216), l'appauvrissement vertigineux de la planète en espèces animales et végétales nous fait augurer aujourd'hui d'une imminente « sixième extinction de masse ». Enfin, là où Buffon conclut sur le sujet en félicitant le genre humain de seconder si bien la nature en l'ayant non seulement forcée à produire d'abondance, mais encore embellie (217), nous voyons à l'inverse dans ces interventions des actions écocidaires.

[49] Comte de BUFFON, *Les Époques de la nature*, éd. critique de Jacques Roger, Paris, Mémoires du Muséum national d'histoire naturelle, 1962, p. 211.

Pierre Poivre (1719-1786)

De telles voix, manifestant une confiance absolue dans la mise au pas de la nature-machine par la civilisation, ne sont cependant pas les seules à traverser ce siècle en plein bouillonnement intellectuel. Buffon, théoricien philosophe n'ayant pas voyagé plus loin que l'Italie et l'Angleterre, n'a certes sans doute pas eu vent, ni engagé de dialogue avec Pierre Poivre qui, dans sa fonction d'intendant des îles de France et de Bourbon, avait par exemple adressé en 1767 de violents reproches aux habitants de l'île de France (l'actuelle île Maurice) pour leur gestion catastrophique des lieux – alors qu'ils semblent avoir appliqué des pratiques proches de celle que prônera dix ans plus tard Buffon dans ses *Époques*. Voyons la nature de ces reproches :

> La nature a tout fait pour l'Isle de France : les hommes y ont tout détruit. Les forêts magnifiques qui couvraient le sol, ébranlaient autrefois, par leurs mouvements, les nuages passagers, et les déterminaient à se résoudre en une pluie féconde. [...] Les plaines qui furent les premières défrichées, et qui le furent par le feu [...] sont aujourd'hui d'une aridité surprenante, et par conséquent beaucoup moins fertiles ; [...] le ciel, en refusant les pluies abondantes ailleurs, semble y venger les outrages faits à la nature et à la raison. [...] Encore quelques années de destruction, et l'Isle de France ne serait plus habitable ; il faudrait l'abandonner[50].

L'abondance et la beauté, c'est le moins qu'on puisse dire, ne sont pas ici du côté du défrichement comme chez Buffon, mais du côté de la forêt tropicale, qui bénéficie même d'une courte description poétique et anthropomorphique. Quant aux pluies, elles ont bien cessé « grâce » à la déforestation, mais c'est pour le pire, puisque les riches terres tropicales se sont transformées en terrains arides et infertiles.

Certes, si Poivre déplore la destruction de la forêt (par ailleurs systématiquement pratiquée dans les terres colonisées), c'est avant tout parce que les colons n'ont pas su utiliser à bon escient les immenses sommes accordées par la France pour le développement économique de l'île. Il n'en reste pas moins qu'à côté de l'argument de l'argent dilapidé, son discours en faveur de la préservation de la forêt comporte l'embryon d'un argument témoignant d'une sensibilité esthétique. Cette préoccupation pour les défigurations subies par la nature serait

[50] Pierre POIVRE, « Discours prononcé par P. Poivre à son arrivée à l'Isle de France, aux habitans de la Colonie assemblés au Gouvernement » (1767), in *Œuvres complètes*, Paris, Fuchs, 1797, p. 210.

entièrement nouvelle, si l'on en croit les théoriciens de l'écologie[51]. Dans tous les cas, elle est bien absente des réflexions morales des auteurs passés en revue jusqu'ici : si ceux-ci fustigeaient les mutilations de l'environnement, c'était parce qu'ils y voyaient un affront commis envers la généreuse Terre-Mère, ou un témoignage du développement des vices humains les plus répréhensibles - tels que la convoitise, l'appât du gain, la violence – ou encore parce qu'ils percevaient déjà un possible épuisement de certaines ressources terrestres.

Jean-Jacques Rousseau (1712-1778)

Le désir et le devoir de préserver la nature pour en défendre les trésors esthétiques trouve l'une de ses expressions les plus magistrales chez Jean-Jacques Rousseau. Ainsi, quand au début de l'*Émile* (1762), le narrateur s'inquiète des modifications que l'homme fait subir à la nature, c'est parce que celui-ci, en brisant le rythme de la nature pour imposer le sien, en brise également les beautés et l'harmonie pour introduire des éléments de monstruosité :

> Tout est bien, sortant des mains de l'Auteur des choses : tout dégénère entre les mains de l'homme. Il force une terre à nourrir les productions d'une autre, un arbre à porter les fruits d'un autre : il mêle et confond les climats, les éléments, les saisons [...]. Il bouleverse tout, il défigure tout : il aime la difformité, les monstres[52].

Comme je l'ai déjà montré ailleurs[53], Rousseau va parfois si loin dans son admiration esthétique de la nature à l'état naturel qu'il l'intellectualise : toute modification exercée à son endroit, même entreprise pour « améliorer » son impact esthétique sur l'homme, lui semble destructeur. Ainsi Saint-Preux, le protagoniste principal de *Julie ou la Nouvelle Heloïse* (1761), passe-t-il d'étonnement en étonnement lors de sa visite du jardin de Julie : ce jardin, en effet,

---

[51] Voir par exemple BOURG & FRAGNIÈRE, *op. cit.* p. 14-15 : « Parallèlement aux découvertes des naturalistes se développe une relation contemplative aux beautés et à la perfection de l'agencement des systèmes naturels [...]. Il s'agit là d'une nouveauté significative, puisque la catégorie du beau était jusqu'ici réservée aux productions humaines, et non à la nature en tant que telle [...]. Les motifs esthétiques naissant à cette époque [des Lumières] auront un rôle important à jouer dans les batailles pour la préservation de la nature qui auront lieu au XIX^{e} siècle ».

[52] Jean-Jacques ROUSSEAU, *Émile ou de l'éducation*, Paris, Garnier, 1964, p. 5.

[53] Voir Corinne FOURNIER KISS, « Jardins écologiques avant la lettre ? Lectures de Rousseau, Goethe, Sand et Hesse à la lumière de Gilles Clément », *in* Aurélie CHONÉ & Philippe HAMMAN (éd.), *Le Végétal au défi des Humanités environnementales*, Berlin, Peter Lang, 2021, p. 185-209.

a toutes les apparences d'un lieu sauvage et solitaire n'ayant jamais été foulé par un pied humain, mais Julie lui révèle que dans les faits, celui-ci n'est pas du tout le fruit d'un abandon à la nature, mais au contraire d'interventions humaines ciblées dont elle a ensuite soigneusement effacé les traces. Saint-Preux, tout admiratif qu'il soit, ne peut s'empêcher de terminer son éloge du jardin par un appel à une économie dans la consommation de la nature – son objection se plaçant du point de vue de la nature seule, et non plus de l'être humain et de son plaisir. Cet Élysée est certes bien agréable, fait-il remarquer, mais il a l'inconvénient de n'être qu'un « amusement superflu ». « À quoi bon vous faire une nouvelle promenade, ayant de l'autre côté de la maison des bosquets si charmants et si négligés ? »[54]. Son argument est de taille : il met le doigt sur l'exercice d'une violence parfaitement inutile sur l'environnement, dont on aurait pu aisément s'abstenir puisque tout existe déjà à l'état entièrement naturel à quelques pas de là.

Pour Rousseau, et comme le montrent également d'autres de ses textes tels que *Les Rêveries du promeneur solitaire* (notamment la « Septième Promenade », où il met en évidence le caractère gratuit de l'herborisation), les beautés de la nature posèdent une valeur esthétique intrinsèque et les infléchir pour des raisons d'utilité, de commodité ou de jouissances humaines revient à les altérer.

Ainsi, le siècle des Lumières, tout en s'inscrivant majoritairement dans une logique mécaniste de la nature selon laquelle celle-ci doit être dominée, remaniée et détruite sans scrupule si certains avantages peuvent en être retirés pour l'homme, est-il aussi, paradoxalement, le siècle de la naissance d'un rapport esthétique de l'homme à la nature – qui pousse celui-ci, sinon à vouloir maintenir la nature sauvage dans sa beauté « pure » et « intacte », du moins à dénoncer toute tentative de destruction de celle-ci qui ne tiendrait aucun compte de l'enlaidissement subséquent du paysage.

7. La Modernité (1800–1960)

Nature inerte dont la maîtrise et l'artificialisation sont considérées comme de raisonnables et justes objectifs ; nature belle et vivante, éducatrice de la sensibilité de l'homme, et qu'il s'agit par extension de protéger : au XIX^{e} siècle, ces deux logiques contradictoires continuent à marcher de pair, l'une au premier plan, l'autre à l'arrière-plan, tout en raffinant et perfectionnant leurs arguments respectifs.

---

[54] Jean-Jacques ROUSSEAU, *Julie ou La Nouvelle Héloïse*, Paris, Garnier, 1988, p. 468.

La première logique, qui est la voie royale de la modernité, trouve ses supports dans le durcissement flagrant, au cours du siècle, de plusieurs principes ayant leurs sources dans les révolutions scientifique et industrielle. L'un de ces principes est le credo capitaliste, liés aux impératifs de croissance systémique et d'accumulation des richesses, et qui présuppose donc la création constante de nouveaux marchés et l'augmentation continue de la production et consommation. Matérialistes et utilitaires, les valeurs capitalistes ne laissent aucune place ni pour la sensibilité environnementale ni pour le respect de la diversité des formes de vie.

Un autre credo est celui de la sécession entre nature et culture. Selon Philippe Descola, la grande nouveauté du XIX[e] siècle dans le « Grand Partage » de la modernité est que, face à la nature mécanique inaugurée par la révolution scientifique et considérée comme « objet disponible pour l'exploitation et l'amélioration », se met en place un « vis-à-vis collectif », c'est-à-dire des « collectivités différenciées » par leurs mœurs, leurs langues, leurs religions et par là même « susceptibles d'être opposées par leurs caractéristiques au champ des régularités naturelles » – ce qui se traduit au niveau du système moderne des connaissances par la division entre les sciences de la nature et les sciences de la culture[55]. Opposer une nature objet, dépourvue de volonté propre et ne faisant qu'obéir à des lois inscrites en elle une fois pour toutes, à une collectivité vivante, pourvue de libre-arbitre et de raison, et indépendante des contraintes environnementales, cela revient à reconnaître le régime d'exceptionnalité auquel appartient l'homme, ce qui lui confère par définition le droit d'instaurer une relation de prédation avec la nature et de l'utiliser pour ses propres besoins.

Parallèlement, la deuxième logique, celle résistant à une relation instrumentale envers l'environnement et faisant de la nature un être vivant digne d'émerveillement, se fortifie également tout au long du siècle, malgré le fait qu'elle doive emprunter une voie adventice de la modernité. Si elle trouve une expression publique dans les premiers mouvements de luttes pour l'environnement qui surgissent un peu partout en Europe, elle laisse aussi de nombreuses marques dans la littérature, dans la philosophie et dans les sciences. Ainsi la *Naturphilosophie* est-elle basée sur le postulat que « la nature n'est pas une masse inerte ; elle est, pour celui qui sait se pénétrer de sa sublime grandeur, la force créatrice de l'univers, force sans cesse agissante, primitive, éternelle, qui fait naître dans son propre sein tout ce

[55] Philippe DESCOLA, *L'Écologie des autres. L'anthropologie et la question de la nature,* Versailles, Quae, 2011, p. 33-34.

qui existe, périt et renaît à tous »[56] ; le mouvement romantique européen, sensible aux interactions entre l'homme et le monde, récuse fermement l'idée « d'une terre fossile » et célèbre « une terre vivante » : « La terre que je foule aux pieds n'est pas une masse inerte et morte, elle est un corps, elle possède un esprit, elle est organisée et perméable à l'influence de son esprit ainsi qu'à la parcelle de cet esprit qui est en moi » [57]. Enfin, du côté des sciences, s'il est une personne qui, dans son refus d'une conception mécaniste de l'univers, est à mentionner absolument du fait de son rôle aujourd'hui unanimement reconnu de précurseur de l'écologie, c'est Alexander von Humboldt : son œuvre monumentale, à la fois scientifique et littéraire, ne cesse de mettre en évidence l'inséparabilité de la nature et de la culture et d'asseoir la conviction que « la vie est universellement répandue » et que « les forces et les organismes de la nature [sont] mus et animés par une même impulsion »[58].

Alexander von Humboldt (1769-1869)

C'est aux écocides repérés et commentés par Humboldt dans les tropiques qu'Ottmar ETTE consacre l'essentiel de sa contribution (en allemand) intitulée « Écocide vs. conscience mondiale croissante ? Gestion durable et recherche du temps perdu » (chapitre 3). Ette part de la constatation qu'un écocide des forêts « au ralenti » s'est produit en Europe dès l'Antiquité (notamment à cause de l'utilisation du bois pour la construction navale) et que quand, vers le début de l'époque moderne, on a enfin commencé à en prendre conscience, la solution trouvée a été, pour toutes les puissances coloniales, de simplement « déplacer le problème » : c'est-à-dire, plutôt que de risquer d'épuiser les dernières ressources de l'Europe, de se rabattre sur l'exploitation sylvestre des colonies, que ce soit l'Amérique, l'Afrique ou l'Asie. Or, dans son *Voyage aux régions équinoxiales du Nouveau Continent*, rédigé suite à son expédition de 1799 à 1804 en Amérique latine, Humboldt a ouvertement attiré l'attention sur ce phénomène de pillage sans ménagement des écosystèmes colonisés au profit des centres capitalistes espagnols – sans par ailleurs que cela contribue au progrès économique des régions dégradées. Ette mentionne notamment le chapitre 16 de la *Relation historique* du *Voyage aux régions équinoxiales* de Humboldt où celui-ci décrit l'assèchement du

[56] F.W.J. SCHELLING, *Discours sur les arts,* cité par Alexander von HUMBOLDT, *Cosmos,* Thizy, Utz, 2000, p. 66.

[57] Phrases d'Henry David THOREAU tirées, la première de *Walden* (1854), et la seconde de son *Journal* de 1851, citées par Donald WORSTER, *Les Pionniers de l'écologie*, Paris, Sang de la terre, 2009, p. 107-108.

[58] HUMBOLDT, *Cosmos*, *op. cit*., p. 66 et *Tableaux de la nature*, t. 2, Paris, Gide Fils, 1828, p. 3 et 13.

lac de Valencia au Venezuela – chapitre dont, par ailleurs, le critique reproduit de larges extraits et qu'il commente plus en détail dans sa petite anthologie critique de textes humboldtiens publiée sous le titre de *Auf dem Wege zum ökologischen Denken*[59]. Arrêtons-nous un moment sur l'ouverture de ce chapitre, dont la densité extrême des premières lignes, consacrées à poser le décor du lac « problématique », suffit à montrer la façon dont la « science humboldtienne » fonctionne et comment elle procède pour étudier les situations de mauvaise gestion écologique ayant conduit à des écocides[60].

> Par une configuration extraordinaire du sol, les petites rivières des vallées d'Aragua forment un système particulier [...] ; elles ne portent point leurs eaux à l'Océan, elles se réunissent en un lac intérieur et, soumises à l'influence puissante de l'évaporation, elles se perdent dans l'atmosphère. C'est de l'existence de ces rivières et de ces lacs que dépendent la fertilité du sol et le produit des cultures dans la vallée [...]. Une réunion de circonstances physiques si remarquables a dû fixer mon attention sur ces vallées, où la beauté sauvage de la nature est embellie par l'industrie agricole et les arts d'une civilisation naissante [...]. Ces traits d'un riche tableau, ces contrastes entre les deux bords du lac de Valencia m'ont rappelé souvent les rives du pays de Vaud [...][61].

Pour Humboldt, on le voit, nature et culture sont en étroite collaboration pour façonner le paysage, et le savant met aussi d'emblée en place, plutôt qu'une séparation stricte des disciplines, une pensée transdisciplinaire[62] : sa description convoque dans un même geste des aspects à la fois géologiques, géomorphologiques, agricoles et économiques. Puis, démarche originale pour quelqu'un qui était considéré au XIX[e] siècle comme un scientifique : plutôt que de se cantonner à des observations précises lui permettant de quantifier et analyser les phénomènes naturels et culturels, Humboldt n'hésite pas à communiquer, par une appréciation d'ordre esthétique, la joie que lui procure le spectacle de la nature. Enfin, la dernière phrase, qui compare ce qu'il découvre en Amérique à ce qu'il avait déjà observé ailleurs témoigne de sa perception du monde comme un grand tout, animé par des forces mobiles en constante circulation et interférence. Ce n'est qu'après avoir pris le temps de poser ce contexte, c'est-à-dire après avoir fait dialoguer de nombreuses disciplines, avoir tenu compte des interactions entre

---

[59] Voir Alexander von HUMBOLDT, *Auf dem Weg zum ökologischen Denken. Drei Texte*, Hg. und mit einem Nachwort von Ottmar Ette, Ditzingen, Reclam, 2023.

[60] Je m'appuie dans ce qui suit à la fois sur les réflexions d'Ette dans l'article du volume et sur ses commentaires dans *Auf dem Weg zum ökologischen Denken*.

[61] Alexander von HUMBOLDT, *Relation historique*, t. 2, Stuttgart, Brockhaus, 1970, p. 65-67.

[62] Ette parle de *Zusammendenken.*

nature et culture, s'être livré à la force de son imagination « transaréale » et s'être engagé émotionnellement – que les chiffres et les mesures peuvent intervenir et que la réflexion rationnelle sur les causes de la diminution du volume des eaux du lac de Valencia peut avoir lieu. Après avoir passé en revue et écarté une liste d'arguments tentant de l'expliquer par des phénomènes locaux naturels (gouffres ou issues souterraines du lac), il donne sa propre explication scientifique : « D'un côté, les changements que la destruction des forêts, le défrichement des plaines et la culture de l'indigo ont produits depuis un demi-siècle, dans la masse des affluents ; de l'autre, l'évaporation du sol et la sécheresse de l'atmosphère offrent des causes assez puissantes pour rendre raison de cette diminution du lac »[63]. Ce qui appelle le commentaire d'Ette : « Les catastrophes naturelles ne sont aucunement naturelles. [...] Mais elles se situent plutôt à l'intersection entre nature et culture »[64].

Humboldt, dans son explication, insiste tout particulièrement sur les dommages causés par la déforestation – véritable fléau infligé par les colons aux paysages de l'Amérique latine, et qui, outre qu'il diminue les richesses naturelles, coupe court aux alternatives des cultures traditionnelles, intuitivement plus écologiques, des autochtones :

> En abattant les arbres qui couvrent la cime et le flanc des montagnes, les hommes, sous tous les climats, préparent aux générations futures deux calamités à la fois, un manque de combustible et une disette d'eau [...]. Lorsque l'on détruit les forêts comme les colons européens le font partout en Amérique avec une imprudente précipitation, les sources tarissent entièrement et deviennent moins abondantes[65].

Ces constatations sur les méfaits à long terme de la déforestation, qu'Humboldt craint au niveau local tant à cause de la dégradation de la beauté des lieux (perte de la valeur esthétique de la nature) que de la disparition d'espèces endémiques (perte pour la valeur intrinsèque de la nature) et du manque d'eau couplé à des terres devenues inutilisables à cause de l'érosion des sols (perte de la valeur d'usage de la nature), sont accompagnées d'explications détaillées sur le rôle des plantes et des forêts dans le maintien du climat et de l'équilibre écologique à un niveau plus global. La compréhension précise du fonctionnement des « systèmes » (c'est-à-dire des « écosystèmes », mot qui n'existe encore pas quand

[63] HUMBOLDT, *Relation historique*, *op. cit*., p. 71.

[64] Ottmar ETTE, « Nachwort », *in* HUMBOLDT, *Auf dem Weg zum ökologischen Denken.*, *op. cit.*, p. 96 [je traduis – CFK].

[65] HUMBOLDT, *Relation historique,* p. 72.

Humboldt écrit) ouvre aussi, du même coup, la porte à des solutions contre la poursuite de l'abaissement du niveau du lac.

Humboldt n'a pas mâché ses mots pour dénoncer la politique coloniale espagnole d'exploitation des forêts, et il semble être le premier à mettre clairement en évidence l'influence néfaste des activités humaines sur le climat[66]. Néanmoins, en dépit des avertissements de Humboldt, personnalité qui jouissait pourtant à son époque d'une autorité hors pair, la marchandisation des forêts tropicales a continué de plus belle, et s'est même intensifiée de nos jours. « La modernité aurait pu se dérouler autrement », avance Ette, et l'exhumation du savoir sur la vie et la survie que contiennent les textes des littératures du monde, dont ceux de Humboldt, le prouve. Une lecture écocritique des textes de Humboldt permet en effet non seulement de repérer sa conscience écologique avant la lettre, mais également de mettre le doigt sur des éléments de traditions qui, parce qu'ils étaient en porte-à-faux avec l'idéologie dominante du moment, ont été ensevelis ou relégués au second plan par l'histoire. Or, leur ranimation pourrait s'avérer avantageuse dans la lutte actuelle contre les écocides. Humboldt, doté d'une pensée mobile, transaréale et transdisciplinaire, et qui par extension refusait de se plier aux régimes des séparations strictes – que ce soit entre nature et culture ou entre esthétique, éthique, politique et science –, avait en effet déjà livré des clés pour une écologie du « vivre ensemble » avec la nature. À partir de l'exemple de Humboldt, Ette montre que des solutions pour la durabilité avaient déjà été pensées dans le passé et qu'elles ne sont pas toutes à réinventer, et il nous encourage en quelque sorte à faire l'archéologie des pratiques durables.

La vision du monde de Humboldt, de manière tantôt évidente, tantôt imperceptible, n'en a pas moins imprégné la vision de nombre de ses contemporains. Son impact direct ou indirect sur le mouvement romantique européen, en particulier sur le deuxième romantisme où science et esthétique font bon ménage, mériterait une analyse approfondie. Nul mouvement littéraire n'était plus apte en soi à absorber les idées du grand naturaliste prussien que le

[66] Le diplomate américain George Perkins Marsh (1801–1882), grand lecteur de Humboldt, poursuit, approfondit et complète par des voyages dans d'autres régions du monde (notamment en Égypte) les observations du savant allemand, ce qui aboutit à l'écriture de *Man and Nature* (1864), premier ouvrage entièrement consacré à décrire le processus de dévastation écologique de la planète réalisé par l'action humaine. Selon Foster, c'est d'ailleurs grâce à Marsh que des appels à la conservation du patrimoine naturel ont commencé à être entendus aux USA et que des parcs nationaux, tels ceux de Yellowstone et de Yosemite, ont été créés. Voir John Bellamy FOSTER, *The Vulnerable Planet*, New York, Monthly Review Press, 1999, p. 73.

romantisme, car il possédait déjà un substrat prêt pour les accueillir : méfiance allant jusqu'à un rejet de l'industrialisation, sentiment exalté de la nature, correspondance entre l'homme et le monde, terre perçue comme organisme vivant. Néanmoins, alors que les premiers romantiques utilisaient la nature essentiellement comme témoin de leur mal-être existentiel (le mal du siècle) et comme support pour mieux décrire le moi et en montrer toute la singularité, la deuxième génération romantique ne fait plus d'une contemplation narcissique l'essentiel de ses descriptions, mais s'émerveille sur l'étonnant réseau et système d'interdépendances que constitue la nature. Si le naturaliste Humboldt permettait à son imagination de compléter sa pensée rationnelle pour l'aider à comprendre le monde, les écrivains romantiques de la seconde génération demandent quant à eux à la science de venir consolider ou invalider leur appréciation esthétique, qui devient du même coup également appréciation éthique, leur donnant par là même la possibilité de repérer certains écocides auxquels ils n'auraient pas été attentifs sans le secours de la science.

George Sand (1804–1876) et Henry David Thoreau (1817–1862)

Ainsi en est-il par exemple de George Sand, dont l'amour pour la nature n'est plus à démontrer. Les jardins, ces manières de « troisième nature »[67], occupent en particulier une place éminente dans l'ensemble de son œuvre et tous suscitent, sans distinction, le ravissement descriptif de l'autrice, qui recourt systématiquement aux termes d'« Éden » ou de « Paradis » pour les qualifier. Néanmoins, après 1860 (moment où elle avait non seulement déjà suivi de près la controverse Cuvier - Geoffroy St-Hilaire de 1830-31 et porté ses sympathies vers ce dernier, mais surtout, où elle avait lu *Les Tableaux de la nature* et *Cosmos* de Humboldt, ainsi que *L'origine des espèces* de Darwin), on sent se développer une certaine insécurité esthétique de sa part, qui ne s'exprime qu'en filigrane dans son œuvre fictionnelle, mais sans ambages dans ses réflexions : les jardins bien arrangés méritent-ils vraiment son enthousiasme esthétique ? Dans la première de ses *Lettres d'un voyageur à propos de botanique* (1868) adressée à Juliette Lamber, on peut lire :

> Je préfère aux jardins arrangés et soignés ceux où le sol, riche par lui-même de plantes locales, permet le complet abandon de certaines parties, et je classerais volontiers les végétaux en deux camps, ceux que l'homme altère et transforme pour son usage, et ceux qui viennent spontanément. [...] Elles sont bien plus délicates, plus précieuses pour la science et pour l'art, ces « mauvaises herbes »,

[67] Terme utilisé par exemple par Jean-Pierre LE DANTEC, *Poétique des jardins*, Arles, Actes Sud, 2011, p. 56.

> comme les appellent les laboureurs et les jardiniers. Elles sont vraies, elles sont des types, des êtres complets[68].

Comment comprendre cette surprenante déclaration selon laquelle le désordre de plantes inutiles poussant à tort et à travers serait préférable à l'ordre qu'une intervention humaine est susceptible d'introduire dans un jardin ? Comme je l'ai montré dans un récent article[69], un tel propos est loin d'être le résultat d'une appréciation esthétique spontanée, car le sens esthétique inné de Sand lui fait admirer dans la vie réelle les fleurs exotiques tout autant sinon plus que les fleurs indigènes. Cette prédilection soudainement affichée pour les jardins désordonnés résulte dans les faits d'une « étude de la nature » : avant d'agir ou de porter un jugement définitif sur un élément du monde naturel, la méthode de Sand dans sa maturité est de systématiquement compléter son identité d'artiste par des qualités de savante, c'est-à-dire d'adopter une démarche « scientifique » basée à la fois sur des lectures et sur l'observation. « Voir la beauté de la nature où elle est et la voir dans tout ce qui la constitue, c'est le résultat de l'étude de la nature, et c'est une erreur de croire que tout le monde peut improviser ce résultat »[70]. L'étude permet aussi de comprendre qu'il existe une distribution spatiale naturelle des végétaux (Humboldt dirait : une « géographie des plantes ») qui dépend d'un certain nombre de facteurs (qualité du sol, qualité de l'air, température, altitude) ; perturber cet ordre naturel en le remplaçant par un ordre humain ne tenant pas compte des dynamiques et interactions propres au milieu relève de la destruction de ce même milieu, et cette attitude ne fonctionnera que « jusqu'à ce que la terre fatiguée se révolte et jusqu'à ce que le climat nous refuse la vie »[71]. L'étude permet, du même coup, de relativiser la beauté de la nature commercialisée, de la flore exotique transplantée en Europe ou de la flore artificiellement produite – beauté qui repose sur la détérioration effective de certains milieux naturels.

Relevons encore que George Sand a joué un rôle important dans la préservation de la forêt de Fontainebleau. Alors que Théodore Rousseau et d'autres artistes avaient déjà obtenu en 1861 qu'une partie de cet espace forestier soit protégé, les déprédations se poursuivent. Sand, qui avait déjà valorisé Fontainebleau à diverses reprises dans ses écrits (notamment dans sa réédition en

---

[68] George SAND, « Lettres d'un voyageur à propos de botanique », *Revue des Deux Mondes*, 1er juin 1868, p. 565.

[69] Voir Corinne FOURNIER KISS, « Ordres et désordres des jardins de George Sand », *Versants – L'ordre de la nature. Relations et interactions*, n° 70, Bern, Open Publishing, 2023, p. 133-147, URL : https://bop.unibe.ch/versants/article/view/10588/13573. L'essentiel des réflexions de ce passage ont été empruntées à cet article.

[70] SAND, « Lettres d'un voyageur à propos de botanique », *op. cit*., p. 566-568.

[71] SAND, *Nouvelles lettres d'un voyageur*, Paris, Lévy, 1877, p. 296.

1833 de l'*Oberman* d'Étienne Pivert de Senancour, ouvrage dans lequel la forêt est très présente), entre alors en lice et publie dans *Le Temps*, en novembre 1872, un article qui aura des répercussions importantes (augmentation de la zone protégée) de par la force de ses arguments. En tant qu'artiste, elle défend certes cette forêt pour des raisons esthétiques : « Tout le monde a droit à la beauté et à la poésie de nos forêts, de celle-là particulièrement, qui est une des belles choses du monde, et la détruire serait, dans l'ordre moral, une spoliation ». Mais elle avance également des arguments de nature scientifique et visionnaire qui témoignent de sa compréhension déjà écologique du problème :

> Les grands végétaux sont des foyers de vie qui répandent au loin leurs bienfaits [...], il est bien prouvé que supprimer leurs émanations, c'est changer d'une manière funeste les conditions atmosphériques de la vie humaine [...]. La nature s'épuise et l'industrie scientifique ne trouve pas le remède assez vite. Irons-nous chercher tous nos bois de travail en Amérique ? Mais la forêt vierge va vite aussi et s'épuisera à son tour[72].

Un processus de maturation similaire a eu lieu chez le grand écrivain romantique américain Henry David Thoreau. Celui-ci avait certes déjà réagi très tôt, en parlant d'un « affront à la nature », à la proposition de certains de ses contemporains de tuer le paysage naturel pour créer des paysage artificiels (niveler les collines, construire des îles flottantes, faire pousser toutes sortes de plantes exotiques), ceci afin d'augmenter le confort et le plaisir esthétique de l'homme[73]. Néanmoins, si l'on en croit Andrea Wulff[74], il faut attendre sa découverte de Humboldt pour qu'il parvienne, sept ans après avoir quitté son ermitage à l'étang de Walden, à donner sa forme définitive à son récit *Walden* (1854) : après avoir compris que la méthode la plus efficace pour approcher la nature est d'unir la science à l'imagination poétique, il complète ses descriptions lyriques de la nature par des enquêtes scientifiques méticuleuses sur les rythmes et le passage des saisons, sur le type de faune et de flore rencontré à tel ou tel endroit, ou sur les liens qu'il observe entre les différents éléments de la forêt.

---

[72] George SAND, « La Forêt de Fontainebleau », in *Impressions et souvenirs*, Paris, Lévy, 1873, p. 317-318.

[73] Voir son essai *Le Paradis à reconquérir*, qui est une réponse au livre *Le Paradis à la portée de tous les hommes, sans travail, grâce aux forces de la nature et aux machines* (1833) de John Adolphus Etzler. Un extrait du *Paradis à reconquérir* (qui lui-même reproduit un extrait du texte d'Etzler) peut être lu dans l'anthologie de BOURG & FRAGNIÈRE, *op. cit.*, p. 28-35.

[74] Voir Andrea WULFF, *L'Invention de la nature. Les aventures d'Alexander von Humboldt*, Lausanne, Noir sur Blanc, 2017, p. 339-356.

Stéphane Mallarmé (1842–1898)

D'autres projets encore que ceux lancés par Humboldt pour lutter contre « la voie royale de la modernité » et le manque d'humilité environnementale qui lui est consubstantiel, sont lisibles dans la littérature du XIX^e^ siècle – et, s'ils ne livrent pas des solutions toutes faites, ils peuvent néanmoins servir de tremplin à la réflexion actuelle. C'est ce que montre Patrick SUTER dans son article « Antipoétique de l'écocide » (chapitre 4), en se basant notamment sur des extraits de l'œuvre de Stéphane Mallarmé. Dans *La Musique et les Lettres* (1895), le poète note avec affolement et stupéfaction que quelque chose d'inouï est en train de se produire à son époque dans la poésie française : on assiste à une crise du vers (« on a touché au vers »[75]), qui est aussi une crise de la rime. Alors que le vers avait survécu à tous les bouleversements politiques depuis le Moyen Âge et avait joué le rôle d'un agent de stabilité de la poésie, le voilà qui se délite pour laisser place au vers libre. Alors que les vers n'allaient « que par deux ou à plusieurs, en raison de leur accord final », parce qu'ils obéissaient à la « loi mystérieuse de la Rime », qui « empêchait qu'entre tous, un usurpe, ou ne demeure péremptoirement »[76], voilà que désormais le « un » non seulement ne se soucie plus de ses liens de parité avec l'autre, mais cherche encore à prendre définitivement sa place. Or, si ce phénomène est considéré comme étant historique par Mallarmé, c'est parce qu'il est le symptôme de la prise de pouvoir d'une « antipoétique » non seulement au niveau des Lettres, mais également au niveau du rapport de l'homme à l'autre et au monde – ce que Suter illustre en donnant l'exemple du poème en prose « Conflit » de Mallarmé, dans lequel tout un écosystème idyllique, celui de sa maison de campagne, est soudainement dégradé par l'irruption d'une voie de chemin de fer. Cette manière brutale adoptée par le progrès pour s'imposer, que ce soit dans la modernité ou l'hypermodernité, Suter la voit résumée dans une formule lapidaire donnée au XX^e^ siècle par Baudouin de Bodinat, « L'expansion est tout ». Formule que, pourrions-nous ajouter, les romantiques avaient déjà fort bien préparée en parlant par exemple du « délire d'extension » de l'homme (Senancour)[77].

Ce principe d'expansion et d'usurpation de l'un, qui choquait déjà tant Mallarmé au XIX^e^ siècle, n'a cessé de gagner en importance au cours des XX^e^ et XXI^e^ siècles, et la crise écologique actuelle doit être considérée comme l'une de ses

[75] Stéphane MALLARMÉ, « La Musique et les Lettres » (1897), in *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, « La Pléiade », 1945, p. 643.

[76] MALLARMÉ, « Solennité » (1887), in *op. cit.*, p. 333.

[77] Sur cette notion chez Senancour, voir Yvon LE SCANFF, « Senancour écocritique : la conception pastorale », *Versants – L'Ordre de la nature. Relations et interactions*, n° 70, 2023, p. 85-97.

plus évidentes manifestations. Comment mettre fin à la spirale infernale dans laquelle nous entraîne cette « antipoétique de l'écocide » ? Une réponse, suggérée par les réflexions de Mallarmé, s'impose d'elle-même : en reconstruisant un monde qui rime. En reconstruisant un monde qui rime non seulement au niveau du contenu, processus déjà en cours avec la « transition écologique » basée sur le « développent de relations vertueuses qui s'approchent de la rime », mais aussi au niveau du langage, qui quant à lui peine à se libérer des griffes du discours de l'usurpation. Ce langage pourrait par exemple prendre la forme d'un nouveau langage économique. Suter imagine en effet la mise en place d'un système monétaire fondé sur un double prix, l'un déterminé par le marché, l'autre par l'impact de la production et de l'utilisation du produit sur la biosphère, et qui serait donc un *prix écologique* – dans l'idée que l'établissement d'une rime entre ces deux prix, automatiquement, « découragerait à la racine le désir d'usurpation ».

Si le XIX[e] siècle se définit généralement comme le siècle de l'industrialisation, de l'urbanisation et du capitalisme, il est aussi celui de la naissance de l'écologie. C'est le biologiste Ernst Haeckel (par ailleurs fervent lecteur et admirateur de Humboldt) qui donne un nom et définit cette nouvelle discipline : « Nous entendons par écologie la science des relations des organismes avec le monde environnant, auquel nous pouvons rattacher toutes les "conditions d'existence" au sens large »[78].

Or, les textes de Humboldt, mais aussi de Sand et de Mallarmé, témoignent de ce que ces écrivains ont tous les trois, d'une façon ou d'une autre, anticipé, favorisé ou validé cette naissance : ils partagent en effet le point commun d'avoir parfaitement compris le plus grand principe de l'écologie, à savoir le fonctionnement d'un « écosystème » (mot qui ne sera inventé qu'au XX[e] siècle). « Tout est lié à tout » dit déjà Humboldt au début du siècle, « tout nous appartient, puisque nous appartenons à tout »[79], dit Sand au milieu du siècle, « tout rime avec tout » dit Mallarmé à la fin du siècle. Fermer les yeux sur ce lien, cette appartenance et cette rime, c'est ouvrir la porte à l'écocide.

[78] Ernst HAECKEL, *Generelle Morphologie der Organismen* (1866), cité en traduc. française dans : Ariane DEBOURDEAU, *Les Grands Textes fondateurs de l'écologie*, Paris, Flammarion, 2013, p. 53.

[79] SAND, « Lettres d'un voyageur à propos de botanique », *op. cit*., p. 569.

8. De 1960 à nos jours : accélération des écocides et tournant écologique

L'Europe entre dans un mode de fonctionnement véritablement écocidaire à partir des années 1960, c'est-à-dire au milieu de l'effervescence des « Trente Glorieuses ». Pour reprendre l'un des mots clés du chapitre 4, on peut dire que dès ce moment-là, on assiste à une « expansion » spectaculaire des atteintes à l'environnement, aussi bien dans l'espace que dans leur nombre, leur gravité et leur rythme. Parallèlement à la mondialisation économique, les dernières décennies de la fin du siècle dernier sont également témoins d'une globalisation des écocides : contrairement aux mines, inondations, contaminations, déboisements ou asséchements immédiatement visibles et mettant à mal des lieux déterminés et localisés, les nouveaux phénomènes écocidaires lancés au cours de ces années et se poursuivant jusqu'à aujourd'hui, tels que la pollution de l'air, de la terre et de l'eau par des éléments synthétiques non biodégradables, ou la perte de la biodiversité, ou encore le changement et réchauffement climatiques, sont beaucoup plus pervers, car outre qu'ils ne sont pas immédiatement tangibles, ils ne connaissent pas de frontière et ont une portée globale – tout en continuant, il est vrai, à affecter la planète de manière irrégulière et injuste, les populations les moins responsables des déprédations de la nature étant souvent les plus touchées (telles les régions des tropiques).

Cette accélération et démultiplication des écocides ont été rendues possibles avant tout grâce aux bonds technologiques considérables effectués dans la deuxième moitié du XX^{e} siècle, dont plusieurs résultent d'emblée de l'idée de s'attaquer à la vie (bombes nucléaires, pesticides). Pierron note avec perspicacité :

> Un étrange et inquiétant parallèle entre l'arsenal militaire et l'arsenal qui, très vite, équipa agriculteurs et éleveurs dans leurs relations envisagées avec le vivant sur le mode martial de la lutte, du combat ou de la guerre. Vient alors, avec le suffixe *-cide*, le déploiement d'une culture de mort, engendrée par un nécrocapitalisme : raticide, insecticide, pesticide, fongicide, bactéricide, acaricide, arachnicide, herbicide, phytocide, taupicide, vermicide…[80].

Curieusement, plusieurs philosophes, sans doute sur la base des atrocités commises au cours de la deuxième guerre, avaient prévenu contre cet affolement technique encore à venir, et dont les répercussions promettaient d'être fatales pour l'environnement. Heidegger, dans l'une de ses conférences de 1949 intitulée « La

[80] Jean-Philippe PIERRON, « La danse macabre des écocides », *Études*, n° 4303, 4/2023, p. 65-66.

question de la technique »[81], constate que l'essence de la technique est en train de subir une puissante transformation : alors qu'autrefois, il revenait à la technique de dévoiler la nature en faisant advenir quelque chose de nouveau dans le monde (*poesis*, fabrication), il y va maintenant d'un dévoilement par « arraisonnement » (*Gestell*), c'est-à-dire par sommation, mise en demeure de la nature de livrer tout ce qu'elle possède et de servir de stock dans lequel l'être humain peut puiser à volonté – et celui-ci perturbe ainsi l'équilibre environnemental sans s'en rendre compte, sans évaluer correctement les conséquences de ses usages de la science et de la technique et sans voir que lui-même ne devient qu'une simple pièce du dispositif technique. De même Adorno et Horkheimer, dans *La Dialectique de la Raison* (1944), partent de Bacon et de son mot d'ordre (dont le projet technique contemporain ne serait que l'exacerbation) de coupler la Raison à la science et à la technique pour débarrasser la nature de tous ses mythes et accroître la puissance de l'homme sur elle ; ils montrent que la Raison ainsi comprise s'est égarée et repose dans les faits sur une formidable entreprise de liquidation de toute éthique. « Sans égard pour elle-même, la Raison a anéanti jusqu'à la dernière trace sa conscience de soi. Seule une pensée qui se fait violence à elle-même a la dureté nécessaire à la destruction des mythes »[82]. Au final, l'individu dont l'usage de la technique ne répond qu'aux seuls critères du calcul et de l'utilité devient victime de son propre projet : il en perd le contrôle.

Dans ce contexte, les révélations du livre de la biologiste Rachel Carson, *Le Printemps silencieux* (1962), ont été fort mal advenues : à un moment où il n'existait aucun débat sur le sujet, Carson tire la sonnette d'alarme et prétend que les pesticides (notamment le DDT) sont des substances hautement toxiques en train de contaminer l'atmosphère, les sols et les rivières, et de se déposer dans tous les maillons de la chaîne alimentaire. Avant de présenter un travail scrupuleux et dûment argumenté, Carson ouvre son livre avec une courte fable littéraire, celle d'une « tragédie imaginaire » qui pourrait devenir réalité si les produits chimiques continuent d'être appliqués avec une telle amplitude. Dans une bourgade vibrante de vie, de lumière et de couleurs s'étend peu à peu l'ombre de la mort : « Il y avait un étrange silence dans l'air. Les oiseaux par exemple – où étaient-ils passés ? », « ce fut un printemps sans voix », « le silence régnait sur les bois, les champs et les marais » [83].

---

[81] Martin HEIDEGGER, « La question de la technique », in *Essais et Conférences,* Paris, Gallimard, 1958, p. 9-49.

[82] Max HORKHEIMER & Theodor ADORNO, *La Dialectique de la Raison*, Paris, Gallimard, 1974, p. 22.

[83] Rachel CARSON, *Printemps silencieux*, Marseille, Wildproject, 2019, p. 28 et 29.

Malgré sa légitimité scientifique, le livre a suscité les critiques les plus dures, d'une part parce qu'il avait été écrit par une femme soutenant que « l'équilibre de la nature est une force déterminante pour la survie » de l'être humain, et qu'il remettait ainsi en question la conception patriarcale, toujours dominante depuis la révolution scientifique, que « l'homme contrôle fermement la nature »[84] – et, d'autre part parce qu'il dérangeait ceux à qui la pollution n'importait guère pour autant qu'elle puisse leur profiter (industries chimiques et multinationales). Ainsi Monsanto, l'un des plus grands producteurs d'herbicides à l'époque, a-t-il rétorqué à la vision apocalyptique de Carson par la sienne, celle d'un monde sans pesticides :

> Les insectes étaient partout : invisibles. Inaudibles. Incroyablement universels. Sous le sol, sous l'eau, sur et dans les branches, les brindilles et les tiges, sous les roches, à l'intérieur des arbres, des animaux et des autres insectes - et oui, aussi à l'intérieur de l'homme[85].

Il n'en reste pas moins que ce livre a été plébiscité par le grand public, qu'il a immédiatement été traduit dans de nombreuses langues et a suscité une prise de conscience environnementale internationale, qu'il a même conduit à l'interdiction aux USA et en Europe de l'utilisation du DDT (mais non de sa production pour vente en Russie ou aux pays du Tiers-monde), et que, selon Al Gore, c'est à lui que l'on doit la naissance du mouvement écologiste aux États-Unis[86].

Deux ans après la parution de son ouvrage, l'ironie du sort veut que Carson meure d'un cancer du sein ; elle n'aura donc pas l'occasion de participer à la controverse soulevée par le sprayage d'Agent orange sur le Vietnam. D'autres, on l'a vu, l'ont fait à sa place : la destruction brutale réalisée lors de ces opérations, absolument sans précédent dans l'histoire, a poussé les scientifiques à recourir à un terme également nouveau, celui d'« écocide ». Ce que Heidegger, Adorno et Horkheimer avaient déjà exprimé vingt ans plus tôt dans leurs réflexions sur la technique trouve ici une confirmation éclatante : l'homme a vu son pouvoir sur la nature décuplé par la technique, mais celle-ci, dès qu'elle est instrumentalisée et qu'elle cesse d'être utilisée dans le seul but d'augmenter les connaissances et le bien-être de l'être humain, finit par asservir celui même qui se targuait de la contrôler.

---

[84] Robert White-Stevens, cité par AL GORE, « Introduction », *in* CARSON, *op. cit.*, p. 13.

[85] Voir *Monsanto Magazine*, oct. 1962, cité par ZIERLER, *op. cit.,* p. 93-94 : « The bugs were everywhere : unseen. Unheard. Unbelievably universal. Beneath the ground, beneath the waters, on and in limbs and twigs and stalks, under rocks, inside trees and animals and other insects — and yes, inside man » [je traduis – CFK].

[86] AL GORE, « Introduction », *in* CARSON, *op. cit.*, p. 13.

L'Agent orange, comme le DDT en 1962, est interdit en 1970. Mais en 1975, un nouvel herbicide, le premier herbicide total (c'est-à-dire non sélectif) à base de glyphosate est mis sur le marché par le même Monsanto, puis par d'autres entreprises depuis 2000. L'usage du glyphosate est aujourd'hui encore en constante augmentation, alors que plusieurs études ont mis en évidence ses propriétés potentiellement cancérogènes.

Le même schéma se reproduit jusqu'à nos jours pour tous les écocides. Tchernobyl ou Fukushima, raréfaction et extinction d'espèces de tigres, de bouquetins ou de phoques, continents de plastique, augmentation de la pollution de l'air et des eaux, réchauffement climatique : à chaque fois des alertes sont lancées, le phénomène est médiatisé et débattu dans de nombreux milieux, des conférences internationales sont organisées, des mobilisations populaires ont lieu, de nouveaux ouvrages scientifiques surgissent sur le marché, des embryons de mesures et surtout, beaucoup de promesses et de garanties, sont prises par les gouvernements.

Dans l'Europe des dernières décennies, l'écocide qui préoccupe le plus constamment aussi bien les initiés que les profanes, c'est celui inoculé, lentement mais sûrement, par le dérèglement climatique – dont la responsabilité humaine a désormais été largement prouvée par la communauté scientifique, en dépit de l'obstination de certains d'entre eux, souvent à la solde de l'industrie pétrolière, à prétendre fallacieusement le contraire. Dans la lignée de la fable de Carson, les appels à préserver la terre, les communiqués catastrophistes, les scénarios apocalyptiques ou collapsologiques se développent à grande allure et la conviction semble bien établie qu'il faut absolument « faire quelque chose » pour réduire les émissions de CO2, principales causes du réchauffement, et pour lutter contre la déforestation, puisque les forêts font figure de « poumons » de la planète de par leur capacité à absorber le CO2.

Force est néanmoins d'observer que l'environnement ne cesse de décliner et que la culture de la mort continue à gagner du terrain, et que si un « tournant écologique » s'est indéniablement produit dans le domaine de la pensée, il peine à se traduire au niveau des actes. « Alors que la planète communi[e] autour du développement durable, le taux de CO2 dans l'atmosphère n'a fait que croître, l'emploi des pesticides porte toujours plus atteinte à la biodiversité et à la santé des populations [...]. La crise écologique s'aggrave partout »[87] : ce constat, énoncé

[87] Anne-Claude AMBROISE-RENDU, Steve HAGIMONT, Charles-François MATHIS & Alexis VRIGNON, *Une Histoire des luttes pour l'environnement. 18e - 20e trois siècles de débats et de combats*, Paris, Textuel, 2021, p. 220.

pour les années 1990, s'applique toujours aujourd'hui. En dépit du puissant éveil des consciences et de la mobilisation des discours les plus divers sur l'écologie, en effet, aucun changement radical ne se produit : les émissions de CO2 continuent d'augmenter (également à cause des émissions extrêmement élevées des pays émergents)[88], le consumérisme et le gaspillage sont pratiqués de plus belle, et la dégradation générale de la planète se poursuit.

Les causes en sont multiples et complexes. L'obstacle essentiel pour enrayer l'écocide au niveau mondial réside avant tout dans l'activité des grandes entreprises et multinationales, dont le nombre et la puissance ne cessent de grimper à partir des années 1960. Elles détiennent l'hégémonie sur l'économie de marché et manipulent les États, car elles sont souvent plus riches qu'eux : le capitalisme concurrentiel cède peu à peu la place à un capitalisme monopolistique mondialisé. Ces entreprises non seulement sont parmi les plus grands émetteurs de CO2, mais tantôt financent des études pour relativiser la gravité du changement climatique et occulter les conséquences réelles de leurs activités[89], tantôt font croire que la science permettra de s'en sortir sans rien changer à nos habitudes, tantôt parviennent même à utiliser le réchauffement climatique comme argument de vente : pour le consommateur soucieux de l'environnement, des versions « écologiques » de nombreux produits sont désormais disponibles sur le marché (*greenwashing*) – l'essentiel étant de conserver une croissance économique exponentielle, de stimuler la consommation et de s'assurer le plus de profits possibles.

Dans nos sociétés néolibérales dans lesquelles l'indice de l'accomplissement personnel se lit dans la capacité d'achat de l'individu, comment s'étonner que le rythme de la consommation ne connaisse pas de frein ? C'est au contraire l'inverse qui se produit, si l'on en croit le socio-psychologue allemand Harald Welzer : plus les individus prennent conscience du problème environnemental, plus leur consommation grimpe en flèche – révélation qui laisse pantois au premier abord, mais qui, selon Welzer, s'explique parfaitement du point de vue psychologique. Car si notre mode de vie occidental est censé s'effondrer dans les prochaines décennies, comme le veulent les théoriciens de la collapsologie, la réaction normale est de s'empresser d'acheter ce que peut-être l'on n'aura bientôt plus. Poursuivre sa routine comportementale et s'y accrocher d'autant plus dans des situations critiques est beaucoup plus naturel que de chambouler complètement sa manière

[88] Selon l'Agence internationale de l'énergie.

[89] C'est le cas par exemple d'Exxon, cité in AMBROISE-RENDU *et al*., *Une Histoire des luttes*, *op. cit*., p. 232.

de faire alors que rien ne nous y contraint[90]. Ceci d'autant plus que si solution il y a, elle viendra de l'extérieur et sera technique, si l'on en croit les tenants du développement durable. Or il n'est pas certain que le miracle de la technique, s'il se réalise, résolve les problèmes, puisque toute nouvelle technique, à moins d'être complètement dématérialisée, est invariablement consommatrice d'énergie et productrice de déchets[91]. L'idée même d'une « croissance verte » relève du contre-sens : on ne peut « préserver l'habitabilité de la planète en préservant ce qui la détruit »[92] et en continuant à favoriser la consommation immodérée de la nature.

Alors comment briser ce cercle vicieux d'une cohabitation devenue non problématique entre une plus grande conscience environnementale et la persistance à aggraver les écocides en ne changeant rien, ou trop peu, à des habitudes clairement antiécologiques ? Comment réparer le court-circuit entre la connaissance et l'action[93] ? Comment développer une société moderne reposant non plus sur le principe d'expansion indéfinie, mais sur un principe de décroissance ?

Une solution qui tombe sous le sens, mais qui est irréaliste et irréalisable sans la participation du politique, de l'économique et des collectivités, serait de prendre le mal à la racine : contraindre par exemple les multinationales à une responsabilisation et casser la courbe de la production effrénée, ce qui entraînerait inévitablement dans son sillage un affaissement de la consommation et la (re)mise en place d'une économie plus locale et circulaire. La solution originale avancée par Suter au chapitre 4 de ce volume – celle d'afficher en plein jour le coût environnemental de la marchandise en établissant un double prix, « l'un déterminé par le marché et relatif au travail nécessaire pour sa production et sa diffusion, l'autre qui correspondrait à l'impact (positif ou négatif) du produit échangé sur la biosphère, et qui serait donc un prix écologique »[94] – irait dans le même sens, mais en s'y prenant de manière moins directement coercitive, puisque les consommateurs auraient encore la possibilité de choisir ce qu'ils veulent

---

[90] Voir Harald WELZER & Ilija TROJANOW, « Es geht auch anders. Der utopische Raum », URL : https://www.youtube.com/watch?v=AWumUQO5tas

[91] Sur le mythe que représente une technique qui sauvera le monde, voir Nicholas GEORGESCU-ROEGEN, « L'énergie et les mythes économiques », in *La Décroissance. Entropie, écologie, économie*, Paris, Sang de la terre, 2008.

[92] AMBROISE-RENDU *et al*., *Une Histoire des luttes*, p. 299.

[93] WELZER avance l'opinion originale qu'au niveau de l'individu, il n'y a pas de relation directe entre connaissance et action dans la gestion du quotidien. Connaître la racine du mal n'implique pas que tout va être mis en place pour le guérir. Ce ne sont pas les connaissances qui guident les actions ordinaires de tout un chacun, mais les exigences de la situation. Voir WELZER, URL citée en note 90.

[94] Patrick SUTER, « Antipoétique de l'écocide », chap. 4 de ce volume, p. 125.

consommer et à quel prix. Une autre solution serait d'agir directement sur les individus. Non plus en cherchant à leur faire changer leur comportement de consommateurs en leur martelant des explications sur le taux de CO2 ou l'augmentation de l'effet de serre, ou en leur peignant des scènes sur le mode apocalyptique et catastrophiste : car si ces discours ont pu fonctionner au moment de la terrible mise en évidence de la chaîne d'écocides engendrée par un usage irréfléchi de la science et de la technique (voir le livre de Carson ou le rapport Meadows), on constate qu'ils font désormais déjà tant partie de l'horizon d'attente du public qu'ils semblent ne plus impressionner, le seul message entendu étant que de toute façon « on n'a plus le temps ». Il conviendrait alors d'œuvrer à la transformation du rapport de l'homme à la nature en faisant appel à sa sensibilité, à son imagination et à sa créativité avant de faire confiance à sa raison, c'est-à-dire d'offrir ou suggérer des images du monde reposant sur d'autres modèles culturels que celui, écocidaire, du devoir acheter, consommer et jeter. Pour ce faire, l'écocide devrait être raconté et représenté autrement, en montrant la possibilité d'alternatives et en éveillant des sentiments positifs tels que l'enthousiasme pour la découverte d'autres façons d'être-au-monde[95]. Et c'est dans ce changement de la manière de montrer l'écocide que l'art contemporain, et en particulier la littérature, a un rôle à jouer : le nouveau « régime écocidaire » peut favoriser l'émergence d'un nouveau régime littéraire dans lequel les textes passent d'une perspective uniquement centrée sur l'homme à des perspectives décentrées et jouant sur plusieurs strates de la réalité plutôt que de se concentrer sur le seul désastre – ce qui veut également dire qu'ils invitent beaucoup plus spontanément que les textes du passé à une lecture de type écocritique.

Romans français (1950-2020)

Pierre SCHOENTJES, dans le chapitre intitulé « Littérature et lutte environnementale (1950-2020) » (chapitre 5), met bien en évidence ce cheminement parallèle du régime littéraire et du régime écocidaire : il nous présente un panorama de la façon dont la littérature française de l'après-guerre jusqu'à aujourd'hui modifie, en fonction de l'état de conscience et de sensibilité du monde, ses façons de témoigner de son engagement dans la lutte environnementale, et en particulier dans la lutte pour la protection des animaux. Un point de renversement dans cette évolution peut être repéré dans les années où s'amorce le tournant écologique.

[95] Dans le septième art, c'est ce à quoi se sont essayés Cyril DION et Mélanie LAURENT dans leur film documentaire *Demain* (2015).

Le roman de Gary, *Racines du ciel* (1956), qualifié a posteriori par l'auteur lui-même de premier roman écologique français, ouvre la série des romans consacrés à la protection des animaux. Son protagoniste Morel consacre toute son activité à défendre les éléphants d'Afrique, sauvagement abattus par des autochtones trafiquants d'ivoire. Pour le lectorat contemporain, l'élément le moins convaincant du militantisme de Morel est que celui-ci n'hésite pas à recourir à la violence physique envers les chasseurs pour parvenir à ses fins. Schoentjes explique que dans la période de l'après-guerre, « le recours à la violence physique pour défendre un but noble apparaissait encore légitime au plus grand nombre ». Cette assertion est toujours vraie à la fin des années 70, quand paraît les *Canards boiteux* (1979) de Pierre Pelot, ouvrage dans lequel les activistes, qui pourtant tuent un braconnier destructeur de faucons pèlerins, continuent de bénéficier de la sympathie du narrateur et du lecteur.

L'esthétique du choc pour attirer l'attention du lectorat sur des animalicides, et provoquée par la violence de l'écologiste, semble cependant s'estomper au fur et à mesure que grandit la prise de conscience générale du droit des animaux à être protégés. Elle laisse progressivement place, d'une part, à des stratégies de sensibilisation du lecteur au sort des bêtes (sauvages aussi bien que domestiques) par le truchement d'une focalisation sur leurs souffrances et sur leur vie intérieure : ainsi en est-il, par exemple, du roman de Lucie Rico, *Le Chant du poulet sous vide* (2020), dans lequel les poulets sont de plus en plus considérés par leur « bourreau » Paule comme possédant des qualités « humaines » et méritant par là même un traitement plus digne dans leur mise à mort. D'autre part, la représentation de l'écologiste violent cède également la place à des mises en scène tantôt de son martyre tantôt de son suicide, qui interviennent généralement à la fin du roman, à la suite d'un long combat livré entre deux groupes d'images : celles montrant la richesse et la beauté souveraine de ce monde, et celles révélées par les crimes écologiques. C'est ainsi par exemple que fonctionne *Le Règne du vivant* (2014) d'Alice Ferney, roman dans lequel le protagoniste Wallace, homme d'un courage exceptionnel, lève le voile sur les merveilles sous-marines qu'il défend contre la surpêche au prix de sa vie. Le contraste entre le langage de l'émerveillement (positif) et celui de la prédation (négatif) ne pourrait être plus fort, et c'est à travers cette « pluralité de langage en écho avec la multiplicité des expériences du monde », à travers cette « capacité de juxtaposer plusieurs rapports

différents entre l'homme et le monde » et « de bouleverser le lecteur sans lui donner de réponse » [96] que réside la force de ce type de roman.

Bernard Dadié (1916-2019)

Un autre moyen possible pour la littérature de dire l'écocide en interpelant sans culpabiliser ni angoisser, c'est de le faire sur un mode ludique, en s'appuyant par exemple sur des figures du folklore local. C'est ce que fait l'écrivain ivoirien Bernard Dadié dans une série de contes réunis sous le titre de *Le Pagne noir* (1955), qui fait l'objet de la contribution « Araignée et autres *tricksters* au cœur de l'écosystème forestier équatorial » de Xavier GARNIER (chapitre 6). Le but manifeste de Dadié dans ses contes, certes, est de réactiver les traditions africaines déformées et occultées par le joug de la culture occidentale, et d'insuffler par là même une atmosphère d'indépendance avant même que l'heure des Indépendances n'ait sonné ; son but second, néanmoins, pourrait bien être de témoigner de ses préoccupations pour des écosystèmes locaux dont l'équilibre menace de se rompre à tout instant, et ceci avant même que l'alerte écologique n'ait véritablement été déclenchée. Ces deux intentions, l'une politique, l'autre écologique, se rejoignent par ailleurs, dans le sens qu'elles sont l'expression d'une même résistance à l'expansion de l'exploitation coloniale et d'un même espoir de retrouvailles avec l'esprit des lieux.

Les contes se déroulent dans la forêt équatoriale africaine et leur protagoniste principal est Kacou Ananzè, l'Araignée, qui possède toutes les caractéristiques de l'animal-trickster. Il se présente comme une figure de l'entre-deux : à la fois semblable aux autres animaux de la forêt de par son intelligence, sa propension à jouer des tours et sa capacité à déjouer les pièges, il s'en distingue cependant de par sa mobilité constante (il est toujours en route), de par son insaisissabilité (il n'est jamais là où on l'attend), et de par l'impossibilité de le définir (il est égoïste et désintéressé, il crée et détruit, ordonne et sème le trouble). Une lecture écocritique révèle cependant que c'est justement grâce à ce caractère ambigu et dérangeant qu'il permet au monde de la forêt de maintenir son fragile équilibre et de renouveler ses énergies sans cesse menacées. Garnier reprend la distinction établie par Gary Snyder entre cultures « écosystémiques » (zone délimitée comblant les besoins de la population locale) et cultures « biosphériques »[97] (associées aux

[96] Stéphanie POSTHUMUS, « Penser l'imagination environnementale française sous le signe de la différence », *Raison publique*, 2/2012, p. 15-31, URL : https://www.cairn.info/revue-raison-publique1-2012-2-page-15.htm [consulté le 24 janv. 2024].

[97] Voir Gary SNYDER, *Le Sens des lieux*, Marseille, Wildproject, 2018, p. 141, cité par GARNIER, ici p. 145-146.

civilisations impérialistes, dont le système économique embrasse plus qu'un seul écosystème, ce qui lui permet d'en détruire certains) pour construire une opposition entre une dynamique écosystémique, liée à un territoire naturel (rivières, faune et flore locales), et une dynamique biosphérique, liée aux grands flux transversaux (fleuves et vents, pouvant être le cas échéant à l'origine de catastrophes naturelles) : selon lui, Araignée est celui qui fait le lien entre les deux dynamiques, se mettant tantôt au service de l'une, tantôt au service de l'autre selon ce que réclame la situation, rappelant par là même que toutes nos actions sont susceptibles de modifier les équilibres écologiques : « Ce qui arrive dedans, dans notre espace de vie, n'est pas étranger à ce qui se passe dehors, au niveau de la biosphère ».

Ilija Trojanow (1965-)

Dans « Un fleuve sacré au bord du désastre écologique : *An den inneren Ufern Indiens. Eine Reise entlang des Ganges* (2003) de Ilija Trojanow » (chapitre 7), c'est à un récit de fleuve qu'Aurélie CHONÉ accorde toute son attention. Le voyage de Trojanow le long du Gange est marqué par des tableaux particulièrement macabres, même si le début de la narration est plutôt engageant : les sources du Gange jaillissent du glacier de Gangotri dans l'Himalaya, et le fleuve est d'emblée montré sous le visage ensorcelant de la belle déesse Ganga dansant et tourbillonnant avec le dieu Shiva. Seul bémol : conséquence du changement climatique, le glacier a reculé d'un km en 20 ans. Ce qui n'est vraiment qu'un bémol comparé à la sombre réalité découverte en plaine, celle d'un « fleuve asphyxié par les eaux usées et les déchets toxiques de centaines d'usines ».

C'est à partir du paradoxe suivant que Trojanow veut raconter le Gange : d'une part, le Gange est un fleuve sacré (le plus saint des sept fleuves sacrés de l'Inde), auquel des vertus purificatrices sont accordées, et dans lequel, par extension, le rituel de la baignade est largement pratiqué ; d'autre part, le Gange est l'un des fleuves les plus souillés de la planète. Comment concilier ces deux propositions, a priori incompatibles ?

Pour tenter d'y répondre, Choné relève que Trojanow recourt à diverses logiques, c'est-à-dire à diverses façons de raconter : d'une part, il fait alterner le récit de son périple le long du Gange avec celui du mythe retraçant les aventures de la déesse Ganga ; d'autre part, le récit du périple lui-même se présente sous plusieurs formes : le voyageur tantôt retranscrit ses impressions sensorielles, tantôt dialogue avec les riverains, tantôt encore se renseigne auprès de spécialistes. Tous ces récits convergent pour établir le même diagnostic : le Gange va de mal en pis. Les textes mythologiques signalent l'existence d'une période de déchéance à venir, le *kali yuga*, au cours de laquelle Ganga disparaîtra sous terre ; rien n'est plus comme

avant, disent les autochtones interrogés, car les eaux détournées du fleuve se vengent par des crues dévastatrices, tandis que des villages traditionnels sont noyés par la construction de barrages à fort impact environnemental ; les échanges avec les experts, quant à eux, permettent à Trojanow de mettre en évidence avec précision les relations de causes à effets dans l'écocide (pollution des eaux, disparition de certaines formes de vie, animales et végétales) et d'expliquer les raisons pour lesquelles les plans de sauvetage du gouvernement restent inefficaces. Parmi les causes économiques (priorisation des intérêts des grandes entreprises) et politiques (corruption), les causes religieuses sont les plus inattendues : ceux entretenant la relation la plus poétique à l'eau sont aussi ceux qui se soucient le moins de sa pollution, car pour les croyants, tant que la déesse Ganga n'a pas disparu, elle dispose de la capacité de s'autonettoyer et il n'y a pas à faire quoi que ce soit pour l'aider – si polluée soit-elle, ses vertus purificatrices restent intactes. Néanmoins, au sein de ces constats unanimes de perte et de détérioration, Trojanow repère aussi quelques discrètes balises, émanant d'initiatives individuelles et locales originales (système d'épuration naturel), augurant de la mise en place d'un autre rapport possible à l'environnement – un rapport qui s'efforcerait d'entendre aussi bien « l'eau contée sous l'eau comptabilisée »[98] que de ranimer les bribes de dialogues que se livrent les restes de diversité culturelle et de biodiversité sur les rives polluées du Gange.

Édouard Glissant (1928-2011)

Dans son analyse de *La Terre magnétique, Les Errances de Rapa Nui, l'Île de Pâques* (2007), Colette CAMELIN (chapitre 8) souligne l'originalité de la démarche de la production du texte par le couple Glissant : rêvant de découvrir l'île de Pâques mais ne pouvant faire ce long voyage pour des raisons de santé, Édouard Glissant demande à son épouse, l'artiste Sylvie Séma, d'y aller à sa place, d' « être ses yeux et son témoin, [de] rassembler pour lui tous les éléments et tous les matériaux possibles à partir desquels il écrirait »[99]. Outre ses notes, ses photos, ses récits, Sylvie rapporte également de son périple une série de dessins dont certains sont insérés dans le récit poétique de son mari.

La première impression de Sylvie à son arrivée sur l'île est celle d'un « effacement », d'un anéantissement à la fois d'un peuple et d'une culture, dont il ne reste plus que des traces – traces de végétations disparues, traces d'une écriture indéchiffrable. Betty, « véritable agence de voyage » à elle toute seule et

[98] Jean-Philippe PIERRON, *La Poétique de l'eau*, Paris, François Bourin, 2018, p. 159.

[99] Sylvie GLISSANT, « L'écriture réapparue des Rongo Rongo », URL : http://sylviesema.com [consulté le 24 janv. 2024].

informatrice principale de Sylvie, mêle mythes, légendes et récits pour donner sa version de l'écocide et de l'ethnocide : les Rapanui auraient eux-mêmes voulu éteindre l'espèce, la réduire à son essence en pratiquant systématiquement la déforestation et l'anthropophagie « pour qu'enfin d'autres mélanges soient rendus possibles » (*Terre magnétique*, p. 56). Moins la composante intentionnelle, cette version correspond peu ou prou à celle donnée par l'Occident. Ainsi en est-il de Jared Diamond, qui voit dans l'île un « cas de pur effondrement dû à des facteurs écologiques »[100], et qui utilise cet exemple comme mise en garde contre le suicide écologique qui menace aujourd'hui l'ensemble de la terre. Camelin tient cependant à corriger cette version, dépassée selon elle grâce aux découvertes récentes de l'archéologue Nicolas Cauwe : s'il y a bien eu déforestation de la part des Rapanui, ce n'est pas elle qui a conduit à la désertification de l'île et à la quasi-extinction de sa population, mais les occupations successives par les Européens et les Sud-Américains aux XVIII[e] et XIX[e] siècles, accompagnées de massacres et de déplacements de population. Quant au paysage, il se présentait lors de l'arrivée des Européens sous la forme de champs cultivés, qui ont été ratiboisés par les milliers de moutons installés sur l'île par les colonisateurs.

Quels que soient les coupables de cet écocide et de cet ethnocide, l'essentiel pour Glissant réside dans la capacité de résistance et de régénération de l'île. Le peuple d'origine, venu d'Asie et ayant occupé l'île vers l'an mille, a su tout au long d'un millénaire adapter ses modes d'existence aux circonstances, et aujourd'hui encore, même s'il ne subsiste pas grand-chose de la population autochtone, l'île n'en est pas moins repeuplée ; elle peut même se targuer d'une identité locale tout en étant devenue le foyer de la « Relation », c'est-à-dire d'intenses échanges et retentissements avec le monde produisant de nouvelles énergies créatrices. Ainsi, si la première impression de Sylvie était celle d'un effacement, « pour Édouard Glissant, l'île de Pâques, malgré tous les ravages qu'elle a subis, est la preuve du recommencement du vivant dans un mouvement de perpétuelle renaissance »[101].

Alice Oswald (1966–) et Philip Gross (1952–)

C'est aux recueils poétiques consacrés à l'estuaire de la Severn (situé au Royaume Uni entre l'Angleterre et le Pays de Galles), et en particulier à ceux d'Alice Oswald et de Philip Gross, respectivement *A Sleepwalk on the Severn* et *The Water Table*, tous deux publiés en 2009, que Céline NAITO consacre sa réflexion (chapitre 9).

---

[100] Jared DIAMOND, « Prologue », *Effondrement*, Paris, Gallimard, 2005.

[101] Sylvie GLISSANT, « La terre magnétique : le lieu et la formule », *Les Cahiers du Tout-Monde*, cité par CAMELIN, ici p. 197.

Naito précise d'emblée que ces poèmes ne relèvent pas de la poésie activiste. Alors même qu'à l'époque où ils ont été écrits, de grands projets d'énergie marémotrice mettant en péril les écosystèmes de l'estuaire étaient à l'ordre du jour[102], ils ne recourent à aucun moment donné au langage de la dénonciation ni n'évoquent explicitement des écocides. Et pourtant, à en croire Naito, ils n'en sont pas moins hautement écologiques, invitant à réfléchir sur les dégradations environnementales, voire encourageant l'action. Si les trois verbes « catastropher, culpabiliser, responsabiliser » sont ceux habituellement consacrés pour caractériser l'agir environnemental, c'est ici un quatrième qui est privilégié : « celui de poétiser »[103].

Les écocides dus au changement climatique, phénomènes multidimensionnels, souvent non immédiatement visibles, et alarmants dans leur imprévisibilité, semblent en effet se prêter davantage à des modes de représentations fluides faisant intervenir également des agentivités non humaines, tels que le permet la poésie – et tels que le permet d'autant plus une poésie inspirée par les flux et la fluidité de l'eau du fleuve ou par les puissantes marées de l'estuaire de la Severn.

Bien qu'Oswald et Gross aient opté pour des choix esthétiques différents, l'effet exercé par leur poésie est le même : celui d'une instabilité et d'une insécurité perpétuelles. L'immersion totale du poète dans les lieux lui permet d'ouvrir sa perception à plusieurs niveaux de réalité, d'entendre aussi bien les sons matériels, humains et non-humains, que ceux de l'imagination, de prendre conscience de la multiplicité des façons possibles d'être dans le monde et d'éprouver sa participation à un « maillage » [*meshwork*] de nature-culture toujours en mouvement et en évolution. Les deux poètes semblent par ailleurs échouer à donner des images précises de leur environnement local : le même espace physique produit une succession d'images toujours à redéfinir et toujours en léger décalage. Dans « To build a bridge », Gross joue avec le terme de *matter,* qui désigne d'abord en tant que nom la « matière » physique, puis dont le sens glisse subrepticement vers autre chose de par son utilisation comme verbe : « we matter ». Oswald quant à elle excelle dans les répétitions de scènes présentant systématiquement quelques éléments de dissimilarités, et elle montre ainsi que la nature d'un lieu n'est jamais permanente.

---

[102] Ils le sont de nouveau aujourd'hui à cause de la guerre russo-ukrainienne, qui souligne le besoin de trouver des sources d'énergies locales.

[103] Je m'inspire ici d'une formule de PIERRON in *Poétique de l'eau*, *op. cit.*, p. 139 : « Catastropher, culpabiliser, responsabiliser deviennent les verbes de l'agir environnemental. Nous y ajoutons celui de poétiser ».

La poétique qui sous-tend ces deux recueils peut ainsi être ramenée à une véritable écopoétique : il s'agit de mettre en mouvement les pensées et les sensations anesthésiées, de favoriser la perception de connexions, d'interactions et de résonances entre les agentivités humaines et non humaines, de prêter attention aux variations subtiles qui se produisent autour de nous et en nous, et enfin, de préparer, par cette ouverture relationnelle et cette reconsidération de la notion de permanence, la conversion d'attitude que réclame un engagement écologique.

Conclusion

À la question de savoir si un certain type de littérature – interrogée en posant les bonnes questions, ou, pour adopter la phraséologie littéraire, abordée à l'aide d'un regard écocritique – peut livrer un savoir écologique, sensibiliser à l'écocide et être susceptible de conduire à des changements dans nos valeurs et nos habitudes culturelles allant dans le sens d'un plus grand respect envers notre environnement, cet ouvrage répond par l'affirmative : la littérature n'a pas le pouvoir de sauver le monde, mais elle peut y contribuer.

Les écocides, *mutatis mutandis*, ont toujours existé – et les réactions aux écocides également, même si l'histoire des luttes pour l'environnement paraît plus accidentée et accidentelle que l'histoire des écocides eux-mêmes. De même, ces destructions de milieux de vie ont été représentées par la littérature dès leurs débuts, longtemps sans grand état d'âme semble-t-il, comme s'il relevait de l'évidence que la terre serve de ressources à l'homme. Néanmoins, une lecture écocritique des textes permet de repérer dès les origines un fil rouge, extrêmement ténu mais bien présent, de contestation de ces écocides, tantôt suggérée par un personnage, par le narrateur ou par le sujet lyrique, tantôt par la tournure prise par l'intrigue. La littérature, en effet, n'est jamais lisse et échappe toujours aux formalisations d'une logique unique : par nature, et comme le pose Ottmar Ette, la littérature est « polylogique », elle pense au pluriel, elle est une « fractale du monde »[104], et même quand elle s'efforce de représenter la réalité brute, elle mêle invariablement réalités vécues, apprises, imaginées, rêvées, inventées, éprouvées ou susceptibles d'être éprouvées. Une approche écocritique nous a ainsi permis de constater que tout texte mettant en scène une dégradation de la nature laisse aussi entendre, au moins en sourdine, une deuxième voix résistant à cet écocide, comme s'il existait un impératif catégorique exigeant le respect de la nature, une morale innée qui trouverait à s'exprimer en littérature alors qu'elle n'affleure pas dans le quotidien. Ainsi, les textes anciens contiennent déjà quelques mises en garde : la

[104] Ottmar ETTE, *WeltFraktale*, Stuttgart, Metzler, 2017.

réaction spontanée d'Enkidu, quand il constate qu'il a secondé son ami Gilgamesh dans la mise à sac gratuite de la majestueuse forêt de cèdres, est une réaction d'effroi, et la punition des dieux ne se fait pas attendre (FOURNIER KISS). De même Pline l'Ancien alerte-t-il les mineurs des dangers des fouilles menées dans les profondeurs de la terre, car celle-ci ne manque pas de se venger des intrusions humaines par des séismes (THÉVENAZ). Si des avertissements sont peu ou prou repérables dans la littérature de chaque siècle, comme nous avons essayé de le montrer, ils se font plus explicites à partir du XIX[e] siècle. En témoigne Humboldt, pour lequel les liens de cause à effet entre la diminution de l'eau du lac de Valencia et la déforestation massive des environs par les colons relèvent de l'évidence scientifique (ETTE) ; en témoigne Mallarmé, dont par ailleurs l'écriture coïncide avec la deuxième révolution industrielle (découverte de l'électricité et des énergies fossiles), et qui déplore dans ses poèmes en prose que la disparition de la rime dans de nombreux domaines entraîne inévitablement qu'« entre tous, un usurpe » (SUTER).

La littérature produite à partir du tournant écologique – c'est-à-dire à partir du moment où l'accélération et l'envergure des détériorations infligées à la planète sont telles qu'elles nécessitent un nouveau vocabulaire (dont celui de l'écocide) et aboutissent à une prise de conscience plus générale du problème – est une littérature qui n'hésite plus à témoigner de son engagement envers l'environnement, qu'elle se présente comme activiste ou non : parallèlement à la production, dans le sillage de la fable de Carson, de romans apocalyptiques et dystopiques[105], et qui culmine aujourd'hui dans la vague de cli-fi (que nous n'avons pas ici prise en considération, par cohérence avec notre choix de départ de nous préoccuper uniquement d'écocides réels, et non pas d'écocides potentiels résultant de spéculations sur le futur), se développe en Europe une veine romanesque violemment dénonciatrice (pensons aux romans des années 1950 à 1970 évoqués par SCHOENTJES) et, dans les populations colonisées où il était préférable d'éviter la confrontation directe, une littérature mettant en scène des personnages archétypaux, sortes de gardiens de la nature, appelés à rééquilibrer les écosystèmes en danger (cf. l'analyse de la figure du trickster par GARNIER). Les tendances dominantes de l'extrême contemporain sont plus constructrices, sans par ailleurs occulter le vers qui ronge la pomme : il s'agit tantôt, au milieu de descriptions d'écocides, de mettre le doigt sur l'existence d'autres façons d'habiter le monde (CHONÉ), tantôt de faire état de civilisations ayant traversé une catastrophe écologique et humaine, mais ayant fait preuve de suffisamment de

[105] Qu'on pense par exemple à *Malevil* de Robert MERLE (1972).

créativité pour rendre la vie de nouveau possible (CAMELIN), tantôt encore, par la poésie, d'intensifier notre présence au monde par une immersion de nos sens dans un environnement déjà touché par les dégradations environnementales, favorisant par là même la naissance d'une pensée fluide et la préparation de notre conversion à une nouvelle éthique des usages du monde (NAITO).

Bibliographie

Œuvres primaires

[Anonyme] *The Epic of Gilgamesh*, translated into English with an introduction by Andrew R. GEORGE, Penguin Book, London, 2003.

[Anonyme] *The Epic of Gilgamesh*, translated into English with an introduction by Andrew R. GEORGE, Penguin Book, New York, 2020 (second edition with revisions).

[Anonyme] *Poem of Gilgameš,* translated into English by Andrew R. GEORGE, *Electronic Babylonian Library*, 2022, URL : https://www.ebl.lmu.de/corpus/L/1/4

[Anonyme] *Les Chroniques Gargantuines*, éd. C. Lauvergnat-Gagnière & G. Demerson, Paris, Nizet, 1988 [1532].

[Anonyme] « Élucidation », prologue au conte du Graal, *in* THOMPSON, Albert Wilder, *The Elucidation. A Prologue to the Conte del Graal*, New York, Publications of the Institute of French Studies, 1931, p. 86-101.

ARISTOTE, *Les Politiques,* trad. du grec ancien par P. Pellegrin, Paris, Flammarion, 1990 [*Πολιτικά*, IVe siècle avant J.-C.].

BACON, Francis, *La Nouvelle Atlantide*, trad. de l'anglais par M. Le Doeuff & M. Llasera, Paris, GF-Flammarion, 1995 [*New Atlantis*, 1626].

BUFFON, Comte de, *Les Époques de la nature*, éd. critique de Jacques Roger, Paris, Mémoires du Muséum national d'histoire naturelle, 1962 [1778].

HUMBOLDT, Alexander von, *Cosmos. Essai d'une description physique du monde*, 2 tomes, trad. de l'allemand par Henri Faye & Charles Galusky, Thizy, Utz, 2000 [*Kosmos. Entwurf einer physischen Weltbeschreibung*, 1845-1862].

HUMBOLDT, Alexander von, *Tableaux de la nature*, trad. de l'allemand par J.B.B. Eyriès, Paris, Gide Fils, 1828 [*Ansichten der Natur*, Tübingen, Cotta'sche Verlagsbuchhandlung, 1808].

HUMBOLDT, Alexander von, *Relation historique du voyage aux régions équinoxiales du nouveau continent*, Stuttgart, Brockhaus, 1970 [1814-1825].

HUMBOLDT, Alexander von, *Auf dem Weg zum ökologischen Denken. Drei Texte*, hg. und mit einem Nachwort von Ottmar ETTE, Ditzingen, Philipp Reclam, 2023.

MALLARMÉ, Stéphane, *Œuvres complètes*, texte établi et annoté par H. MONDOR & G.J. AUBRY, Paris, Gallimard, « La Pléiade », 1945.

PLINE L'ANCIEN, *Histoire naturelle*, traduction française avec le texte latin, Paris, Desaint, 1771 [*Naturalis historia*, 77 apr. J.-C].

POIVRE, Pierre, « Discours prononcé par P. Poivre à son arrivée à l'Isle de France, aux habitans de la Colonie assemblés au Gouvernement », in *Œuvres complètes*, Paris, Fuchs, 1797.

RABELAIS, François, *Gargantua*, Paris, Livre de Poche, 1972 [1535].

ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Émile ou de l'éducation*, Paris, Garnier, 1964 [1762].

ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Julie ou La Nouvelle Héloïse*, Paris, Garnier, 1988 [1761].

SAINT-PÈRE FRANÇOIS, *Lettre encyclique Laudato si' sur la sauvegarde de la maison commune*, 2015, URL : https://www.vatican.va/content/francesco/fr/encyclicals/documents/papa-francesco_20150524_enciclica-laudato-si.html [consulté le 27 juil. 2024].

SAND, George, « Lettres d'un voyageur à propos de botanique », *Revue des Deux Mondes*, 1er juin 1868.

Matériel critique

AMBROISE-RENDU, Anne-Claude, HAGIMONT, Steve, MATHIS, Charles-François & VRIGNON, Alexis, *Une Histoire des luttes pour l'environnement. 18e - 20e trois siècles de débats et de combats*, Paris, Textuel, 2021.

BOURG, Dominique & FRAGNIÈRE, Augustin (éd.), *La Pensée écologique. Une anthologie*, Paris, PUF, 2014.

BROSWIMMER, Franz J., *Écocide. Une brève histoire de l'extinction en masse des espèces*, trad. de l'anglais par Thierry Vanès, Paris, Parangon, 2003 [*Ecocide. A Short History of the Mass Extinction of Species*, Virginia, Pluto Press, 2002].

CABANES, Valérie, « Reconnaître le crime d'écocide », *Revue Projet*, n° 353, 4/2016, p. 70-73.

CABANES, Valérie, *Un nouveau droit pour la Terre. Pour en finir avec l'écocide*, Paris, Seuil, 2016.

CARSON, Rachel, *Printemps silencieux*, trad. de l'anglais par J.-François Gravrand, préface d'Al Gore, Marseille, Wildproject, 2019 [*Silent Spring*, 1962].

DEBOURDEAU, Ariane (éd.), *Les Grands Textes fondateurs de l'écologie*, Paris, Flammarion, 2013.

DEMERSON, Guy, « "Je trouve beau ce" (Gargantua, ch. 16) Rabelais paysagiste, ou Gargantua dans ses campagnes ? », *Bulletin de l'Association d'étude sur l'humanisme, la réforme et la renaissance*, n° 60, 2005, p. 31-49.

DESCOLA, Philippe, *L'Écologie des autres. L'anthropologie et la question de la nature*, Versailles, Quae, 2011.

DIAMOND, Jared, *Effondrement. Comment les sociétés décident de leur disparition ou de leur survie*, trad. de l'anglais par Agnès Botz & Jean-Luc Fidel, Paris, Gallimard, 2013 [*Collapse. How societies choose to fail or survive*, London, Allen Lane, 2005].

Écocide. Les Multinationales inculpées. Tribunal international Monsanto La Haye 2016, Bâle, Forum civique européen, 2017.

ETTE, Ottmar, *WeltFraktale. Wege durch die Literaturen der Welt,* Stuttgart, Metzler, 2017.

FOSTER, John Bellamy, *The Vulnerable Planet. A Short Economic History of the Environment*, New York, Monthly Review Press, 1999.

FOURNIER KISS, Corinne, « Ordres et désordres des jardins de George Sand », in *Versants – L'Ordre de la nature. Relations et interactions*, n° 70, Bern, Open Publishing, 2023, p. 133-147, URL : https://bop.unibe.ch/versants/article/view/10588/13573

FOURNIER KISS, Corinne, « Jardins écologiques avant la lettre ? Lectures de Rousseau, Goethe, Sand et Hesse à la lumière de Gilles Clément », *in* Aurélie CHONÉ & Philippe HAMMAN (éd.), *Die Pflanzenwelt im Fokus der Environmental Humanities / Le Végétal au défi des Humanités environnementales*, Studien zu Literatur, Kultur und Umwelt, vol. 9, Berlin, Peter Lang, 2021, p. 185-209.

GEORGE, Andrew R., « Gilgamesh and the Cedars of Lebanon », *in* Claude DOUMET-SERHAL (ed.), *Decade. A Decade of Archaeology and History in the Lebanon*, Beirut, Byblos Bank Group, 2004, p. 450–55.

GEORGE, Andrew R. & AL-RAWI, F.N.H., « Back to the Cedar Forest : the Beginning and End of Tablet V of the Standard Babylonian Epic of Gilgamesh », *Journal of Cuneiform Studies,* vol. 66, 2014, p. 69-90.

GEORGESCU-ROEGEN, Nicholas, « L'Énergie et les Mythes économiques », in *La Décroissance. Entropie, écologie, économie*, Paris, Sang de la terre, 2008.

HEIDEGGER, Martin, « La question de la technique », in *Essais et Conférences*, trad. de l'allemand par André Préau et préfacé par Jean Beaufret, Paris, Gallimard, 1958, p. 9-49 [« Die Frage nach der Technik » (1953), *Gesamtausgabe,* Bd. 7 : *Vorträge und Aufsätze*, Frankfurt am Main, Klostermann, 2000, p. 5-37].

HORKHEIMER, Max & ADORNO, Theodor, *La Dialectique de la Raison*, trad. de l'allemand par Eliane Kaufholz, Paris, Gallimard, 1974 [*Dialektik der Aufklärung. Philosophische Fragmente*, Frankfurt am Main, Fischer, 1969].

LABBÉ, Thomas, « Transformation des milieux naturels et conscience environnementale à la fin du Moyen Âge : une esthétique du paysage manquante ? », in *Le Paysage rural au Moyen Âge. Actes du 135e Congrès national des sociétés historiques et scientifiques,* Paris, CTHS, 2012, p. 17-28.

LATOUR, Bruno, *Nous n'avons jamais été modernes. Essai d'anthropologie symétrique*, Paris, La Découverte, 1997.

LECOUTEUX, Claude, *Démons et génies du terroir au Moyen-Âge*, Paris, Imago, 1995.

LE SCANFF, Yvon, « Senancour écocritique : la conception pastorale », in *Versants – L'Ordre de la nature. Relations et interactions*, n° 70, Bern, Open Publishing, 2023, p. 85-97, URL : https://bop.unibe.ch/versants/article/view/10584/13570

MERCHANT, Carolyn, *La Mort de la nature. Les femmes, l'écologie et la révolution scientifique*, trad. de l'anglais par Margot Lauwers, Marseille, Wildproject, 2021 [*The Death of Nature. Women, Ecology, and the Scientific Revolution*, San Francisco, Harper & Row, 1980].

MOUTHON, Fabrice, *Le Sourire de Prométhée*, Paris, La Découverte, 2017.

NAVET, Éric, « Écocide », *in* Aurélie CHONÉ, Isabelle HAJEK & Philippe HAMMAN (dir.), *Guide des humanités environnementales*, Villeneuve-d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2016, p. 423-434.

PIERRON, Jean-Philippe, « La danse macabre des écocides », *Études*, n° 4303, 4/2023, p. 65-66.

PIERRON, Jean-Philippe, *La Poétique de l'eau*. *Pour une nouvelle écologie*, Paris, François Bourin, 2018.

POSTHUMUS, Stéphanie, « Penser l'imagination environnementale française sous le signe de la différence », *Raison publique*, 2/2012, p. 15-31 [consulté le 24 janv. 2024].

RIVAZ, Romaine de, *La Notion d'écocide. Définition et perspectives*, mémoire de maîtrise en droit, 2022.

WELZER, Harald & Ilija TROJANOW, « Es geht auch anders. Der utopische Raum », URL : https://www.youtube.com/watch?v=AWumUQO5tas [consulté le 24 janv. 2024].

Worster, Donald, *Les Pionniers de l'écologie*, trad. de l'anglais par Jean-Pierre Denis, Paris, Sang de la terre, 2009 [*Nature's Economy*, Cambridge, Cambridge University Press, 1985].

WULF, Andrea, *L'Invention de la nature. Les Aventures d'Alexander von Humboldt*, trad. de l'anglais par Florence Hertz, Lausanne, Noir sur Blanc, 2017 [*Invention of Nature*. *Alexander von Humboldt's New World*, New York, Alfred A. Knopf, 2015].

ZIERLER, David, *The Invention of Ecocide. Agent Orange, Vietnam, and the Scientists Who Changed the Way We Think About the Environment*, Athens, University of Georgia Press, 2011.

Filmographie

COPPOLA, Francis Ford (réalisateur), *Apocalypse Now,* Omni Zoetrope, USA, 1979.

DION, Cyril & LAURENT, Mélanie (réalisateurs)*, Demain*, Move Movie, France 2 cinéma, Mars films et Mely Production, France, 2015.

2

Éviscérer la mère
Pline l'Ancien et les mines d'or

Olivier Thévenaz

Résumé : Ce chapitre consiste en une lecture écopoétique de la description du travail des mines d'or chez Pline l'Ancien, qu'il inscrit dans un réseau de passages clés de l'*Histoire naturelle*. Il part d'une maxime reprise dans divers discours écologistes – « Ils regardent, vainqueurs, s'écrouler la nature » – et finit sur un rare pressentiment de l'épuisement des ressources naturelles. La principale idée mise en évidence est que l'homme franchit les limites que lui fixe la Nature : creuser sous terre est une transgression analogue à se risquer sur mer ou dans les airs. Pline mobilise en particulier des imaginaires mythologiques (les Géants, Hercule, Prométhée…) et corporels (veines et viscères de la Terre-Mère, entre autres métaphores). Son discours est essentiellement moral, lié à la critique du luxe, qui culmine dans les bagues alliant or et pierres précieuses. Il présente aussi l'idée opposée selon laquelle la Nature crée tout pour l'homme, un anthropocentrisme qui est à l'origine des grands dérèglements constatés aujourd'hui.
Mots-clés : Mines d'or, Pline l'Ancien, Terre-Mère, limites naturelles, métaphores corporelles, luxe.

Abstract: This chapter consists of an ecopoetic reading of Pliny the Elder's description of gold mining, inscribed in a network of key passages of his *Natural History*. It starts from a sentence quoted in various ecological discourses—"They watch, victorious, as nature collapses"—and ends on a rare presentiment of the depletion of natural resources. The main idea is that man crosses the limits set by Nature: digging underground is a transgression analogous to risking oneself on the sea or in the air. Pliny uses mythological (Giants, Hercules, Prometheus…) and bodily images (veins and viscera of Mother Earth, among other metaphors). His discourse is essentially moral, linked to the criticism of luxury, which culminates in the rings made of gold and gems. It also presents the opposite idea that Nature creates everything for man, an anthropocentrism which is at the origin of the great disturbances noted today.
Keywords: Gold mining, Pliny the Elder, Mother Earth, natural boundaries, bodily metaphors, luxury.

Introduction

« Comment écrire l'écocide de biotopes réels ? » Pour le spécialiste des littératures de l'Antiquité gréco-romaine que je suis, soucieux de leur donner une voix dans le champ si actuel et urgent des humanités environnementales, le sous-titre de ce volume sonne comme une gageure[1]. Il est difficile de reconstituer des « biotopes réels » de l'Antiquité, et plus encore de les rapprocher des textes : les descriptions littéraires servent plus souvent à encadrer une action fictionnelle – ou un discours poétique ou rhétorique – qu'à présenter des lieux naturels réels et, même dans ce cas, elles sont généralement stylisées, en positif ou en négatif (*locus amoenus / horridus*), donc non réalistes. Mais cela ne signifie pas qu'il faille renoncer à (se) poser la question : on la reformulera plutôt, pour tenter de voir comment la réflexion sur les textes de l'Antiquité peut éclairer celle sur la crise actuelle.

Le terme récent d'écocide paraît anachronique face à ces textes. S'il présente toutefois un intérêt, ce n'est pas tant pour son étymologie hybride – une racine grecque, l'autre latine – qui désigne le « meurtre » (latin *-cidium* < *caedere/occidere* « tuer ») de l'environnement, littéralement de notre « maison » (grec *οἶκος*) – dont les règles (gr. *νόμοι*) seraient censées gouverner aussi notre éco-nomie. C'est plutôt parce qu'il résonne avec des idées antiques, en particulier celles qui assignent aux êtres humains une place bien définie dans la nature, d'une part entre bêtes et dieux, d'autre part sur – et non sous – terre plutôt que dans les mers ou les cieux : nous verrons que pénétrer dans un espace qui n'est pas celui de l'homme, c'est sortir de sa condition, faire preuve d'orgueil ou de monstruosité, et que détruire la terre assimilée à une mère est une sorte de parricide, voire de déicide envers la Nature divinisée. Si conscience il y a, elle est donc plus morale, voire religieuse, qu'écologique : l'homme peut être puni de sa démesure ; on verra certes plus loin une trace de l'idée qu'il épuise des ressources limitées et menace la survie de la nature et la sienne, mais elle a peu de poids face à celle selon laquelle la Nature produit tout pour lui. Gardons-nous donc d'idéaliser l'Antiquité : même antérieure à la Révolution industrielle, elle porte les conceptions anthropocentriques à l'origine des grands dérèglements ; et l'on sait que l'exploitation minière de l'époque romaine a laissé des traces de plomb dans les

[1] Dans cet article, les textes antiques sont cités selon les conventions de la philologie classique, sans autre référence que le nom d'auteur, le titre et la numérotation universelle par livres (en chiffres romains) et sous-sections (1 ou 2 niveaux de chiffres arabes) : ces indications suffisent à retrouver les textes dans n'importe quelle édition. Toutes les traductions françaises sont miennes.

glaces du Groenland ou du Mont-Blanc. Cela dit, étudier ses textes, comme toute production culturelle, permet une prise de distance réflexive, ici sur l'écocide.

S'il est un auteur qui vient à l'esprit à ce propos et justifie une attention particulière, c'est le naturaliste Pline l'Ancien (*Gaius Plinius Secundus*). Né en Gaule Cisalpine (à Vérone ou Côme) en l'an 23 de notre ère, il y a donc presque exactement 2000 ans, il est dit l'Ancien par rapport à son neveu et fils adoptif Pline le Jeune (*Gaius Plinius Caecilius Secundus*), qui fait de lui le héros de deux de ses *Lettres*, sources d'informations importantes – et idéalisées – sur sa carrière et ses travaux pour l'une (III, 5), sur les circonstances de sa mort lors de l'éruption du Vésuve en 79 pour l'autre (VI, 16). Chevalier romain, il étudie à Rome ; sa carrière militaire le conduit notamment en Germanie, où il partage la tente du futur empereur Titus ; entré dans l'administration impériale, il exerce à la suite de multiples charges de procurateur, entre autres en Hispanie, avant de rentrer à Rome au service de Vespasien, puis de devenir enfin préfet de la flotte impériale au cap Misène sous Titus ; parallèlement à sa carrière, il compose une foule d'écrits très divers, mais seule nous est parvenue intégralement son œuvre majeure, l'*Histoire naturelle*, un ouvrage encyclopédique embrassant toutes les connaissances que son auteur ait pu rassembler de sources très diverses pour les faire converger en une célébration de la Nature aux accents stoïciens[2]. Elle comprend 37 livres, le premier ne contenant que la préface et les index des sujets et des sources, les 36 suivants présentant à la fois une symétrie globale, image de la perfection de la Nature, et un foisonnement interne disparate, reflet de sa merveilleuse variété : à l'inventaire du monde et des terres (5 livres : II-VI), des êtres vivants (5 livres : VII-XI) et des plantes (8 livres : XII-XIX) succède *grosso modo* en symétrique celui des usages d'éléments des trois règnes dans l'ordre inverse, végétal (8 livres : XX-XXVII), animal (5 livres : XXVIII-XXXII), minéral (5 livres :

[2] Tous les écrits de Pline l'Ancien sont énumérés et mis en relation avec sa biographie par Pline le Jeune dans la *Lettre* III, 5, qui décrit l'*Histoire naturelle* comme « une œuvre étendue, érudite et non moins variée que la nature elle-même » (III, 5, 6 : *opus diffusum, eruditum nec minus varium quam ipsa natura*). Ce que l'on sait de la vie de Pline provient principalement de cette lettre, avec quelques renseignements tirés de son œuvre elle-même, en particulier de la préface dédiée à son ancien camarade Titus, et de rares indices externes ; voir Mary BEAGON, *Roman Nature. The Thought of Pliny the Elder*, Oxford, Oxford University Press, 1992, p. 1-5 pour la vie et, pour la Nature teintée de stoïcisme, le chapitre « *Divina Natura* : the Roots of Pliny's Thought », p. 26-54. Sur ce point, voir aussi Roger FRENCH, *Ancient Natural Histories. Histories of Nature*, London-New York, Routledge, 1994, p. 160-208 (chap. « The *Natural History* of Pliny »).

XXXIII-XXXVII), dans la médecine surtout pour les végétaux et animaux, dans le luxe et l'art pour les minéraux[3].

On se concentrera ici sur l'or, qui ouvre la dernière grande section de l'*Histoire naturelle*, occupant toute la première moitié du livre XXXIII. Cette focalisation répond à diverses raisons, qui tiennent d'une part à la thématique elle-même, d'autre part au traitement qu'en fait Pline. La problématique est actuelle : en novembre 2021, le WWF éditait un rapport sur les questions de durabilité dans les chaînes d'approvisionnement en or et le rôle de la Suisse comme plaque tournante ; d'autres cris d'alarme sur l'impact écologique désastreux de l'exploitation minière de ce métal en particulier – mines à ciel ouvert souvent illégales avec destruction complète de la roche et des terres, pollution au cyanure et au mercure employés pour extraire l'or, masses gigantesques de déchets toxiques (en général 1-2 grammes d'or par tonne de roche) et parfois vidanges sauvages, sans parler des quantités énormes d'eau nécessitées par cette exploitation, dans certains cas en zones arides ou au détriment, voire à la place de l'agriculture locale – sont relayés sur divers sites internet[4]. Dans le monde méditerranéen, l'or est extrait pour sa forte valeur symbolique dès l'Égypte ancienne (II^e^ millénaire avant notre ère), doublée d'une valeur monétaire depuis le monde grec (VII^e^ siècle), et de nombreuses mines antiques sont attestées par l'archéologie. Or, son exploitation fait l'objet d'une description détaillée précisément chez Pline, avec quelques références à l'Espagne qui suggèrent une connaissance directe remontant à sa charge de 72-74 en Tarraconaise (il semble évoquer implicitement le site de Las Médulas, ce qui établirait – le conditionnel reste de mise – un lien très rare avec un biotope réel), mais en des termes assez généraux pour que cette représentation ne

[3] La structure de l'*Histoire naturelle* est une question très délicate en raison de la tension entre le système général et le procédé d'énumération : on trouvera une bonne discussion chez Trevor MURPHY, *Pliny the Elder's Natural History. The Empire in the Encyclopedia*, Oxford, Oxford University Press, 2004, p. 29-48 (chap. « The Shape of the *Natural History* »), qui nuancera la présentation trop symétrique que j'en donne ici, fondée sur les préfaces des livres charnières (en particulier livres XX, XXVIII et XXXIII pour la « seconde moitié » de l'œuvre). Pour la notion d'inventaire, voir Gian Biagio CONTE, « L'inventario del mondo », in *Gaio Plinio Secondo, Storia naturale*, vol. 1, Torino, Einaudi, 1982, p. XVII-XLVII. La forme encyclopédique et ses modes de lecture font l'objet du livre d'Aude DOODY, *Pliny's Encyclopedia. The Reception of the Natural History*, Cambridge, Cambridge University Press, 2010, qui valorise en particulier l'index.

[4] Voir *The Impact of Gold. Sustainability Aspects in the Gold Supply-Chains and Switzerland's Role as a Gold Hub*, Zürich, WWF Switzerland, nov. 2021, URL : https://www.wwf.ch/sites/default/files/doc-2021-11/2021_11_The%20Impact%20of%20Gold%20WWF.pdf. Voir également les URL : https://www.swissinfo.ch/fre/economie/l-industrie-de-l-or-s-attaque-à-son-impact-écologique/48002334 et https://www.sauvonslaforet.org/themes/or/questions-et-reponses [consultés le 16 avril 2023].

soit pas restreinte à celle d'un lieu précis[5]. Elle s'inscrit en outre dans un réseau de passages clés de l'œuvre de Pline dont les images saillantes ont une portée plus large, au point qu'elles sont discutées par une pionnière de l'écoféminisme, Carolyn Merchant[6]. Voilà pourquoi explorer cette thématique en détail me semble pouvoir être éclairant pour le sujet de ce volume.

Je partirai d'une maxime – ce que la rhétorique latine appelle une *sententia*, un énoncé marquant – qui, au vu de ses multiples citations, a fait son effet, et tenterai de la contextualiser pour en restituer la force expressive et l'intérêt. C'est elle qui, dans ma traduction pompeuse à dessein, constitue le titre de la section à laquelle nous passons maintenant.

« Ils regardent, vainqueurs, s'écrouler la nature »

Spectant victores ruinam naturae (Pline l'Ancien, *Histoire naturelle* XXXIII, 73). Cette phrase est régulièrement citée, jusque sur des pages internet grand public, pour donner – et c'est en un sens ce que je fais moi-même ici – une aura, une autorité de citation latine à une expression d'indignation face au comportement destructeur de l'humain envers son environnement (nos indignations d'aujourd'hui, peut-être plus aiguës, ne datent donc pas d'hier)[7]. La

[5] Pour tous les aspects techniques relatifs à l'exploitation minière, je renvoie aux travaux de John F. HEALY, *Pliny the Elder on Science and Technology*, Oxford, Oxford University Press, 1999, en particulier p. 274-299 sur l'or, et plus généralement *Mining and Metallurgy in the Greco-Roman World*, London, Thames & Hudson, 1978. Pour un probable rappel des mines espagnoles de Las Médulas en particulier, voir Claude DOMERGUE, « À propos de Pline, *Naturalis Historia*, 33, p. 70-78, et pour illustrer sa description des mines d'or romaines d'Espagne », *Archivo español de Arte y Arqueologia*, n° 45-47, 1972-1974, p. 499-549, en particulier p. 505-516. Voir aussi BEAGON, *Roman Nature*, *op. cit.*, p. 4-5.

[6] Carolyn MERCHANT, « Mining the Earth's Womb », *in* Joan ROTSCHILD (éd.), *Machina ex Dea. Feminist Perspectives on Technology*, New York-Oxford-Toronto, Pergamon Press, 1983, p. 99-117. Cet article développe les chap. I et VII du livre fondateur de Carolyn MERCHANT, *The Death of Nature*, San Francisco, Harper & Row, 1980. Sur Pline comme proto-environnementaliste, voir Andrew WALLACE-HADRILL, « Pliny the Elder and Man's Unnatural History », *Greece & Rome*, n° 37, 1990, p. 80-96 (en particulier p. 85-86), et Klaus SALLMANN, « La responsabilité de l'homme face à la nature », *in* Jackie PIGEAUD & José OROZ RETA (dir.), *Pline l'Ancien, témoin de son temps*, Salamanque, Universidad Pontificia de Salamanca, 1987, p. 251-266.

[7] Pour des exemples grand public, voir les URL : https://prezi.com/p/6mwegxv4mnhy/spectant-victores-ruinam-naturae, www.archeominosapiens.it/arruge-spagnanaturalis_historiae, www.informazionequotidiana.it/inquinato-mondo-antico. Cette citation donne aussi son titre à un article de droit romain sans rapport direct avec Pline : Iole FARGNOLI,

citation est souvent sortie de son contexte, ou accompagnée d'indications minimales : la maxime s'y prête, on va le voir. On gagne toutefois, pour aller plus loin, à creuser autour d'elle : le texte de Pline est… une mine d'or – image facile, peut-être, mais signifiante.

Exploitons d'abord ce filon en lui-même. Quatre mots et autant de pépites ; l'économie de la langue latine, qui se passe de pronom sujet et d'article, en renforce l'efficacité. L'énoncé renverse l'ordre des mots naturel du latin : en postposant les compléments, il donne à chacun de ses constituants un relief particulier. Il s'ouvre sur le verbe, conjugué à l'indicatif présent – temps donnant à la situation décrite une valeur générale d'exemple moral – et à la troisième personne du pluriel. Cette forme a bien sûr un sujet dans ce qui précède, mais, sortie de son contexte, elle peut devenir impersonnelle, donc aussi générale et non référentielle, équivalant à un « on ». J'aurais pu accentuer cela en traduisant : « Regarder, vainqueur, crouler Nature ». La phrase est faite pour être extraite : presque une pancarte de manifestation écologiste !

Après le verbe, trois substantifs : un nom d'agent, *victores*, « vainqueurs » ; un substantif verbal, *ruinam*, littéralement « l'écroulement » (que j'ai rendu par un infinitif en français pour éviter l'ajout d'un article, puis d'une préposition avant le complément du nom) ; et finalement la « nature » (*naturae*), qu'on décrira au niveau de la syntaxe comme le complément au génitif du substantif précédent à l'accusatif, mais qui, du point de vue du sens, est l'objet réel du verbe – c'est la nature qu'ils regardent s'écrouler. D'ordinaire placé avant le verbe en latin, l'objet à l'accusatif est ici non seulement postposé, mais encore retardé par une apposition au sujet qui contraste avec lui : est-on « vainqueur » d'un tel « écroulement » ? L'idée de victoire, positive, s'oppose à celle, négative, de ruine ou d'effondrement. Et la victime de cette victoire et de cet effondrement, c'est la nature, qu'on pourrait honorer d'une majuscule en tant qu'entité divine dans le stoïcisme, cette Nature qui, pour Pline, devrait un être objet de contemplation : au lieu du spectacle du monde, le spectacle de l'écroulement du monde.

Cette maxime, on le voit, est d'une densité remarquable. Le poids de ces quatre mots est même mesurable en termes de prosodie, une dimension qui va s'avérer signifiante dans sa relation avec le contexte. L'énoncé complet se compose de onze syllabes : seul le verbe initial est dissyllabique, les trois substantifs sont trisyllabiques. Si le début est donc en *crescendo* (2-3 syllabes), il convient d'ajouter un niveau de précision pour bien saisir ce qui se joue ensuite. Ce qui frappe

« *Spectant victores ruinam naturae* (Plin. *nat. hist.* 33.73) : reazioni all'inquinamento in diritto romano », *Legal Roots* , vol. 2, 2013, p. 227-245 ; aussi dans « Umweltschutz und Römisches Recht ? », *in* Iole FARGNOLI & Stefan REBENICH, *Das Vermächtnis des Römer. Römisches Recht und Europa*, Bern, Haupt, 2012, p. 151-175.

particulièrement et donne tout son poids à l'énoncé entier est que sur ses onze syllabes, dix sont longues. Mieux encore, la seule brève est la syllabe centrale, la sixième, celle qui suit donc le *crescendo* initial : il s'agit de la syllabe en hiatus *ru-* au début de *ruinam*, le mot qui précisément désigne l'« effondrement ». Par mimétisme rythmique, la phrase elle-même représente ainsi une montagne qui s'écroule en son milieu, comme celle qui est décrite dans ce passage[8]. La force de la maxime est ainsi non seulement rhétorique, mais même poétique : on relève aussi des effets d'assonance (répétition croisée des sons [*s*] et [*ct*] dans la première moitié, [*r*], [*u*] et [*na*] dans la seconde : *spectant victores* | *ruinam naturae*) ; enfin, l'image de l'écroulement concret d'une entité abstraite, la nature, soulignée donc par la forme rythmique, frappe d'autant plus que cette entité est l'objet même de l'œuvre de Pline.

On aura compris que le « ils » de cette phrase, ce sont les mineurs qui font s'effondrer la montagne pour en extraire de l'or. Mais le contexte qui donne tout son relief à cette maxime mérite d'être examiné en détail. Ce contexte est celui de la section du livre XXXIII de l'*Histoire naturelle* consacrée à « la découverte de l'or » (*de inveniendo auro*, titre figurant au n° XXI de ce livre dans l'index du livre I), située aux paragraphes 66-78 dans la numérotation des éditions modernes. La phrase se trouve au milieu de cette section, au §73, à la fin de ce qui concerne la découverte à proprement parler et avant le lavage et le tri entre or et résidus. Il s'agit donc d'un point de climax, renforcé par la phrase suivante servant de transition : « et pourtant il n'y a pas encore d'or, et ils ne savaient pas qu'il y en avait quand ils creusaient – à si grands risques et à pareils frais, une cause a suffi : l'espoir de quelque chose à convoiter » (*nec tamen adhuc aurum est nec sciere esse, cum foderent, tantaque ad pericula et inpendia satis causae fuit sperare quod cuperent*). Il s'agit donc d'un discours moral[9]. Selon Pline, cette destruction de la nature est motivée non par la réalité de l'or, ni par la cupidité même de ceux qui le cherchent, vice déjà répréhensible, mais par une chimère au second degré, le simple espoir d'un objet de cupidité (*sperare quod cuperent*). Et ce n'est pas la fin des « risques »

[8] Les symboles métriques en donnent une bonne image : – – – – – u – – – – –. On peut imaginer une vocalisation en *crescendo-decrescendo*, défaitiste et résignée, ou – si l'on observe les accents de mots et le fait que le second groupe ne diffère du premier que par une syllabe brève initiale en plus, comme une petite marche d'appui – en double *crescendo* en surenchère, mimant l'élan scandaleux des vainqueurs : ˈ– – | – ˈ– – || u ˈ– – | – ˈ– –.

[9] Pour la dimension morale et non écologiste du discours de Pline, voir WALLACE-HADRILL, *art. cit.* Sur le discours moral de Pline, voir Sandra CITRONI-MARCHETTI, *Plinio il Vecchio e la tradizione del moralismo romano*, Pisa, Giardini, 1991, qui le met en relation avec tout l'arrière-plan romain, en dernier lieu Sénèque (p. 81-173) ; sa discussion à propos des mines (p. 205-209) se concentre surtout sur le peu d'attention aux vraies victimes de ces dangers, les esclaves qui travaillent sans gagner d'or, négligés au profit du luxe tranquille des puissants.

(*pericula*) et des « frais » (*inpendia*) : Pline enchaîne avec un « autre labeur équivalent, et même cause de plus grands frais encore » (§74 : *alius par labor ac vel maioris inpendii*), les travaux de lavage, et répète encore trois fois le mot *labor*, qui désigne autant des « travaux » que des « peines », renvoyant ainsi à ce qui précède comme à ce qui suit[10]. Voyons les deux volets de ce contexte.

Travaux de Géants

Remontons d'abord à ce qui amène cette exclamation rhétorique et morale de Pline : la troisième et dernière des méthodes de découverte de l'or qu'il évoque tour à tour. Après l'or en paillettes charrié par les fleuves, qu'il juge le plus pur car affiné naturellement (§66)[11], puis celui des puits (on y reviendra), il s'agit de l'or qui « est cherché dans l'écroulement des montagnes » (§66 : *in ruina montium quaeritur*). Annoncée comme les deux autres en début de section, cette troisième méthode est celle sur laquelle Pline s'étend le plus longuement : alors que la première est simplement mentionnée au début sans être décrite et que la deuxième fait l'objet de deux paragraphes (68-69), celle-ci en occupe huit en tout, quatre sur les travaux de mine (§70-73) et quatre sur le lavage (§74-77)[12]. En voici le début (§70) :

> *Tertia ratio opera vicerit Gigantum. cuniculis per magna spatia actis cavantur montes lucernarum ad lumina ; eadem mensura vigiliarum est, multisque mensibus non cernitur dies. arrugias id genus vocant. siduntque rimae subito et opprimunt operatos, ut iam minus temerarium videatur e profundo maris petere*

[10] PLINE, *Histoire naturelle* XXXIII, 74 : *mille et hic labores* ; 76 : *alius etiamnum in plano labor* ; 77 : *inmenso labore* ; le terme n'apparaît qu'une autre fois dans ce livre, dans la critique des gens qui se mettent en « peine » de porter plus d'une bague (XXXIII, 25 : *aliis plures [anulos] quam unum gestare labor est*), alors qu'un seul anneau est utile comme sceau (pour les bagues, voir *infra* et note 19).

[11] Pour ne rien négliger, Pline mentionne encore en prétérition l'or extrait par les fourmis et les griffons, histoires fabuleuses citées par Hérodote en particulier : pour les références détaillées, voir les notes dans PLINE L'ANCIEN, *Histoire naturelle. Livre XXXIII*, texte établi et traduit par Hubert ZEHNACKER, Paris, Les Belles Lettres, « Collection des Universités de France », 1983. Pline ne décrit pas la première méthode de découverte, mais les fleuves aurifères qu'il mentionne sont présentés aux livres III-VI (Pô : *Histoire naturelle* III, 117 ; Hèbre : IV, 43 ; Pactole : V, 119 ; Gange : VI, 60-61).

[12] Les paragraphes 67 et 78, que je ne discute pas ici, ne concernent pas une méthode de découverte, mais, pour le premier, les indices externes de présence d'or, pour le dernier, les régions où l'on trouve de l'or.

margaritas atque purpuras. tanto nocentiores fecimus terras ! relinquuntur itaque fornices crebri montibus sustinendis.

> La troisième méthode l'emporterait sur les travaux des Géants. En tirant des galeries sur de grandes distances, on creuse les montagnes, à la lumière des lanternes. Ces dernières permettent aussi de mesurer les heures – heures de nuit : sur de longs mois, on ne distingue pas le jour. On appelle ce type de mines « arrugies ». Des fissures s'affaissent d'un coup, écrasant les ouvriers : ainsi, il paraît maintenant moins téméraire de tirer perles et pourpre du fond de la mer – tant nous avons rendu plus dangereuses les terres ! On laisse donc des arcs rapprochés : il faut soutenir les montagnes.

Ce passage présente plusieurs éléments contre nature, qui font de ces mines une sorte de monde à l'envers. En laissant pour l'instant de côté les phrases qui ouvrent et referment ce paragraphe, relevons d'abord que les lanternes amènent subtilement l'idée d'une absence de mesure naturelle du temps dans ces galeries souterraines : il n'est question que d'heures de nuit (*vigiliarum*), et Pline souligne le paradoxe d'avoir de nombreux mois sans distinguer aucun jour (*multisque mensibus non cernitur dies*). Puis on passe du nom de ces mines (*arrugiae*) aux éboulements causés par les fissures (*rimae*)[13], qui paraissent être une punition de la témérité humaine : si la terre, à l'inverse de la mer, est l'espace que la Nature bienveillante met à la disposition des hommes, dans ce cas, les hommes – Pline dit « nous » – descendent dans ses profondeurs plutôt que de rester en surface ; ainsi, ils la profanent, la retournent contre eux-mêmes et « rend[ent] plus dangereuses les terres » (*tanto nocentiores fecimus terras*[14]). Le comparatif s'entend moins par rapport à la norme que par rapport aux dangers de la mer, comme le montre l'adverbe exclamatif « tant » (*tanto*) et le lien qu'il établit avec les perles et la pourpre : ces produits de luxe tirés de la mer, qui symbolisent le franchissement

[13] Ces phrases peuvent fort bien se suivre sans lien, mais plus loin (§74), Pline fait un lien étymologique (erroné) entre un mot apparenté, *corrugi*, désignant les canaux, et *corrivatio* (« convergence de ruisseaux ») ; il y a peut-être implicitement ici une suggestion analogue (erronée aussi) entre *arrugiae* et *rimae* (via *ruga*, « ride » ?).

[14] Cette phrase latine a un rythme particulier, comme la précédente citée entre parenthèses : la première forme un sénaire iambique quasi parfait (sinon qu'il n'a pas de césure régulière, mais une diérèse coupant la période en deux moitiés égales de trois pieds : *multisque mensibus* | *non cernitur dies*), celle-ci un scazon/choliambe (*tanto nocentiores* | *fecimus terras*, avec césure au septième demi-pied seulement). Ces deux traits iambiques, surtout le second plus mordant en conclusion, soulignent le ton de critique morale de ce discours proche de la satire.

par l'homme des limites fixées par la nature, mettent en relief la profanation pire que constitue la quête de l'or dans le discours moral de Pline[15].

L'association des thèmes dans ce paragraphe montre bien que la destruction de la nature est étroitement liée au luxe et à la cupidité sans limite des hommes. Cela devient encore plus explicite un peu plus loin, quand Pline, décrivant la progression de ces galeries dans un sol plus dur que la roche, « une terre composée d'une sorte d'argile mêlée de gravier » dite « presque inexpugnable » (§72 : *terra ex quodam argillae genere glarea mixta [...] prope inexpugnabilis*), affirme : « ils croient qu'il n'y a rien de plus dur – mais entre toutes choses, c'est la soif d'or qui est la plus dure » (§72 : *nihilque durius putant, nisi quod inter omnia auri fames durissima est*), littéralement une « faim d'or », allusion à l'« exécrable faim d'or » d'un vers fameux de Virgile (*Énéide* III, v. 57 : *auri sacra fames*).

Enfin, notre passage, et avec lui tout le développement qu'il ouvre, se place sous le signe de la Gigantomachie, ce mythe du combat des Géants contre les Olympiens qui représente par excellence la remise en cause de l'ordre divin. Si ceux-ci entassent les montagnes – Pélion sur Ossa – pour se hisser à la hauteur de l'Olympe, mais, abattus par Jupiter, ne parviennent pas à renverser les dieux, la méthode d'extraction de l'or décrite ici « l'emporterait sur les travaux des Géants » (*opera vicerit Gigantum*), car les hommes arrivent à abattre la Nature divine ; il y a toutefois un paradoxe à ce qu'ils les surpassent... en allant vers le bas plutôt que vers le haut, en creusant plutôt qu'en empilant les montagnes. Le paragraphe se clôt en soulignant un autre élément contre nature, celui d'avoir à soutenir les montagnes (*montibus sustinendis*) : on peut y voir un rappel de la construction montagneuse échafaudée par les Géants, voire une allusion à Atlas, le Titan condamné après la Titanomachie à soutenir la voûte céleste, puis changé en la chaîne de montagnes qui porte son nom, et à Hercule qui prend son fardeau sur ses épaules pour l'un de ses travaux – idée certes peu étayée, mais cohérente avec la référence aux Géants du début du paragraphe, ainsi qu'avec les évocations implicites, dans la suite du passage, d'un autre des travaux d'Hercule et d'un autre Titan, Prométhée.

[15] Les perles et la pourpre sont traitées à la suite au livre IX (§106-141), avec une foule d'éléments de critique du luxe. Pour l'opposition mer-terre chez Pline, voir BEAGON, *Roman nature*, *op. cit.*, p. 159-201 (chap. « Land and Sea »), en particulier p. 177-190. Ernesto PAPARAZZO, « Philosophy and Science in the Elder Pliny's *Naturalis Historia* », *in* Roy GIBSON & Ruth MORELLO (éd.), *Pliny the Elder. Themes and Contexts*, Leiden-Boston, Brill, 2011, p. 89-111, en particulier p. 101-104, montre qu'il n'y a pas contradiction, en termes philosophiques, entre le contenu scientifique de l'*Histoire naturelle* et la diatribe contre le luxe, car les deux aspects font partie du système de pensée stoïcien.

Avant d'y venir, j'aimerais relever deux choses. Au moment de faire tomber la montagne, ce qui amène la maxime analysée plus haut, les « arcs » (*fornices*) servant d'étais sont assimilés – on retrouvera ces métaphores – à une partie du corps, artificielle dans ce cas : « une fois le travail achevé, ils abattent les épaules des arcs en partant du dernier » (§73 : *peracto opere cervices fornicum ab ultimo caedunt*). L'écroulement, dans un fracas et un souffle « que l'esprit humain ne peut concevoir » (même s'il le provoque), est annoncé par un signe que seul perçoit le veilleur posté au sommet de la montagne, pour ainsi dire sur les épaules des Géants prêts à s'avouer vaincus, veilleur qui alerte ses camarades et saute lui-même de son promontoire pour se mettre à l'abri[16]. Cette scène pleine de vivacité amène ma seconde remarque, plus générale. En même temps que la réprobation morale déjà relevée, on observe chez Pline une fascination plutôt contradictoire pour l'ingéniosité technique qui permet de telles réalisations humaines – assurant d'ailleurs le pouvoir économique et politique de l'Empire, dont il est lui-même un représentant. Cette ambivalence reviendra plus loin dans la description des travaux de lavage par détournement des fleuves, qui évoquent le nettoyage des écuries d'Augias par Hercule.

Canaux et veines : métaphores corporelles

Nous rejoignons donc ici le point où nous étions arrivés plus haut. Voici comment Pline, avec sa transition sur les « labeurs » successifs, introduit les opérations de lavage (§74-75) :

> *alius par labor ac vel maioris inpendii : flumina ad lavandam hanc ruinam iugis montium obiter duxere a centesimo plerumque lapide [...]. mille et hic labores : praeceps esse libramentum oportet, ut ruat verius quam fluat ; itaque altissimis partibus ducitur. convalles et intervalla substructis canalibus iunguntur. alibi rupes inviae caeduntur sedemque trabibus cavatis praebere coguntur. qui caedit, funibus pendet, ut procul intuenti species ne ferarum quidem, sed alitum fiat. Pendentes maiore ex parte librant et lineas itineri praeducunt, quaque insistentis vestigiis hominis locus non est, amnes trahuntur ab homine.*
>
> Autre labeur analogue et causant peut-être de plus grands frais : pour laver ces débris, on détourne le cours des fleuves du haut des chaînes de montagnes, le plus souvent sur cent bornes miliaires [...]. Mille labeurs ici aussi : il faut un débit

[16] Pline, *Histoire naturelle* XXXIII, 73 : *dat signum ruina, eamque solus intellegit in cacumine eius montis vigil. hic voce, nutu evocari iubet operas pariterque ipse devolat. mons fractus cadit ab sese longe fragore qui concipi humana mente non possit, aeque et flatu incredibili.*

> rapide, pour que l'eau dévale plutôt qu'elle ne s'écoule ; c'est pourquoi on fait partir ces conduits des zones les plus hautes. On relie les gorges et les ravins par des canaux surélevés. Ailleurs, on creuse des parois rocheuses inaccessibles et on les force à fournir une place à des poutres évidées. Celui qui creuse est suspendu à des cordes, ce qui, d'un point de vue lointain, lui fait prendre l'apparence non pas même des bêtes sauvages, mais des oiseaux. C'est pour l'essentiel suspendus qu'ils règlent le débit et fixent le tracé des conduites. Là où il n'y a pas la place pour que l'homme pose le pied, l'homme fait passer des cours d'eau.

Jusqu'à l'idée finale – déjà vue plus haut, mais avec ici une différence sur laquelle on va revenir – que l'homme prend une place qui n'est pas la sienne, tout dans ce passage n'est que construction de canaux et technique d'équilibrage du débit de l'eau. Ces canaux sont artificiels, créés contre le cours naturel des fleuves par la volonté de l'homme : on relève plusieurs verbes exprimant l'obligation par leur sens (« il faut », *oportet* ; « on les force », *coguntur*) ou par leur forme et leur syntaxe (expression du but par l'adjectif verbal ou le subjonctif, emploi du passif impersonnel). Ces canaux (*canalibus*), construits, répondent à ceux, naturels, que Pline évoque un peu avant à propos de la deuxième méthode de découverte de l'or : « celui qui est extrait des puits, on l'appelle "de canaux", parfois "canalien" » (§68 : *quod puteis foditur, canalicium vocant, alii canaliense*). Ce sont donc des filons que Pline appelle là « canaux ». Il les décrit avec une autre image corporelle très importante, dont je citerai plus loin des attestations plus développées, celle des veines : « ces canaux, ces veines parcourent les flancs des puits en tous sens » (§68 : *vagantur hi venarum canales per latera puteorum et huc illuc*). Par contraste avec ces canaux naturels, les canaux artificiels de lavage ne sont pas assimilés à des veines.

S'il n'y a pas ici d'image corporelle comme avant (peut-être parce qu'il n'est pas question du corps de la terre, mais des artifices humains), on en retrouve deux phrases plus loin : Pline précise qu'« on creuse des bassins de deux cents pieds en longueur comme en largeur sur dix en profondeur à la tête de la pente, sur les sourcils des montagnes » (§75 : *ad capita deiectus in superciliis montium piscinae cavantur ducenos pedes in quasque partes et in altitudinem denos*) : mentionner tête et sourcils, c'est assimiler le déversement brutal des eaux décrit dans la suite immédiate du texte, quand on fait sauter les vannes une fois le réservoir rempli, à une sorte de torrent de larmes arrachées à la montagne par l'action humaine. Ce torrent fait rouler les roches et s'écouler la terre (§76 : *profluens terra*) – le paradoxe du solide liquide est doublé dans la même phrase par l'idée que « la montagne se dissout » (*mons diluitur*) – jusque dans des fosses creusées dans la plaine, par des conduits étagés tapissés de bruyères pour retenir l'or, avec des planches qui ferment

leurs flancs et de nouveaux canaux suspendus pour franchir les escarpements[17]. En évacuant les terres qu'il détruit, l'homme étend ici aussi son emprise sur un espace qui n'est pas le sien : « pour ces raisons, l'Espagne a déjà fait avancer ses terres loin dans la mer » (§76 : *longe terras in mare his de causis promovit Hispania*).

Le long passage ci-dessus frappe aussi par le tableau saisissant qu'il fait de ces hommes suspendus à des cordes pour attaquer la roche, que Pline assimile à des oiseaux. Outre l'aspect frappant de la description, l'enjeu de cette analogie est double. D'une part, elle place l'homme à nouveau dans un espace qui n'est pas le sien, et qui lui est peut-être plus encore interdit que les mers : les airs. La gradation des animaux sauvages aux oiseaux est sans doute à comprendre au sens que l'homme ressemblerait à une bête s'il perdait son humanité en restant sur la terre ferme, alors qu'il le fait ici en s'aventurant dans un élément qui est celui des oiseaux… sinon des dieux. D'autre part, l'association des oiseaux et de ces silhouettes pendues à la montagne avec l'ingéniosité (qui fascine Pline dans sa description) et l'impiété (qui l'indigne) fait venir à l'esprit la figure de Prométhée, le Titan qui enseigne aux hommes les techniques, en particulier la métallurgie, mais qui fraude les dieux, et qui est puni en étant enchaîné à une montagne où un oiseau vient chaque jour lui dévorer le foie. Approfondissons ce point.

Sous le signe de Prométhée

Il n'y a certes pas ici de référence explicite au mythe, mais Prométhée est une figure forte dans deux passages assez étroitement liés à la question qui nous occupe, l'un dans les premiers paragraphes du long développement sur l'or au début du même livre, l'autre à l'ouverture du livre XXXVII consacré aux pierres précieuses. Ces deux mentions concernent en particulier les bagues, qui, aussi étrange que cela puisse paraître, permettent de boucler la boucle sur cette question. Au début du livre XXXIII, dans une sorte d'histoire de la corruption morale humaine liée au luxe et à la cupidité, Pline affirme que « le pire crime contre l'existence fut commis par celui qui le premier mit des bagues aux doigts » (§8 : *pessimum vitae scelus fecit qui primus induit digitis nec hoc quis fecerit traditur*). Bien qu'il rejette comme fables tout ce qui concerne Prométhée, il le cite comme premier suspect, « même si la tradition ancienne lui a aussi donné un anneau de fer et a voulu qu'on y voie une attache, non une chose que l'on porte » (*nam de Prometheo omnia fabulosa*

[17] Pline, *Histoire naturelle* XXXIII, 76 : *alius etiamnum in plano labor. fossae, per quas profluat, cavantur – agogas vocant – ; haec sternuntur gradatim ulice. frutex est roris marini similis, asper aurumque retinens. latera cluduntur tabulis, ac per praerupta suspenduntur canales.* Encore des canaux artificiels en nombre, donc.

arbitror, quamquam illi quoque ferreum anulum dedit antiquitas vinculumque id, non gestamen, intellegi voluit). L'interprétation des liens de Prométhée en tant que bague ne convainc peut-être pas Pline, mais lui parle manifestement, car il la répète et la précise à propos des gemmes au début du livre XXXVII (§2) :

> *Quae fuerit origo et a quibus initiis in tantum admiratio haec exarserit, diximus quadamtenus in mentione auri anulorumque. fabulae primordium a rupe Caucasi tradunt, Promethei vinculorum interpretatione fatali, primumque saxi eius fragmentum inclusum ferro ac digito circumdatum : hoc fuisse anulum et hoc gemmam.*
>
> Quelle en fut l'origine ? depuis quel début l'admiration pour ces gemmes s'est-elle enflammée à ce point ? nous l'avons dit jusqu'à un certain point en évoquant l'or et les bagues. Les fables en font remonter le point de départ à la roche du Caucase, selon une interprétation révélatrice des liens de Prométhée : pour la première fois, on aurait enfermé dans du fer et placé autour d'un doigt un morceau de cette pierre ; cela aurait été une bague et une gemme.

Avec leur contexte, ces deux passages liés ont une position structurante dans l'*Histoire naturelle* en général : ils figurent au début des livres qui respectivement ouvrent et ferment la partie finale de l'œuvre sur les minéraux. L'ouverture du livre XXXVII, juste avant la référence à Prométhée citée ci-dessus (§2), met en relief la fonction conclusive et symbolique de ce livre en présentant les gemmes comme « la grandeur de la nature en miniature », un abrégé merveilleux de sa variété, mais un objet tant de mise à prix que d'admiration contemplative[18]. Porter une bague avec une pierre précieuse revient ainsi en quelque sorte à posséder la nature ou – pour reprendre l'image de Prométhée – à être prisonnier de son luxe et de sa cupidité : toute l'ambivalence du rapport à la nature se concentre dans ce

[18] PLINE, *Histoire naturelle* XXXVII, 1 : *Ut nihil instituto operi desit, gemmae supersunt et in artum coacta rerum naturae maiestas, multis nulla parte mirabilior. tantum tribuunt varietati, coloribus, materia, decori – violare etiam signis, quae causa gemmarum est, quasdam nefas ducentes, aliquas vero extra pretia ulla taxationemque humanarum opum arbitrantes – ut plerisque ad summam absolutamque naturae rerum contemplationem satis sit una aliqua gemma*. Sur le livre XXXVII par rapport à l'ensemble de l'*Histoire naturelle*, voir Géraldine VOELKE-VISCARDI, « Les gemmes dans l'*Histoire naturelle* de Pline l'Ancien : discours et modes de fonctionnement de l'univers », *Museum Helveticum*, n° 58, 2001, p. 99-122 ; c'est ici l'occasion de remercier son auteure pour le souvenir d'un séminaire sur le sujet qui, un bon quart de siècle plus tard, inspire encore la réflexion présentée ici (p. ex. la note suivante et la note 23 *infra*, comme l'idée d'ensemble).

lien entre la gemme et l'or[19]. Au livre XXXIII, la mention de Prométhée intervient au début du long exposé sur les bagues (§8-41), avant un développement sur le « deuxième pire crime » (§42 : *proximum scelus*), celui de frapper monnaie (§42-56), et après un bref éloge du troc des temps anciens (§6-7)[20]. Il vaut la peine de remonter à l'introduction (§1-5), qui ouvre non seulement ce livre XXXIII sur l'or et l'argent, mais aussi l'ensemble des cinq derniers volumes sur les métaux et minéraux[21].

Extraire les viscères de la Terre-Mère

L'introduction du livre XXXIII annonce par des images corporelles très fortes les passages relatifs à l'extraction que nous avons discutés. En voici, juste après la présentation du contenu des livres XXXIII-XXXVII, le deuxième paragraphe (XXXIII, 2) :

> *persequimur omnes eius fibras vivimusque super excavatam, mirantes dehiscere aliquando aut intremescere illam, ceu vero non hoc indignatione sacrae parentis exprimi possit. imus in viscera et in sede manium opes quaerimus, tamquam parum benigna fertilique qua calcatur. et inter haec minimum remediorum gratia scrutamur : quoto enim cuique fodiendi causa medicina est ? quamquam et hoc summa sui parte tribuit ut fruges, larga facilisque in omnibus, quaecumque prosunt.*
>
> Nous parcourons toutes ses fibres, et vivons à la surface de cette terre excavée en nous étonnant qu'elle s'ouvre quelquefois ou se mette à trembler, comme si ces

[19] Au centre du paragraphe cité à la note précédente, les sceaux incarnent ce paradoxe. Ils sont « la raison d'être des gemmes », l'utilité que la nature leur donne pour l'homme – et qui plus est un symbole de propriété. C'est incompatible avec l'idée fortement affirmée qu'« une seule gemme suffit à la contemplation suprême et parfaite de la nature », laquelle implique qu'« il est sacrilège d'en violer certaines » pour les inciser. Ne pas le faire et les placer « hors de tout prix et évaluation des richesses humaines » est dès lors critiquable ; refuser le luxe devient un luxe. L'utilité et la contemplation, valeurs essentielles pour Pline, trouvent là une pierre d'achoppement.

[20] Sur la monnaie et le prix des choses, question cruciale dans l'*Histoire naturelle*, voir Sandra CITRONI-MARCHETTI, « La rappresentazione del denaro », in *La Scienza della natura per un intellettuale romano. Studi su Plinio il Vecchio*, Pisa, Giardini, 2011, p. 172-190, en particulier p. 186-189 à propos des minéraux.

[21] Pline, annonçant que « vont maintenant être traités les minéraux, les richesses mêmes et les prix des choses » (XXXIII,1 : *metalla nunc ipsaeque opes et rerum pretia dicentur*), énumère l'or et l'argent du livre XXXIII, le bronze du XXXIV, les gemmes du XXXVII, les pigments du XXXV, et enfin le fer du XXXIV à nouveau.

signes d'indignation de notre mère sacrée ne pouvaient s'exprimer. Nous entrons dans ses viscères et, dans le séjour des Mânes, nous cherchons des richesses : serait-elle trop peu charitable et fertile là où elle se laisse piétiner ? Et parmi ces investigations, ce n'est guère pour trouver des remèdes que nous la fouillons : combien peu de gens ont la médecine pour raison de creuser ! Et pourtant, ces produits aussi, à sa surface même, tout comme les céréales, elle les offre, généreuse et propice en tout ce qui est utile.

Alors qu'il était question plus haut de veines, image à laquelle on reviendra, la terre est ici profanée par l'homme dans ses « fibres » et ses « viscères », des termes peut-être plus forts encore, surtout mis en relation directe avec sa représentation comme une « mère sacrée ». Celle-ci s'ouvre et tremble pour exprimer d'ailleurs elle-même son indignation – doublée bien sûr de celle de Pline[22]. On l'a vu ailleurs : la Nature peut punir l'homme de ses transgressions, qui consistent ici aussi à ne pas rester à la surface de la terre, une fois de plus pour chercher des richesses au lieu de se contenter de ce qu'elle lui met d'utile à sa portée. Or ce passage renvoie lui-même à un paragraphe sur la Terre-Mère qui apparaît dès le livre II (§157-158) :

quas non ad delicias quasque non ad contumelias servit homini ? in maria iacitur aut, ut freta admittamus, eroditur. aquis, ferro, igni, ligno, lapide, fruge omnibus cruciatur horis multoque plus, ut deliciis quam ut alimentis famuletur nostris. et tamen quae summa patitur atque extrema cute tolerabilia videantur : penetramus in viscera, auri argentique venas et aeris ac plumbi metalla fodientes, gemmas etiam et quosdam parvulos quaerimus lapides scrobibus in profundum actis. viscera eius extrahimus, ut digito gestetur gemma, quo petitur. quot manus atteruntur, ut unus niteat articulus ! si ulli essent inferi, iam profecto illos avaritiae atque luxuriae cuniculi refodissent. et miramur, si eadem ad noxam genuit aliqua !

Pour quels plaisirs, pour quels affronts n'est-elle pas esclave de l'homme ? On la jette dans les mers ou, pour amener les flots à nous, on l'entame. Les eaux, le fer, le feu, le bois, la pierre, les cultures : tant de moyens pour nous de la torturer à toute heure, et bien davantage pour la forcer à servir nos plaisirs que nos besoins en aliments. Et pourtant, ce qu'elle subit à la surface extérieure de sa peau peut paraître tolérable : nous pénétrons dans ses entrailles en fouillant veines d'or et d'argent ou filons de cuivre et de plomb, nous cherchons aussi des gemmes et autres pierres minuscules au fond de trous excavés. Nous extrayons ses viscères pour porter au doigt une gemme, recherchée dans ce but. Combien de mains

[22] Sur l'indignation de Pline, voir la pré-conclusion de CITRONI-MARCHETTI, *Plinio il Vecchio*, *op. cit.* p. 278-285.

> use-t-on pour que brille une seule phalange ? S'il existait des enfers, les tunnels de la cupidité et du luxe les auraient à coup sûr déjà retournés. Et nous nous étonnons si cette même terre a engendré quelques produits nocifs !

Ici sont réunis quasi tous les éléments de notre argument : le bouleversement des limites entre la terre et la mer, ainsi qu'entre la surface extérieure et l'intérieur de la terre ; les bagues et les gemmes comme symboles de la cupidité et du luxe, en particulier du plaisir ostentatoire, par opposition aux besoins et à l'utilité. Surtout, les images corporelles sont ici portées à leur plus haut degré : il est question de la peau (*cute*), des entrailles ou viscères (*viscera*), ainsi que des veines (*venas*), image déjà vue qui revient régulièrement pour désigner les filons minéraux ou aqueux internes à la terre et, dans le microcosme des pierres précieuses au livre XXXVII, les nervures miniatures qui les parcourent[23]. La terre est un être de chair, une mère qu'on viole et dont on extrait les viscères. Alors qu'elle vient d'être introduite et présentée comme celle « à qui [...] nous avons donné un surnom disant que nous la vénérons comme une mère » (II, 154 : *terra, cui [...] cognomen indidimus maternae venerationis*), cette mère divine est transformée ici en une esclave au service de nos plaisirs (*ad delicias... servit*, *ut deliciis... famuletur nostris*), victime d'affronts (*contumelias*) et de tortures (*cruciatur*). À l'autre bout de l'*Histoire naturelle*, dans l'introduction de l'avant-dernier livre sur les pierres, Pline dit explicitement – et cela vaut rétrospectivement pour la quête d'or dans l'effondrement des montagnes au livre XXXIII – que « la nature avait fait les montagnes pour elle-même, comme des assemblages compacts pour consolider les entrailles de la terre [...] de sa matière la plus dure : nous les abattons et traînons leurs dépouilles sans autre raison que nos plaisirs » (XXXVI, 1 : *montes natura sibi fecerat ut quasdam compages telluris visceribus densandis [...] durissima sui materia, caedimus hos trahimusque nulla alia quam deliciarum causa*). C'est un meurtre, donc (*caedimus* > -cide).

La divinisation de la Terre-Mère, récurrente dans l'*Histoire naturelle*, culmine à la fin du livre XXXVII sur les gemmes, conclusion de l'œuvre entière, où la toute dernière phrase, prière finale d'un hymne, l'assimile à la Nature divine des Stoïciens : « Salut, mère de toutes choses, Nature ! toi que nous seuls d'entre les Quirites avons célébrée dans tous tes éléments, donne-nous donc tes faveurs ! » (§205 : *salve, parens rerum omnium Natura, teque nobis Quiritium solis*

[23] On trouve la métaphore notamment : au livre II, §157, 192, 218 ; XXXIII, §86, 95, 96, 98, 99, 106, 119, 121, 126 ; XXXIV, §2, 142, 145, 146, 149, 159, 173 ; XXXV, §37 (pour les eaux : IX, §53 ; XVII, §45, 48, 49) ; et pour les veines des gemmes : XXXVII, §74, 90, 99, 128, 141, 149, 150, 153, 163, 166, 171, 173, 174, 175, 176, 188, 194. Ainsi, une fois les veines de la terre pillées, l'homme finit par posséder à son doigt une miniature de la terre avec ses veines.

celebratam esse numeris omnibus tuis fave). Cet envoi hymnique rappelle en particulier la conclusion des louanges de l'Italie de Virgile : « Salut, grande mère des moissons, terre de Saturne ! » (*Géorgiques* II, v. 173 : *salve, magna parens frugum, Saturnia tellus*). D'ailleurs, au début de ce final, c'est bien l'Italie qui, pour toutes ses productions, est dite « maîtresse et seconde mère du monde » (§201 : *Italia, rectrix parensque mundi altera*)[24]. Pline y affirme que « pour les filons d'or, d'argent, de cuivre, de fer, elle ne le cédait à nulle autre terre tant qu'il était permis de l'exploiter ; et maintenant, restant enceinte à l'intérieur d'elle-même, pour toute dot, elle fournit à profusion les divers sucs et goûts des céréales et des fruits » (§202 : *metallis auri, argenti, aeris, ferri, quamdiu licuit exercere, nullis cessit terris et nunc intra se gravida pro omni dote varios sucos et frugum pomorumque sapores fundit*). Ce lexique de la maternité est déjà présent à la fin du passage du livre XXXIII sur l'extraction de l'or, où est rappelé l'« ancien interdit sénatorial » selon lequel « on épargne l'Italie ; sinon, aucune terre n'était plus féconde également en mines » (§78 : *Italiae parci vetere interdicto patrum diximus ; alioqui nulla fecundior metallorum quoque erat tellus*). On voit ainsi que la célébration de la Nature a pour corollaire chez Pline (et dans le monde romain) celle de l'Italie : elle n'est pas désintéressée.

Conclusion

Pour conclure, revenons à l'introduction du livre XXXIII. Pline y présente explicitement l'exploitation des ressources minérales comme une descente aux Enfers à la fois physique et morale, une pénétration dans le sous-sol et dans la cupidité qui cause notre perte, et évoque même la perspective d'un épuisement futur des ressources naturelles (§3) :

> *illa nos peremunt, illa nos ad inferos agunt, quae occultavit atque demersit, illa, quae non nascuntur repente, ut mens ad inane evolans reputet, quae deinde futura sit finis omnibus saeculis exhauriendi eam, quo usque penetratura avaritia. quam innocens, quam beata, immo vero etiam delicata esset vita, si nihil aliunde quam supra terras concupisceret, breviterque, nisi quod secum est !*
>
> Ce qui nous tue, ce qui nous conduit aux enfers, c'est ce que la terre a caché, enfoui, et qui ne naît pas en peu de temps : ainsi notre esprit, s'envolant vers le vide, peut considérer quel sera le point où toutes les générations auront fini

[24] Sur l'Italie comme mère à l'image de la Terre et de la Nature en conclusion de l'*Histoire naturelle* (XXXVII, 201-205), voir Valérie Naas, *Le Projet encyclopédique de Pline l'Ancien*, Rome, École française de Rome, 2002, p. 427-432.

> d'épuiser la terre, et jusqu'où pénétrera la cupidité. Combien innocente, combien heureuse et même raffinée serait la vie, si on ne convoitait rien d'autre que ce qui provient de la surface de la terre, bref, que ce qui est tout près de soi !

Si cette idée parle à notre conscience de la limitation des ressources non renouvelables, elle a certainement une valeur plus rhétorique et morale qu'écologique. Elle contraste en tout cas avec celle affirmée entre autres au début du livre XXXVI, que tout (sauf les montagnes, du moins dans le discours d'ouverture de ce livre) « peut être considéré comme engendré pour l'homme » (§1 : *omnia namque, quae usque ad hoc volumen tractavimus, hominum genita causa videri possunt*). Au même titre que l'italocentrisme vu à la fin de la section précédente, cet anthropocentrisme viscéral annonce celui du monde occidental : politique et culturel, il est une forme d'impérialisme intellectuel ; mais Pline le tempère par sa critique permanente du luxe, garante de sa posture morale et en même temps scientifique[25].

Terminons avec l'homme. À l'ouverture du livre VII, après avoir souligné dans la phrase initiale la capacité partielle de l'esprit humain à contempler d'une part le monde et les terres décrits jusque-là, d'autre part les êtres vivants qu'il s'apprête à aborder, Pline donne parmi ces derniers « la première place à l'homme, pour qui la Nature paraît avoir engendré tout le reste – mais avec une grande et cruelle contrepartie en échange de ses si grands cadeaux, au point qu'il est difficile d'estimer si elle est plutôt pour l'homme une bonne mère ou une sinistre marâtre »[26]. Plein de verve morale, Pline énumère alors les faiblesses de l'homme : il est, entre autres, le seul être vivant qui naisse nu et sans rien savoir faire que pleurer ; le seul aussi à connaître le deuil… et le luxe (mis en parallèle dans la même phrase, comme si Pline suggérait de voir dans le deuil une sorte de punition du luxe humain), et diverses passions délétères ; le seul, enfin, qui s'en prenne à ses pairs et

---

[25] Pour l'impérialisme intellectuel, voir entre autres MURPHY, *op. cit.*, ainsi que l'intéressant article de Valérie NAAS, « Imperialism, *Mirabilia*, and Knowledge : Some Paradoxes in the Naturalis Historia », *in* Roy GIBSON & Ruth MORELLO (eds.), *Pliny the Elder. Themes and Contexts*, Leiden-Boston, Brill, 2011, p. 57-70 ; dans le même volume, Eugenia LAO, « Luxury and the Creation of a Good Consumer », p. 35-56, fait une corrélation convaincante entre économie du luxe et économie de la connaissance, la seconde étant une sorte d'antidote de la première.

[26] PLINE, *Histoire naturelle* VII, 1 : *Mundus et in eo terrae [...] ad hunc modum se habent, animantium in eodem natura nullius prope partis contemplatione minore, etsi ne hic quidem omnia exsequi humanus animus queat. principium iure tribuetur homini, cuius causa videtur cuncta alia genuisse natura, magna, saeva mercede contra tanta sua munera, non ut sit satis aestimare, parens melior homini an tristior noverca fuerit.*

soit la cause de ses propres malheurs[27]. Après avoir évoqué la naissance pitoyable de l'homme, Pline s'exclame : « Ah, la folie de ceux qui, à la suite de tels débuts, croient qu'ils ont été engendrés pour l'orgueil ! » (§4 : *heu dementia ab his initiis existimantium ad superbiam se genitos !*). Cette conscience qu'a le naturaliste de la démesure des comportements humains, on l'aura compris, est plus morale, voire religieuse, qu'écologique, comme le montre le primat accordé selon lui à l'homme par la Nature divinisée. Ce parcours contrasté à travers l'*Histoire naturelle*, entre critique d'une exploitation préindustrielle et fascination tant pour la Nature que pour l'ingéniosité technique des hommes, peut toutefois apporter un éclairage à distance sur les problématiques actuelles, qu'il s'agisse de la production d'or en particulier ou des questions d'écocide en général. On voit chez Pline des marques d'un anthropocentrisme qui présage du pire, mais aussi une autocritique de l'orgueil humain, et surtout une admiration entière pour la Nature. Relues à la lumière des problématiques écologiques actuelles, elles prennent une portée bien différente de celle qu'elles pouvaient avoir pour un lecteur antique.

Bibliographie

BEAGON, Mary, *Roman Nature. The Thought of Pliny the Elder*, Oxford, Oxford University Press, 1992.

CITRONI-MARCHETTI, Sandra, « La rappresentazione del denaro », *La Scienza della natura per un intellettuale romano*, Pisa, Giardini, 2011, p. 172-190.

CITRONI-MARCHETTI, Sandra, *Plinio il Vecchio e la tradizione del moralismo romano*, Pisa, Giardini, 1991.

CONTE, Gian Biagio, « L'inventario del mondo », in *Gaio Plinio Secondo, Storia naturale*, vol. 1, Torino, Einaudi, 1982, p. XVII-XLVII.

DOMERGUE, Claude, « À propos de Pline, *Naturalis Historia*, 33, 70-78, et pour illustrer sa description des mines d'or romaines d'Espagne », *Archivo español de Arte y Arqueologia*, n° 45-47, 1972-1974, p. 499-549.

[27] PLINE, *Histoire naturelle* VII, 2-5 *passim* : *hominem tantum nudum et in nuda humo natali die abicit ad vagitus statim et ploratum [...]. hominem nihil scire, nihil sine doctrina, non fari, non ingredi, non vesci, breviterque non aliud naturae sponte quam flere ! [...] uni animantium luctus est datus, uni luxuria [...]. denique cetera animantia in suo genere probe degunt [...]. at Hercule homini plurima ex homine sunt mala.*

DOODY, Aude, *Pliny's Encyclopedia. The Reception of the Natural History*, Cambridge, Cambridge University Press, 2010.

FARGNOLI, Iole, « *Spectant victores ruinam naturae* (Plin. *nat. hist.* 33.73) : reazioni all'inquinamento in diritto romano », *Legal Roots*, vol. 2, 2013, p. 227-245.

FARGNOLI, Iole, « Umweltschutz und Römisches Recht ? », *in* FARGNOLI, Iole & REBENICH, Stefan (dir.), *Das Vermächtnis des Römer. Römisches Recht und Europa*, Bern, Haupt, 2012, p. 151-175.

FRENCH, Roger, *Ancient Natural Histories. Histories of Nature*, London-New York, Routledge, 1994.

HEALY, John F., *Mining and Metallurgy in the Greco-Roman World*, London, Thames & Hudson, 1978.

HEALY, John F., *Pliny the Elder on Science and Technology*, Oxford, Oxford University Press, 1999.

LAO, Eugenia, « Luxury and the Creation of a Good Consumer », *in* Roy Gibson & Ruth Morello (eds.), *Pliny the Elder. Themes and Contexts*, Leiden-Boston, Brill, 2011, p. 35-56.

MERCHANT, Carolyn, « Exploiter le ventre de la terre », *in* Émilie Hache (éd.), *Reclaim. Recueil de textes écoféministes*, trad. de l'anglais par Émilie Noteris, Paris, Cambourakis, 2016, p. 129-158 [« Mining the Earth's Womb », *in* ROTSCHILD, Joan (ed.), *Machina ex Dea. Feminist Perspectives on Technology*, New York-Oxford-Toronto, Pergamon Press, 1983, p. 99-117].

MERCHANT, Carolyn, *La Mort de la nature. Les femmes, l'écologie et la révolution scientifique*, trad. de l'anglais par Margot Lauwers, Marseille, Wildproject, 2021 [*The Death of Nature. Women, Ecology, and the Scientific Revolution*, San Francisco, Harper & Row, 1980].

MURPHY, Trevor, *Pliny the Elder's* Natural History. *The Empire in the Encyclopedia*, Oxford, Oxford University Press, 2004.

NAAS, Valérie, « Imperialism, *Mirabilia*, and Knowledge : Some Paradoxes in the Naturalis Historia », *in* GIBSON, Roy & MORELLO, Ruth (eds.), *Pliny the Elder. Themes and Contexts*, Leiden-Boston, Brill, 2011, p. 57-70.

NAAS, Valérie, *Le Projet encyclopédique de Pline l'Ancien*, Rome, École française de Rome, 2002.

PAPARAZZO, Ernesto, « Philosophy and Science in the Elder Pliny's *Naturalis Historia* », *in* Roy GIBSON & Ruth MORELLO (eds.), *Pliny the Elder. Themes and Contexts*, Leiden-Boston, Brill, 2011, p. 89-111.

PLINE L'ANCIEN, *Histoire naturelle. Livre XXXIII*, texte établi et traduit par Hubert Zehnacker, Paris, Les Belles Lettres, « Collection des Universités de France », 1983.

SALLMANN, Klaus, « La responsabilité de l'homme face à la nature », *in* PIGEAUD, Jackie & OROZ RETA, José (dir.), *Pline l'Ancien, témoin de son temps*, Salamanque, Universidad Pontificia de Salamanca, 1987, p. 251-266.

VOELKE-VISCARDI, Géraldine, « Les gemmes dans l'*Histoire naturelle* de Pline l'Ancien : discours et modes de fonctionnement de l'univers », *Museum Helveticum*, n° 58, 2001, p. 99-122.

WALLACE-HADRILL, Andrew, « Pliny the Elder and Man's Unnatural History », *Greece & Rome*, n° 37, 1990, p. 80-96.

3

Ökozid vs. wachsendes Weltbewusstsein?
Nachhaltigkeit und die Suche nach der verlorenen Zeit

Ottmar Ette

RÉSUMÉ : Cette contribution vise à exhumer des traditions qui, en Europe, avaient misé sur une modernité différente de celle prise par le cours de l'histoire – à savoir, une modernité placée sous le signe de la durabilité et du développement communautaire. Partant de Bruno Latour et de sa question de savoir si nous avons déjà été modernes, elle examine, dans un premier temps, l'histoire des expériences des puissances maritimes confrontée à la pénurie croissante du bois depuis la fin du Moyen Âge, puis dans un deuxième temps, la façon dont ce problème européen a été exporté vers les colonies au préjudice de celles-ci. Les recherches et les manifestations de la science humboldtienne dans les colonies sud-américaines de l'époque sont ici analysées en tant qu'exemple d'une tradition occultée.
MOTS CLÉS : Alexander von Humboldt, écologie, écocide, études transaréales, colonies sud-américaines.

ABSTRACT: Dieser Beitrag sucht nach den verschütteten Traditionen, welche in Europa auf eine andere Moderne setzten, die im Zeichen der Nachhaltigkeit und der gemeinschaftlichen Entwicklung stehen sollte. Ausgehend von Bruno Latours Frage, ob wir jemals modern gewesen sind, wird die Geschichte der Erfahrungen von Seemächten mit der seit dem Spätmittelalter immer knapper werdenden Ressource Holz betrachtet und im Anschluss die Problematik aufgezeigt, wie die Verknappung in die jeweiligen Kolonien und zu Lasten der Kolonien exportiert wurde. Als Beispiel für eine verschüttete Tradition werden die Untersuchungen und die Ausprägungen der Humboldt'schen Wissenschaft in den damaligen amerikanischen Kolonien analysiert.
KEYWORDS: Alexander von Humboldt, Ökologie, Ökozid, TransArea Studies, südamerikanische Kolonien.

Die Geschichte der Nachhaltigkeit[1] ist zweifellos nicht so lange und machtvoll wie die Geschichte des Ökozids durch menschlichen Raubbau unter tausenderlei Formen. Gleichwohl reicht diese Geschichte im Abendland - wie wir

[1] Vgl. zu dieser Geschichte den Band von Ulrich GROBER, *Die Entdeckung der Nachhaltigkeit. Kulturgeschichte eines Begriffs,* München, Anja Kunstmann, 2010.

gleich sehen werden - viele Jahrhunderte zurück und lässt uns deutlich erkennen, wie frühzeitig sich der Mensch bereits Gedanken machte über das, was man aus heutiger Sicht als ein Ökozid auf Raten, als einen Selbstmord an den Grundlagen des eigenen Lebens bezeichnen darf. Aus dem Blickwinkel der abendländischen Moderne lässt sich mit guten Gründen fragen, warum erst zu Beginn des 21. Jahrhunderts konkrete Anstrengungen zur Durchsetzung einer anderen, nicht-suizidalen Moderne unternommen wurden. Mithin umkreist das in der Folge entfaltete Bewegungsbild seit dem Spätmittelalter eine Suche nach der verlorenen Zeit.

Unser heutiger Blick auf die nach Thymian duftenden Kalkküsten des Mittelmeeres mit ihren Roterden und ihrer Sekundär- und Tertiärvegetation nebst eingestreuten Palmen ist ein kulturell gelenkter Blick, aus dem die waldreichen Küstengebiete, wie sie etwa noch in den Versen des *Gilgamesch-Epos* bestanden, ebenso wie die dort erwähnten riesigen Zedern des Libanon verschwunden sind. Wir wissen, dass die historischen Großmächte des Mittelmeeres - etwa die Phönizier, die Karthager oder die Römer - durch massive Abholzungen ihre Spuren in einer circummediterranen Landschaft hinterlassen haben, welche nur noch in aktuellen Werbeprospekten für Touristen gewinnbringend als mediterrane Traumlandschaft gepriesen werden kann. Über Jahrhunderte konnte auf der nördlichen wie der südlichen, auf der östlichen wie der westlichen Küste des Mittelmeeres Raubbau an der Natur betrieben werden, ohne dass dafür zumindest auf den ersten Blick ein übermäßig hoher Preis zu zahlen gewesen wäre.

Diese Geschichte der Abholzungen mit ihren nachfolgenden Erosionen und Zerstörungen der Lebensgrundlagen ist die Geschichte eines scheinbar in Zeitlupe ablaufenden Ökozids, welche nach langen Jahrhunderten, ja Jahrtausenden erstmals eine Geschichte der Nachhaltigkeit hervorzubringen vermochte. Denn bereits die Seemacht Venedig musste sich eingestehen, dass ihre aus zahlreichen Inseln bestehende Stadt nicht nur auf hölzernem Fundament, auf Abertausenden in den Boden gerammter Baumstämme, aufruhte, sondern dass ihre Macht auf einer Flotte fußte, für welche ständig neue Wälder abgeholzt werden mussten. Diese sich nicht mehr ausreichend regenerierenden Wälder aber stießen gegen Ende des Spätmittelalters an ihre Grenzen.

So wurde die Rede vom knapper werdenden Rohstoff Holz zu einer Grundlage des venezianischen Machtdiskurses; und das Bemühen, eine nachhaltige Forstwirtschaft zu betreiben, avancierte zur notwendigen Voraussetzung der See- und Handelsmacht Venedig an jenem Ausgang des Mittelalters und damit zu einem Zeitpunkt, als im Abendland nur jenen Großmächten die Zukunft gehörte, welche über entsprechende Holzreserven

verfügten. Dabei veränderte sich die Situation mit Blick auf den Rohstoff Holz um die Mitte des 15. Jahrhunderts dramatisch:

> Bis ins späte Mittelalter scheint ein freier Markt für Holz funktioniert zu haben. 1458 aber gründete der Senat [von Venedig] eine neue Behörde, die *provveditori ai boschi*. Die Amtsbezeichnung klingt schon nach Nachhaltigkeit. *Provvedere* heißt [...] sich um etwas kümmern, sorgen, Vorsorge treffen, beschaffen. Der Zeitpunkt für die Berufung von „Vorsorgen für den Wald" war kein Zufall. Die Serenissima stand auf dem Höhepunkt ihrer territorialen Machtentfaltung. Der *stato da mar*, der Seestaat, reichte bis zu den östlichen Rändern der Ägäis.[2]

Wollte man weiterhin die vorherrschende Macht in diesem größer gewordenen Raume bleiben, so musste man die Versorgung mit dem Rohstoff Holz durch die staatliche Schaffung eines geordneten und folglich nachhaltigen Forstwesens sicherstellen. Eben dies tat man. Denn diese Frage war für das Überleben Venedigs als Seemacht von entscheidender Bedeutung. Wer auch in Zukunft immer teurere und auf die Ressource Holz zurückgreifende Schiffe bauen wollte - und der Bau eines größeren Handels- oder Kriegsschiffes verschlang je nach Größe leicht zwischen zweitausend und dreitausendfünfhundert Baumstämme -, der musste Vorsorge treffen und konnte nicht einfach immer größere Waldgebiete abholzen und einer raschen Bodenerosion aussetzen. Man war zur Findung und Erfindung von Methoden verurteilt, um dem hemmungslosen Raubbau ein Ende zu setzen.

Dies galt bald für alle europäischen Mächte. Doch schon wenige Jahrzehnte später exportierten die sich herausbildenden Kolonialmächte des westlichen Europa diese Problematik massiven Holzeinschlags zum Bau von Schiffen nach Amerika, Afrika und Asien. Denn dort schienen die Ressourcen unbegrenzt zu sein. Schon bald konnte man Schiffe nicht mehr nur in europäischen Werften, sondern nach denselben Normen und Maßstäben auch in Übersee bauen, sogar mit zum Teil stabileren Hölzern, als dies in Europa möglich gewesen war. Damit verlagerte man bereits in der ersten Phase beschleunigter Globalisierung[3], also ab dem Ende des 15. Jahrhunderts, das Ressourcenproblem rücksichtslos in die Kolonien, eine Tatsache, die sich auch in nachfolgenden Phasen beschleunigter Globalisierung mit immer größerer Dringlichkeit wiederholte. Die kolonialen

---

[2] Ebda., S. 81.

[3] Vgl. zu den verschiedenen Phasen: Ottmar ETTE, *TransArea. Eine literarische Globalisierungsgeschichte*, Berlin-Boston, Walter de Gruyter, „Mimesis – Romanische Literaturen der Welt", Bd. 54, 2012.

Interessen und das hemmungslose Gewinnstreben der sogenannten Mutterländer hatten Vorrang vor aller Vernunft.

Angesichts dieser transarealen Situation verwundert es daher nicht, wenn der Genuese Cristoforo Colombo alias Christoph Columbus bereits wenige Jahre nach seiner ersten Entdeckungsfahrt in eine „Neue Welt", die er bis zu seinem Tode für einen Teil des asiatischen Kontinents hielt, auf eben jene Problematik der Ressourcenknappheit in der Karibik hinwies, die ihm als Genuese und Italiener aus der „Alten Welt" bestens bekannt war. Dabei richtete er seinen Blick freilich nicht allein auf die Entwaldung bestimmter Landstriche in der Karibik, sondern auch auf den veränderten Wasserhaushalt all jener Inseln[4] und Küstenbereiche, in denen - wie schon seit frühesten Zeiten im Mittelmeer - ungehemmt Raubbau an der Ressource Holz getrieben wurde. Man wiederholte ohne jede Veränderung, sondern nur noch in größerem Maßstab die Fehler der Vergangenheit. Columbus hatte sicherlich noch kein Verständnis eines Ökosystems Erde; aber es war für den der Seemacht Genua entstammenden Seefahrer, die mit ähnlichen Problemen eines geregelten Holzeinschlags wie die Republik Venedig zu kämpfen hatte, völlig selbstverständlich, dass ein hemmungsloser Holzeinschlag schon nach wenigen Jahren unumkehrbare Folgen in der naturräumlichen Ausstattung betroffener Küstengebiete zeitigen musste.

Alle europäischen See- und Überseemächte hatten in diesem Zusammenhang mit der Knappheit der Ressource Holz und mit entsprechenden Maßnahmen zur Nachhaltigkeit zu kämpfen. Die von der Abholzung ausgelöste Bodenerosion sorgte für zusätzliche Probleme. Wie Ulrich Grober in seinem historischen Rückblick auf die Geschichte des etwas sperrigen Begriffes der Nachhaltigkeit festhält, wurde auch in Großbritannien die Situation für die Leitung der britischen Marine bedrohlich[5]. In einer Anfrage des Jahres 1662 an die *Royal Society* wollte man erkunden, wie man aus wissenschaftlicher Sicht der drohenden Holzknappheit in weiten Teilen des Reiches noch entgehen könne. Die Auseinandersetzungen und Seeschlachten mit der aufstrebenden Konkurrenzmacht Holland hatten längst den Bau zahlreicher großer Kriegsschiffe

[4] Vgl. zur Geschichte der Wasserknappheit auf den Kanarischen Inseln: Laura DIERKSMEIER, „Historical Water Scarcity on the Canary Islands, 1500 - 1800 AD", *in* Sandra TEUBER, Anke K. SCHOLZ, Thomas SCHOLTEN & Martin BARTELHEIM (Hg.), *Waters. Conference Proceedings for «Waters as a Resource» of the SFB 1070 Resourcecultures and DEGUWA*, Tübingen, Tübingen University Press, 2020, S. 39-47. Die Situation auf den Kanaren war ähnlich komplex, doch erfüllten diese Inseln als Stationen spanischer Schiffe und Flotten auf ihrem Weg in die amerikanischen Kolonien andere Funktionen. Ein nachhaltiges Wassermanagement lag dort im Interesse der iberischen Kolonialmacht.

[5] Vgl. Ulrich GROBER, *Die Entdeckung der Nachhaltigkeit* (Anm. 1), S. 87.

notwendig gemacht, welche das Königreich aber nun an den Rand eines chronischen Mangels der Ressource Holz brachten. Wie zuvor in Venedig galt es, Vorsorge zu treffen.

Ohne an dieser Stelle auf die Begleitumstände dieses England bedrohenden Ökozids eingehen zu können, sei doch zumindest darauf hingewiesen, dass sich in England bald eine Gegenbewegung entfaltete und das Pflanzen von Bäumen aus patriotischen Gründen höchst populär wurde. Dies allein reichte jedoch nicht. Welche Maßnahmen konnten von staatlicher Seite ergriffen werden? Die Antwort der *Royal Society* ließ nicht lange auf sich warten. Denn bereits im Februar 1664 waren die ersten tausend Exemplare eines Bandes erschienen, der unter dem Titel *Sylva* nicht nur im Königreich Furore machte[6]. Sein Autor John Evelyn konnte mit diesem Werk erstmals eine effiziente und nachhaltige Forstwirtschaft auf der Insel begründen, welche in der Folge in ganz Europa zahlreiche Nachahmer fand.

Freilich verlagerte Großbritannien in einem stetig wachsenden *Empire* ähnlich wie schon Spanien und Portugal zuvor die chronische Verknappung der Ressource Holz in seine Kolonien. Was auf dem eigenen Territorium längst nicht mehr als sinnvoll erachtet wurde, wurde in den eroberten Kolonien skrupellos umgesetzt: eine rücksichtslose Politik des Holzeinschlags mit allen Folgen, die man im Grunde bereits aus den jeweiligen Mutterländern kannte. Derartige Praktiken entwickelten sich bereits im ausgehenden 15. Jahrhundert und setzten sich auch im 17. Jahrhundert bei nun anderen europäischen Kolonialmächten wie Holland, England oder Frankreich fort. Und auch im 19. Jahrhundert war der Holzeinschlag zur Sicherstellung benötigter Kriegs- und Handelsflotten eine Praxis, die noch immer weltweit zu beobachten war. Erst mit dem Aufkommen stählerner Kriegsschiffe, die sich spätestens am Ende des 19. Jahrhunderts etwa in den Seeschlachten der *Steel Navy* der USA gegen die noch vor allem aus Holz gebaute Flotte Spaniens durchsetzten, wurde Holz als Baustoff für Schiffe zweitrangig.

In den traditionellen Waldregionen Europas war man freilich weit früher angesichts der entstandenen ökologischen Probleme zu einer geregelten Forstwirtschaft und damit zu einem nachhaltigen Wirtschaften übergegangen. Die Idee der Nachhaltigkeit setzte sich aus den genannten Gründen im europäischen Forstwesen allgemein weit früher schon durch. Die Kolonien jedoch wurden noch lange Zeit rücksichtslos ausgebeutet; und der hemmungslose Holzeinschlag hält in den ehemaligen Kolonien und jetzigen unabhängigen Nationalstaaten nicht selten bis in unsere Gegenwart an. Hat der Mensch wirklich aus der Zerstörung ökologischer Systeme etwas gelernt?

[6] Vgl. hierzu ebda., S. 90.

Alexander von Humboldt war in seiner jahrzehntelangen Beschäftigung mit der ersten Expansionsphase der Europäer in die „Neue Welt“ am Ausgang des 15. und zu Beginn des 16. Jahrhunderts auf die mahnenden Worte des Christoph Columbus gestoßen und hatte sie entsprechend kommentiert. Bereits auf seiner von 1799 bis 1804 gemeinsam mit dem Franzosen Aimé Bonpland durchgeführten *Reise in die Äquinoktial-Gegenden des Neuen Kontinents*[7] wurde er mehrfach mit den Folgen ökologischer Misswirtschaft konfrontiert und entwickelte seine (Humboldt'sche) Wissenschaft unter Einbeziehung jener Erkenntnisse, die er nicht zuletzt bei der Erforschung von Situationen gewann, welche man aus heutiger Perspektive als Ökozid bezeichnen darf.

In seinem nach dieser *Relation historique* der Reise in die amerikanischen Tropen niedergeschriebenen historischen Rückblick auf die erste Phase beschleunigter Globalisierung hatte Humboldt in seiner ebenfalls in französischer Sprache abgefassten *Kritischen Untersuchung zur historischen Entwicklung der geographischen Kenntnisse von der Neuen Welt und den Fortschritten der nautischen Astronomie im 15. und 16. Jahrhundert*[8] mitunter auf Folgeschäden der europäischen Expansion für die Natur in den amerikanischen Besitzungen Spaniens und Portugals aufmerksam gemacht. Freilich lag sein Fokus in diesem Werk auf anderen Aspekten der europäischen Entdeckungsfahrten.

Dass sich Alexander von Humboldt in seiner umfassenden Studie über die Geschichte der iberischen Expansion im 15. und beginnenden 16. Jahrhundert mit der Bemerkung des Christoph Columbus zur Veränderung des Wasserhaushalts durch die starke Abholzung beschäftigte, ist jedoch sicherlich kein Zufall. Denn er selbst setzte sich - wie wir noch sehen werden - intensiv mit Fragen des Wasserhaushalts ebenso im späteren Venezuela wie im damaligen Neuspanien auseinander. Entlang der umfangreichen Erklärungsversuche für die unterschiedlichsten Fragen und Probleme, die sich vermeintlich nur dem Naturforscher stellten, entwickelte Humboldt eine immer komplexer werdende

---

[7] Vgl. hierzu HUMBOLDT, Alexander von, *Reise in die Äquinoktial-Gegenden des Neuen Kontinents*, Hg. Ottmar ETTE, 2 Bde, Frankfurt am Main-Leipzig, Insel, 1991.

[8] HUMBOLDT, Alexander von, *Kritische Untersuchung zur historischen Entwicklung der geographischen Kenntnisse von der Neuen Welt und den Fortschritten der nautischen Astronomie im 15. und 16. Jahrhundert*, nach der Übersetzung aus dem Französischen von Julius Ludwig Ideler, ediert und mit einem Nachwort versehen von Ottmar Ette, Frankfurt am Main-Leipzig, Insel, 2009; sowie ders. *Geographischer und physischer Atlas der Äquinoktial-Gegenden des Neuen Kontinents. – Unsichtbarer Atlas aller von Alexander von Humboldt in der Kritischen Untersuchung aufgeführten und analysierten Karten,* Frankfurt am Main-Leipzig, Insel, 2009.

Sichtweise, in welcher Natur und Kultur nicht länger voneinander getrennte Bereiche darstellten[9].

Die schrittweise Entfaltung dessen, was man als Humboldt'sche Wissenschaft bezeichnen muss, ist in seinen *Amerikanischen Reisetagebüchern* sehr gut nachzuvollziehen[10]. Dabei entwickelt der preußische Weltreisende die Grundlagen für ein anderes Projekt der Moderne[11], das sich in gewisser Weise gegen die Entwicklungslogik der modernen Naturwissenschaften stellt. Diese lief im Verlauf des 19. Jahrhunderts - und zu Humboldts Lebzeiten höchst sichtbar - auf eine zunehmende Ausdifferenzierung und Spezialisierung hinaus, in deren Verlauf immer engmaschigere Grenzziehungen zwischen einzelnen Disziplinen errichtet wurden. Die Entwicklung eines - um mit dem preußischen Kultur- und Naturforscher zu sprechen - umfassenden Weltbewusstseins aber wurde durch eine derartige und bis heute anhaltende wissenschaftsgeschichtliche Ausdifferenzierung zweifellos stark behindert.

Diese zunehmende „Selbst-Disziplinierung" in immer differenziertere Wissenschaftsbereiche stellt zweifellos einen Prozess dar, der sich im Verlauf der zweiten Hälfte des 19. Jahrhunderts beschleunigte und der das gesamte 20. Jahrhundert bis in unsere Gegenwart prägt. Dabei handelt es sich freilich um eine wissenschaftsgeschichtlich relevante Entwicklungslinie, welche alle Wissenschaften erfasste und die im Zeichen einer westlichen Moderne steht, welche sich als Produkt dieses langfristigen Ausdifferenzierungsprozesses verstehen lässt. Die Moderne westlichen Typs war dabei im Sinne des französischen Philosophen Bruno Latour[12] eine unablässige Forderung, die an alle wissenschaftlich, aber bald auch gesellschaftlich und politisch relevanten Bereiche gestellt wurde. Die ebenso ökonomische, soziale oder wissenschaftliche

---

[9] Vgl. hierzu Ottmar ETTE, „Natur und Kultur. Lebenswissenschaftliche Perspektiven Humboldtscher Wissenschaft", *in* Ottmar ETTE & Julian DREWS (Hg.), *Horizonte der Humboldt-Forschung. Natur, Kultur, Schreiben*, Hildesheim-Zürich-New York, Georg Olms, 2016, S. 13-51.

[10] Vgl. hierzu den ersten Band der Printausgabe von: Alexander von HUMBOLDT, *Tagebücher der Amerikanischen Reise. Von Spanien nach Cumaná (1799 / 1800),* Hg. Carmen GÖTZ, mit Vorworten von Cécile WAJSBROT & Ottmar ETTE, Stuttgart, Metzler-Springer Nature, 2022, sowie die digitale Edition des an der Berlin-Brandenburgischen Akademie der Wissenschaften ansässigen Langzeitvorhabens *Alexander von Humboldt auf Reisen - Wissenschaft aus der Bewegung*.

[11] Vgl. hierzu Ottmar ETTE, *Weltbewusstsein. Alexander von Humboldt und das unvollendete Projekt einer anderen Moderne*, mit einem Vorwort zur zweiten Auflage, 2. Auflage, Weilerswist, Velbrück Wissenschaft, 2020.

[12] Vgl. hierzu Bruno LATOUR, *Nous n'avons jamais été modernes. Essai d'anthropologie symétrique*, Paris, La Découverte, 1991.

Aufforderung, unbedingt modern zu sein und sich unablässig modernisieren zu müssen, war eine letztlich politische Forderung, welche im Grunde nur einen einzigen Weg, den Weg einer einzigen Moderne, zuließ: den einer immer größeren Spezialisierung, einer immer radikaleren Arbeitsteilung, einer immer „fortschrittlicheren" Ökonomisierung aller Lebensbereiche. Der französische Dichter Arthur Rimbaud hatte es bereits ästhetisch auf den Punkt gebracht: *Il faut être absolument moderne.*[13]

Dieser Spezialisierung stellte sich das Wissenschaftsverständnis Alexander von Humboldts keineswegs entgegen. Als in vielen Disziplinen beheimateter Forscher wusste er, dass eine Spezialisierung in immer differenziertere Wissenschaftsbereiche unumgänglich war, um die Fülle an Problemen zu bewältigen, die sich den zeitgenössischen Wissenschaften, den zeitgenössischen Gesellschaften stellten. Zugleich aber vertrat er vehement ein Wissenschaftsverständnis, das auf einem epistemologisch abgesicherten *Zusammendenken* der unterschiedlichsten Faktoren insistierte und diesem Zusammendenken wissenschaftlich einen höheren Platz einräumte als den Ergebnissen einzelner Disziplinen. Wir können ein solches Wissenschaftsverständnis aus heutiger Sicht als unverkennbar *transdisziplinär* bezeichnen.

Wenn Bruno Latour in seinem längst klassischen Band wie in späteren Veröffentlichungen die Frage aufwarf, dass der Königsweg einer Moderne westlichen Zuschnitts zunehmend auf eine Selbstzerstörung dieser westlichen Gesellschaften hinausläuft, weil sie - um unsere Eingangsbeispiele wieder aufzugreifen - die Grundlagen ihres eigenen Wirtschaftens zerstört und diese Zerstörungen anschließend in die ganze Welt exportiert, dann muss zugleich die Frage erlaubt sein, inwieweit es im Prozess der westlichen Moderne längst verschüttete Traditionen gibt, welche zu einem frühen Zeitpunkt vor einer Vernichtung der grundlegenden Ressourcen und damit vor einer Selbstvernichtung unseres Wirtschaftssystems und letztlich unserer wie aller Gesellschaften auf diesem Planeten warnten. Denn wir hatten ja gesehen, dass zumindest die abendländische Menschheit bereits seit Jahrhunderten mit dem Problem der Endlichkeit ihrer Ressourcen konfrontiert war. Welche anderen Wege aber hätte die europäische Moderne einschlagen können? Und auf Grundlage welcher Überlegungen hätte sich eine andere Moderne etablieren und entwickeln können?

[13] Vgl. die Überlegungen zur *modernité* in: Pascale CASANOVA, *La République mondiale des Lettres,* Paris, Seuil, 1999, S. 131-140.

Nur kurze Zeit vor dem ersten Aufkommen ebenso des Begriffs der „Ökologie“ wie des „Anthropozäns“ hat Alexander von Humboldt ein ökologisches Denken *avant la lettre* begründet[14], das aus heutiger Sicht nicht nur wissenschaftsgeschichtlich von höchstem Interesse ist. Vielmehr lässt sich ohne jeden Zweifel die Behauptung aufstellen, dass noch heute eine ganze Vielzahl von wegweisenden Anregungen und Denkfiguren Humboldts in der Gegenwart (noch) nicht eingelöst ist. Dazu gehört in grundsätzlicher Weise die unbedingte Notwendigkeit, Prozesse der Natur und Prozesse der Kultur aufeinander zu beziehen und nicht künstlich beziehungsweise aus scheinbar epistemologischen Notwendigkeiten heraus voneinander zu trennen. Denn Humboldt trat im Verlauf seiner über sieben Jahrzehnte langen Forschungen immer deutlicher vor Augen, dass Natur und Kultur auf fundamentalkomplexe Weise zusammengedacht werden müssen.

Bevor wir jedoch grundsätzliche Fragestellungen der Humboldt'schen Wissenschaft und deren Relevanz für unsere Gegenwart weiterverfolgen, sollten wir uns genauer ansehen, wie Alexander von Humboldt in seinen Schriften konkret analytisch vorging. So erörterte er etwa im ersten Band seiner *Relation historique*, seiner *Reise in die Äquinoktial-Gegenden des Neuen Kontinents*, die Problematik einer möglichen Austrocknung des im heutigen Venezuela gelegenen Sees von Valencia. Dabei bezog er die unterschiedlichsten Geofaktoren, aber auch eine Vielzahl kulturell bedingter Aspekte in seine Überlegungen mit ein. Um die Dringlichkeit all dieser Fragen zu unterstreichen, verwies er gerne auf grundlegende Fehler der spanischen Kolonialpolitik, deren Einschätzungen bisweilen fatale ökologische Folgen für die betroffenen Gebiete haben konnten:

> Während in den Tälern von Aragua die einen Pflanzer befürchten, der See möchte ganz austrocknen, die anderen, er möchte wieder zum verlassenen Gestade heraufkommen, hört man in Caracas allen Ernstes die Frage erörtern, ob man nicht, um mehr Boden für den Landbau zu gewinnen, aus dem See einen Kanal zum Río Pao graben und ihn in die Llanos ableiten sollte. Es ist nicht zu leugnen, dass solches möglich wäre, namentlich wenn man Kanäle unter dem Boden oder Stollen anlegte. Dem allmählichen Rückzug des Wassers verdankt das herrliche, reiche Land von Maracay, Cura, Mocundo, Güigüe und Santa Cruz del Escoval mit seinen Tabak-, Zuckerrohr-, Kaffee-, Indigo- und Kakaopflanzungen seine Entstehung; wie kann man aber nur einen Augenblick bezweifeln, dass nur der See das Land so fruchtbar macht? Ohne die ungeheure Dunstmasse, welche Tag für Tag von der Wasserfläche

[14] Vgl. hierzu den kleinen Band: Alexander von HUMBOLDT, *Auf dem Weg zum ökologischen Denken. Drei Texte.* Ditzingen, Reclam, 2023.

> in die Luft aufsteigt, wären die Täler von Aragua so trocken und dürr wie die Berge umher.[15]

Auch an anderer Stelle, etwa im einst wasserreichen Hochtal von Mexiko, wies Alexander von Humboldt auf die katastrophalen Folgen einer kolonialspanischen Wasserpolitik hin, die vor allem auf die Entwässerung weiter Landstriche zur Gewinnung zusätzlichen Bodens gerichtet war. In seinen Ausführungen zum See von Valencia machte Humboldt auf seine mexikanischen Untersuchungen zum schwindenden Wasserstand der Seen rund um Mexiko-Stadt sehr wohl aufmerksam und vernetzte damit seine Analysen in der für ihn charakteristischen Weise. Denn auch im damaligen Anáhuac wandte er sich den vom Menschen verursachten Eingriffen in den Wasserhaushalt zu und führte auf kulturelle Prägungen der Spanier, die aus einem trockenen Land stammten, die massiven Versuche zurück, die Seen des Hochtals zum völligen Verschwinden zu bringen. Die für die Humboldt'sche Wissenschaft charakteristische Verknüpfung menschlicher Eingriffe, die jeweils als kulturell motiviert erscheinen, mit natürlichen beziehungsweise naturräumlichen Besonderheiten wird immer wieder in den Mittelpunkt gestellt und damit ein komplexes Verwobensein natürlicher und kultureller Faktoren in den Fokus aller Analysen gerückt. Nein, Alexander von Humboldt war kein Naturwissenschaftler *tout court*[16]: Er begriff Natur- und Kulturphänomene stets aus ihren komplexen Zusammenhängen, aus ihren wechselseitigen Abhängigkeiten.

Derartige Fragestellungen wie die Austrocknung von Seen, wie sie die spanische Kolonialpolitik über Jahrhunderte verfolgte, sollten uns nicht antiquiert erscheinen, hat die Politik doch erst seit wenigen Jahren in bestimmten Teilen Mitteleuropas damit angefangen, im Zeichen des vor langem schon begonnenen Klimawandels und einer zunehmenden Austrocknung ebenso von Land- wie von Stadtgebieten die Wasserpolitik nicht länger als eine *Entwässerungs*politik zu betreiben. Zeugnis hierfür ist die Tatsache, dass erst seit kurzer Zeit ein Konzept von Berlin als »Schwamm-City« an die Stelle einer veralteten Versiegelungspolitik getreten ist, welche das Wasser möglichst aus der Großstadt zu entfernen suchte, oder dass etwa in weiten Bereichen Brandenburgs noch immer eine

---

[15] Alexander von HUMBOLDT, *Reise in die Äquinoktial-Gegenden des Neuen Kontinents*, Bd. 1, S. 642f.

[16] Die aus dem 19. Jahrhundert stammende Fehleinschätzung, Alexander von Humboldt anders als seinen geisteswissenschaftlichen Bruder Wilhelm als einen Naturwissenschaftler zu verstehen, erfuhr in jüngster Zeit wieder eine populärwissenschaftliche Aufwertung in: Andrea WULF, *The Invention of Nature. Alexander von Humboldt, the Lost Hero of Science*, London, John Murray, 2015.

Entwässerungspolitik fortgesetzt wurde, wie sie zu Zeiten Friedrichs des Großen noch sinnvoll gewesen sein mag, aber unter den heutigen Bedingungen einer großflächigen Austrocknung ganzer Bundesländer nur mit dem Etikett eines staatlich geförderten Ökozids versehen werden kann. Es handelt sich folglich auch zwei Jahrhunderte nach Humboldt um höchst aktuelle Fragestellungen.

Am Beispiel des Sees von Valencia kritisierte Humboldt die Ableitung von Bächen und Flüssen scharf und entwickelte sein Modell eines wechselseitigen Zusammenhanges aller Erscheinungen, die sich für ihn explizit zu einem *System* zusammenfanden, das man heute ohne Scheu als ein Ökosystem begreifen kann. Zu diesem Ökosystem gehören für Humboldt nicht nur die geologischen und klimatologischen Voraussetzungen oder auch die Bedeutung der Pflanzenwelt, sondern der Anbau von Pflanzen in Pflanzungen, die Ansiedelung bestimmter Haus- und Nutztiere durch den Menschen, die Verbringung von Sklaven und Arbeitern in intensiv genutzte Plantagen und nicht zuletzt die ästhetische Dimension einer Landschaft, also das, was wir als den Landschaftscharakter einer Gegend oder Region bezeichnen. Diese ästhetische Dimension ist für ihn fest mit dem Naturcharakter verbunden. Sie spielt selbst noch in heutigen Debatten so gut wie keine Rolle.

Im Humboldt'schen Denken kommt folglich dem Menschen als aktivem Faktor innerhalb dieser Landschaft eine zentrale Rolle zu, beeinflusst er doch auf grundlegende Weise die einzelnen Faktoren seiner scheinbar „natürlichen" Umwelt und vor allem deren fragiles Zusammenspiel auf allen Ebenen. Der Mensch wird bei Humboldt zumindest auf kleinräumiger Ebene - wie etwa am Beispiel des Sees von Valencia deutlich wird - zum entscheidenden geoökologischen Faktor, wobei dem Menschen keine von ihm selbst ausreichend reflektierte Funktion zukommt. Darauf verweist Humboldts oben angeführte Formulierung „allen Ernstes", welche die gesamte Passage ins Licht abstruser und kontraproduktiver Vorstellungen von seiten des Menschen taucht. Der preußische Weltreisende wusste, dass seine Zeitgenossen noch immer nicht ausreichend auf die Lösung derartiger Probleme vorbereitet waren, vertraute aber auf die heilende Kraft wissenschaftlich fundierter Bildung und Erziehung. Wieviel Zeit ist seitdem ungenutzt verstrichen!

Doch zurück zum See von Valencia. Die Motivationen für eine Ableitung des Wassers aus dem See und seinen Zuflüssen in die *Llanos* liegen in Humboldts Analysen offen auf der Hand. Denn die Intensivierung des tropischen Landbaus zusammen mit der Ausweitung des bebaubaren Bodens - denn auf eine solche Ausweitung zielten die in Caracas politisch diskutierten Maßnahmen ab - bildete den ökonomischen Anreiz, zur kurzfristigen Bereicherung einer kleinen Grundbesitzerschicht die entsprechenden Ökosysteme, deren funktionsweise man

zum damaligen Zeitpunkt noch nicht vollständig begriff, zu „modernisieren" und damit zu zerstören. Humboldt verurteilte ein derartiges Ansinnen, das ohne wissenschaftliche Kenntnis rücksichtslos auf einen kurzfristig lukrativen Raubbau an der Natur setzt. Dass er selbst etwa interozeanische Kanalbauprojekte unterstützte und sich damit in Widersprüche verwickelte[17], sei an dieser Stelle erwähnt, vermag jedoch nicht seine Epoche machenden Einsichten in die Bedingungen von Ökosystemen zu schmälern.

Denn in seinen Analysen listet Humboldt eine Vielzahl anthropogen, also vom Menschen verschuldeter Einflüsse und Störungen dessen auf, was er in seiner Analyse des Sees von Valencia wiederholt als „System" bezeichnet. Dabei nennt er an erster Stelle die Abholzung, da diese nach seiner Einschätzung von direktem Einfluss auf das hydrologische System sein musste. Diese anthropogen verursachten Veränderungen treten zu naturräumlich bedingten „Störfaktoren" hinzu. Humboldt kritisiert dabei die Ansicht des französischen Reisenden Depons, der kurz nach ihm die Ursachen der Absenkung des Wasserspiegels untersuchte und wie einige Teile der ortsansässigen Bevölkerung von einem geheimen Abfluss des Seewassers ausging. Er streicht in seiner *Relation historique* vielmehr die anthropogenen Faktoren, also die vom Menschen verursachten Veränderungen heraus, zumal er auf diesem Gebiet auch Handlungsmöglichkeiten der Bevölkerung gegen eine weitere Absenkung des Seespiegels erkannte. Es ging ihm um eine kritische Reflexion praxisbezogener Einflussfähigkeiten des Menschen, ein Gleichgewicht im hydrologischen und letztlich im ökologischen System wieder herzustellen.

Pflanzen, einzelnstehende Bäume und Büsche sowie vor allem Wälder werden von ihm als Klimafaktoren für eine Aufrechterhaltung dieses ökologischen Gleichgewichts namhaft gemacht. Er prangert nachdrücklich die unvorsichtige Zerstörung der Wälder durch europäische Kolonisten an, ein Eingriff des Menschen, wie er auch heute noch in vielen Tropengebieten durchgeführt wird, begünstigt von der verbreiteten, aber irrigen Ansicht, tropische Böden seien *per se* fruchtbar. Die Verknappung des Wassers, eine stärkere Ungleichheit zwischen Regen- und Trockenzeiten sowie eine erhöhte Bodenerosion mit allen Folgeerscheinungen werden von ihm als gefährliche Konsequenzen mit direkter Wirkung auf das Klima und die Bedingungen allen Lebens hervorgehoben. Alexander von Humboldt beleuchtet damit Probleme, die noch heute im Zentrum aller Debatten um Nachhaltigkeit stehen.

[17] Die Widersprüche Humboldts gehören in sein anderes Projekt der Moderne. Vgl. hierzu Ottmar ETTE, *Weltbewusstsein* (Anm. 11).

Seen wie in *Tierra firme* oder in Neuspanien waren für Humboldt aber keineswegs bloße Wasserspeicher. Gerade Seenlandschaften, wie sie etwa Jean-Jacques Rousseau in seinem Briefroman *Julie ou la Nouvelle Héloïse* präromantisch entfaltet hatte, stellten für Humboldt zentrale Bereiche seiner ästhetischen Durchdringung sogenannter Naturgemälde dar, wie er sie schon bei seinem wohl ersten „Naturgemälde" des Vierwaldstätter Sees entwarf[18]. Dabei versuchte er häufig, wie schon in diesem ersten *Tableau de la nature*, durch die Einfügung von Anekdoten aus dem Leben dort lebender Menschen seinem Reisebericht nicht nur einen lebendigeren Charakter, sondern auch Hinweise zu den Formen und Normen menschlichen Lebens in solchen „malerischen" Landstrichen zu geben. Ästhetik war für Humboldt stets eng mit seiner Ethik verbunden.

Alles in diesen Humboldt'schen Naturgemälden ist in Bewegung. Am Beispiel des Sees von Valencia ist dies keineswegs nur der Mensch mit seinen vielfältigen Aktivitäten, sondern auch die Tier- und Pflanzenwelt, für die Migrationsbewegungen eine nicht geringere Rolle spielen als für den Menschen. In seinen Ausführungen zum Valencia-See differenziert Humboldt aber auch verschiedene *mikro*klimatische Besonderheiten aus und bringt diese mit den jeweiligen Verknüpfungen mit den vom See geschaffenen Lebensbedingungen in Verbindung. Die wie am Genfer See von Rousseau einander gegenübergestellten fruchtbaren und unfruchtbaren Ufer führt Humboldt am Valenciasee auf unterschiedliche mikroklimatische Bedingungen zurück, die er zuvor präzise analysierte.

Dass es in der Humboldt'schen Wissenschaft aber keineswegs allein um mikroklimatische Erscheinungen geht, verdeutlichen die ausführlichen Analysen, welche Humboldt den weltweiten *makro*klimatischen Bedingungen und ihren jeweiligen Veränderungen in seinem Werk über *Zentral-Asien* widmet. Ohne an dieser Stelle nochmals[19] detailliert auf die einzelnen von Humboldt untersuchten Aspekte und vor allem das Zusammenwirken weltumspannender klimatologischer Faktoren eingehen zu können, sei doch zumindest darauf hingewiesen, dass die Humboldt'sche Wissenschaft auch auf dieser Ebene den Eingriffen des Menschen eine große Wirkung beimaß. So hielt er am Ausgang des dritten Bandes von *Asie centrale* ohne Umschweife fest:

> Ich hätte diese Betrachtungen über das Absorptions- und Emissionsvermögen des Bodens, wovon im Allgemeinen das Klima der Continente und die

[18] Vgl. den dritten und letzten Text in: Alexander von HUMBOLDT, *Auf dem Weg zum ökologischen Denken* (Anm. 14).

[19] Vgl. die Besprechung des zweiten Textauszugs der genannten Reclam-Anthologie.

> Wärmeabnahme in der Luft abhängen, mit einer Untersuchung der Veränderungen schliessen können, welche der Mensch auf der Oberfläche des Festlandes durch das Fällen der Wälder, durch die Veränderungen der Vertheilung der Gewässer und durch die Entwicklung grosser Dampf- und Gasmassen in den Mittelpunkten der Industrie hervorbringt. Diese Veränderungen sind ohne Zweifel wichtiger, als man allgemein annimmt; aber unter den zahllos verschiedenen, zugleich wirksamen Ursachen, von denen der Typus der Klimate abhängt, sind die bedeutendsten nicht auf kleine Localitäten beschränkt, sondern von Verhältnissen der Stellung, Configuration und Höhe des Bodens und von den vorherrschenden Winden abhängig, auf welche die Civilisation keinen merklichen Einfluss ausübt. Ich hätte ferner auch die periodische Oscillation der Erdwärme in dem der Oberfläche zunächst liegenden Schichten und in Spalten und kreisförmigen Öffnungen abhandeln können, durch welche die Atmosphäre, selbst noch bei dem jetzigen Zustande unseres Planeten, den Einfluss der hohen Temperatur des Inneren erfährt [...].[20]

An diesen dicht gedrängten Ausführungen lässt sich bereits die Fülle an Faktoren ablesen, deren Zusammenwirken für Humboldt von größter Bedeutung für die Bestimmung der klimatischen Verhältnisse an der Erdoberfläche war. Auch in dieser Passage zeigt sich, dass der preußische Kultur- und Naturforscher ebenso die naturräumlichen Verhältnisse wie die unterschiedlichen Tätigkeiten des Menschen in sein Gesamtbild einordnete und insgesamt unseren Planeten als ein fundamentalkomplexes System unterschiedlicher Faktoren ansah, in welchem alles mit allem zusammenhängt. Ohne jeden Zweifel lässt sich Humboldt als einer der maßgeblichen Pioniere begreifen, die ein Denken des *Systems Erde* auf den Weg brachten.

Angesichts eines längst in unseren Tagen beobachtbaren Ökozids und Ausfalls bestimmter Ökosysteme wie angesichts der von Bruno Latour oder Dipesh Chakrabarty[21] beschriebenen Problematik von Moderne-Konzeptionen, die auf der Basis eines rücksichtslosen Raubbaus an der Natur die Lebensgrundlagen unseres Planeten längst in Frage stellen, kann man sich darüber verwundern, warum die Menschheit nicht früher auf die zahlreichen warnenden Signale aus der Umwelt reagierte. Warum steuerten die westlichen Gesellschaften nicht früher um und entwickelten andere, im Zeichen der Nachhaltigkeit stehende Fähigkeiten, um ein Abgleiten dieser Gesellschaften in suizidale Verhaltensmuster

---

[20] Alexander von HUMBOLDT, *Central-Asien. Untersuchungen über die Gebirgsketten und die vergleichende Klimatologie,* aus dem Französischen übersetzt und durch Zusätze vermehrt, hg. von Wilhelm Mahlmann, Bd. 2, Berlin, Carl J. Klemann, 1844, S. 214f.

[21] Vgl. Dipesh CHAKRABARTY, *Das Klima der Geschichte im planetarischen Zeitalter,* aus dem Englischen von Christine Pries, Berlin, Suhrkamp, 2022.

zumindest aufzuhalten? Warum wurde die Natur der Politik im Sinne Bruno Latours[22] niemals zu einer Politik der Natur im Zeichen eines schonenden Umgangs des Menschen mit seinen Ressourcen?

Auf der Suche nach der verlorenen Zeit, auf der Suche nach einem Weltbewusstsein im Zeichen der Nachhaltigkeit könnte man freilich auf die schon früh beobachtbaren Verlagerungstechniken des Menschen verweisen, der ein drohendes Ökozid im Bereich der Ressource Holz etwa von Europa in die Kolonien verlagerte oder ein Überspringen auf andere noch zur Verfügung stehende Ressourcen präferierte, um durch derartige Verlagerungen in Raum und Zeit möglichst wenig an seinen bisherigen Gewohnheiten ändern zu müssen. Eine „Kolonisierung" des Mars wie sie derzeit *allen Ernstes* in der Öffentlichkeit diskutiert wird[23], oder eine projektierte Inanspruchnahme von Technologien, die dem Menschen noch gar nicht zur Verfügung stehen, sind Belege dafür, dass sich im menschlichen Verhalten bislang wenig verändert hat. Die Verhaltensweisen des Menschen im Spätmittelalter, in der Epoche der Aufklärung oder im 21. Jahrhundert scheinen nicht grundlegend voneinander abzuweichen. Was aber hilft gegen derartige Strategien von Ökozidleugnern?

Nun, in der gegenwärtigen Situation scheint es von besonderer Dringlichkeit, an historisch längst verschüttete Traditionslinien anzuknüpfen, die ein anderes und zugleich weiteres Projekt der Moderne vertraten, in welchem der Bekämpfung ökozidaler Gefahren und der Nachhaltigkeit allen wirtschaftlichen Handelns eine hohe Bedeutung zukamen. Denn die verschüttete Vergangenheit enthält das Potential für eine Zukunft, die ihre Vergangenheiten angesichts den Planeten verheerender Katastrophen als einen Irrweg begreift und sich auf alternative Traditionen besinnt, die früh schon andere Entwicklungsmöglichkeiten aufzeigten.

Daraus lässt sich folgern: Wir müssen lernen, die Geschichte unserer Moderne anders zu erzählen: als eine Geschichte, die in die Sackgasse führte, aber auch hätte anders verlaufen können. Die Geschichte verlief niemals alternativlos. Denn auf der Suche nach der verlorenen Zeit kann die Geschichte der Bewahrung von Ökosystemen den Impuls dafür geben, dem Ökozid eine Ökologie des Zusammenlebens des Menschen mit anderen Menschen, aber gerade auch mit der Natur entgegenzusetzen.

---

[22] Vgl. Bruno LATOUR, *Politique de la nature*, Paris, La Découverte, 1999.

[23] Vgl. zur Flucht aus der „zone critique" der Erde das fünfte Kapitel von Bruno LATOUR, *Où suis-je? Leçons du confinement à l'usage des terrestres*, Paris, La Découverte, 2021.

Bibliographie

CASANOVA, Pascale, *La République mondiale des Lettres,* Paris, Seuil, 1999.

CHAKRABARTY, Dipesh, *Das Klima der Geschichte im planetarischen* Zeitalter, aus dem Englischen von Christine Pries, Berlin, Suhrkamp, 2022.

DIERKSMEIER, Laura, „Historical Water Scarcity on the Canary Islands, 1500 - 1800 AD", *in* TEUBER, Sandra, SCHOLZ, Anke K., SCHOLTEN, Thomas & BARTELHEIM, Martin (Hg.), *Waters. Conference Proceedings for «Waters as a Resource» of the SFB 1070 Resourcecultures and DEGUWA*, Tübingen, Tübingen University Press, 2020, S. 39-47.

ETTE, Ottmar, *TransArea. Eine literarische Globalisierungsgeschichte*, Berlin-Boston, Walter de Gruyter, 2012.

ETTE, Ottmar, „Natur und Kultur: Lebenswissenschaftliche Perspektiven Humboldtscher Wissenschaft", in ETTE, Ottmar & DREWS, Julian (Hg.), *Horizonte der Humboldt-Forschung. Natur, Kultur, Schreiben*, Hildesheim-Zürich-New York, Georg Olms, 2016, S. 13-51.

ETTE, Ottmar, *Weltbewusstsein. Alexander von Humboldt und das unvollendete Projekt einer anderen Moderne*, mit einem Vorwort zur zweiten Auflage, 2. Auflage, Weilerswist, Velbrück Wissenschaft, 2020.

GROBER, Ulrich, *Die Entdeckung der Nachhaltigkeit. Kulturgeschichte eines* Begriffs, München, Anja Kunstmann, 2010.

HUMBOLDT, Alexander von, *Reise in die Äquinoktial-Gegenden des Neuen Kontinents*, Hg. Ottmar ETTE, 2 Bde, Frankfurt am Main-Leipzig, Insel, 1991.

HUMBOLDT, Alexander von, *Kritische Untersuchung zur historischen Entwicklung der geographischen Kenntnisse von der Neuen Welt und den Fortschritten der nautischen Astronomie im 15. und 16. Jahrhundert*, nach der Übersetzung aus dem Französischen von Julius Ludwig Ideler, ediert und mit einem Nachwort versehen von Ottmar ETTE, Frankfurt am Main-Leipzig, Insel, 2009.

HUMBOLDT, Alexander von, *Geographischer und physischer Atlas der Äquinoktial-Gegenden des Neuen Kontinents. — Unsichtbarer Atlas aller von Alexander von Humboldt in der Kritischen Untersuchung aufgeführten und analysierten Karten*, Frankfurt am Main-Leipzig, Insel, 2009.

HUMBOLDT, Alexander von, *Tagebücher der Amerikanischen Reise. Von Spanien nach Cumaná (1799-1800)*, hg. von Carmen GÖTZ, mit Vorworten von Cécile WAJSBROT und Ottmar ETTE, Stuttgart, Metzler-Springer Nature, 2022.

HUMBOLDT, Alexander von, *Auf dem Weg zum ökologischen Denken. Drei Texte*, hg. von Ottmar ETTE, Ditzingen, Reclam, 2023.

HUMBOLDT, Alexander von, *Central-Asien. Untersuchungen über die Gebirgsketten und die vergleichende* Klimatologie, aus dem Französischen übersetzt und durch Zusätze vermehrt, hg. von Wilhelm MAHLMANN, Zweiter Band, Berlin, Carl J. Klemann, 1844.

LATOUR, Bruno, *Politique de la nature*, Paris, La Découverte, 1999.

LATOUR, Bruno, *Nous n'avons jamais été modernes. Essai d'anthropologie symétrique*, Paris, La Découverte, 1991.

LATOUR, Bruno, *Où suis-je? Leçons du confinement à l'usage des terrestres*, Paris, La Découverte, 2021.

WULF, Andrea, *The Invention of Nature. Alexander von Humboldt, the Lost Hero of* Science, London, John Murray, 2015.

4

Antipoétique de l'écocide

Patrick Suter

Résumé : Les crises écologiques sont fondées sur des usurpations qui peuvent être comprises, à la lumière de Mallarmé, comme résultant de la disparition de la conscience de la rime, et ce dans l'ensemble des domaines de la culture à l'heure de l'hypermodernité. En nouant des réflexions de poètes et de théoriciens de la culture, cet article esquisse une piste pour mettre fin à cette situation, qui impliquerait une réforme de la principale institution de l'économie depuis plusieurs siècles, c'est-à-dire de la monnaie.
Mots clés : Rime, résonance, expansion, crises écologiques, monnaie, Mallarmé, Bodinat.

Abstract: The ecological crises are based on usurpations that can be understood, in the light of Mallarmé, as resulting from the disappearance of the consciousness of rhyme, in all areas of culture in the age of hypermodernity. By linking the reflections of poets and cultural theorists, this article sketches out a way of putting an end to this situation, which would involve reforming the main institution of the economy for several centuries, i.e. money.
Keywords: Rhyme, resonance, expansion, ecological crises, money, Mallarmé, Bodinat.

I

« Près de 70 % de la faune sauvage a disparu en une cinquantaine d'années », lisait-on dans *Le Temps* du 13 octobre 2022, qui avait déjà évoqué le 27 octobre 2016 un chiffre de 58%, avant de consacrer le 6 mai 2019 un article au « rapport sans précédent » publié par le « groupe d'experts de l'ONU sur la biodiversité » : « Un million d'espèces sont menacées d'extinction, et le rythme s'accélère ». « "L'apocalypse des insectes", ça se passe aussi en Suisse », précisait l'édition du 7 septembre 2021, qui avait été précédée par celle du 11 janvier où était évoquée une « Alerte mondiale sur le déclin des insectes », celle du 14 avril 2019 ayant présenté une étude concluant à une diminution de 76 % de leur biomasse en Allemagne, alors que, le 12 février 2019, un article au titre retentissant (« L'"insectageddon" a commencé ») débutait par un chapeau qui ne laissait aucune ambiguïté : « La sixième extinction de masse est désormais en cours ». De telles informations ne sont pas rares et sont largement diffusées lors de la parution de nouveaux rapports scientifiques alertant sur la disparition de la biodiversité, *Le*

Temps ne constituant qu'un exemple parmi bien d'autres médias généralistes à l'échelle internationale. Et cependant, tout en diffusant ces informations, les médias ne remettent presque jamais en question la poétique générale de la presse, dans laquelle la publicité prend autant de place que les articles et ne cesse de promouvoir des produits nouveaux dont la fabrication ou la consommation contribuent à l'écocide. De même, il est très rare qu'ils remettent en question le principe « poétique » qui préside à la civilisation dans laquelle ils se sont développés de façon exponentielle depuis le début de la Révolution industrielle, et dont ils constituent des produits rendus possibles par les diverses phases de cette révolution.

Que l'écocide généralisé qui se déroule à l'heure actuelle à l'échelle planétaire – menant non seulement à la destruction de tel ou tel écosystème particulier, mais encore à la fragilisation générale de la biosphère qui les contient tous – soit lié au développement de la civilisation moderne ou hypermoderne, ceci relève désormais en effet de l'évidence – malgré les dénégations vociférantes qui se font régulièrement entendre. La presse ne cesse du reste d'évoquer les causes directes de la destruction en masse des biotopes, et cette disparition est l'une des manifestations majeures de cet âge géologique que l'on appelle désormais l'anthropocène, marqué par l'empreinte des activités humaines. Les énergies fossiles qui ont rendu possibles les révolutions industrielles entraînent un réchauffement généralisé du climat, qui a pour conséquence, à son tour, ici la transformation des biotopes des marges désertiques en lieux de non-vie, là l'élévation des eaux entraînant la disparition des écosystèmes propres à telle île de très basse altitude. Tel lac ou telle rivière devient impropre à la vie parce qu'y ont été déversés des métaux lourds, des hydrocarbures ou des acides. Telle forêt disparaît sous le poids de la déforestation, que celle-ci soit liée ou non au développement de l'agriculture ; et, sous l'effet des bulldozers, des tanks et des pelles mécaniques, sont arrachées aussi bien les plantes les plus rares que les plus communes, les premières se voyant menacées en tant qu'espèces par les immenses chenilles d'acier.

Cependant, si ce sont là des symptômes de ce qui apparaît comme un cancer généralisé à l'échelle de la planète – « *la société de l'économie surdéveloppée* » produisant « directement la mort », comme l'affirmait Guy Debord dans *La Planète malade*[1] –, l'étiologie de cette maladie est beaucoup plus difficile à établir. Il incombe donc de saisir derrière ces symptômes divers ce dont ils sont les

[1] Guy DEBORD, *Œuvres*, éd. de Jean-Louis RANÇON en collaboration avec Alice DEBORD, préface et introductions de Vincent KAUFMANN, Paris, Gallimard, « Quarto », 2006, p. 1065.

symptômes ; et il faudrait ensuite pouvoir mesurer ce que signifie le bouleversement qui a rendu possible leur multiplication banalisée. Alors peut-être serait-il possible, en comprenant la logique qui a mené à ce basculement, et en saisissant ce qui différencie la civilisation moderne ou hypermoderne de ce qui l'a précédée, d'envisager des solutions aux impasses vers lesquelles elle mène – parce que le problème serait bien posé.

Le chemin à accomplir est ardu – et peut être sans issue. Mais, pour tenter de le parcourir, au moins pourrai-je m'appuyer sur des devanciers. Des poètes, Baudouin de Bodinat et Stéphane Mallarmé, me mèneront vers des anthropologues ou des historiens, les seconds éclairant à leur tour les intuitions des premiers. L'*écriture* des poètes, avec sa liberté et son improvisation, ou ses apparentes « divagations » (Mallarmé), sera ici orientée vers le démêlement de ce qui reste obscur ou noué non dans l'âme d'un sujet, mais au sein des sociétés – si bien que leurs démarches apparaîtront dotées également d'une importante dimension anthropologique. En même temps, les aperçus fondamentaux vers lesquels mène l'intuition poétique gagneront à être mis en relation avec les perspectives découvertes par d'autres chercheurs.

Ainsi peut-être se développera une résonance générale, au point de rencontre des différentes disciplines. Et peut-être la modernité-Eurydice, entendant ces rimes entre les langages, sera-t-elle enfin prête à se détourner des enfers où périssent les vivants, et à se tourner vers ce nouvel Orphée – en souhaitant mettre en œuvre le poème qu'il suggère.

II

Baudouin de Bodinat nous accompagnera pour la première étape de notre parcours. Auteur d'une œuvre qui suscite un très vif intérêt auprès de lecteurs malheureusement trop peu nombreux, dans laquelle il explore constamment la rupture incommensurable qu'a entraîné l'hypermodernité, où « tout paraît égal, stupide, sans rime ni raison », il aura pour rôle de mettre en lumière l'extraordinaire singularité du « temps où nous sommes »[2].

Très rares sont ceux qui, à l'époque contemporaine, ont abordé aussi lucidement que Baudouin de Bodinat la précarité de « la vie sur terre », et qui se montrent assez vulnérables pour oser, comme lui, ouvrir leur écriture aux

[2] Expression empruntée au sous-titre du premier livre de Baudouin de BODINAT, *La Vie sur terre. Réflexions sur le peu d'avenir que contient le temps où nous sommes*, t. 1 (1996) et t. 2 (1999), suivis de deux notes additionnelles, Saint-Front-sur-Nizonne, Encyclopédie des Nuisances, 2008 (p. 141 pour la première citation).

innombrables affaissements qui affectent aujourd'hui le vivant. Mais ce qui frappe aussi, chez Baudouin de Bodinat, c'est que son écriture est tout entière orientée vers la résistance. Par-delà ses énumérations implacables des désordres innombrables qui affectent la planète, elle refuse de se laisser sidérer par le flot des mauvaises nouvelles, tentant au contraire obstinément de saisir la logique du désastre. Pour ce faire, l'écriture de Bodinat se développe de façon non linéaire, mais par notes successives où s'ouvrent nombre de parenthèses qui sont autant de bourgeonnements de la pensée vivante, et dont chaque élément nouveau semble avoir pour fonction de percer un peu plus la surface des apparences.

C'est cette démarche qui lui a permis, dans *Au fond de la couche gazeuse*, de mettre au jour de façon à la fois inédite et synthétique, le fonctionnement de la modernité, en en indiquant la formule fondamentale :

> & peut-être l'ai-je trouvé [...] mais je ne sais plus où dans ce confondant fatras qu'est le *Déclin de l'Occident*, au détour de quelle page j'ai ramassé celui qui luisait dans l'ombre, *le ressort caché !*, l'Abracadabra d'où est sorti ce qu'on peut voir par la fenêtre, assemblé en trois mots par la plume autorisée d'un éminent hiérarque de l'Âge impérial & du charbon à son apogée, Sir Cecil John Rhodes [...] comme étant la maxime de sa vie et sa prophétie pour le genre humain, dévoilant là en réalité la *formule exacte*, le *principe actif* de l'envoûtement qui s'est emparé [...] de l'esprit européen quand il franchit le seuil du XIX^e^ siècle [...] : l'*injonction primordiale* dont l'efficace se révèle depuis dans tous ses choix de rationalité et d'applications extensives – à rêver maintenant de coloniser Mars et de nous faire vivre mille ans ou plus dans des circuits intégrés, et qu'on voit pour l'heure occupé à racler les fonds océaniques en quête de protéines et de nodules métallifères, à presser les roches bitumeuses pour en extraire du carburant, à sonder l'hydrocarbure jusque sous les derniers cantons de forêt primaire [...] –, la *révélation* à quoi s'est converti le genre humain et qui fait son unité, qu'on trouve en *postulation évidente* de toutes ses entreprises et dont cette civilisation est sortie tout entière :
>
> L'EXPANSION EST TOUT.
>
> L'expansion est *tout*, et voyez comme tout s'éclaire en philosophie de l'histoire, du bagne taylorisé de l'accumulation impérialiste à l'enceinte mondiale des réfugiés climatiques [...], du tableau des éléments et des manuels aux collisionneurs à fabriquer l'antimatière, de l'obus explosif à la tête de missile qui vaut 1 000 Hiroshimas[3].

[3] Baudouin de BODINAT, *Au fond de la couche gazeuse,* Paris, Fario, 2015, p. 127. Je souligne, à l'exception de l'expression « ressort caché » mise en évidence par l'auteur.

Ainsi, après de nombreuses recherches, Baudouin de Bodinat découvre chez Cecil Rhodes un slogan extrêmement simple – « L'expansion est tout » –, dans lequel il voit résumé le principe même du développement de la civilisation moderne, et qui permet effectivement de saisir de façon commune des phénomènes souvent pensés indépendamment les uns des autres. Que ce slogan ait été proféré par Cecil Rhodes est d'ailleurs un indice probant, puisque cet homme d'affaire, fondateur entre autres de la British South Africa Company, a aussi été premier ministre de la colonie du Cap en Afrique du Sud, qu'à ce titre il a fait voter des lois favorables aux industriels, et qu'il a donné son nom à la Rhodésie du Nord et à celle du Sud (la Zambie et le Zimbabwe actuels). Ainsi sont réunis en un seul être deux formes de colonisation en fait indissociables l'une de l'autre : le colonialisme politique, par lequel les puissances européennes forment leurs empires coloniaux ; et un colonialisme industriel qui implique, d'une part, l'accaparement des ressources les plus diverses au détriment des biotopes dans lesquels elles se trouvaient (la découverte de nodules métallifères entraîne la destruction par raclement des niches écologiques que constituent les fonds marins[4]), d'autre part la poursuite de l'expansion au sein même du monde européen, et non seulement à l'extérieur de l'Europe. En effet, si l'expansion a produit « ce qu'on peut voir par la fenêtre », soit le lieu qui entoure l'écrivain à sa table de travail – dont d'autres passages d'*Au fond de la couche* laissent deviner qu'il se situe en France –, c'est bien qu'elle s'est accomplie *aussi* vers l'Europe, les centres coloniaux devenant, tout autant que les marges, objets de la colonisation industrielle.

Quant à l'expansionnisme colonial, l'immensité de son action ressort d'autant plus que l'on en mesure aujourd'hui les différentes formes, qui excèdent très nettement le développement des empires coloniaux européens – dont l'importance historique est pourtant colossale. Dans *Terres noires*, l'historien Timothy Snyder a indiqué comment le colonialisme politique se déclinait en des modèles divers, l'Allemagne nazie apparaissant comme « recoloniale, se préparant à prendre les terres d'un autre empire », « l'Union soviétique » étant pour sa part « *autocoloniale* », Staline souhaitant « reproduire à l'égard de ses sujets les politiques que les impérialistes appliquaient à ses yeux aux populations indigènes »[5]. Les systèmes politiques en lutte les uns avec les autres (libéralisme

[4] Alors que les hauts-fonds marins ont longtemps été considérés comme des zones sans vie, l'on sait aujourd'hui qu'il n'en est rien, d'où l'importance du Traité international pour la protection de la haute-mer (BBNJ) adopté le 4 mars 2023 par les États membres de l'ONU.

[5] Timothy SNYDER, *Terres noires. L'Holocauste, et pourquoi il peut se répéter*, trad. de l'anglais par Pierre-Emmanuel Dauzat, Paris, Gallimard, « Bibliothèque des histoires », 2016 [2015], p. 90.

européen, national-socialisme, communisme) sont ainsi mus par le même principe d'expansion ; et si l'on pense que tous mettent également en œuvre un colonialisme industriel, en exerçant par là même des impacts négatifs sur les non-humains dans les différentes phases de production (extraction des ressources, étapes manufacturières, déchets), on mesure à quel point le principe d'expansion permet de résumer le mouvement global de la modernité et de l'hypermodernité – au-delà des différences entre démocraties et systèmes totalitaires. Les crises politiques et écologiques qui caractérisent la Terre à l'heure actuelle gagnent à être comprises comme un développement de ce « principe d'expansion » qui est à l'origine d'un colonialisme généralisé, dont les conséquences majeures se font ressentir sur tous les lieux de vie.

III

Mais comment se passe l'expansion ? et de quoi est-elle l'expansion ? Pour y voir plus clair, il nous faut suivre un nouveau guide et remonter le temps jusqu'à la phase qui précède la diffusion à grande échelle de ce principe, c'est-à-dire à ce que Baudouin de Bodinat appelle l'« ancien temps » – ou, mieux encore : à ce moment où l'ancien temps (qui a précédé l'expansion généralisée) se met à basculer dans le nouveau temps (celui de l'expansion). À vrai dire, ce basculement est un phénomène de longue durée, auquel ont contribué bien des événements, dont les révolutions industrielles et politiques du XVIII^e^ et du XIX^e^ siècle ; mais sa dimension la plus fondamentale apparaîtra dans ses répercussions sur l'ensemble de l'organisation de la culture.

C'est à un bouleversement d'une telle profondeur qu'a été attentif Mallarmé dans ce qu'il a diagnostiqué comme une « crise de vers », à laquelle il a accordé une signification historique de première importance – allant jusqu'à la faire équivaloir à la déchirure du voile du Temple, et donc au moment de scandale et de tournant que signifie la mort du Christ[6]. Du reste, il a insisté, dans *La Musique et les Lettres*, sur le caractère extraordinaire ou inouï de l'évolution dont il était le témoin :

> J'apporte en effet des nouvelles. Les plus surprenantes. Même cas ne se vit encore.
> — On a touché au vers.
> Les gouvernements changent ; toujours la prosodie reste intacte : soit que, dans

[6] Stéphane MALLARMÉ, *Œuvres complètes*, t. 2, éd. de Bertrand MARCHAL, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2003, p. 1643.

> les révolutions, elle passe inaperçue ou que l'attentat ne s'impose pas avec l'opinion que ce dogme dernier puisse varier[7].

Sans doute peut-on apprécier ici l'humour de Mallarmé pastichant le discours médiatique pour annoncer un scoop à propos d'un événement – l'irruption du vers libre – vieux désormais de plusieurs années. Mais même en en tirant les conséquences sur le plan esthétique[8], on limite la portée de ces lignes si l'on ne perçoit pas la prodigieuse valeur d'indice qu'a, pour l'évolution de la culture, cette mise en crise du vers, alors que ce dernier, en survivant à tous les bouleversements politiques, apparaissait comme le garant d'une remarquable stabilité.

Dans l'œuvre de Mallarmé, l'importance de la « crise de vers », qui constitue aussi une *crise de rime*[9], peut se mesurer pleinement à partir d'un paragraphe de « Solennité » – l'article qui précède immédiatement « Crise de vers » dans *Divagations*, dans lequel est décrite la fonction du vers :

> Voilà [...] comment, dans notre langue, les vers ne vont que par deux ou à plusieurs, en raison de leur accord final, soit la loi mystérieuse de la Rime, qui se révèle avec la fonction de gardienne et d'empêcher qu'entre tous, un usurpe, ou ne demeure péremptoirement : en quelle pensée fabriqué celui-là ! peu m'importe, attendu que sa matière discutable aussitôt, gratuite, ne produirait de preuve à se tenir dans un équilibre momentané et double à la façon du vol, identité de deux fragments constitutifs remémorée extérieurement par une parité dans la consonance[10].

La rime est ici décrite en termes musicaux : elle assure un « accord final », et « deux fragments constitutifs » (deux vers) sont « remémorés » par une « parité dans la consonance » (une rime). Par-delà cette description formelle, Mallarmé est attentif à la valeur allégorique de la rime, ou à sa « loi mystérieuse ». Son rôle est social, elle a une « fonction de gardienne » et permet que les vers aillent « par deux », ou « à plusieurs ». « Là est la suprématie de modernes vers sur ceux antiques formant un tout et ne rimant pas », précise Mallarmé en note[11], en mettant en évidence la différence entre la versification rimée, pratiquée depuis le

---

7 Stéphane MALLARMÉ, *op. cit.*, p. 64.

8 Pour ces aspects, voir Pascal DURAND, *Mallarmé. Du sens des formes au sens des formalités*, Paris, Seuil, « Liber», 2008, p. 150 et s.

9 Patrick SUTER, « Crise de rime. Mallarmé et l'écologie de la culture », *in* Bertrand MARCHAL, Thierry ROGER & Jean-Luc STEINMETZ (dir.), *Spectres de Mallarmé*, Paris, Hermann, 2021, p. 55-69.

10 *Ibid.*, p. 201.

11 *Ibid*.

Moyen Âge, et la versification métrique de l'Antiquité grecque et romaine. La « parité dans la consonance » peut certes être établie par des phonèmes égaux d'un vers à l'autre (la consonance concerne d'abord en rhétorique l'« accord phonique des mots », et en second lieu seulement, en musique, l'« affinité de deux ou de plusieurs sons » [12]) ; quant à la « parité », elle évoque un « rapport d'égalité » [13] entre des êtres, ou un projet *politique* assurant la représentation de tous ainsi qu'un respect mutuel dans la diversité. La rime, en permettant l'accord, a « fonction [...] *d'empêcher qu'entre tous, un usurpe*, ou ne demeure péremptoirement ». Et Mallarmé met délicieusement en scène la voix outrée qui s'élèverait de l'assemblée des pairs contre quiconque refuserait l'accord : « En quelle pensée fabriqué celui-là ! » [14].

Ainsi la rime apparaît-elle comme un facilitateur et un idéal de sociabilité. En ayant pour fonction « d'empêcher qu'entre tous, *un* usurpe » — et par « un », dans ce contexte où ce pronom est détaché et ne renvoie pas de façon claire à un nom, entendons les multiples entités qu'il peut remplacer : un vers, un individu, un groupe, une classe sociale, un sexe, un parti, une race, une ethnie, une nation, une communauté religieuse, une civilisation, une culture, ou encore une espèce —, la rime est garante de la communauté, c'est-à-dire de la coexistence équilibrée de ses membres. Instaurant une « loi mystérieuse », elle permet une représentation à part égale dans l'entente commune.

En revanche, si le « un » usurpe, il peut se développer sans tenir compte de l'autre, se répétant à l'infini sous la forme du même (du même « un ») qui n'aura plus à chercher de parité avec d'autres. Mais alors, on le comprend, ce développement est précisément celui qui se met en place avec l'expansion du capitalisme au XIX[e] siècle, doublé du nationalisme – qui, chacun de leur côté, vont avancer sans aucunement tenir compte des lieux de vie dans lesquels ils vont s'établir, implantant ici des usines au bord de rivières dont tous les poissons disparaîtront en aval, accaparant en Inde ou en Afrique des surfaces énormes, au mépris aussi bien des spécificités de leurs écosystèmes que des populations locales – entre lesquelles sont volontairement créées des dissonances (des conflits) dans le but de les dominer plus facilement. Dans cette perspective, la *crise de vers* apparaît comme un écho tardif d'une évolution qui était déjà à l'œuvre depuis des dizaines d'années dans d'autres domaines, qui remonte au moins aux débuts de la révolution industrielle, et, en partie, aux phases antérieures de l'expansion

[12] *Trésor de la langue française*, art. « Consonance ».

[13] *Ibid.*, art. « Parité ».

[14] Stéphane MALLARMÉ, « Crise de vers », *op. cit.*, p. 201.

coloniale. Elle constitue le signe d'un nouvel état de la culture, en rupture très profonde avec la période qui précédait.

Cette rupture est du reste d'autant plus grande que ce défaut de résonance entre les éléments à la fois divers et proches, lié à la disparition de la rime, va se combiner avec la répétition tendant vers l'infini de l'« un », selon le principe d'expansion qu'évoquait Baudouin de Bodinat. Ainsi est nié ce qui était le garant de l'unité dans la diversité, et à une poétique de la rime – fondée à l'origine sur le rapprochement par homophonie d'éléments *divers* – succède ce qui apparaît comme une *antipoétique*, fondée sur la répétition du même.

Dans *Divagations*, les effets de cette antipoétique sur l'environnement se font sentir à plusieurs reprises, mais en particulier dans « Conflit », où un biotope singulier est mis en danger. Ce poème en prose évoque une « maison abandonnée », retrouvée avec « contentement », « chaque année verdissant l'escalier de pierres », « gage de retours fidèles » [15]. La maison de vacances à la campagne est décrite à la manière de ces lieux de refuge romantiques marqués par la régularité des cycles naturels. Le paysage était jusque-là « intact », retrouvé chaque année – comme revient la rime d'un vers à l'autre –, ouvrant à un « séjour chéri », lieu idyllique, écosystème préservé. Or, l'idylle est rompue par l'irruption d'« ouvriers » installant une « voie ferrée », suscitant l'« angoisse » du locuteur – qui hésite d'abord à se rendre sur les lieux, et qui, se ravisant, se mue presque en militant écologiste avant l'heure, décidant de « défendre [...] le local », de s'interposer pour préserver « un site précieux » [16].

Ce qui surgit, mettant en péril l'environnement, est le « progrès », sous la forme du chemin de fer, qui impose à « la terre » d'« être modifiée », et il est accompagné de nuisances liées au « verbe haut » et « dénué de gêne » des ouvriers, jusqu'à entraîner des effets sanitaires : « Je suis le malade des bruits et m'étonne que presque tout le monde répugne aux odeurs mauvaises, moins au cri » [17]. Voici donc une scène prototypique qui allait se répéter très souvent à l'heure industrielle, capitaliste et colonialiste, lorsque les habitants d'un territoire en sont non seulement expropriés, mais payent en plus au prix fort les externalités industrielles (ici la pollution sonore), jusqu'au déclenchement de maladies.

Ainsi le « calme » est-il rompu, pourtant « obligatoire » dans ce que Mallarmé nomme « une région d'échos ». On voit Mallarmé sensible ici aux qualités d'un écosystème – ou d'un « échosystème », dans lequel la notion d'écho désignerait métaphoriquement ce que les scientifiques appellent des « boucles de

[15] Stéphane MALLARMÉ, « Conflit », *op. cit.*, p. 106.
[16] *Ibid.*, p. 105.
[17] *Ibid.*

rétroaction négatives » (qui contribuent « à la régulation et à la stabilisation d'un système »)[18].

IV

Au-delà de cette destruction d'un biotope, c'est toute la culture telle qu'elle se développe à la fin du XIX[e] siècle, à l'époque de la rédaction des textes de *Divagations*, qui, dans ce livre, est perçue comme soumise à ce principe d'expansion. Les journaux ne présentent que des « dé*vers*oirs » – par quoi l'on peut comprendre « ce qui défait le *vers* », leur composition réitérant quotidiennement « toujours l'insupportable colonne qu'on s'y contente de distribuer, en dimensions de page, cent et cent fois »[19]. Et, surtout, la finance ne procède que par expansion du toujours même, par l'ajout de zéros à jamais semblables dont chacun signifie un décuplement – que Mallarmé interprète comme une multiplication de la vanité :

> L'énoncé, dans le réquisitoire, pendant un procès financier, laisse [...] froid. L'incapacité des chiffres, grandiloquents, à traduire, ici relève d'un cas ; on cherche, avec cet indice que, si un nombre se majore et recule, vers l'improbable, il inscrit plus de zéros : signifiant que son total équivaut spirituellement à rien, presque[20].

À l'acte de la finance qui accumule les zéros, Mallarmé oppose le travail de l'« écrivain », chez qui le « don se produit » « d'amonceler la clarté radieuse avec des mots qu'il profère comme ceux de Vérité et de Beauté »[21]. De même, dans « Le Livre, instrument spirituel », il avait indiqué que le miracle de la combinatoire des lettres primait sur celui de la multiplication du journal[22]. Or, ces multiplications tant de l'or que des exemplaires de journaux correspondent à un principe d'expansion infinie et manifestent la supériorité de l'esprit humain devenant « maître et possesseur de la nature » – selon le mot d'ordre de Descartes qui est

---

[18] Dominique BOURG & Alain PAPAUX (dir.), *Dictionnaire de la pensée écologique*, Paris, PUF, 2015, p. 103-108.

[19] « Le Livre, instrument spirituel », *in* Stéphane MALLARMÉ, *op. cit.*, p. 225. Je souligne le *vers* dans le « déversoir », auquel Mallarmé compare les colonnes de journaux ou de pages en prose.

[20] « Or », *Divagations*, *in* Stéphane MALLARMÉ, *op. cit.*, p. 245.

[21] *Ibid.*

[22] *Ibid.*, p. 225.

aussi celui de l'ontologie naturaliste telle que l'a décrite Philippe Descola[23]. En revanche, la *combinatoire* des Lettres, qui, dans la poésie, a pour visée d'établir des rimes et des consonances, peut être mise en relation avec l'*analogisme* – dont la fonction était de réduire les différences dans le chaos apparent du monde[24].

Et sans doute, dira-t-on, au XIX^e^ siècle, la rupture qu'avait représentée l'émergence du naturalisme était depuis longtemps consommée, la science ayant désormais triomphé. Mais si l'objection est recevable, ce triomphe n'était encore que partiel et n'affectait pour l'instant que certains domaines. Par exemple, l'importance encore accordée à la symétrie dans l'architecture et l'urbanisme au XIX^e^ siècle est une indication que, dans ce domaine, malgré la mise en place de la ville Haussmannienne, ni la Révolution ni le naturalisme n'ont encore pleinement triomphé. En effet, la symétrie, qui a constitué de l'Antiquité à l'âge classique, en passant par le Moyen Âge, un principe architectural de première importance, et qui met en rapport des éléments divers qui se font écho, apparaît comme un équivalent de la rime dans le poème, qui établit des relations entre des mots divers. Une telle pratique s'oppose à la juxtaposition d'éléments identiques qui sera prônée par Le Corbusier lorsqu'il fera l'éloge de l'utilisation d'éléments préfabriqués de manière industrielle, selon une logique de simple répétition du *même* qui prend le pas sur la symétrie[25]. Si la *crise de rime* à laquelle est attentif Mallarmé est si importante, c'est qu'elle manifeste, en dernière analyse, une rupture entre deux ontologies (au sens de Descola), et qu'elle est par conséquent le signe d'une évolution anthropologique majeure dans le destin des sociétés européennes. La symétrie et la rime tendent à établir des analogies entre les éléments divers et apparaissent comme des techniques privilégiées de l'ontologie *analogiste*, alors que la répétition du *même* est liée à la fabrication en série, technique privilégiée dans l'ontologie naturaliste dans laquelle prévaut la relation de *production*[26].

---

[23] Philippe DESCOLA, *Par-delà nature et culture*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque des sciences humaines », 2005, p. 241 et s.

[24] *Ibid.*, p. 281 et s. Voir aussi Philippe DESCOLA, *Les Formes du visible. Une anthropologie de la figuration*, Paris, Seuil, « Les livres du nouveau monde », 2022, p. 297 et s.

[25] LE CORBUSIER, *Vers une architecture*, Paris, Crès et Cie, 1924, p. 103 et s., et p. 193.

[26] Philippe DESCOLA, *Par-delà nature et culture*, *op. cit.*, p. 540 et s.

V

Ainsi donc le principe d'expansion se substitue-t-il à un principe de consonance et de parité entre les éléments divers ; et, pour mieux nous en rendre compte, il faudrait avoir le temps d'examiner comment, à l'époque médiévale – dont Jacques le Goff a montré qu'à certains égards elle s'est prolongée jusqu'au XIX[e] siècle[27] – des techniques, équivalentes de ce qu'était la rime pour la poésie, étaient utilisées dans tous les domaines de la culture, qui étaient ainsi mis en résonance les uns avec les autres. Il suffirait de penser ici aux vitraux, aux mosaïques ou aux murs médiévaux, qui, assemblés avec des éléments uniques et divers, forment pourtant tous des unités, lesquelles agissent elles-mêmes en correspondance avec la musique polyphonique de l'époque, qui réunit des voix pourtant singulières les unes par rapport aux autres.

Dans la civilisation moderne, l'*expansion* a au contraire lieu sans égard pour la diversité, l'usurpation avançant désormais sans le moindre scrupule, et sans tenir compte de ses conséquences sur l'environnement. On pourrait le montrer dans de nombreux domaines, mais celui qui a immédiatement frappé les esprits au début de la Révolution industrielle a été la dégradation des milieux de vie. Dans *La Contamination du monde. Une histoire des pollutions à l'âge industriel*, François Jarrige et Thomas le Roux ont montré comment l'avènement de la chimie et de l'industrialisation a entraîné une dérégulation des lois de l'Ancien Régime, avec pour conséquence le caractère désormais acceptable des désastres écologiques entraînant la mort de biotopes de plus en plus nombreux. Par exemple, les acides ont été présentés comme des purificateurs[28], rendant par là même nulles et non avenues les plaintes dénonçant la mort de rivières qu'ils avaient contaminées, ou leurs effets dévastateurs sur les cultures[29]. Dans d'autres cas, l'inéluctabilité des pollutions a entraîné les déplacements de l'industrie vers des banlieues toujours plus lointaines, entraînant à son tour la destruction de biotopes de plus en plus nombreux dans ce qui était naguère des campagnes.

---

[27] Jacques Le Goff, « Mon Moyen Âge va de la fin du II[e] siècle jusqu'au XIX[e] siècle », *Journal du CNRS*, décembre 1991. Voir aussi Jacques Le Goff, *Faut-il vraiment découper l'histoire en tranches*, Paris, Seuil, « La librairie du XXI[e] siècle », 2014.

[28] Voir François Jarrige & Thomas le Roux, *La Contamination du monde. Une histoire des pollutions à l'âge industriel*, Paris, Seuil, « L'Univers historique », 2017, p. 80.

[29] *Ibid.*, p. 128.

VI

Quant au principe d'expansion par la répétition du même, il unifie désormais toute la modernité industrielle et machinale. En agriculture, il préside à l'occupation de l'espace, avec la répétition sur des milliers de kilomètres de champs aux formes semblables, où sont pratiquées des monocultures basées sur l'utilisation de pesticides, réduisant à l'extrême la biodiversité dans les surfaces cultivées, le tout menant à l'anéantissement presque total des biotopes antérieurs – des forêts ayant été abattues, alors que les rivières et les étangs sont désormais pollués ou asséchés. En architecture, l'utilisation de modules standardisés permet l'extension de la barre d'immeuble constituée de cellules semblables, ainsi que sa démultiplication toujours plus lointaine autour des villes. Dans le domaine industriel, la chaîne de montage mène à la production d'objets identiques qui devront ensuite conquérir des marchés et rappeler sans cesse leur présence dans des espaces toujours plus standardisés et prêts à les accueillir. Et le produit emblématique des chaînes de montage, l'automobile, rend possible l'extension spectaculaire des banlieues, avec la construction de pavillons ou de maisons standardisées sur des centaines de kilomètres – les écosystèmes qui se trouvaient à leur emplacement disparaissant sous les coups de boutoir de la progression du semblable.

En amont de la production industrielle, les mines à ciel ouvert mises en service pour l'extraction d'un seul élément, d'une seule énergie fossile ou d'un seul minerai, rendent les paysages lunaires, et donc sans la moindre vie, tandis que les écosystèmes situés sous les bassins miniers sont très fortement perturbés par les pollutions. En aval de la production industrielle, la publicité fonctionne par la répétition des toujours mêmes slogans, pour introduire les produits standardisés dans la sphère privée (par exemple les célèbres Campbell's Soup qu'a mises en évidence Andy Warhol). Quant à l'économie, comme l'avait déjà montré Marx dans *Le capital*, elle est fondée tout entière sur l'accumulation illimitée du toujours même, c'est-à-dire de la monnaie, devenue valeur d'échange permettant de transformer en *même* toute la diversité du monde – monnaie qui n'a plus le moindre lien ni avec les éléments qui ont permis sa production, ni avec les effets qui résultent de son emploi.

Et croirait-on qu'il y ait au moins, quelque part, des secteurs préservés de ce mouvement antipoétique écocidaire ? Même la sphère artistique est conquise par ce paradigme de l'expansion, la techno ou le rap procédant par la répétition du toujours même coup de batterie produit par une boîte à rythmes, diffusée dans les magasins de fringues pour encourager la diffusion de produits de masse

standardisés, avec en amont les cultures cotonnières ou les tanneries – et leurs conséquences catastrophiques dans leurs lieux de production[30].

Et cette culture de l'expansion, fondée sur l'usurpation par l'Un et la diffusion sans limite du même, sans doute a-t-elle atteint un nouveau paroxysme avec le numérique, qui, en particulier, permet à de simples créateurs d'*app* de s'emparer de marchés entiers autrefois gérés aux niveaux locaux, et de déstructurer ainsi à distance les habitudes des lieux de vie les plus divers – et ceci indépendamment même de l'impact du numérique en amont et en aval de son cycle de production et d'activité.

VII

En même temps, comme un mouvement contradictoire, émerge de façon de plus en plus nette un nouveau principe de fondation de toute la culture, selon lequel les créations de projets – quels qu'ils soient – impliquent la prise en compte de leurs conséquences. Dans cette perspective, la planification de la production vise à éviter les effets pervers qui peuvent en résulter, et à favoriser au contraire ses impacts vertueux sur l'environnement – pour réduire la pression exercée sur la terre, l'air ou l'eau. De tels projets se caractérisent par une volonté de lutter contre les externalités négatives en préservant les systèmes et en favorisant leurs interrelations. Ils se développent dans l'économie circulaire, l'arborisation des villes, la construction d'écoquartiers, l'agriculture biologique ou la permaculture, la renaturalisation de biotopes, la finance durable, l'établissement de nouvelles normes comptables extra-financières prenant en charge l'impact environnemental des sociétés – c'est-à-dire dans tout cet ensemble que nous nommons aujourd'hui la *transition écologique*. Or, on le comprend, le principe qui vise à cette transition repose à nouveau sur un sens certain de la rime – et l'on peut décrire comme des rimes d'un nouveau genre les relations vertueuses désormais recherchées entre les différents pans de la biosphère et les activités humaines.

C'est que, comme le montre l'actuelle progression des désastres écologiques à l'échelle de la planète, le langage actuel de la société reste celui de l'usurpation. Or, pour en sortir, il faudrait réinventer les institutions mêmes, établir des lois et

[30] Il suffisait pour se convaincre de la vigueur de ce paradigme de voir, le 13 février 2022, le spectacle produit à la mi-temps du Super-Bowl par Dr. Dre, avec Snoop Dogg, Eminem, Mary J. Blige, Kendrick Lamar et 50 Cent, pour assister à un condensé spectaculaire de cette culture de l'expansion, avec un décor formé de trois maisons semblables, devant et derrière lesquelles étaient parquées les mêmes voitures américaines, placées sur un sol immense formant apparemment un patchwork de champs type Midwest, chacun d'entre eux contenant des vues aériennes urbaines de quartiers « type Los Angeles ».

un cadre juridique décourageant véritablement l'usurpation[31]. Par exemple, comme le réclament de nombreuses associations et organisations non gouvernementales, les crimes écologiques devraient être poursuivis d'office, et les peines devraient être véritablement dissuasives.

Un autre pan concerne la monnaie. Des systèmes de double comptabilité sont actuellement en voie de constitution pour les entreprises, mais nous pourrions imaginer un système monétaire fondé sur un double prix, l'un déterminé par le marché et relatif au travail nécessaire pour sa production et sa diffusion, l'autre qui correspondrait à l'impact (positif ou négatif) du produit échangé sur la biosphère, et qui serait donc un *prix écologique*. Un prix élevé pour les coûts à payer par la biosphère renchérirait immédiatement le prix du marché, et les faillites provoquées du côté de la biosphère entraîneraient immédiatement des faillites du côté du marché. Pour autant, il ne s'agirait pas d'une simple taxe ajoutée à un prix, mais de deux systèmes obligatoirement complémentaires, et cependant tout à fait indépendants l'un de l'autre. Dans cette perspective, il existerait logiquement des échanges qui auraient un impact positif sur la biosphère, qui seraient redistribués aux producteurs vertueux, et qui se traduiraient par une baisse du prix du marché. Ainsi, par l'obligation d'opérer pour chaque échange une double transaction, serait découragé à la racine le désir d'usurpation. Ne pouvant plus être cachés, les coûts sur le dos de la biosphère ne pourraient plus être portés impunément ; et il n'y aurait plus aucun intérêt à les porter, car ce seraient les échanges vertueux qui seraient récompensés. C'est ce qui différencierait ce système des systèmes de taxes, largement décriés parce qu'ils apparaissent comme uniquement punitifs.

Ce système monétaire double, nous pourrions l'appeler la Rime, et, contre l'antipoétique de l'écocide, nous payerions ainsi constamment en monnaie, mais aussi en RIMES – dont l'acronyme en français signifierait : « Résonance Incontournable entre les Milieux, les Échanges et les Systèmes ». Les comptes « monnaie » et « rimes » devraient être à jour, et il serait ainsi impossible d'échapper à la construction de rimes entre l'économie et le monde[32].

---

[31] Sur la nécessaire prise en compte du niveau institutionnel pour le développement d'une société écologique, voir entre autres Philippe DESCOLA & Alessandro PIGNOCCHI, *Ethnographies des mondes à venir*, Paris, Seuil, « Anthropocène », 2022, p. 86 *passim*.

[32] Ces propositions ont un caractère programmatique, et elles demanderaient par la suite à être minutieusement développées, en précisant les instances chargées de mettre en place le système des « Rimes » et les critères qui y présideraient. Ce sera l'objet d'un travail ultérieur.
Certains éléments développés dans les pages de cet article ont été élaborés dans le cadre de publications antérieures, mais l'argumentation d'ensemble est neuve. Voir Patrick SUTER, « Poétique de la vulnérabilité : Baudouin de Bodinat », *Dire et lire les vulnérabilités contemporaines*, dir. par Marie-Hélène BOBLET & Anne GOURIO, *ELFe XX – XXI – Études*

Bibliographie

BODINAT, Baudouin de, *La Vie sur terre. Réflexions sur le peu d'avenir que contient le temps où nous sommes*, t. 1 (1996) et t. 2 (1999), suivis de deux notes additionnelles, Saint-Front-sur-Nizonne, Encyclopédie des Nuisances, 2008.

BODINAT, Baudouin de, *Au fond de la couche gazeuse,* Paris, Fario, 2015.

BOURG, Dominique & PAPAUX, Alain (dir.), *Dictionnaire de la pensée écologique*, Paris, PUF, 2015.

DEBORD, Guy, *Œuvres*, éd. de Jean-Louis RANÇON en collaboration avec Alice DEBORD, préface et introductions de Vincent KAUFMANN, Paris, Gallimard, « Quarto », 2006.

DESCOLA, Philippe*, Par-delà nature et culture*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque des sciences humaines », 2005.

DESCOLA, Philippe, *Les Formes du visible. Une anthropologie de la figuration*, Paris, Seuil, « Les livres du nouveau monde », 2022.

DESCOLA, Philippe & PIGNOCCHI, Alessandro, *Ethnographies des mondes à venir*, Paris, Seuil, « Anthropocène », 2022.

Dr. Dre, Snoop Dogg, Eminem, Mary J. Blige, Kendrick Lamar & 50 Cent FULL, « Superbowl Halftime Show », 13 février 2022, URL : https://www.youtube.com/watch?v=gdsUKphmB3Y [consulté le 27 mars 2023].

LE CORBUSIER, *Vers une architecture*, Paris, Crès et Cie, 1924.

LE GOFF, Jacques, « Mon Moyen Âge va de la fin du IIe siècle jusqu'au XIXe siècle », *Journal du CNRS*, décembre 1991.

LE GOFF, Jacques, *Faut-il vraiment découper l'histoire en tranches*, Paris, Seuil, « La librairie du XXIe siècle », 2014.

MALLARMÉ, Stéphane, *Œuvres complètes*, t. 2, éd. de Bertrand MARCHAL, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2003.

MARX, Karl, *Das Kapital*, Hamburg, Meissner, 1890.

---

de la littérature française des XXe et XXIe siècles, no 9, 2020, URL : https://journals.openedition.org/elfe/2443 ; « Crise de rime. Mallarmé et l'écologie de la culture », *in* Bertrand MARCHAL, Thierry ROGER & Jean-Luc STEINMETZ (dir.), *Spectres de Mallarmé*, Paris, Hermann, 2021, p. 55-69 ; « Crise et poétique de l'air à la lumière de l'exigence situationniste », *L'Air des livres*, *Respirations, inspirations*, dossier dir. par Thierry ROGER, *Publications numériques du CÉRÉdI, « Les Carnets du vivant »*, 2024, URL : http://publis-shs.univrouen.fr/ceredi/index.php?id=1570.

SNYDER, Timothy, *Terres noires. L'Holocauste, et pourquoi il peut se répéter*, trad. de l'anglais par Pierre-Emmanuel Dauzat, Paris, Gallimard, « Bibliothèque des histoires », 2016 [*Black Earth. The Holocaust as History and Warning*, London, The Bodley Head, 2015].

SUTER, Patrick, « Crise et poétique de l'air à la lumière de l'exigence situationniste », *L'Air des livres*, *Respirations, inspirations*, dossier dirigé par Thierry ROGER, *Publications numériques du CÉRÉdI, « Les Carnets du vivant »*, 2024, URL : http://publis-shs.univ-rouen.fr/ceredi/index.php?id=1570, DOI : 10.48350/194101

SUTER, Patrick, « Poétique de la vulnérabilité : Baudouin de Bodinat », *Dire et lire les vulnérabilités contemporaines*, dir. par Marie-Hélène BOBLET & Anne GOURIO, *ELFe XX – XXI – Études de la littérature française des XX^e^ et XXI^e^ siècles*, n° 9, 2020, URL : https://journals.openedition.org/elfe/2443.

SUTER, Patrick, « Crise de rime. Mallarmé et l'écologie de la culture », *in* MARCHAL, Bertrand, ROGER, Thierry & STEINMETZ, Jean-Luc (dir.), *Spectres de Mallarmé*, Paris, Hermann, 2021, p. 55-69.

5

Littérature et lutte environnementale

Pierre Schoentjes

RÉSUMÉ : S'appuyant sur ses travaux en écopoétique, Pierre Schoentjes interroge ici la manière dont la littérature de fiction met en scène la violence envers les personnes, justifiée par les figures de militants au nom de la cause environnementale. Posant des textes des années 50-70 en regard de la production romanesque de l'extrême contemporain (2022), il montre que les écrivaines et les romanciers d'aujourd'hui refusent de cautionner la violence envers des personnes, que certains de leurs prédécesseurs assumaient. Sous réserve d'un inventaire plus complet, il ressort au terme de l'analyse que la fiction contemporaine voit dans le suicide des militants la limite extrême de l'engagement pour l'environnement.
MOTS CLÉS : Écopoétique, violence, animaux, militantisme, écologie.

ABSTRACT: Drawing on his work in French ecopoetics, Pierre Schoentjes examines the way in which fictional literature deals with violence against people which is justified by the eco-friendly characters in the name of an environmental cause. By comparing texts from the 1950s and 1970s with the novelistic production of the Contemporary Extreme (2022), he shows that today's writers refuse to condone the violence against people that some of their predecessors did. Subject to a more complete review of recent fiction, the critic posits at the end of his analysis that contemporary fiction sees in the suicide of militants the extreme limit of commitment in environmental engagement.
KEYWORDS: French ecopoetics, violence, animals, activism, ecology.

Légitimité de la cause environnementale

La problématique de la lutte environnementale telle qu'elle est représentée dans la fiction reste largement un angle aveugle de la critique. La littérature elle-même ne s'est d'ailleurs mise que tardivement à s'intéresser aux questions écologiques, et ce alors même qu'autour d'autres enjeux de société, elle a été à l'avant-garde. Il est inutile de rappeler que dans le domaine de l'émancipation sociale, les écrivains ont joué un rôle moteur, que ce soit à travers leurs écrits ou dans des prises de positions publiques. L'importance de cet engagement se vérifie encore par la participation d'Annie Ernaux, qui venait d'être couronnée par le Prix

Nobel de littérature, à la manifestation du 16 octobre 2022 contre la flambée du coût de la vie, lancée à l'initiative de Jean-Luc Mélenchon.

Des prises de positions symboliquement aussi fortes ne sont pas encore visibles dans le domaine environnemental, même si un nombre toujours croissant d'écrivaines et d'écrivains expriment leur souci pour ces enjeux, sur toile de fond d'un changement climatique dont les conséquences n'échappent plus à personne. En France, et pour des raisons qui remontent aux années Sartre, voire à celles du Front Populaire, c'est le militantisme social qui est traditionnellement légitime. Pendant très longtemps, et jusque dans la première décennie du XXIe siècle, l'engagement écologique ne l'était guère et il pouvait même être victime d'une ironie quelque peu condescendante. Sa légitimité n'allait même pas de soi dans les années 1970, quand le souci du futur de la Planète s'imposait pourtant auprès d'une petite partie de la gauche, sur toile de fond de pacifisme, de marées noires et de lutte contre le nucléaire, civil et militaire. Pour une autre partie – majoritaire – de la gauche, productiviste, soucieuse à juste titre du sort des ouvriers dans l'industrie française, les questions environnementales demeuraient accessoires.

Il existe donc une situation spécifique à la France, différente de celle que l'on observe dans les pays du Nord de l'Europe ou aux États Unis par exemple. La social-démocratie en Allemagne, aux Pays-Bas ou en Belgique a permis l'éclosion d'une écologie plus largement soutenue par les jeunes des classes moyennes. Aux États Unis, les années soixante-dix, celles de la contestation, avaient été marquées par le fort engagement de certains écrivains en faveur de l'environnement. L'opposition aux barrages, à la déforestation, à l'exploitation de mines à ciel ouvert et aux injustices environnementales ont conduit à des actions qui ont été thématisées par la littérature, *fiction* et *non-fiction* confondues. Edward Abbey, par exemple, a mis en scène un militantisme particulièrement actif dans son célèbre *Gang de la clé à molette* (1975), ouvrage prônant le sabotage écologique. L'imaginaire de cette fiction avait permis de penser comment l'action, à l'occasion violente, en faveur de la protection de la nature pouvait préserver l'humanité du processus *écocidaire* et autodestructeur qu'enclenchait la course effrénée au profit. On aurait du mal à trouver dans la France des années 1970 un roman similaire et jouissant de la même visibilité.

Militants contre braconniers

Je me concentrerai ici sur la lutte en faveur de l'environnement telle qu'elle s'exprime dans la littérature française, sans volonté d'exhaustivité mais en effectuant quelques sondages. Sans m'y restreindre, je privilégierai des textes qui interrogent les modes d'action de ceux qui entendent prendre la défense des

animaux en recourant à la violence non seulement envers les biens mais encore à l'encontre de personnes. Un certain nombre de repères, forcément limités dans le cadre qui est le nôtre, devraient nous permettre de prendre la mesure de la manière dont cette question a été problématisée.

La première balise est bien connue : il s'agit du célèbre roman de Romain Gary, *Les Racines du ciel* (1956), qui se déroule en Afrique, met en scène l'action pour la défense de la nature en général, et des éléphants en particulier. Morel – le protagoniste principal – et Minna – qui le seconde – œuvrent pour la défense des éléphants parce que, à l'époque où Morel avait été prisonnier de guerre dans un camp en Allemagne, il avait tenu bon en imaginant la liberté dont jouissaient ces pachydermes. L'*image* l'ayant aidé psychologiquement à soutenir l'épreuve de la captivité, il va, dans l'après-guerre, s'engager *dans le réel* en faveur de cette cause. Quelle forme prend cet engagement ? Elle ne diffère d'abord en rien de ce que font aujourd'hui encore les écologistes. Il sensibilise ses interlocuteurs, rédige des manifestes, lance des pétitions, tout cela de manière totalement pacifique. Mais il se rend très vite compte que même si ses actions suscitent certaines sympathies, beaucoup de monde reste totalement indifférent. La situation des éléphants ne s'améliore pas, et lorsqu'il comprend la faible portée de son action, il n'hésite pas à recourir à la violence. Violence mesurée, mais aux conséquences potentiellement graves : son tir en vient à blesser l'un des chasseurs les plus actifs de la région.

Avec le roman de Gary, qui problématise en parallèle l'action d'indépendantistes faisant trafic de l'ivoire des éléphants pour soutenir leur cause, l'on se situe dix ans après la fin de la Seconde Guerre mondiale. C'est une époque où le recours à la violence physique pour défendre un but noble apparaissait encore légitime au plus grand nombre. Dans des années où le combat contre le colonisateur justifiait que l'on tue les Occidentaux, la valeur relative de la vie d'un éléphant se pensait d'ailleurs selon une échelle de valeurs qui n'est pas celle que nous manions aujourd'hui.

Cet arrêt sur *Les Racines du ciel* permet de pointer le fait que les années cinquante ne posaient pas encore, dans le contexte colonial non plus, la question des rapports entre injustice environnementale et injustice sociale en des termes qui sont les nôtres aujourd'hui. La destruction massive de la nature et le mépris des populations autochtones peuvent certes historiquement aller de pair : dans *Ecocriticism*, Greg Garrard rappelle ainsi que dans le cas des Indiens des plaines en Amérique du Nord ou des aborigènes de la Tasmanie, le lien entre génocide et écocide est avéré. Mais il signale aussi qu'il n'a pas été rare que des Européens aisés se concentrent, comme c'est le cas de Morel, « sur la préservation de la nature sauvage et des animaux charismatiques », tandis que les autochtones pauvres se montrent « plus préoccupés par les déchets toxiques et l'appropriation

néocoloniale des ressources »[1]. La politique environnementale, récente aussi, illustre que les Occidentaux sont prompts à défendre notamment en Afrique une nature… qu'ils ne cessent de détruire chez eux. Cette situation, paradoxale en apparence seulement et qui tient en réalité à des exigences de confort toujours accrues, a parfaitement été mise en lumière par Guillaume Blanc. Dans *L'Invention du colonialisme vert* (2020), il rappelle comment les grandes agences internationales forcent la « naturalisation » de l'Afrique, et donc sa « déshumanisation » : « mettre des territoires en parc, y interdire l'agriculture, exclure les hommes, faire disparaître leurs champs et leurs pâturages pour créer un monde prétendument naturel, où l'homme n'est pas »[2]. Des mesures que personne ne chercherait à imposer en Europe où les autorités comme les mouvements environnementalistes mettent en avant l'idéal d'une interaction harmonieuse entre les hommes et la nature.

La seconde balise est beaucoup moins visible et ne s'aperçoit qu'à l'occasion d'une exploration approfondie du champ. Elle prend la forme d'un roman de Pierre Pelot, un polygraphe dont l'œuvre couvre un éventail allant de la fiction préhistorique à des romans centrés sur sa région, les Vosges, en passant par la littérature de jeunesse. Son lectorat a toujours été important, même si, n'ayant jamais accédé au canon, il compte peu de lecteurs dans le monde académique. Parmi les livres qu'il consacre à sa région se détache *Les Canards boiteux*[3]. Le roman se déroule au milieu des années 1970 et met en scène les « canards boiteux », des jeunes que leurs détracteurs « nés quelque part » appelaient volontiers « margibouseux » : des anciens citadins qui ont effectué le « retour à la terre », même si de *retour*, il était en réalité rarement question pour ces filles et ces garçons issus de la classe moyenne des villes. L'univers de ceux qu'on allait appeler néo-ruraux, installés dans un environnement naturel qu'ils apprécient par-dessus tout, est perturbé lorsque des braconniers – allemands, de surcroît, ce qui augmente l'antipathie qu'ils suscitent – viennent dénicher des faucons pèlerins pour en faire commerce. Le rapace est déjà menacé à l'époque, et sa protection suscite un engagement à la mesure du symbole qu'il représente.

Sans entrer ici dans les détails de l'histoire, la confrontation entre les « locaux » et les « étrangers » escalade de confrontations verbales en menaces physiques jusqu'au moment où les deux militants, protagonistes du roman, disposent des pièges à loups sur la colline que les braconniers doivent traverser pour atteindre les falaises où nichent les rapaces. Les Allemands s'y prendront les

---

1 Greg GARRARD, *Ecocriticism*, New York, Routledge, 2004, p. 194 [je traduis – PS].

2 Guillaume BLANC, *L'Invention du colonialisme vert. Pour en finir avec le mythe de l'Éden africain*, Paris, Flammarion, 2020, p. 16.

3 Pierre PELOT, *Les Canards boiteux*, Paris, Éditions G.P., 1979.

pieds, des coups de feu seront échangés et, au plus fort de la lutte, un braconnier, quelque peu « aidé » par l'un des militants, tombe de la falaise et se tue.

À vingt ans d'intervalle, Gary et Pelot mettent ainsi en scène, sur toile de fond de la protection des animaux, des héros qui n'hésitent pas à prendre les armes et à exercer une violence physique envers leurs opposants. S'ajoute à cela qu'aucun des deux romanciers ne condamne l'action de leurs personnages ; ceux-ci continuent au contraire de jouir de toute la sympathie de leur créateur, comme des lecteurs du reste.

L'on ne croira évidemment pas pour autant que l'écologie de l'époque aurait prôné la légitimité de la violence. Au contraire : héritière du pacifisme et des engagements en faveur des droits civiques, c'est toujours la non-violence qui a été mise en avant. En règle générale, c'est d'ailleurs contre les écologistes que la violence s'exerce, comme le montre le sort que ceux-ci subissent lorsqu'ils entravent les intérêts économique et politique des États. On le vérifie jusque dans nos démocraties européennes avec en 1985 la destruction du *Rainbow Warrior*, autorisée par François Mitterrand.

La violence réelle exercée contre les militants écologistes n'a pas empêché que le roman, il y a une trentaine d'années encore, faisait volontiers le portrait d'écologistes extrêmes comme autant de dangereux fanatiques. Et ce, dans le sillage d'une pensée hostile à l'écologie supposée profonde, dont on trouve l'expression dans Le *Nouvel Ordre écologique* (1992), qui pointait dans la direction d'un « fascisme vert ». Je n'aborderai pas ici le champ des thrillers qui basent leurs intrigues sur la menace que représentent des terroristes déterminés aux pires actions, mais il n'en manque pas. Le personnage de l'écoterroriste est régulièrement venu prendre la place qu'occupait pendant la guerre froide celui du Russe soucieux d'exercer sa domination sur le monde.

Hors littérature de genre, des positions caricaturant la pensée de la *deep ecology* s'expriment dans *Le Parfum d'Adam* (2007) de Jean-Christophe Ruffin. Sa fiction ne fait rien de moins que de transformer des écologistes en terroristes qui entendent mettre fin à la surpopulation en sacrifiant les habitants des pays les plus défavorisés. Le scénario catastrophe, qui prend appui sur la figure de Paul Watson – militant des mers qui s'interpose physiquement pour protéger les baleines –, caricature les positions des environnementalistes et invite les lecteurs à un amalgame qui jette la suspicion sur l'ensemble de l'écologie, au-delà d'actions violentes dont la légitimité pourrait être mise en cause par certains. Dans les mêmes années, une hostilité semblable envers l'écologie se lisait aussi chez Iegor Gran dans *L'Écologie en bas de chez moi* (2011), qui est une véritable charge contre l'écologie. L'écrivain, pourtant marqué à gauche, adopte dans ce récit la position d'un esthète

supérieur qui, au nom de l'art, donne voix à un mépris pour l'engagement des environnementalistes.

Ce que nous devons aux animaux

Il est intéressant de noter que dans les très nombreux romans qui abordent la problématique de l'alimentation carnée, de *180 jours* (2013) d'Isabelle Sorente à *Deux kilos deux* de Gil Bartholeyns (2019) en passant par *Défaite des maîtres et possesseurs* de Vincent Ménage (2016) ou *Règne animal* (2016) de Jean-Baptiste Del Amo, la thématique des actions violentes, menées pour libérer par exemple des animaux de laboratoire, ne s'est jamais imposée. Ces romans, souvent très documentés, choisissent en règle générale de se centrer sur les conditions de vie et de mort misérables que l'élevage industriel fait subir aux animaux[4]. Le roman de Lucie Rico, *Le Chant du poulet sous vide* (2020), qui renouvelle le genre en l'abordant sur le ton de l'ironie, n'accorde pas davantage d'attention à une violence qui s'exercerait en faveur de la protection des poulets. L'interrogation éthique dont l'ensemble de ces textes sont porteurs, et qui est centrale aussi dans la philosophie contemporaine, comme l'illustre le rayonnement de thèses d'un Peter Singer[5], met l'accent sur les souffrances subies par les bêtes d'élevage, mais n'interroge pas l'action des plus militants parmi les défenseurs des droits des animaux.

La situation est légèrement différente quand on se tourne vers les textes qui se centrent sur les bêtes sauvages, dont la France offre moins d'exemples dans la mesure où la nature y est domestiquée depuis le Moyen Âge. Le retour du loup, qui fait d'ailleurs l'objet d'une forte opposition, ne suffit pas à récréer un univers sauvage dans lequel situer un roman. Mais la question de la violence exercée par l'homme envers des animaux sauvages s'est invitée par un détour géographique dans *La Guérilla des animaux* (2018) de Camille Brunel. Ce roman s'ouvre sur une scène où le personnage central, qui assiste à la mise à mort d'une tigresse venant de mettre bas, tue les braconniers responsables. Le roman s'attache ensuite à la dérive meurtrière du couple de protagonistes qui n'hésite pas à venger les animaux en éliminant les hommes. La perspective de ce roman, qui se situe dans un futur proche, n'est pas réaliste, mais il n'en demeure pas moins que Brunel entend créer

[4] Sur cette problématique qui a accompagné la montée en puissance des études animales en France, on lira notamment : Anne SIMON, *Une Bête entre les lignes. Essai de zoopoétique*, Marseille, Wildproject, 2021.

[5] Voir Peter SINGER, *La Libération animale*, trad. de l'anglais par Louise Rousselle, Paris, Payot, « Essais », 2012 [1975].

le malaise en faisant des bourreaux habituels des animaux les victimes de héros dont il s'efforce de brosser les traits en leur gardant une certaine sympathie.

Cette perspective avait rarement été suivie. Un des rares textes littéraires ayant mis en scène la nécessaire protection de la faune sauvage, *L'Adieu au Tigre* (1979) d'Armand Farrachi, adoptait la perspective plus traditionnelle d'une enquête dans les livres et sur le terrain, en Inde. Si l'on sent chez l'auteur une violence rentrée devant le massacre de ces grands félins, il n'appelle jamais au meurtre mais rend poignante la disparition du tigre dans des pages qui jouent du motif ancien du *ubi sunt* pour montrer que les tigres ne sont plus. Ces félins n'ont plus de « lieu », puisqu'ils ont été largement exterminés et que l'espèce elle-même est dorénavant menacée de disparition. Farrachi, qui entretient une attitude critique également envers la science, à laquelle il reproche d'avoir trop souvent été au service exclusif de l'intérêt humain en délaissant le sort des animaux[6], aurait sans aucun doute trouvé à redire aux diaporamas animaliers du Musée d'histoire naturelle de Berne. Les vitrines du Musée exposent en effet la fameuse collection de Bernhard von Wattenwyl, un aristocrate parti avec sa fille en expédition de chasse au Kenya et en Ouganda en 1923-1924[7]. Le duo a ramené de ses voyages environ 150 exemplaires de la grande faune afin de permettre aux Suisses, qui contrairement aux Européens ne possédaient pas de colonies, de se familiariser avec l'univers de la nature en Afrique. L'histoire naturelle, dont la pratique a pendant longtemps reposé sur la collecte, n'est pas exempte de responsabilités dans le malheur des bêtes. La disposition actuelle des collections du musée, qui s'efforce d'intégrer notre sensibilité plus respectueuse de la vie des bêtes, illustre d'ailleurs à travers un détail une problématique à laquelle Farrachi se montrait sensible : le braconnage. La corne du rhinocéros naturalisé a été remplacée par une réplique en bois de crainte que des indélicats ne s'en emparent afin de la commercialiser sous forme de poudre aux vertus supposément aphrodisiaques. La précaution n'est pas vaine quand on sait qu'il est arrivé que dans des zoos, des criminels sectionnent les cornes des bêtes vivantes à la tronçonneuse.

L'Adieu au tigre, condamnation violente du massacre de la grande faune, était passé complètement inaperçu de la critique littéraire lors de sa parution. C'est du côté seulement des environnementalistes que cet écrivain pourtant littérairement exigeant a joui d'une visibilité certaine. Son engagement ne s'est

---

[6] Voir Pierre SCHOENTJES, « Au tigre ! Ô tigre… : Écrire la disparition », *in* Sara BUEKENS, Riccardo BARONTINI & Pierre SCHOENTJES (éd.), *L'Horizon écologique des fictions contemporaines*, Genève, Droz, 2021, p. 195-212.

[7] Sur le détail de ces safaris et les dioramas qui ont été réalisés à partir des animaux ramenés, on verra le site du Musée d'histoire naturel de Berne, URL : https://www.nmbe.ch/de/ausstellungen/tiere-afrikas.

d'ailleurs pas limité à des animaux emblématiques puisqu'il a abordé aussi la question de l'élevage intensif dans un pamphlet au vitriol : *Les Poules préfèrent les cages* (2000).

Gageons que des livres semblables ne manqueraient pas de s'imposer aujourd'hui auprès d'un vaste public, lecteurs et critiques confondus. La problématique environnementale est en effet devenue centrale dans l'univers littéraire, comme en témoigne le nombre croissant de romans qui, à chaque rentrée littéraire, abordent ces enjeux. On le vérifie sans peine en observant la liste des nominés et des lauréats du Prix du roman d'écologie, qui récompense depuis plusieurs années des auteurs qui problématisent des questions environnementales dans des textes de qualité. Pour en rester à la question de la disparition des animaux, Sibylle Grimbert vient de publier *Le Dernier des siens* (2022), un roman mettant en scène la relation entre le dernier des grands pingouins – véritable personnage – et un chercheur qui le recueille. Sous-jacente à ce roman s'invite aussi cette question dérangeante : que jugeons-nous vraiment grave, qu'une espèce disparaisse où qu'elle disparaisse sans avoir été documentée scientifiquement ? Et dans le sillage de cette interrogation : pourquoi la science chercherait-elle à cloner le mammouth plutôt que de s'investir afin de sauver les espèces en voie de disparition ?

Mort de l'activiste

Ainsi, la mise en scène d'actions violentes en faveur de l'environnement n'est certainement pas dominante dans le paysage contemporain. La lutte anticolonialiste ou les combats anticapitalistes des années soixante et soixante-dix pouvaient encore conduire à ce que des fictions se montrent en sympathie avec ceux qui choisissaient de recourir aux armes pour faire triompher leur cause, même s'ils étaient minoritaires. Il n'en va plus de même aujourd'hui, où, sans même envisager les questions de terrorisme, toute violence physique s'avère suspecte. Alors que Pierre Pelot pouvait parfaitement le faire il y cinquante ans, il est dorénavant devenu plus difficile de mettre en scène une violence envers les personnes. Imagine-t-on aujourd'hui un auteur qui garderait sa sympathie à un personnage qui culbute un braconnier dans le vide ? Brunel, qui fait apparaître des scénarios plus extrêmes, ne s'y risque que sur le mode de l'anticipation, loin de

toute perspective réaliste et en créant des personnages qui, à la différence de ceux des *Canards boiteux*, ne sont pas proposés en modèles[8].

La violence s'invite pourtant dans des romans qui prennent pour sujet le militantisme écologique. Alice Ferney fait ainsi un saint de Paul Watson, le militant que Ruffin prenait comme modèle pour son écoterroriste. La fin du *Règne du vivant* (2014), qui cautionne la violence envers les biens nécessaires à la préservation des mammifères marins, montre l'alter égo du capitaine de *Sea Shephard* frappé par un harpon explosif et mourant dans une gerbe de sang. Le roman, qui réactualise les codes de l'hagiographie, offre ainsi à l'écologie son premier martyr en rappelant d'ailleurs opportunément que les écologistes ne sont pas ceux qui tuent, mais au contraire ceux qui se font tuer.

L'alpiniste et écrivain Lionel Daudet problématise de son côté la violence exercée envers les personnes dans *Très haute tension* (2018). Le roman met en scène de jeunes militants écologistes, amateurs de sports extrêmes comme le *base jump*, qui œuvrent pour la protection de la vallée de la Durance, défigurée par les lignes à haute tension. Les atteintes ne sont pas visuelles seulement, les lignes sont aussi responsables de la mort de quantité d'oiseaux, qui percutent avec régularité les câbles. La nature, déjà mise à mal dans la vallée par la régulation hydraulique de la Durance, se trouve ainsi également mise en danger dans le ciel. Le groupe d'activistes prend en otage les occupants d'une cabine de téléphérique et lors de cette action, ils précipitent l'un de leurs prisonniers dans le vide… C'est du moins ce que s'imaginent les lecteurs qui, comme les téléspectateurs qui assistent en direct aux événements, voient un corps tomber de la cabine. En réalité, il n'en est rien : c'est un mannequin que les militants ont fait chuter. La prise d'otage ne fera aucune victime… en dehors de la jeune femme qui dirige le commando et qui se suicide en n'ouvrant pas le parachute lors du saut qui doit lui permettre d'échapper aux forces de l'ordre. Sa mort vaut pénitence sinon rédemption dans un roman qui ne cautionne jamais la violence.

C'est encore le suicide de sa protagoniste, militante écologiste, qu'Hélène Laurain met en scène dans *Partout le feu* (2022), un texte original parce qu'il opte pour la forme d'une prose narrative empruntant sa forme et son intensité à la poésie. La jeune femme au centre du récit est une révoltée qui se sent mal dans sa peau et dans son époque, et qui, dans les dernières pages du livre, s'enferme dans une voiture, s'asperge d'essence et meurt dans les flammes. L'intérêt de ce texte réside dans la manière complexe dont le symbolisme du feu est exploité : il renvoie

[8] J'aborde plus en détail la manière dont la fiction pose la légitimité du recours à la violence pour servir la cause environnementale dans : Pierre SCHOENTJES, *Littérature et écologie. Le mur des abeilles*, Paris, Corti, 2020, p. 184 et s.

en effet simultanément à l'urgence, la révolte, la passion, la violence, mais aussi au réchauffement climatique, provoqué par l'exploitation massive et irresponsable des carburants fossiles. La voiture, propulsée par son moteur thermique, devient l'image même de l'écocide en cours. Laurain rend poignant le deuil que nous devons faire des espaces sauvages et d'un monde sans cancer. Mais ce texte fort est particulièrement digne d'intérêt parce qu'il refuse tout simplisme : ainsi, le lecteur ne saura pas si la protagoniste met fin à ses jours par dépit amoureux ou si son geste est l'expression d'un *no future* induit par la crise environnementale.

Alors que jusque dans les années soixante-dix, les écrivains en sympathie avec la cause environnementale s'autorisaient à mettre en scène la violence envers les personnes, il semblerait que les auteurs contemporains s'interdisent dorénavant de recourir à des scénarios de ce type. Fidèles à la tradition de non-violence qui caractérise l'écologie, ils regardent du côté des souffrances des victimes plutôt que de faire voir des actions où la défense de la nature aurait mort d'homme pour conséquence. Dans la mesure toutefois où les écrivaines et les écrivains d'aujourd'hui se montrent conscients des limites de l'action non violente dans un contexte d'urgence climatique toujours plus grande, ils s'efforcent de mettre en place des histoires qui problématisent le recours à la violence de telle sorte qu'ils ne puissent pas être accusés d'incitations à la violence. Fût-ce par fiction interposée.

La limite extrême qu'ils se sont fixés jusqu'à présent consiste à mettre en scène le suicide de leurs personnages principaux. Il sera intéressant d'observer comment, dans les années à venir, la fiction répondra à la demande d'engagement concret qui résonne dans la société.

(Transcription initiale réalisée par Matthieu Lechner)

Bibliographie

Œuvres primaires

ABBEY, Edward, *Gang de la clé à molette*, trad. de l'anglais par J. Mailhos, Paris, Gallmeister, 2013 [*The Monkey Wrench Gang*, 1975].

BARTHOLEYNS, Gil, *Deux kilos deux*, Paris, J. C. Lattès, 2019.

BRUNEL, Camille, *La Guérilla des animaux*, Paris, Alma, 2018.

DAUDET, Lionel, *Très haute tension*, Paris, Stock, 2018.

DEL AMO, Jean-Baptiste, *Règne animal*, Paris, Gallimard, 2016.

FARRACHI, Armand, *L'Adieu au Tigre*, Paris, Imho, 1979.

FARRACHI, Armand, *Les Poules préfèrent les cages. Bien-être industriel et dictature technologique*, Paris, Yves Michel, 2020.

FERNEY, Alice, *Le Règne du vivant*, Arles, Actes Sud, 2014.

GARY, Romain, *Les Racines du ciel*, Paris, Gallimard, 1956.

GRAN, Iegor, *L'Écologie en bas de chez moi ?* Paris, P.O.L., 2011.

GRIMBERT, Sibylle, *Le Dernier des siens*, Paris, Éditions Anne Carrière, 2022.

LAURAIN, Hélène, *Partout le feu,* Paris, Verdier, 2022.

MÉNAGE, Vincent, *Défaite des maîtres et possesseurs*, Paris, Seuil, 2016.

PELOT, Pierre, *Les Canards boiteux,* Paris, G. P. Éditions, 1979.

RICO, Lucie, *Le Chant du poulet sous vide*, Paris, P.O.L., 2020.

RUFFIN, Jean-Christophe, *Le Parfum d'Adam*, Paris, Gallimard, 2007.

SORENTE, Isabelle, *180 jours*, Paris, J-C Lattès, 2013.

Matériel critique

BLANC, Guillaume, *L'Invention du colonialisme vert. Pour en finir avec le mythe de l'Éden africain*, Paris, Flammarion, 2020.

BUEKENS, Sara, BARONTINI, Riccardo & SCHOENTJES, Pierre (éd.), *L'Horizon écologique des fictions contemporaines*, Genève, Droz, 2021.

GARRARD, Greg, *Ecocriticism*, New York, Routledge, 2004.

SCHOENTJES, Pierre, *Littérature et écologie. Le mur des abeilles*, Paris, Corti, 2020.

SIMON, Anne, *Une Bête entre les lignes. Essai de zoopoétique*, Marseille, Wildproject, 2021

SINGER, Peter, *La Libération animale*, trad. de l'anglais par Louise Rousselle, Paris, Payot, 2012 [*Animal Liberation*, New York, HarperCollins, 1975].

6

Araignée et autres *tricksters* au cœur de l'écosystème forestier équatorial

Xavier Garnier

RÉSUMÉ : Ce chapitre se propose de suivre la figure de Kacou Ananzè, l'araignée-trickster de la forêt équatoriale africaine, telle qu'elle est reprise dans *Le Pagne noir*, recueil de contes publié en 1954 par l'écrivain ivoirien Bernard Dadié. Parce qu'il est un animal de bordure, qui évolue à la fois à l'intérieur et à l'extérieur de l'écosystème forestier, Araignée est une figure ambivalente particulièrement propice pour écrire l'écocide en cours. Cet être hors-norme, qui joue avec la mort en détournant à son profit les grands flux biosphériques, nous fait sentir par le récit de ses mésaventures le fragile équilibre et la vulnérabilité de nos écosystèmes.
MOTS CLÉS : trickster, conte traditionnel, Afrique, écosystème forestier.

ABSTRACT: The purpose of this chapter is to follow the figure of Kacou Ananzè, the spider-trickster of the African equatorial forest, through *Le Pagne noir*, a collection of tales published in 1954 by the Ivorian writer Bernard Dadié. Because it is a liminal beast, evolving both inside and outside the forest ecosystem, Ananzè is an ambivalent figure particularly suitable for writing the ecocide in progress. This extraordinary being, who plays with death by diverting the great biospheric flows to his advantage, makes us feel through the story of his misadventures the fragile balance and vulnerability of our ecosystems.
KEYWORDS: trickster, traditional tale, African literature, forest ecosystem.

En publiant en 1955 aux éditions Présence Africaine des contes baoulé sous le titre *Le pagne noir*[1], l'écrivain ivoirien Bernard Dadié [1916-2019] s'inscrit dans une tradition éditoriale déjà bien éprouvée depuis le tout début de l'époque coloniale. Les contes transcrits, traduits en français, souvent préfacés par des missionnaires ou des administrateurs coloniaux, ont servi à dire l'âme africaine (Delafosse[2]), à renseigner sur la psychologie indigène (Équilbecq[3]), à enrichir le

1 Bernard DADIÉ, *Le Pagne noir*, Paris, Présence Africaine, 1955. Désormais abrégé *PN*.

2 Maurice DELAFOSSE, *L'Âme nègre*, Paris, Payot, 1922.

3 François-Victor ÉQUILBECQ, *Essai sur la littérature merveilleuse des noirs. Suivi de contes indigènes de l'Ouest Africain français*, Paris, Ernest Leroux, 1913.

patrimoine culturel universel (Cendrars[4]). Lorsque s'annonce la décolonisation, les écrivains africains préoccupés du devenir des nouvelles nations à naître cherchent à réactiver la tradition, à la dégager du dispositif de réification culturelle dénoncé par Frantz Fanon, notamment dans *Les Damnés de la terre* [1961], et à la faire participer à l'imagination de l'avenir. Bernard Dadié est de ceux-ci. Cet ancien élève de l'école normale William Ponty de Gorée, proche du mouvement de la Négritude, travaille à rendre sa fierté à l'Afrique, à lui donner un sentiment d'indépendance avant même que l'heure des Indépendances n'ait sonné.

Le personnage de Kacou Ananzè, l'Araignée, est très présent dans les contes qu'il réunit dans ce recueil. Araignée a toutes les caractéristiques de l'animal-*trickster*, le décepteur qui met toute son intelligence à jouer des tours aux animaux de la forêt, dont font partie les humains. Kacou Ananzè est un malin, redouté dans la brousse mais amusant à regarder évoluer parce qu'il est souvent victime de ses propres pièges. Par sa position médiatrice entre le profane et le sacré, la figure du trickster a constitué une sorte de mythe critique[5] dans les champs de l'anthropologie sociale et culturelle, de la psychanalyse, de l'art et de la littérature[6] au cours du XX^{e} siècle, qui a été un puissant opérateur de recomposition théorique et méthodologique. Étudié dans l'aire amérindienne à partir de l'héritage textuel laissé par l'anthropologue américain Franz Boas, sous les traits du fripon des Winnebago[7], ou la figure d'Asdiwal sur la Côte Pacifique[8], telle qu'elle est décrite par Lévi-Strauss, le trickster arrive dans l'anthropologie africaniste *via* le Renard pâle des Dogons dans des perspectives symbolistes[9] puis de plus en plus politiques chez Georges Balandier, qui y voit un principe de désordre ontologique susceptible de remettre en cause les pouvoirs en place[10].

---

4 Blaise CENDRARS, *Anthologie nègre*, Paris, Éditions de la Sirène, 1921.

5 L'expression de « mythe critique » concernant la figure du trickster est proposée par Diane Chavelet dans la thèse qu'elle a soutenue en 2022 à l'université Paris Cité. Voir Diane CHAVELET, *Parole délivrée, scènes décentrées. Poétiques du trickster chez Kossi Efoui (Togo/France), Dieudonné Niangouna (Congo-Brazzaville/France), Bill Kouélany (Congo-Brazzaville) 1990-2020*, Thèse de doctorat, Université Paris Cité, 2022.

6 Mehdi BELAJ KACEM, *Théorie du trickster*, Paris, Sens & Tonka, 2002.

7 Carl-Gustav JUNG, Charles KERENYI & Paul RADIN, *Le Fripon divin. Un mythe indien*, trad. de l'allemand par Arthur Reiss, Genève, Georg, « Analyses et synthèses », 1958.

8 Claude LÉVI-STRAUSS, « La geste d'Adiswal », *Annuaire de l'École pratique des hautes études*, vol. 66, 1957, p. 3-43.

9 Le Renard pâle est une divinité de la cosmogonie dogon associée à la révolte et au désordre. Voir Germaine DIETERLEN & Marcel GRIAULE, *Le Renard pâle*, t. 1 : *Le Mythe cosmogonique*, Paris, Institut d'ethnologie, 1965.

10 Georges BALANDIER, *Le Désordre. Éloge du mouvement*, Paris, Fayard, 1988.

Je propose de lire dans une perspective écocritique les contes de Bernard Dadié qui mettent en jeu la figure d'Araignée dans une période coloniale où les forêts tropicales africaines, pourtant souvent gérées depuis la fin du XIX[e] siècle par des services forestiers censés assurer leur protection, voient un recul sans précédent du couvert[11]. À l'instar de Coyote, que le poète américain Gary Snyder voit comme un catalyseur poétique des « cultures écosystémiques » de l'Ouest américain, Araignée apparaît étroitement connectée aux écosystèmes forestiers et aux menaces écocidaires qui pèsent sur eux. Mais la caractéristique de l'animal-trickster, qui le rend intéressant en période de dérèglement écologique global, est son ambivalence sur les plans moral (vice/vertu), politique (prédateur/proie), ontologique (destructeur/créateur), etc. Kacou Ananzè est à la fois dans et hors des écosystèmes, c'est une figure tout autant menaçante que bienveillante, qui garantit la métastabilité de nos milieux de vie en restant en bordure, dans une négociation permanente avec la puissance dévastatrice des grands flux biosphériques.

La forêt comme royaume de la ruse et de l'intelligence

Entrons dans la forêt avec l'Araignée. On ne saurait trouver meilleur guide forestier que Kacou Ananzè, cet animal-trickster à la curiosité insatiable dont le regard ne se pose jamais sur la ligne d'horizon tant il est sollicité par la multitude des objets environnants. Kacou Ananzè *fait* la forêt, il a besoin d'elle pour exercer ses talents : « Il aime les situations difficiles, les obstacles qui accroissent ses facultés, décuplent son intelligence, fouettent son ingéniosité, Kacou Ananzè ! » (*PN*, 8). L'ingéniosité de Kacou Ananzè fait corps avec la forêt, elle en est un prolongement. Un premier message que portent les contes de Bernard Dadié est que la forêt est intelligente, elle forme un monde peuplé d'êtres intelligents dont une particularité notable est qu'ils se jouent des tours mutuellement. Araignée est rusée, mais elle n'est pas la seule à l'être, les singes, les hommes, les tortues, les fourmis et les oiseaux le sont également. D'où ce motif, récurrent dans le recueil, de pièges qui ne prennent aucune proie[12] :

> Pour subsister, Kacou Ananzè avait appris… à tendre des pièges. Mais ces derniers, comme affamés et sans force, ne prenaient rien. Chaque matin, néanmoins, il allait les visiter. Les pièges restaient les bois courbés. Pas un seul

[11] Voir Anne BERGERET, « Discours et politiques forestières coloniales en Afrique et à Madagascar », *Outre-mers. Revue d'histoire*, n° 298, 1993, p. 23-47.

[12] On retrouve ce motif dans les contes « Le miroir de la disette » (p. 10), « Araignée et la tortue » (p. 63-64).

> qui, redressé, dans son nœud coulant, lui présentât une proie quelconque. Oh ! n'importe quoi… Mais non, les pièges obstinément, restaient courbés.
>
> Ananzè ne savait plus vraiment quelle ruse inventer pour prendre quelque chose dans un de ses nombreux pièges. Il se serait même contenté d'un papillon, d'un grillon, d'un ver de terre, voire d'un bousier bien puant… Mais les pièges obstinément restaient courbés. (*PN*, p. 63-64)

Cette capacité à ne pas tomber dans les pièges fait de tous les animaux de la forêt de potentiels *tricksters*, puisque ne pas se faire prendre, c'est tendre un piège au Chasseur. Dans son article intitulé « L'incroyable survie de Coyote », Gary Snyder observe que les coyotes ont survécu dans l'Ouest américain car ils ont déjoué les pièges tendus par les humains :

> Des carcasses de vache arrosées de strychnine avec lesquelles les ranchers appâtaient les loups ont fini par les liquider. Les coyotes ont très vite appris à ne pas ingérer d'appâts empoisonnés et ils sont encore très présents. De manière similaire, dans toute la partie qui se trouve à l'ouest des Rocheuses et du Mexique jusqu'au Canada, on trouve Coyote, le héros-*trickster*, qui occupe une place centrale dans la culture autochtone[13].

Ne pas tomber dans le piège, c'est faire preuve d'une intelligence vigilante qui reconnaît les obstacles, parvient à les contourner, voire à les retourner. L'art de survivre en forêt consiste à « tromper les autres sans jamais tomber dans leurs pièges » (*PN*, p. 38). Il n'y a donc pas de naïf ou d'imbécile dans la forêt. Même les gros animaux comme les éléphants savent combiner la ruse à la force.

Dans ces conditions, lorsqu'un animal se fait prendre, le Chasseur doit redoubler d'attention. Que l'animal soit un silure, un écureuil ou un boa, si celui-ci se met à parler lorsqu'il est pris au piège, c'est qu'il y a une histoire à suivre. Un animal n'est jamais plus puissant que lorsqu'il est à la merci d'un autre animal, dès lors que celui-ci prête attention à ses paroles. Car la forêt est l'espace des énonciations vulnérables. Les multiples voix qui hantent la forêt sont précaires et insistantes.

Le lien entre la vulnérabilité et la parole est explicite dans le conte « Araignée et la tortue » (*PN*, p. 63-73), qui raconte la façon dont un écureuil pris au nœud coulant convainc Araignée de le suivre dans un pays de cocagne en se contentant de le tenir par la queue. Seule l'efficience de la parole récurrente d'Écureuil, « Ne me lâche pas la queue », retient Ananzè de céder à l'appel de la faim et de se

[13] Gary SNYDER, *Le Sens des lieux. Éthique esthétique et bassins-versants*, trad. de l'anglais par Christophe Roncato Tounsi, Marseille, Wildproject, 2018 [1995], p. 157-158.

précipiter dans les champs de papayers, de maïs ou d'ignames avant d'être rendu à destination. Au bout de la marche se déploie un pays d'abondance, de félicité et de paix, qui comble tous les désirs d'Araignée, mais qui contient un piège dans lequel il tombera infailliblement pour finir par se retrouver dans la misère initiale. Les contes de la forêt racontent un infernal cycle de pièges qui solidarisent les chasseurs et leurs proies.

Dans la réversibilité des situations liées au parcours d'un piège à l'autre, se dit la précarité consubstantielle à l'écosystème forestier face à la menace écocidaire. La forêt n'est pas un piège, elle est un vertigineux réseau de pièges intriqués les uns dans les autres. Ce qui en fait un formidable espace de récits. Car les pièges ne pourraient remplir leur fonction s'ils n'émettaient aucun signe. Pour être efficaces, les pièges doivent être à la fois discrets et bavards, sans quoi ils n'attraperaient que des étourdis. Dans la grande intelligence partagée de l'espace forestier, les pièges sont des lieux de connexion entre des habitants incommensurables quant à leurs mode de vie. L'éléphant et la fourmi se tendent des pièges, ils sont vigilants l'un par rapport à l'autre, constamment engagés dans un duel d'intelligences. Mordre à l'hameçon, mettre sa patte dans un nœud coulant, nicher dans la fourrure d'un mammifère, attirer sa proie en faisant des cabrioles, tous les moyens sont bons pour entamer le dialogue au cœur de la forêt. Il n'y a pas de langue commune pour faire briller son intelligence mais de nombreux pièges pour la mettre à l'épreuve.

Des flux biosphériques aux pièges écosystémiques

Araignée n'est cependant pas un animal de la forêt comme les autres. Il est le « roi de la malice » car « tout le temps sa tête travaill[e], le jour, la nuit, inventant des ruses nouvelles, prenant tout un chacun dans ses rêts » (*PN*, p. 89). Pour autant, il n'est ni plus ni moins intelligent que les autres. La particularité des animaux-tricksters ne se trouve pas à ce niveau. On a souvent remarqué qu'ils n'avaient aucun sens de leurs intérêts, alors même qu'ils se comportent de façon apparemment très égoïste. C'est ainsi que Kacou Ananzè est capable de se faire éclater la panse par avidité ou de se jeter dans le vide par esprit bravache, sur simple provocation d'un animal rival. Notre hypothèse est que l'intelligence calculatrice d'Araignée n'est pas orientée dans le sens de son intérêt personnel mais se déploie, pour le meilleur et pour le pire, à l'échelle de l'écosystème. Si elle ne cesse de calculer, c'est que l'écosystème forestier est un processus continu, qui ne saurait s'arrêter.

Dans un article sur la politique de l'ethnopoétique, Gary Snyder donne un sens anti-impérialiste, voire anti-extractiviste, à la distinction entre cultures « écosystémiques » et cultures « biosphériques » :

> Ces premières sont celles dont la base économique est étroitement liée à une région naturelle, une zone de séparation des eaux, une zone florale, un territoire naturel qui doit combler tous les besoins. Vivre dans un écosystème, même si l'on n'est pas en contact avec l'extérieur, invite à être respectueux de son environnement, à ne pas détruire les sols, à ne pas tuer tout le gibier, à ne pas couper tous les arbres sous peine de voir les sols balayés par les eaux. Les cultures biosphériques sont celles qui commencent avec la première civilisation et l'État centralisé. Ce sont des cultures qui étendent leur système économique assez loin et qui peuvent donc se permettre de détruire tout un écosystème avant d'aller voir ailleurs. On pensera à Rome ou Babylone. Elles s'étendent assez pour ne pas se sentir concernées par la destruction de certains sites. De telles cultures ouvrent la voie à la civilisation impérialiste qui repose sur une logique capitaliste et une croissance économique institutionnalisée[14].

Les cultures biosphériques, que Gary Snyder associe aux civilisations étatiques impérialistes, ne s'appuient pas sur des territoires, mais tirent leur puissance du contrôle des flux biosphériques, qu'elles transforment en ressources : eau, air, filons miniers, énergie fossile. À l'heure de l'écocide, lorsque les écosystèmes sont menacés, les paysages sont emportés par la démesure des flux biosphériques.

On retrouve dans les contes d'Araignée cette distinction entre dynamiques écosystémiques, associées à un « territoire naturel » et dynamiques biosphériques, liées aux grands flux transversaux nécessaires à la vie, mais aussi pourvoyeurs de grandes catastrophes. Le vent fait circuler l'air mais amène les ouragans, les fleuves apportent l'eau mais débordent en inondations, le soleil est source de lumière mais peut griller les récoltes en temps de sécheresse. Les grandes sécheresses sont décrites comme la victoire de la lumière solaire sur l'eau :

> L'eau en se retirant chaque jour davantage dans son lit, laissait partout du sable blanc, qui sous la lune semblait un immense linceul. L'eau se tassait dans son lit pour lutter contre la sécheresse, contre le soleil qui chauffait tout. (*PN*, p. 10)

Dans de tels moments de sécheresse l'eau se rétracte dans un face à face direct avec la lumière du soleil. Les grandes forces biosphériques entrent en concurrence. Si le pays souffre, c'est parce que l'eau des rivières doit renoncer à couler. Les écosystèmes sont directement menacés lorsque les grands flux biosphériques se dérèglent.

[14] *Ibid.*, p. 141.

Araignée vit dans les zones où les flux biosphériques rencontrent les territoires. Il participe à la fois de la fluidité de l'eau et de la stabilité de la terre. Voilà pourquoi il est un animal insaisissable, très difficile à situer.

> L'eau coulait. Sur la rive, dans les palétuviers, elle contait mille aventures à la terre qui jamais ne bouge, ne parcourt aucune région, tout le temps accroupie là, à mirer dans l'eau, sa tignasse d'arbres et d'herbes dans laquelle pullulaient tous les poux du monde, toute la vermine de la création. (*PN*, p. 99)

Dans le face-à-face entre la terre et l'eau naissent les récits caractéristiques des cultures écosystémiques. L'écoulement de l'eau au sein du bassin versant est le cœur palpitant des écosystèmes selon Gary Snyder : « Du plus petit des ruisseaux situés au sommet de l'arête jusqu'au tronc principal d'une rivière approchant les plaines, la rivière ne constitue qu'un seul lieu et qu'une seule terre[15]. »

Mais Kacou Ananzè est aussi un être de démesure, il ne se contente pas du gazouillis de la rivière, il est aussi du côté du rugissement du fleuve. À l'instar d'Araignée, les grands flux sont à la fois nourriciers et destructeurs, comme en témoigne le conflit qui oppose Fleuve et Rivière dans « L'homme qui voulait être roi » :

> Un jour le Fleuve porta plainte contre la Rivière parce que la Rivière chantait une chanson pareille à la sienne, la chanson qu'il avait héritée de ses aïeux. En quoi le doux murmure d'une rivière sur les galets, contre les cailloux, les arbres, ressemble-t-il au bruit monotone d'un Fleuve pressé de courir faire sa cour à l'océan ? Une Rivière, elle joue avec les herbes, les branches que le Fleuve arrache. Les deux chansons peuvent-elles être les mêmes ?
>
> La rivière, elle coule, tourne sur elle-même, vagabonde, se tasse contre un arbre couché en travers de son lit, entre dans une caverne pour apprendre une chanson nouvelle, joue avec les ombres, les lumières, les coquillages, les papillons, les libellules, les insectes. Elle sert de glace à tous les arbres, à toutes les lianes, à tous les oiseaux, au soleil lui-même, à la lune, aux étoiles, au ciel bleu. Ici, elle dépose un nénuphar ; là, elle embarque une lentille… Elle emporte les rires des jeunes filles, les chansons des lavandières, le murmure des bambous et des roseaux. De la communauté, dans aucune famille, jamais elle ne fait verser des larmes. Elle connaît trop les hommes pour leur créer des soucis nouveaux. Chacun ne vient-il pas chaque jour lui confier un peu de ce qu'il pense, un peu de ce dont il souffre ? Et gazouillante, elle leur dispense son eau douce et fraîche. Eh bien ! la Rivière dont la chanson ne ressemble en rien à celle du Fleuve

[15] *Ibid.*, p. 232.

gourmand, impitoyable, traînant toutes sortes de cadavres, la Rivière eut tort. Et c'est depuis ce jour-là qu'elle porte ses eaux et sa chanson au Fleuve. (*PN*, p. 155)

Rivière est l'âme du bassin versant, elle est garante de la vie communautaire propre aux cultures écosystémiques, alors que Fleuve emporte tout sur son passage, il hérite de la dangereuse puissance des grands flux biosphériques.

La particularité des animaux-tricksters est d'être à la fois attachés aux écosystèmes et connectés aux grands flux. En fonction de la situation, Kacou Anazè mettra son intelligence au service des puissants, ou au service des petits animaux de la brousse. Dans « Le groin du porc », un conte qui explique comment le porc a perdu sa belle trompe pour hériter du groin que nous lui connaissons, Araignée, engagé aux côtés des puissants (Buffle, Lion, Panthère, Tigre, Éléphant, Rhinocéros) dans une guerre contre la brousse, fait la rencontre de Papa Gros-Nez, un génie destructeur qui provoque des ouragans :

> Un génie ayant un nez comme ça, gros comme ça, aussi gros que cent fromagers réunis, et long, plus long que dix acajous placés bout à bout. Et voilà qu'il respire, ce monstre. Et dans ce nez phénoménal s'engouffre et surgit tout l'air du monde entier. Et tout cet air du monde entier entrant et sortant de ce nez phénoménal produisait un de ces bruits ! Quelque chose de terrifiant ! Ce n'est que fracas, tonnerre, montagnes qui se lèvent de terre, monticules projetés au loin, arbres qui s'envolent, déracinés. Et des animaux qui tombent morts, parce que le souffle du génie les a simplement effleurés.
> — Hum ! Quel nez ! dit Kacou Ananzè en riant.
> — Il me sert à chasser, répondit le génie.
> — Un nez qui sert à chasser ? Mon Dieu, qu'il y a vraiment des choses étranges ! Moi qui croyais avoir tout vu dans ce monde ! En quoi donc est-il fait ce nez énorme, étrange, monumental, ce nez monstrueux qui aspire tout l'air du monde entier ? (*PN*, p. 87-88)

Suite à cette rencontre, Kacou Ananzè se fait fabriquer un monumental nez en terre, qu'il fait porter devant lui par « six cent soixante-quinze puissantes bestioles », dès qu'il se déplace. Mais l'arme reste inoffensive et le nez ne provoque aucun ouragan lorsqu'Araignée souffle dedans… Attaqué par les animaux de la brousse, Araignée ne trouvera d'autre issue que d'abandonner le nez et de se réfugier sous terre avec sa famille. C'est là qu'il coupera la « belle trompe pleine de graisse » que Porc avait engagée dans le terrier pour tenter de les déloger.

Araignée est à la fois aquatique, aérien et chtonien. Malgré sa petite taille, il est au contact de forces puissantes qu'il tente de mettre à son service et qui se retournent souvent contre lui. Il ne vit pas *dans* les écosystèmes, mais dans une proximité toujours étroite avec les forces biosphériques qui les menacent. On

pourrait avancer l'hypothèse que les tricksters sont des animaux associés aux écotones, ces espaces non stabilisés de transition entre deux écosystèmes. Araignée n'est pas un animal de surplomb, mais de bordure. Même lorsqu'il pactise avec les puissants de la brousse, il reste un paria, haï par tous mais incontournable.

Raconter un monde poreux

C'est dans ce contact entre flux biosphériques et aspérités du milieu que naît le langage. Voilà pourquoi la rivière est une telle pourvoyeuse de chants et de récits.

> L'eau coulait. Sur la rive, dans les palétuviers, elle contait mille aventures à la terre qui jamais ne bouge, ne parcourt aucune région, tout le temps accroupie là, à mirer dans l'eau sa tignasse d'arbres et d'herbes dans laquelle pullulent tous les poux du monde, toute la vermine de la création. L'eau, en remuant des milliers de brindilles sur la rive, contait ses aventures à la terre attentive, captivée par les nouvelles attrayantes que lui disait l'Eau indiscrète toujours bavarde qui écoutait le dialogue du Chasseur et du Boa pour aller le conter plus loin, tout au long de son parcours. Le menu fretin jouait à se disputer un fruit, un insecte, à se donner de petits coups de queue. Les vaguettes, une à une, s'en venaient, sur la rive déposer leurs charges de brindilles, poussant plus loin les charges précédentes. (*PN*, p. 98-99)

Le parcours de l'Eau est poétique parce qu'il passe par une infinité de frictions moléculaires. La rivière naît de ces épousailles de l'eau fluide et de la terre statique dont elle arrache des brindilles pour les déposer plus loin, en aval. Le chant de la rivière n'est pas planant, il est frictionnel, il naît de ces déplacements moléculaires incessants que le récit nous fait sentir. Les personnages des contes de Dadié sont engagés dans un monde plein d'aspérités sur lesquelles vient accrocher le moindre déplacement d'air. C'est ainsi que, dans « La cruche », le petit Koffi découvre un monde tissé d'échos et de récits au sortir de la maison de sa terrible belle-mère, qui l'a envoyé en quête d'une cruche « pareille à celle qu'il vient de briser » :

> Et Koffi s'en allait, et plus il s'en allait, davantage sa confiance en l'homme croissait. Il respirait à l'aise l'air salubre, et chantait d'une voix merveilleuse qui faisait danser les feuilles sur les branches, osciller les branches sur les arbres. Et les arbres, ivres de mélodie, dans le vent, entremêlaient leur chevelure piquée de papillons de toutes les couleurs, contant fleurette à des abeilles en repos. (*PN*, 24)

Mais l'enthousiasme de Koffi va être mis à l'épreuve. Pour que son voyage réussisse il faudra qu'il accepte de s'écorcher les mains sur les aspérités du monde. Cette résonance du monde est associée aux aspérités des êtres que Kofi va rencontrer :

> Le Crocodile fixait Koffi de tout l'éclat de ses yeux couleurs de flamme. Autour de lui des têtards se pourchassaient. Aux roseaux dont la tête dans l'onde faisait on ne sait quelle confidence, venaient s'accrocher des touffes d'herbes, comme un voyageur, le soir, dans un village, cherche asile. Un martin-pêcheur, à l'affût, battait à peine des ailes. Le menu fretin naviguait en escadre ; des coquillages traînant leur masse de corps épineux, titubaient comme s'ils étaient chargés d'une croix. Une araignée posée sur une feuille, s'en allait au fil de l'eau. Et toujours les coquillages qui tombaient, se relevaient, laissant sur le sable, des rainures, des sillages. (*PN*, 25)

Le voyage de Koffi n'est pas un survol, il est sinueux comme un conte. Le regard du crocodile va le faire entrer dans un univers en relief, où il est impossible de suivre une trajectoire linéaire. La première épreuve sera de frotter le dos du crocodile dont la surface cutanée est à l'image du monde :

> Et Koffi, crânement, sans un soupçon d'hésitation, prit l'éponge, descendit dans l'eau, grimpa sur le dos du Crocodile et se mit à frotter, à frotter ce dos rugueux, crevassé, ayant des aspérités aussi tranchantes que la machette la plus aiguisée, des pointes aussi effilées que des aiguilles et des pans d'écailles sur lesquelles le savon ne moussait pas. Koffi frottait, frottait le dos, et de ses doigts entaillés, de ses mains déchirées coulait le sang qui rougissait l'eau. Mais il ne pleurait point. Après cette toilette laborieuse, le Crocodile lui dit :
>
> - Monte sur mon dos.
>
> L'enfant monta et ils partirent. (*PN*, 26)

D'autres épreuves attendent Koffi en chemin : coiffer un être étrange à la chevelure immonde ; laver et habiller de vieilles femmes « dont les articulations à chaque mouvement avaient des bruits de grues géantes jamais graissées » (*PN*, p. 33). À l'issue du voyage, le petit Koffi se retrouve roi d'un pays aux mille châteaux d'or brillant au soleil levant.

Ce que nous apprend le voyage de Koffi, c'est que le monde n'est pas lisse, mais plein d'aspérités et de rugosités. Dans un très beau chapitre sur la porosité du monde, Gary Snyder fait l'éloge de l'excursion rampante pour découvrir une région :

> Nous avons donc commencé à ravaler notre fierté d'hominidés et appris à prendre du plaisir en sortant des chemins balisés et en allant directement dans la broussaille, pour trouver les contours et les créatures de la forêt sans chemin. Pas tout à fait sans chemin, car nombre de petits animaux y frayent leurs petits sentiers, selon une logique qui leur est propre. On se couche au sol, on rampe rapidement, on repère une ouverture, on se lève pour marcher quelques mètres et on se couche à nouveau. L'astuce est de ne pas être attaché à la position debout, de se sentir à l'aise à même le sol, d'évoluer tel un quadrupède ou, si nécessaire, tel un serpent. En frôlant un jeune sapin, on essuie avec le visage la rosée fraîche. Sous les mains, l'arôme délicat de la moisissure des feuilles et du mycélium se dégage de l'humus fraîchement retourné et un jeune bolet à moitié recouvert apparaît. On peut *sentir* les champignons d'automne en rampant[16].

Gary Snyder plaide pour un rapport poreux au monde. Il faut accepter qu'il nous pique ou nous écorche pour que nous en prenions véritablement connaissance. Alors notre voix, notre langue, notre écriture seront véritablement impliquées. Le langage naît de ces traces concrètes que de multiples habitants du monde laissent à la surface. C'est parce que cela accroche, gratte, racle que cela parle !

Mais le langage aurait du mal à se stabiliser s'il ne se réfléchissait dans une surface narrative enveloppante. C'est là qu'Araignée entre en action. Cet animal des anfractuosités et des recoins tisse ses toiles comme autant de pièges qui affleurent à la surface du monde. Le paradoxe créatif d'Araignée est qu'il « va dans les deux sens » : à la fois dans l'épaisseur tortueuse du monde et dans la géométrie rectiligne de la surface, à la fois dans l'inextricable vie des écosystèmes et dans la froide logique qui mène aux écocides.

Dans « Le bœuf de l'Araignée », Kacou Ananzè, qui a reçu un bœuf en récompense pour avoir réussi à abattre par ruse un monstrueux fromager, part en quête d'un endroit vierge de toute trace animale pour être sûr de manger tout seul sa pitance :

> Kacou Anazè continuait son voyage, lâchant de temps à autre pour dépister la présence des mouches. Dès qu'il lâchait, elles répondaient : « Vouhoum ! » Et aussitôt, il repartait, Kacou Ananzè. Il arriva enfin dans un endroit où pas une fourmi n'avait laissé de trace. Il continua cependant sa route. Car son bœuf, il serait seul à le manger.

[16] *Ibid*., p. 200-201.

> Le soir lâchant dans une clairière, des ichneumons accoururent. Quand on refuse au vent de sentir le fumet d'un repas, on ne mange pas en présence d'ichneumons, ces avortons de mouches. Ananzè poursuivit sa route.
>
> Enfin le voilà dans un lieu calme, si calme, tellement calme qu'il eut peur, pour la première fois de sa vie. Rien dans ce lieu ne bougeait. Tout semblait de pierre. Ni moucherons, ni le moindre insecte. (*PN*, p. 59-60)

En ce lieu lisse, débarrassé de toute de toute trace et de toute forme de vie, Kacou Ananzè rencontre la Mort, qui lui dévore son bœuf. Kacou parvient finalement à manger la Mort, mais se retrouve avec une langue noire qui ne cesse de grossir. Il semble bien qu'il soit question de langage dans cette curieuse fin du conte. La « langue qui grossit, grossit, tout en noircissant » (*PN*, p. 61) ne correspond-elle pas à une parole déréglée au contact de la mort ? Si l'espace lisse auquel aspire Kacou Ananzè pour déguster son bœuf en toute tranquillité est un espace muet, alors la parole n'a plus de retenue. Le discours a perdu le sens et la mesure des lieux, il bascule du côté de l'écocide. Livré à lui-même, il se nécrose[17].

Conclusion

Araignée est une figure-clé de notre nouveau régime climatique par sa capacité à faire le lien entre les écosystèmes et les flux biosphériques déréglés qui les menacent. Il est ce principe « sauvage », qui caractérise tout écosystème et que définit ainsi Gary Snyder :

> « Le sauvage » fait référence à un processus d'auto-organisation qui génère des systèmes et des organismes tous sous la contrainte de – ainsi que des composants de – systèmes plus grands, eux aussi sauvages, tels que les écosystèmes globaux ou le cycle de l'eau dans la biosphère. On peut dire que la nature sauvage est la nature même de la nature. Telle qu'elle apparaît dans la conscience, la nature sauvage peut être perçue comme une sorte d'ouverture d'esprit – pleine d'imagination, elle est également le lieu où l'instinct de survie trouve son origine. Le fonctionnement de l'esprit humain dans ce qu'il a de plus riche réfléchit cette

[17] Araignée parviendra à retrouver l'usage de la parole par une ultime ruse : dans un concours de natation qu'il organise avec les animaux de la brousse, il parvient à échanger sa langue noire avec celle du mouton, qui avait imprudemment laissé son organe sans surveillance sur la rive avant de se plonger dans le fleuve pour participer à la compétition.

nature sauvage auto-organisatrice. En conclusion, le langage n'impose pas un ordre à l'univers chaotique, mais renvoie l'image de sa propre nature sauvage[18].

Kacou Ananzè ne cesse de nous rappeler que nous sommes partie prenante de tels systèmes auto-organisés et que notre action est toujours susceptible de changer les équilibres. Ce qui arrive dedans, dans notre espace de vie, n'est pas étranger à ce qui se passe dehors, au niveau de la biosphère. Les récits de tricksters ont la plasticité des écosystèmes, ils sont à la fois démesurés et précautionneux, ouverts sur des forces incontrôlables qui mènent aux écocides, et minutieux dans l'arrangement de petits détails qui permettent la survie.

Bibliographie

BALANDIER, Georges, *Le Désordre. Éloge du mouvement*, Paris, Fayard, 1988.

BELAJ KACEM, Mehdi, *Théorie du trickster*, Paris, Sens & Tonka, 2002.

BERGERET, Anne, « Discours et politiques forestières coloniales en Afrique et à Madagascar », *Outre-mers. Revue d'histoire*, n° 298, 1993, p. 23-47.

CHAVELET, Diane, *Parole délivrée, scènes décentrées. Poétiques du trickster chez Kossi Efoui (Togo/France), Dieudonné Niangouna (Congo-Brazzaville/France), Bill Kouélany (Congo-Brazzaville) 1990-2020*, Thèse de doctorat, Université Paris Cité, 2022.

DADIÉ, Bernard, *Le Pagne noir*, Paris, Présence Africaine, 1955.

DELAFOSSE, Maurice, *L'Âme nègre*, Paris, Payot, 1922.

ÉQUILBECQ, François-Victor, *Essai sur la littérature merveilleuse des noirs. Suivi de contes indigènes de l'Ouest Africain français*, t.1, Paris, Ernest Leroux, 1913.

FANON, Frantz, *Les Damnés de la terre*, Paris, La Découverte, 2002 [1961].

GRIAULE, Marcel & DIETERLEN, Germaine, *Le Renard pâle*, t. 1 : *Le Mythe cosmogonique*, Paris, Institut d'ethnologie, 1965.

JUNG, Carl-Gustav, KERENYI, Charles & RADIN, Paul, *Le Fripon divin. Un mythe indien*, trad. de l'allemand par Arthur Reiss, Genève, Georg, « Analyses et synthèses », 1958.

LÉVI-STRAUSS, Claude, « La geste d'Adiswal », *Annuaire de l'École pratique des hautes études*, vol. 66, 1957, p. 3-43.

[18] Gary SNYDER, *op. cit.*, p. 182.

SNYDER, Gary, *Le Sens des lieux. Éthique esthétique et bassins-versants*, trad. de l'anglais par Christophe Roncato Tounsi, Marseille, Wildproject, « Domaine sauvage », 2018 [*A Place in Space. Ethics, Aesthetics, and Watersheds*, Washington D.C., Counterpoint, 1995].

7

Un fleuve sacré au bord du désastre écologique

An den inneren Ufern Indiens. Eine Reise entlang des Ganges de Ilija Trojanow

Aurélie Choné

RÉSUMÉ : L'œuvre de l'écrivain-voyageur allemand d'origine bulgare Ilija Trojanow a surtout été étudiée sous l'angle de la rencontre interculturelle. Seul le roman *EisTau* (2011) a fait l'objet d'une lecture écocritique dans le contexte du réchauffement climatique. Je souhaite relier les deux perspectives – interculturelle et écocritique – à travers l'étude du récit de voyage *An den inneren Ufern Indiens. Eine Reise entlang des Ganges* (2003). Je fais ici l'hypothèse d'une relation étroite entre la diversité culturelle et la biodiversité – toutes deux menacées aujourd'hui, comme le montre Trojanow au cours de son pèlerinage à pied de 2 500 kilomètres de la source au delta du Gange. On étudiera l'expérience de l'auteur le long de ce biotope fluvial, entre le mythe de la déesse Gangâ, fille du dieu de la montagne Himalaya dans l'hindouisme, et la réalité d'un fleuve asphyxié par les eaux usées et les déchets toxiques de centaines d'usines.
MOTS CLÉS : écocritique, littérature de voyage, Gange, biotope, écocide.

ABSTRACT: The work of Bulgarian-born German writer and traveler Ilija Trojanow has mainly been studied from an intercultural perspective. Only the novel *EisTau* (2011) has been the subject of ecocritical interpretations and linked to the issue of global warming. This chapter seeks to connect both intercultural and ecocritical perspectives in my reading of the travel narrative *An den inneren Ufern Indiens. Eine Reise entlang des Ganges* (2003). It suggest that there is a relation between cultural diversity and biodiversity, which are both under threat today, as Trojanow documented as he traveled by foot the 2,500 kilometers from the Ganges source to the Ganges delta. This paper studies the author's experience along this river biotope, in between the myth of the goddess Ganga, the daughter of the god of the Himalayas in Hinduism, and the reality of a river asphyxiated by the sewage and toxic waste from hundreds of factories.
KEY WORDS: ecocriticism, travel literature, Ganges, biotope, ecocide.

Une goutte d'eau puissante suffit pour créer un monde et pour dissoudre la nuit. Pour rêver la puissance, il n'est besoin que d'une goutte imaginée en profondeur. L'eau ainsi dynamisée est un germe ; elle donne à la vie un essor inépuisable[1].

L'œuvre de l'écrivain-voyageur allemand d'origine bulgare Ilija Trojanow[2] a surtout été étudiée sous l'angle de la rencontre interculturelle[3]. Seul le roman *EisTau* (2011) a fait l'objet d'une lecture écocritique, en lien avec le réchauffement climatique[4]. La présente contribution se propose de relier les deux perspectives – écocritique et interculturelle – à travers l'étude du récit de voyage *An den inneren Ufern Indiens. Eine Reise entlang des Ganges*[5]. Je fais ici l'hypothèse d'un lien entre la diversité culturelle et la biodiversité – toutes deux menacées aujourd'hui, comme le montre Trojanow au cours de son périple à pied de 2 500 kilomètres de la source au delta du Gange. Fleuve mythique par excellence, le Gange est, pour les hindous, la plus sainte des sept rivières sacrées de l'Inde ; et pourtant, il s'agit de l'un des dix fleuves les plus pollués au monde. Le « fleuve mère », comme le surnomment les hindous, prend sa source au glacier de Gangotri dans l'Himalaya, traverse ensuite Haridwar, à 3000 mètres d'altitude, et coule à travers la plaine indo-gangétique en collectant un certain nombre d'affluents, dont la Yamuna. Il traverse la ville sainte de Varanasi, anciennement Bénarès, avant de se jeter dans le golfe du Bengale en formant un important delta où il se mêle au Brahmapoutre. Comment expliquer que ce biotope fluvial d'une importance religieuse,

---

1 Gaston BACHELARD, *L'Eau et les Rêves,* Paris, Corti, 1942, p. 21.

2 Ilija TROJANOW, *Zimbabwe* (1998), *Der Weltensammler* (2006), *Der entfesselte Globus* (2008), *Gebrauchsanweisung fürs Reisen* (2018), etc.

3 Voir par exemple Ivanova RADKA, « Grenzexistenzen in Ilija Trojanows Roman *Der Weltensammler* von Ilija Trojanow », *Revista académica liLETRAd*, n° 4, 2018, p. 145-162 ; Janna RAKOWSKI, *Ilija Trojanows Der Weltensammler. Ein postkolonialer Roman ?*, Hamburg, Igel Verlag Literatur & Wissenschaft, 2012.

4 Voir par exemple Axel GOODBODY, « Melting Ice and the Paradoxes of Zeno. Didactic Impulses and Aesthetic Distanciation in German Climate Change Fiction », *Ecozona* , vol. 4, n° 1, 2013, p. 92-102 ; Gabriele DÜRBECK, « Ambivalent characters and Segmented Poetics in Anthropocenic Literature (Max Frisch, Trojanow) », *The Minnesota Review*, vol. 83, 2014, p. 112-121 ; Frauke MATTHES, « Ethical encounters with nature : Ilija Trojanow's *EisTau* », *Germanistisches Jahrbuch*, 2016, p. 311-336.

5 Ilija TROJANOW, *An den inneren Ufern Indiens. Eine Reise entlang des Ganges*, München, Piper, 2003. Ouvrage désormais abrégé *IUG*.

économique et humaine immense[6] ne soit pas respecté ? Telle est la question qui taraude l'auteur. J'étudierai la façon dont Trojanow retranscrit son expérience le long du Gange, entre le mythe de la déesse Gangâ, fille du dieu de la montagne Himalaya dans l'hindouisme, et la réalité d'un fleuve asphyxié par les eaux usées et les déchets toxiques de centaines d'usines.

Littérature, engagement et lutte environnementale

Trojanow peut être considéré comme un auteur « engagé » et se conçoit lui-même comme tel : « Selon moi, le rôle de l'écrivain est de remettre en question le langage et les constructions idéologiques de son époque, de démasquer leurs complaisances »[7]. Trojanow participe activement, dans les médias, à des débats sociétaux sur le multiculturalisme[8], le changement climatique, la surveillance des citoyens et l'État de contrôle[9], ou encore la possibilité de nouvelles utopies pour le monde d'aujourd'hui[10]. Engagé aussi en faveur de la non-violence, il a édité, commenté et préfacé une nouvelle traduction en allemand de l'autobiographie de Gandhi en 2019[11]. Dans *An den inneren Ufern Indiens*, il s'intéresse aux raisons qui ont conduit à la pollution inédite du Gange et aux actions concrètes pour lutter contre cet écocide. Il révèle la gabegie de l'administration indienne et l'inefficacité des grands plans de sauvetage du gouvernement indien, tout en rendant visibles des initiatives locales originales qui n'ont pas été suffisamment médiatisées.

Mais quelle légitimité a-t-il pour parler de questions écologiques en Inde, à part son statut d'auteur connu et reconnu, récipiendaire de plusieurs prix littéraires? Il n'est ni écologue, ni scientifique, ni homme politique ; il est écrivain, auteur de romans, de récits de voyage, d'articles et d'essais dans la tradition du

---

[6] Les eaux du Gange irriguent 30 % du territoire indien et 450 millions de personnes, soit 40 % de la population.

[7] Evi ZEMANEK, « Endliches Eis und engagierte Literatur. Ein Gespräch mit Ilija Trojanow über seinen Roman *EisTau* », *literatur für leser*, 3/2012, p. 189-194, ici p. 190 : « Meiner Auffassung nach ist es die Aufgabe des Schriftstellers, die Sprache und die ideologischen Konstrukte seiner Zeit zu hinterfragen, ihre Selbstgefälligkeiten zu entlarven ».

[8] Ilija TROJANOW & Ranjit HOSKOTE, *Kampfabsage, Kulturen bekämpfen sich nicht, sie fließen zusammen*, Frankfurt am Main, Fischer, 2007.

[9] Juli ZEH & Ilija TROJANOW, *Angriff auf die Freiheit. Sicherheitswahn, Überwachungsstaat und der Abbau bürgerlicher Rechte*, München, Hanser, 2009.

[10] Harald WELZER & Ilija TROJANOW, « Es geht auch anders ! Der utopische Raum », Francfort, 2009, URL : https://www.youtube.com/watch?v=AWumUQO5tas

[11] Mohandas K. GANDHI, *Mein Leben. Oder Die Geschichte meiner Experimente mit der Wahrheit,* édition, commmentaires et postface d'Ilija TROJANOW, trad. de l'anglais par Susann Urban, München, Beck, 2019.

journalisme d'investigation. Comme d'autres écrivains-marcheurs (Sylvain Tesson ou Anne Vallaeys en France, par exemple), Trojanow a préparé minutieusement son voyage et réalisé de nombreuses recherches en amont. Il a planifié divers entretiens avec des spécialistes de la protection de l'environnement, des ingénieurs et des universitaires. Son engagement transparaît non seulement dans ces préparatifs, mais aussi dans sa façon d'aller sur place, à la rencontre des acteurs locaux et des paysages, qui se veut aux antipodes de celle du « touriste lambda » puisqu'il parle hindi[12]. En effet, il a vécu plusieurs années à Bombay à partir de 1998. Sa légitimité tient donc également à son excellente connaissance de la culture indienne. La diversité culturelle et linguistique est de fait centrale dans la vie de cet écrivain né en 1965 à Sofia, qui a grandi avec trois langues d'importance égale pour lui (bulgare, anglais, allemand). Ses parents ont dû quitter la Bulgarie pour des raisons politiques alors qu'il n'avait que six ans ; la famille a alors vécu à Nairobi avant de s'installer en Allemagne. Dans *Nach der Flucht*, Trojanow a mis l'accent sur la productivité littéraire du déracinement et de l'exil[13].

Insatiable voyageur, Trojanow a parcouru le globe en tous sens, pris un nombre incalculable de fois l'avion, ce qui, pour lui – il l'avoue dans une interview récente –, n'est plus concevable aujourd'hui. C'est pourquoi il prône le voyage avec des moyens de locomotion non polluants, essentiellement à pied ou en canoë, ou, dans le pire des cas, en transports publics comme le bus et le train. Son engagement transparaît dans une géopoétique de la route et du chemin qui le rattache à une longue tradition de voyageurs à pied, de Johann Gottfried Seume (*Spaziergang nach Syrakus im Jahre 1802*) à David Le Breton et Sylvain Tesson, pour lesquels ce sont les inconforts qui donnent la garantie d'une expérience viatique authentique. À l'instar de ces auteurs, le voyage est vécu chez Trojanow avec tous les sens. Comme chez Tesson, il comporte un fort engagement écologique. Mais tandis que Tesson se considère comme un *Wanderer* au sens romantique du terme et voyage en solitaire, libre de toute attache, Trojanow, lui, voyage avec sa compagne photographe, Pac. Le couple relie la source et le delta du Gange à pied, sac au dos, et en bateau pneumatique de Haridwar à Garhumktesar ; il s'embourbe dans les marais, prend le temps de « ramer » au sens propre du terme. Une autorisation spéciale est nécessaire pour pouvoir traverser le Bihar, région infestée de bandits ; mais l'auteur préfère s'en passer vu la lenteur de la

[12] Sur les liens entre voyage et pratique touristique dans le récit de Trojanow, voir Daniela DORA, « Pilger, Voyeure und Touristen. Zum Verhältnis von Reisen und touristischer Praxis in Ilija Trojanows *An den inneren Ufern Indiens. Eine Reise entlang des Ganges* », *Zeitschrift für interkulturelle Germanistik*, vol. 8, 2017, p. 75-90.

[13] Ilija TROJANOW, *Nach der Flucht. Ein autobiographischer Essay*, Frankfurt am Main, Fischer, 2017.

bureaucratie – ce qui ne va pas sans une certaine mise en scène de soi en tant qu'aventurier téméraire. Bien qu'il lui arrive de prendre un guide comme les autres touristes, à Gangotri en l'occurrence, l'accent est mis sur la route comme moteur principal du périple, dans la tradition d'un Nicolas Bouvier par exemple, lequel accorde davantage d'importance au chemin et à l'expérience du voyage qu'au but lui-même.

Mythe et réalité entremêlés dans le fil de la narration : comment raconter le monde

La trame narrative de *An den inneren Ufern Indiens* se caractérise par l'intrication de deux récits : celui du voyage, qui suit les étapes du périple le long du Gange, et celui du mythe, qui retrace les aventures de la déesse Ganga. Ces récits semblent a priori éloignés l'un de l'autre, mais convergent en fait vers un même diagnostic accablant, l'écocide du biotope fluvial d'un côté, le Kali-yuga de l'autre, c'est-à-dire l'âge sombre selon les textes védiques, une période de violence, de chaos, d'hypocrisie et de manque de religiosité. Trojanow rend compte de l'intrication de la vie quotidienne et du mythe en Inde en mêlant sans transition, dans son écriture, récit viatique et récit mythologique. Ainsi, lorsque les deux voyageurs s'épuisent à pagayer, ils pensent de plus en plus à la possibilité de prendre un train à « Garhmuktsesar, la petite ville qui allait bientôt apparaître et où Ganga prit forme humaine, épousa le roi Shantanu et mit au monde des enfants [...] »[14]. Ou encore, le narrateur[15] et sa compagne rencontrent un sadhu qui se met à chanter SitaRam ; et le paragraphe qui suit relate la rencontre entre Shiva et Parvati avant que le cours du récit de voyage ne reprenne. À la fin de l'épisode mythologique, Parvati demande à Shiva ce qu'elle doit faire pour lui – et il répond : « raconter le monde »[16]. C'est également ce que fait Trojanow, dans une mise en abyme d'autant plus grande que le fleuve sacré est aussi associé, en Inde, à la déesse de la parole inspirée, Saraswati[17].

---

[14] *IUG*, p. 64 : « [...] ob wir nicht in dem bald auftauchenden Städtchen Garhmuktsesar aussteigen wollten, wo Ganga menschliche Form annahm, den König Shantanu heiratete und Kinder zur Welt brachte, [...] ».

[15] Dans l'étude du récit, je distinguerai l'auteur Trojanow du narrateur de *IUG* pour des raisons évidentes de construction de l'authenticité et de la fictionnalité dans la littérature viatique.

[16] *IUG*, p. 18 : « Was soll ich für dich tun ? Die Welt erzählen ».

[17] Dans la littérature védique, Saraswati est un fleuve puissant ainsi qu'un aspect de Vâc, la déesse Parole. Voir Charles MALAMOUD, *Féminité de la parole. Études sur l'Inde ancienne*, Paris, Albin Michel, 2005.

De même que Saraswati est à la fois terrestre et divine, périple réel et aventure mythique s'entremêlent dans le récit. L'écriture de Trojanow s'attache aux impressions sensorielles et révèle une sensibilité pour le monde concret caractéristique de la littérature environnementale. Le sens de l'engagement est inséparable des sens de l'engagement, qu'il s'agisse de la vue (des morceaux de cadavres flottant sur le fleuve, de la saleté et de la laideur de villes bétonnées à outrance) et de l'ouïe (bruit omniprésent) ou de sens plus souvent laissés de côté comme le goût (le couple cherche désespérément à manger du poulet et à boire une bière) et l'odorat (odeurs pestilentielles des eaux usées du *Gajraua Industrial Estate*). L'imaginaire du narrateur est parallèlement nourri de représentations mythologiques, celles-ci étant d'ailleurs en grande partie à l'origine de son périple. À la source du Gange, il avait espéré « voir Ganga surgir de la glace »[18], ce qui s'avère plus difficile que prévu. Dès sa source, le biotope fluvial subit de plein fouet les conséquences du changement climatique ; le glacier a reculé d'un kilomètre au cours des vingt dernières années : « Aucun autre glacier au monde ne rétrécit aussi vite ; les 15.000 glaciers de l'Himalaya dégèlent comme si l'homme avait laissé le congélateur ouvert »[19]. Le voyageur cite des travaux scientifiques de l'Université Jawaharlal-Nehru de Dehli selon lesquels la plupart des glaciers pourraient disparaître d'ici 2035, cette disparition s'accompagnant de sécheresses et d'inondations. Un hindou qu'il rencontre en chemin, Rampratap, prédit que Ganga se cachera sous terre quand les péchés se seront trop accumulés, en attendant l'avènement du prochain Âge d'Or. Le narrateur en déduit que les deux explications – scientifique et mythologique – « se complètent pour donner une image de la déchéance humaine en grand format »[20].

L'intrication entre mythe et réalité engendre également une (con)fusion entre le fleuve et la déesse propice à la personnification du Gange : « Parfois, Ganga était un écoulement silencieux, de légères larmes mouillaient sa bouche muette »[21]. Doté d'une histoire, d'une vie propre, le Gange devient le sujet et le protagoniste principal du récit, au point qu'il est possible d'en faire une biographie, un peu comme celle du Danube écrite par le germaniste de Trieste Claudio Magris[22]. Le Gange apparaît comme une entité naturelle vivante qui peut sortir de ses gonds en

[18] *IUG*, p. 10 : « Wir hatten zu sehen gehofft, wie Ganga aus dem Eis bricht ».

[19] *IUG*, p. 10-11 : « Kein anderer Gletscher auf der Welt schrumpft so schnell ; die 15.000 Gletscher im Himalaja tauen auf, als habe der Mensch das Tiefkühlfach offengelassen ».

[20] *IUG*, p. 11 : « Die beiden Erklärungen ergänzten sich zu einem Bild menschlicher Verfehlung im Großformat ».

[21] *IUG*, p. 61 : « Manchmal war Ganga ein schweigendes Dahinfließen, leichte Kräuel benetzten ihren stummen Mund ».

[22] Claudio MAGRIS, *Die Donau. Biographie eines Flusses*, Wien, Paul Zsolnay, 1998.

provoquant des inondations – acte perçu comme la trahison d'un ami fidèle par un petit commerçant ayant perdu tous ses biens[23] – ou se diviser en de multiples bras pour finir par s'enliser dans des marais insalubres. Ganga peut être capricieuse, ses courants et ses humeurs ne pouvant être déchiffrés que par les pêcheurs locaux. Elle bouge, se déplace (« wandert », *IUG*, p. 62), obligeant les riverains à quitter leur village pour s'installer ailleurs[24]. Contrairement à d'autres écrivains-marcheurs comme Jean-Paul Kauffmann par exemple[25], Trojanow n'hésite pas à personnifier le fleuve, mais il n'idéalise pas pour autant sa beauté à la façon d'un Elysée Reclus dans *Histoire d'un ruisseau* (1869) ; au contraire, il n'enjolive rien.

Ainsi, malgré une forte référentialité caractéristique de la littérature viatique, l'intrication permanente du mythe et de la réalité génère un récit qui coule comme l'eau du Gange et la déesse Saraswati, la déesse de la parole associée au « flot » du savoir : le cours de l'histoire et le cours d'eau sont intimement mêlés. En adoptant la perspective du fleuve, inhabituelle pour les lecteurs, en le décrivant comme un biotope où cohabitent humains (villageois, pêcheurs, pirates du fleuve...), non-humains (faune, flore...) et éléments (eau, terre...) ayant leur agentivité propre (flots, courants, embourbement...), le narrateur cherche à le présenter comme un sujet à part entière, comme un milieu de vie, et non comme une ressource ou un lieu de passage.

Le Gange, un biotope fluvial au bord du collapse

La « défaillance humaine » dont il est question dès le premier chapitre[26] se manifeste dans l'état désastreux du fleuve, les paysages dévastés, la faune ravagée. En 2018, on estime que le Gange reçoit trois milliards de litres d'eaux usées par jour et présente un taux de pollution trois mille fois supérieur aux normes de l'Organisation Mondiale de la Santé. Le narrateur ne se contente pas d'observer et de décrire la situation catastrophique du biotophe fluvial de sa source à son delta ;

---

[23] Voir *IUG*, p. 20 : « Il parlait de l'inondation sur le ton d'un ami déçu qui ne comprenait pas pourquoi il avait été si honteusement trahi » / « Er erzählte von der Überschwemmung im Tonfall eines enttäuschten Freundes, der nicht begreifen konnte, wieso er so schwändlich verraten worden war ».

[24] *IUG*, p. 62 : « Ganga treibt ihre Anhänger vor sich her ».

[25] Jean-Paul KAUFFMANN, *Remonter la Marne,* Paris, Fayard, 2013. Comme le montre Pierre SCHOENTJES in *Littérature et écologie. Le mur des abeilles*, Paris, Corti, p. 381, « Kauffmann s'en prend à cette habitude qui consiste à personnifier les rivières, et il s'appuie alors sur Francis Ponge dont *La Seine* (1950) s'insurgeait contre une écriture qui [...] divinise [...] l'Onde ».

[26] *IUG*, p. 11 : « Bild menschlicher Verfehlung im Großformat ».

il en cherche également les causes et mentionne, parmi celles-ci, l'idéologie du « progrès », la pollution humaine et la pollution industrielle.

L'idéologie du progrès : les infrastructures de gestion de l'eau

Après avoir été à Gangotri aux sources du Gange, le narrateur se rend à Theri, sur les contreforts de l'Himalaya, dans l'État de l'Uttarakhand au nord du pays. Il revient sur l'histoire du barrage le plus haut et le plus puissant d'Inde[27], construit sur la rivière Bhagirathi, un affluent important du Gange. Mis en service en 2006, cet ouvrage d'art hydraulique doit permettre à la fois l'irrigation de terres agricoles, l'alimentation de villes en eau potable et la production hydroélectrique. Contrairement au barrage d'Omkareshwar, qui « reste pour beaucoup de pèlerins et pour la majorité des habitants une représentation du "temple de l'Inde moderne" comme l'avait annoncé Nehru en 1963 »[28], la construction du barrage de Theri a été extrêmement controversée du fait de ses impacts sociaux et environnementaux ; elle a donné lieu à de nombreuses manifestations de la part des populations locales – lutte qui a connu un écho international. Construit sur une faille sismique[29], le barrage de Theri n'inspire guère la confiance : « Beaucoup de gens [...] doutent qu'il puisse résister à un fort tremblement de terre. Si ce n'était pas le cas, le raz-de-marée réduirait à néant Rishikesh et Haridwar et, selon une expertise, atteindrait Dehli dans le laps de temps incroyable de 28 minutes ». Le voyageur ajoute avec ironie : « L'accident semble en tout cas pouvoir être prédit avec une grande précision »[30]. Même la rentabilité du barrage est mise en doute. En raison de la forte sédimentation, il paraît évident qu'il sera un jour embourbé. Ce barrage détourne une grande partie de l'eau de fonte himalayenne dans le canal supérieur du Gange, construit par les Britanniques en 1854 pour irriguer les terres environnantes – ce détournement des eaux étant la cause principale de la détérioration de la navigabilité du fleuve. Le narrateur a ensuite rendez-vous à

---

[27] Le deuxième grand barrage sur le Gange est situé près de Farakka, près du point d'entrée du fleuve au Bangladesh et détourne une partie des eaux vers la Hooghly qui alimente la partie ouest du delta du Bengale et la ville de Kolkata. Ce barrage est une source de conflits entre l'Inde et le Bangladesh depuis sa construction en 1975.

[28] Voir Émilie CRÉMIN, « "Les temples de l'Inde moderne" : un grand barrage dans un lieu saint de la Narmada (Madhya Pradesh) », *Géocarrefour*, vol. 84, 1-2/2009, p. 83-92.

[29] *IUG*, p. 30 : « Der Tehri-Staudamm liegt auf einer tektonischen Spalte ».

[30] *Ibid.* : « Viele Menschen trauen der Staumauer nicht, bezweifeln, ob sie einem starken Erdbeben gewachsen wäre. Wenn nicht, würde die Flutwelle Rishikesh und Haridwar niederwalzen und, laut einem Gutachten, in unglaublichen 28 Minuten Dehli erreichen. Das Unglück jedenfalls scheint sich besonders genau vorausberechnen zu lassen ».

Haridwar avec un ingénieur des eaux qui lui explique l'intérêt de la construction du *Upper Ganges Canal* et de son système d'écluses ; il ne semble pas dupe.

Le lecteur en déduit que les progrès technologiques et autres « bienfaits de la civilisation » liés à l'impérialisme occidental sont pour le moins ambivalents. Avec la modernité, l'eau est devenue une équation à résoudre ; elle « n'est plus sainte, mais saine » – pour reprendre les mots du philosophe Jean-Philippe Pierron[31]. Réduite à l'acronyme H_2O par Lavoisier, l'eau est détachée du territoire pour devenir une matière définie par sa composition chimique et ses propriétés physiques. La culture de l'eau devient une question analytique et technique, dont la maîtrise et la domination deviennent les objectifs. Plus qu'une ressource respectée comme ayant une forme d'existence intrinsèque, l'eau maîtrisée devient objet de préservation et de régulation, à travers une vaste infrastructure de gestion qui va des canaux aux canalisations, des barrages à l'imperméabilisation des sols. Sous pression, élevée dans des réservoirs, stockée, l'eau ne coule plus ; elle est acheminée. Elle n'a plus rien de la puissance de l'élément qui, selon Bachelard, donne un essor inépuisable à la vie. Comme la terre et le biotope, elle fait partie – selon Roderick Nash, l'un des pionniers de l'histoire environnementale – d'une classe d'opprimés systématiquement oubliée dans les livres d'histoire[32].

Pollution humaine

La pollution humaine est aussi grandement responsable de l'état du Gange. La capitale New Delhi déverse quotidiennement dans la Yamuna 250 000 mètres cubes d'eaux usées domestiques (et 20 000 mètres cubes d'eaux usées industrielles) qui finiront par se déverser dans le Gange. La ville avait pourtant été dotée dès 1937 d'une première station d'épuration. En 1987, les premières analyses qui ont été effectuées dans un affluent où se déversent les égouts de Varanasi et qui se jette lui-même dans le fleuve en aval de la ville ont révélé un taux de coliformes fécaux de 1,5 million d'unités par décilitre, le maximum autorisé étant de 500 unités. À la pollution par les eaux usées domestiques, s'ajoute la pollution par les cadavres humains. Mourir dans le Gange permettant d'atteindre *moksha*, c'est-à-dire la libération finale de l'âme dans l'hindouisme, un grand nombre de fidèles viennent y mourir. Le Gange reçoit chaque jour les restes de quelque 475 cadavres humains

[31] Jean-Philippe PIERRON, *La Poétique de l'eau. Pour une nouvelle écologie,* Paris, Les Pérégrines, 2018.

[32] Je renvoie ici aux travaux d'histoire environnementale, notamment à ceux de Roderick Nash, et en particulier à : Roderick NASH, « American environmental history : a new teaching frontier », *Pacific Historical Review*, vol. 41, n° 3, août 1972, p. 362-372.

et de 1 800 tonnes de bois utilisées pour les crémations, ainsi que 10 000 carcasses d'animaux qui y sont abandonnées, une autre cause importante de pollution.

Différentes méthodes ont été mises en œuvre pour aider à la dépollution du Gange, comme la construction de milliers de toilettes publiques et de crématoires électriques – à Varanasi par exemple – mais ils ne sont guère utilisés que par les indigents. La construction de stations d'épuration et leur raccordement à des kilomètres d'égouts ont aussi été entrepris. À Kanpur, le voyageur discute avec un ingénieur qui lui vante les mérites d'une station d'épuration, mais un autre Indien, Rakekh, déclare après l'entretien, en haussant les épaules : « À quoi sert une station d'épuration qui ne fonctionne pas ? Certes, elles génèrent leur propre électricité, mais les eaux usées doivent d'abord passer par une série de stations de pompage qui tombent en panne plusieurs fois par jour »[33]. Après un autre entretien avec un ingénieur chimiste, manager de la plus grande tannerie de la ville, Rakekh ajoute, désabusé : « À Kanpur [...] tout le monde te dit à quel point il tient à l'environnement. Et le pollue sans retenue »[34].

Pollution industrielle

Entre le barrage de Tehri et son embouchure, plus de 760 usines (distilleries, tanneries, raffineries, usines de pâte à papier...) déversent dans le Gange des déchets toxiques. Les tanneries traitent les peaux avec du chrome hexavalent, composé cancérigène rejeté dans les eaux du fleuve. La pollution du Gange est déjà soulignée par des voyageurs comme Jean-Baptiste Tavernier au XVII^e^ siècle ou Mark Twain à la fin du XIX^e^ siècle. Trojanow brosse un tableau encore bien plus sombre au XXI^e^ siècle ; à Kanpur, il observe une situation sanitaire terrifiante (*IUG*, p. 82) : les eaux usées des canalisations et d'usines toxiques (tanneries) sont rejetées dans le Gange là même où des enfants jouent dans l'eau et où des pêcheurs pêchent, ce qui provoque des épidémies (maladie de peau, hépatites...) et la pollution de la nappe phréatique (fluor).

En dressant ce constat alarmant, Trojanow souhaite ouvrir les yeux de ses lectrices et lecteurs – à la manière d'un *Aufklärer* contemporain – sur le désenchantement de l'eau qui a conduit à sa surexploitation, et sur ses conséquences sociales. L'hypocrisie généralisée de ce système apparaît de manière flagrante dans diverses contradictions rapportées dans le récit : ainsi, un gérant

[33] *IUG*, p. 84 : « Was nützt einem eine Kläranlange, die nicht funktioniert. Zwar generieren sie ihren eigenen Strom, aber das Abwasser muss erst durch eine Reihe von Pumpstationen zu ihnen gelangen, und die fallen täglich mehrmals aus ».

[34] *IUG*, p. 88 : « In Kanpur (...) erzählt dir jeder, wie sehr er die Umwelt schätzt. Und verschmutzt sie ungehemmt ».

d'hôtel indique à ses clients la quantité d'eau nécessaire pour se brosser les dents, se laver le visage, se raser etc. afin de les sensibiliser à la consommation d'eau, alors que les conduites de son établissement ne sont pas étanches (*IUG*, p. 37) ; ou encore, des affiches de promotion de la *Indian Oil* prodiguent divers conseils pour économiser l'énergie (bien passer les vitesses par exemple) alors que dans une gare, personne ne peut indiquer au narrateur une seule poubelle où jeter son gobelet en plastique ; il est invité à le jeter par terre, sur un sol déjà jonché de gobelets. En suscitant notre prise de conscience, l'auteur nous appelle, à l'ère de l'anthropocène, à renégocier nos rapports à ce que Jean-Philippe Pierron appelle l'« eau-territoire », c'est-à-dire à réinventer nos manières d'« habiter » notre environnement et de nous inscrire dans le tissu de relations qu'elles forment, à « ménager » plutôt qu'« aménager » nos territoires (ce qui reviendrait à les anthropiser davantage).

Les causes de l'inefficacité des plans de sauvetage du Gange et du non-respect du fleuve

En 1985, le Gange a été proclamé « héritage national » et une Autorité centrale du Gange a été fondée. En 1986 a débuté le *Ganga Action Plan*, avec un budget de 300 milliards de dollars. Mais ces actions très onéreuses contre la pollution se sont révélées inefficaces. Trojanow enquête pour essayer de comprendre les raisons d'un tel échec. J'aborderai successivement les causes économiques, politiques et religieuses.

Causes économiques

D'après Mishra, ingénieur dans la ville industrielle de Kanpur interviewé par l'auteur, les intérêts économiques des grandes entreprises priment sur le respect de l'environnement. Dans l'état très densément peuplé d'Uttar Pradesh, une décision du Tribunal d'Allahabad prise en 1997 oblige certes les usines à purifier leurs eaux usées avant de les rejeter dans le Gange (*IUG*, p. 82-83), mais seules les petites entreprises ont été contraintes de fermer suite à cette décision, faute de moyens financiers pour réaliser les investissements nécessaires. Dans le Bihar, l'État le plus pauvre d'Inde, le narrateur note que la pêche est désormais totalement dominée par une mafia de riches entrepreneurs qui sont de mèche avec les autorités et la

police (*IUG*, p. 145). Des bandes de bandits terrorisent les pêcheurs traditionnels[35] qui sont opposés aux techniques de pêche non durables. Notons que la pêche illégale, qui est un secteur favorable à la criminalité environnementale organisée du fait de la relative impunité de ses participants, est en pleine expansion dans le monde et pas seulement sur le Gange[36]. L'utilisation de filets aux mailles très serrées, capturant même les plus petits poissons, ont fait chuter la biodiversité de manière drastique ; par exemple une espèce comme la grande carpe indienne est devenue beaucoup plus rare en l'espace de vingt ans – comme le relève le narrateur.

La pauvreté explique aussi la chute de la biodiversité, puisque les plus pauvres ont capturé et consommé les tortues nécrophages (presque 30.000) qui avaient été introduites dans le fleuve dans le cadre du *Ganga Action Plan* pour dévorer les cadavres insuffisamment brûlés. Ils se sont également mis à consommer de la chair de dauphin, animal pourtant considéré jusque-là comme sacré au même titre que la vache – comme l'explique au narrateur le professeur Sinha, qui a consacré sa vie à l'étude de *Platanista gangetica*[37]. Le Gange est en effet un écosystème riche et particulier[38] qui comporte notamment deux espèces de dauphins – le dauphin du Gange (*Platanista gangetica*) et le dauphin de l'Irrawaddy (*Orcælla brevirostris*) – et un requin d'eau douce, le *Glyphis gangeticus*, ainsi qu'un crocodile très menacé, le Gavial du Gange.

---

[35] Ceux-ci appartiennent à la communauté des nisads : « Les *nisads* sont un groupe de gens qui vivent partiellement de la pêche et de la batellerie le long du Gange et de la Yamuna, en Uttar Pradesh, à l'est de Delhi, ou au Bihar, plus à l'Est encore. Ils sont pratiquement tous hindous. [...] Globalement, les *nisads* se présentent comme des *garib log* ("pauvres") quand des agents de l'État viennent à leur rencontre — mais c'est rare. Dans une atmosphère moins chargée, ils se présentent comme des *Gangaputra* ("fils du Gange"), des *mulnivasi* ("habitants originels") ou encore "la plus belle des castes" ». Voir Gérard HEUZÉ, « Une communauté indienne face au travail : les *nisads* du Gange », *Sociologie du travail*, vol. 55, n° 4, oct.-déc. 2013, p. 513-529.

[36] Mickaël R. ROUDAUT, *Marchés criminels*, Paris, PUF, 2010, chapitre 2 : « Criminalité environnementale : un marché criminel majeur, pourtant méconnu », p. 41-76.

[37] Les dauphins ont longtemps été considérés comme les « vaches » du fleuve, il était tabou de manger leur chair. Mais les dauphins sont aujourd'hui tués pour leur graisse avec laquelle on fait de l'huile, utilisée pour des buts médicaux ou des massages.

[38] Les écosystèmes du delta du Gange et de son bassin versant ont été identifiés par le WWF (Fonds mondial pour la nature) et *The Nature Conservancy* (TNC) comme l'une des 426 écorégions d'eau douce de la planète.

Causes politiques et institutionnelles

En 2014, Narendra Modi a lancé un plan de sauvetage du fleuve appelé Namami Gange (« Obéissance au Gange »), qui visait notamment à fermer les usines les plus polluantes et construire des centres de traitement des eaux. Cependant en 2018, les trois quarts des eaux usées rejetées dans le fleuve n'étaient pas traitées, et ce plan est généralement considéré comme un échec. Selon le narrateur, la difficile application des plans de sauvetage du Gange s'explique par la corruption des hommes politiques, la bureaucratie et les lourdeurs institutionnelles. La construction de nouvelles installations très onéreuses s'avère inutile faute d'argent dans la durée ; ainsi, un crématorium électrique tombe en panne dès que le courant vient à manquer, c'est-à-dire cinq mois par an pendant la mousson ; il en va de même pour les stations d'épuration : « La colère de Mishra est dirigée contre les politiciens, les fonctionnaires et les scientifiques. Il oppose sa propre vision à l'inefficacité coûteuse de tous les plans gouvernementaux »[39]. Cet ingénieur est persuadé que le Gange possède des capacités d'auto-épuration conséquentes, c'est-à-dire que par l'action des bactéries et le transfert d'oxygène depuis l'atmosphère par la surface du fleuve, une grande partie de la pollution organique peut être éliminée. Mishra a d'ailleurs proposé à la ville de Kanpur un système d'épuration naturel, qui prend au sérieux – dit-il – la sainteté du Gange :

> Développé par l'ingénieur William Ostwald, ce système fait confiance aux forces naturelles de purification comme les microbes et les algues, le soleil et l'oxygène. Dans différents bassins profonds, les eaux usées seraient décomposées et purifiées par fermentation et photosynthèse et s'écouleraient d'un bassin à l'autre sous l'effet de la gravité[40].

Il s'agit donc d'un projet technologique alternatif, respectueux de l'environnement. Mishra souligne ironiquement qu'il souffre d'une seule faiblesse : « Il est trop bon marché ; il est trop simple, il implique les gens ordinaires sur le terrain, et il pourrait fonctionner, remettant ainsi en question tous les projets

[39] *IUG*, p. 129 : « Mishras Zorn richtet sich gegen Politiker, Beamte und Wissenschaftler. Der kostspieligen Ineffizienz aller Regierungspläne stellt er seine eigene Vision entgegen ».

[40] *IUG*, p. 129 : « Entwickelt von dem Ingenieur William Ostwald vertraut dieses System auf natürliche Reinigungskräfte wie Mikroben und Algen, Sonne und Sauerstoff. In verschiedenen tiefen Teichen würden die Abwässer durch Fermentierung und Photosynthese zersetzt und gereinigt werden sowie aufgrund der Schwerkraft von Teich zu Teich fließen. Das ganze Konzept baut auf die Selbstreinigungskräfte der Natur, es nimmt die Heiligkeit von Ganga ernst ».

coûteux du gouvernement »[41]. Ceci explique à ses yeux que le gouvernement d'Uttar Pradesh le combatte par tous les moyens.

Causes religieuses et psychologiques

Malgré cette immense pollution, les hindous continuent de considérer Ganga comme un fleuve sacré, à vénérer son eau et à lui attribuer des vertus thérapeutiques et purificatrices. Les voyageurs rencontrent un jeune garçon qui cherche à Gangotri de l'eau du Gange pour la vendre ensuite partout en Inde :

> Lors des purifications rituelles, quelques gouttes sont projetées sur les statues des dieux ou les corps humains. Un verre d'eau du Gange est offert à l'occasion d'un mariage. Les Indiens du Kenya ou des îles Findji achètent, lors de leur visite au pays, des bouteilles en plastique ventrues avec des anses qui sont conservées avec précaution. Afin que les réserves ne s'épuisent pas, le Ganga Jal, fluide mystique qui transmet ses propriétés curatives à tous les liquides, est mélangé à de l'eau ordinaire[42].

Comment a-t-il été possible de transformer la sainte mère Ganga en un tel cloaque et pourquoi cela ne dérange-t-il que si peu de gens ? Comment expliquer qu'un fleuve aussi sacré ne soit pas respecté et que certains Indiens pourvus d'une solide culture scientifique continuent d'y prendre leur bain rituel tous les matins alors même qu'ils savent à quel point l'eau est polluée ? Ilija Trojanow cherche à comprendre ce paradoxe et trouve une première explication dans la divinité du fleuve elle-même : un être humain ne saurait salir une déesse ni lui venir en aide pour se nettoyer, elle devrait s'en charger elle-même :

> L'écrasante majorité [...] pollue sans scrupule le fleuve et pense pouvoir réparer ce sacrilège avec une guirlande et une noix de coco. Le caractère sacré du fleuve les a libérés de toute responsabilité personnelle. En tant que déesse, Ganga est assez forte pour laver tous les péchés. Elle-même n'a besoin d'aucune protection, d'aucune considération. La saleté ne s'attache qu'aux mortels, les dieux résistent

---

41 *IUG*, p. 129 : « Er ist zu billig; er ist zu einfach, er involviert die einfachen Menschen vor Ort, und er könnte funktionieren, wodurch all die teuren Projekte der Regierung in Frage gestellt würden ».

42 *IUG*, p. 18-19 : « Bei rituellen Reinigungen werden einige Tropfen auf Götterfiguren oder menschliche Körper gespritzt. Zur Hochzeit wird ein Glas Gangeswasser gereicht. Inder aus Kenia oder den Findschiinseln kaufen beim Heimtatbesuch bauchige Plastikflaschen mit Henkeln, die behutsam aufbewahrt werden. Damit der knappe Vorrat nicht zur Neige geht, wird Ganga Jal mit normalem Wasser vermengt, als mystisches Fluidum überträgt es seine heilenden Eigenschaften auf jede Flüssigkeit ».

à la pollution. C'est pourquoi les hommes pensent qu'ils seront purifiés même si Ganga est un cloaque. Ne vaudrait-il pas mieux que Ganga soit un enfant dans le besoin et non la mère divine ?[43]

À Kanpur, le voyageur rencontre un Indien aisé engagé dans le traitement des déchets. Celui-ci explique l'état de saleté et d'insalubrité de sa ville par le manque d'éducation des habitants et leur incapacité à prendre leurs responsabilités : la société serait paralysée par la séparation entre sphère privée et sphère publique : personne ne se sentirait responsable de la sphère publique ; le Gange relevant de la responsabilité divine et non de la responsabilité humaine, personne ne se sentirait obligé de le protéger – explique Sutwala[44]. Un de ses amis, Gopal, mentionne comme premier facteur de pollution l'égo – beaucoup d'égo générant beaucoup de déchets – comme second facteur l'ordre des priorités – l'environnement venant toujours en dernier – et enfin la résignation – vu que de toute façon rien ne fonctionne, pourquoi devrais-je m'engager ? (*IUG*, p. 81)

Position poétologique et mise en scène de soi : un récit de marche

La marche le long d'un cours d'eau a attiré de nombreux écrivains-marcheurs, comme Jean Rolin (*Chemins d'eau*, 1980), Jean-Paul Kauffmann (*Remonter la Marne*, 2013), Paolo Rumiz (*Pô, le roman d'un fleuve*, 2014), Elke Heidenreich et Tom Krausz (*Alles fließt, Der Rhein. Eine Reise,* 2022) ; mais les préoccupations environnementales sont centrales dans le récit de Trojanow. Suivre une ligne d'eau, c'est suivre une ligne de vie, mais aussi dans le cas du Gange, faire le deuil de certaines formes de vie, animales et végétales, disparues avec la modernité. Le voyageur observe, dialogue, échange, présente différentes visions du monde, rencontre de nombreuses personnes de conditions, métiers, religions, statut social, âges divers – prêtres, sadhus, petits commerçants, ingénieurs, scientifiques, pêcheurs, et expose leur point de vue. Il s'agit à travers tous ces points de vue

[43] *IUG*, p. 126 : « Die überwältigende Mehrheit [...] verschmutzt bedenkenlos den Fluß und glaubt, dieses Sakrileg mit einer Girlande und einer Kokosnuß wiedergutzumachen. Die Heiligkeit des Flusses hat sie jeder persönlichen Verantwortung entbunden. Als Göttin ist Ganga stark genug, alle Sünden abzuwaschen. Sie selbst bedarf keines Schutzes, keiner Rücksicht. Schmutz bleibt nur an Sterblichen haften, Götter sind verschmutzungsresistent. Deswegen glauben die Menschen, auch dann gereinigt zu werden, wenn Ganga eine Kloake ist. Wäre es nich besser, Ganga wäre ein bedürftiges Kind und nicht die göttliche Mutter ? ».

[44] *IUG*, p. 80 : « Deswegen verschutzen wir Ganga, weil sie der göttlichen Verantwortung obliegt und nicht der unseren ».

d'ouvrir les yeux des lectrices et lecteurs sur la réalité concrète de la vie en Inde – par exemple sur les conditions de travail terrifiantes dans les tanneries de Kanpur, les usines de tapis de Mirzapur[45] et les call centers – et sur les causes de la pollution du Gange : corruption, manque d'éducation, résignation, criminalité environnementale, paralysie des institutions et de la société. Mais ce sombre constat ne conduit pas au désespoir ou à la négativité. Il ne conduit pas non plus à une fuite dans la mystique ou une idéalisation de la spiritualité indienne.

La culture spirituelle du haut-parleur[46] est dénoncée en raison de la pollution sonore qu'elle entraîne, laquelle empêche tout recueillement et toute expérience du silence. De même qu'est dénoncée l'hypocrisie des prêtres auxiliaires, qui exigent d'être payés pour une bénédiction exécutée négligemment. Ou encore la frustration endémique des hommes qui explique la fréquence des agressions sexuelles en Inde. La position de Trojanow par rapport à la spiritualité indienne ressort clairement du chapitre sur la Kumbh Mela intitulé « Der Nektar der Massen », dans lequel ce rassemblement religieux réunissant plusieurs dizaines de millions de personnes, tous les douze ans, au confluent des deux cours d'eau, la Yamuna et le Gange (là où se trouverait également le confluent avec la Sarasvati, rivière mystique et invisible) est décrit avec une ironie non voilée (prouesses bizarres de certains sadhus, pratiques des adeptes occidentaux de la spiritualité indienne...). Le style indirect libre est utilisé pour rapporter les propos d'un psychiatre indien installé aux États-Unis et d'un Américain « converti » à l'hindouisme, qualifié ironiquement d'« athlète de la spiritualité » en raison de son programme extrêmement dense de pratiques spirituelles (méditation, yoga...) visant à atteindre l'éveil au plus vite (*IUG*, p. 90-91).

Trojanow souhaite au contraire revenir à la lenteur, au silence et à la simplicité, bien loin de ces rassemblements gigantesques et médiatiques – ce qui ne va d'ailleurs pas sans une mise en scène de soi qui lui permet de se distinguer des autres Occidentaux. Cette lenteur s'exprime dans le temps long de la marche à pied et du récit mythologique. L'écrivain-voyageur se profile en tant que pèlerin accomplissant un *padyatra,* un pèlerinage à pied le long du Gange, de Allahabad à Mirzapur. Composé de deux mots sanskrits, *pad et yatra,* le mot *padyatra* désigne un voyage ou un pèlerinage à pied. Effectuer un yatra jusqu'aux lieux sacrés de l'hindouisme est une manière de manifester sa dévotion. Les inconforts et les

[45] Il dénonce en particulier le travail des enfants (*IUG*, p. 86) et stigmatise l'hypocrisie des dirigeants de ces usines (*IUG*, p. 87-88).

[46] *IUG*, p. 35 : « Das wichtigste Instrument der zeitgenössischen Spiritualität ist der Lautsprecher, die Gesänge werden so laut gestellt, als sei die Welt schwerhörig... Wir hatten schon die Flucht ergriffen, als wir mit einem Schlag in den himmlischen Frieden des Stromausfalls einkehrten ».

épreuves d'un tel voyage à pied sont autant de preuves de la foi du pèlerin. Chez Trojanow, le pèlerinage n'a pas lieu dans un cadre religieux défini, celui de l'hindouisme, mais plutôt par curiosité et besoin de se confronter à une altérité culturelle radicale. Dans une interview, l'écrivain souligne qu'il vient d'une famille où se côtoient chrétiens, musulmans, athées, communistes, anarchistes... et que lui-même ne souhaite pas choisir entre ces voies ; il aspire au contraire à la diversité culturelle et religieuse. Le pèlerinage est l'occasion pour lui de voir autrement, de se dépouiller de ses préjugés, et ce faisant de se transformer. En tant qu'expérience archétypique présente dans toutes les religions, il est une invitation à l'humilité[47], au recueillement, au dépouillement, à la fraternité, à la décélération, un retour à soi et une quête de soi qui mènent finalement à la transformation de soi – idéal suprême du voyage selon Trojanow, comme ceci ressort de la philosophie du voyage présentée dans *Gebrauchsanweisung fürs Reisen* : « Pour moi, l'idéal suprême du voyage est la transformation du voyageur. Les voyages qui répondent à de telles exigences sont coûteux et fatigants, ils demandent du temps et de la peine, ils exigent beaucoup de nous » [48].

Le voyage au sens fort du terme est donc une manière de revivifier notre capacité d'émerveillement, d'étonnement, et de faire du monde notre patrie : « Fais un voyage, mon ami », dit le poète soufi Rumi, « du moi au soi ». En d'autres termes : « Ne voyage pas de la patrie vers l'étranger, mais transforme l'étranger en patrie ». Ce processus de transformation de soi à travers la confrontation à l'altérité implique non seulement une « purification » extérieure, à travers une action militante en faveur de l'environnement par exemple, mais également une « purification » intérieure, pour extraire ce qui relève en nous de préjugés, de programmations mentales, de jugements. J'aimerais renvoyer à ces mots de Mâ Ananda Moyî en réponse à une personne lui demandant d'expliquer ce qu'est exactement la pureté et l'impureté, parce qu'ils me paraissent particulièrement éclairants : « La pureté est une attitude intérieure. Une personne est pure ou impure en fonction de ses caractéristiques mentales. [...] En fait, pureté signifie vérité, cela qui est. Tout ce qui contribue à vous rapprocher de cette Réalité, de la réalisation de la Vérité, peut être qualifié de pur, et tout ce qui retarde cela est impur. » Mâ donne de manière très intéressante l'exemple du Gange :

---

[47] Ilija TROJANOW, « Warum ich mich auf den Weg mache ... », ZEIT.GESPRÄCH mit Ilija Trojanow vom 23.1. 2016, URL : https://www.youtube.com/watch?v=AG9DxcD9teA

[48] Ilija TROJANOW, *Gebrauchsanweisung fürs Reisen,* München, Piper, 2018 : « Für mich ist das höchste Ideal des Reisens die Veränderung des Reisenden. Reisen, die solchen Ansprüchen genügen, sind aufwendig und anstrengend, sie erfordern Zeit und Mühsal, sie verlangen uns einiges ab ».

> Les hindous croient que le Gange est pur. D'autres disent que son eau est polluée et n'est qu'un bouillon de culture. C'est une question de point de vue. Mais en essence pureté et impureté se trouvent dans le mental. Il n'y a qu'un seul Âtman. Quand on a réalisé l'UN, il n'y a plus ni pureté ni impureté. Un cadavre en décomposition flotte dans le Gange. Le vautour plonge sur lui et dévore sa chair ; celle-ci constitue sa nourriture et lui permet de vivre. La vie est une. Une créature subsiste de ce qui semble répugnant à une autre. Nous devons parvenir à un stade où nous ne connaissons que l'UN et où tout est Sa forme. Il n'y a que Brahman[49].

Dans son récit, Trojanow préfère citer des épisodes de la mythologie hindoue plutôt que des saints indiens plus contemporains. Malgré sa vision du voyage comme quête de soi, on a du mal à voir dans son périple un voyage initiatique ou un voyage de formation (au sens goethéen). Même s'il est parfois semé d'embûches, comme lors du passage en canoë, dans lequel le narrateur fait montre d'un certain courage[50], le voyage n'implique pas de réelle confrontation à la mort ni d'expérience permettant une transmission, telles qu'on les trouve par exemple dans les « grands récits » comme *L'Iliade* et *l'Odyssée*. Quand leur périple devient trop pénible, les marcheurs rêvent de prendre le bus ou le train, ce qu'ils arrivent finalement toujours à faire (*IUG*, p. 64) – leur mise en scène en tant qu'aventuriers ou pèlerins (à l'opposé des touristes en quête de confort et de sécurité) ayant donc ses limites. Ils rejoignent la *Great Trunk Road*, der « asphaltierte Mythos » (*IUG*, p. 66), où ils découvrent une circulation intense et les odeurs pestilentielles de canalisations à ciel ouvert : « Entre-temps, je regrettais déjà un peu moins notre décision, car nous étions descendus sans le savoir là où commence la pollution industrielle du Gange »[51]. Les voyageurs s'éloignent donc de l'idéal du voyage comme pèlerinage ; comme le remarque Daniela Dora, le texte est trop souvent jalonné de pratiques touristiques qui sapent l'objectif d'un engagement inconditionnel envers l'altérité[52].

---

[49] ATMANANDA, *Voyage vers l'immortalité. La quête spirituelle d'une Occidentale auprès de Ma Anandamayi*, Saint Geours de Maremne, Accarias L'Originel, 2016, p. 289.

[50] *IUG*, p. 53 : « Wir stakten, wir griffen nach den Halmen vor uns und zogen an ihnen weiter. Pac zückte das Paddel und schlug Schneisen in das Ried. Als es nicht mehr weiterging, stieg ich aus dem Boot und versank bis zur Brust im Schlamm ».

[51] *IUG*, p. 66-67 : « Inzwischen bereute ich unsere Entscheidung schon etwas weniger, denn wir waren unwissentlich dort ausgestiegen, wo die industrielle Verschmutzung des Ganges beginnt ».

[52] Daniela DORA, *op. cit.*, p. 88 : « Viel zu häufig säumen touristische Praktiken des Erzählers den Text, die das angedachte bedingungslose Einlassen auf das Andere immer wieder unterlaufen ».

La déconstruction de la figure du héros ou du pèlerin ainsi que la succession de « petits récits » relatant divers rencontres et propos rapportés au fil de chapitres courts, témoigne de la fin des grands récits caractéristique de la littérature postmoderne[53] – on peut penser par exemple à Helge Timmerberg et Wolfgang Büscher pour la littérature viatique contemporaine de langue allemande[54]. Ces divers points de vue permettent d'approcher un peu plus de la vérité, et ce faisant de devenir un être humain plus complet, moins aveuglé par ses préjugés, plus à même de changer le monde ; on pourrait presque parler d'une variante postmoderne du récit de formation – sachant que la vérité reste inatteignable et ne peut s'exprimer qu'à travers la multiplicité des points de vue et des expériences, la diversité des vivants, des pensées et des cultures. Dans une interview, Trojanow décrit ainsi le leitmotiv de son œuvre : « Il existe un noyau de vérité, mais il est généralement inaccessible. C'est pourquoi la vérité s'exprime dans la diversité de la vie, de la pensée, des aspirations culturelles »[55]. C'est la raison pour laquelle le voyage appelle le voyage. À la fin de *An den inneren Ufern Indiens*, le couple atteint l'embouchure du Gange et le lecteur est certain que ce ne sera pas le dernier voyage de Trojanow en Inde. Effectivement il écrira peu après son « mode d'emploi de l'Inde »[56]. L'ouverture interculturelle de l'auteur semble indissociable de son engagement environnemental. Le philosophe et biologiste Georg Toepfer, qui a travaillé sur le concept de diversité, a qualifié la comparaison entre « biodiversité et diversité socioculturelle » de « parallélisme conceptuel séduisant qui soulève de nombreuses questions »[57], et il s'est demandé s'il est possible de conceptualiser et de maintenir la diversité culturelle sans avoir à l'esprit le modèle de la biodiversité

---

[53] Michaela HOLDENRIED & Alexander HONOLD (Hg.), *Reiseliteratur der Moderne und Postmoderne*, Berlin, Erich Schmidt, 2017.

[54] Aurélie CHONÉ, « "Sag, Scarlet, berührt der Ganges irgendwo in seinem Verlauf das moderne Indien?". Schillernd widersprüchliche Indienbilder im Kontext der Globalisierung in Helge Timmerbergs *Shiva Moon. Eine Reise durch Indien* (2006) », *in* Manfred DURZAK (Hg.), *Bilder Indiens in der deutschen Literatur*, Frankfurt am Main-Berlin-Bern-Bruxelles-New York-Oxford-Wien, Peter Lang, « Mäander. Beiträge zur deutschen Literatur », vol. 10, 2010, p. 147-162; « *Asiatische Absencen* (2008) de Wolfgang Büscher : un regard post-moderne et post-colonial sur l'Asie dans un monde globalisé », *in* Philippe ALEXANDRE (dir.), *Orients et orientalismes dans les pays de langue allemande au XX^e siècle*, Nancy, Presses Universitaires de Nancy, 2016, p. 317-336.

[55] Ilija TROJANOW , « Zeit des Exils : Interview mit Ilija Trojanow » (2020) : « Es gibt einen Kern der Wahrheit, der ist aber meistens nicht erreichbar. Deswegen äußert sich Wahrheit in der Vielfalt des Lebens, des Denkens, des kulturellen Strebens », URL : https://www.youtube.com/watch?v=A4MAwJzbMcs

[56] Ilija TROJANOW, *Gebrauchsanweisung für Indien*, München, Piper, 2006.

[57] Georg TOEPFE, « Diversität. Historische Perspektiven auf einen Schlüsselbegriff der Gegenwart », *Zeithistorische Forschungen*, vol. 17, n° 1, 2020, p. 130-144.

naturelle comme modèle. L'exemple de ce récit de voyage tend à prouver que non : la diversité culturelle semble inextricablement liée à la biodiversité, et tout autant menacée que l'est le Gange.

An den inneren Ufern Indiens témoigne d'une repolitisation de la littérature allemande telle qu'on peut l'observer à partir du début des années 2000[58]. L'engagement environnemental de l'auteur et sa volonté de réenchanter le monde par la simple marche à pied reflètent les deux versants, militant et méditatif, d'une littérature écologique qui se fonde sur le constat que la destruction a pris le pas sur le bon usage de la nature. Trojanow n'exploite pas le registre de la peur, ne joue pas celui de la culpabilisation, et ne donne pas de leçon. Il cherche à dévoiler les complaisances du système capitaliste et à sensibiliser les lecteurs à différents fléaux comme la criminalité et l'injustice environnementales. La prise de conscience de l'essence destructrice de la civilisation capitaliste est nécessaire pour laisser place à une autre ontologie de la nature, visionnaire. Comme d'autres récits de marche contemporains (Antoine de Baecque, Jean-Paul Kauffmann, Sylvain Tesson en France, Wolfgang Büscher, Karl-Markus Gauß en Allemagne), *An den inneren Ufern Indiens* dresse le constat des atteintes à l'environnement tout en reconnaissant qu'il y a des raisons de ne pas désespérer – l'espoir étant présent au niveau d'initiatives individuelles locales plutôt qu'au niveau global d'une prétendue « politique pour le climat » : à Kanpur par exemple, Gopal a entrepris de nettoyer les déchets de la ville (*IUG*, p. 80), Rakesh de chercher les cadavres humains pris dans les troncs d'arbre au milieu du fleuve, grâce à l'organisation qu'il a fondée, les *ecofriends* (*IUG*, p. 81), et Mishra a proposé à la ville un système d'épuration naturel. Ces solutions simples, qui ne sont pas pour autant présentées comme simplistes, posent les jalons d'un autre rapport à l'environnement, d'une nouvelle utopie. Une dizaine d'années après la parution du récit de voyage de Trojanow, cette utopie semblait pouvoir se concrétiser puisque la juridiction de la Haute Cour de l'Uttarakhand a accordé en mars 2017 une « personnalité juridique » au Gange et l'a reconnu comme une entité vivante, ainsi que son affluent, la Yamuna, et tous les écosystèmes himalayens sur son territoire. Elle a également donné la possibilité à des personnes désignées comme « parents » de parler au nom des écosystèmes menacés. Pourtant, cette utopie n'a pas été en

[58] D'après Sabrina Wagner, Trojanow est un exemple paradigmatique d'auteur engagé tel qu'on les trouve après 2005, année qui marque selon elle un tournant vers une repolitisation de la littérature ; Trojanow représente d'après elle un « regard du dehors », tandis que Juli Zeh représenterait un « regard du milieu » et Tellkamp un « regard d'en haut ». Voir Sabrina WAGNER, *Aufklärer der Gegenwart. Politische Autorschaft zu Beginn des 21. Jahunderts. Juli Zeh, Ilija Trojanow, Uwe Tellkamp*, Göttingen, Wallstein, 2015.

marche bien longtemps, puisque la reconnaissance d'une personnalité juridique au Gange et à la Yamuna a été révoquée quatre mois plus tard, en juillet 2017.

Situé au carrefour entre littérature et reportage[59], le récit de Trojanow cherche à attirer l'attention des lectrices et lecteurs sur un cas critique d'écocide, même si lui-même n'utilise jamais le terme. En ré-interrogeant le fleuve au prisme d'une écopoétique transculturelle, l'écrivain le fait apparaître, au-delà d'un lieu de passage ou d'une ressource, comme un milieu de vie, comme un espace d'interdépendances et de responsabilités, comme une invitation à réinterroger nos usages du monde, et à voir, là où les eaux se mêlent, le lieu d'une nouvelle alliance entre humains et non-humains. L'auteur a-t-il pour autant réussi à rendre le Gange présent, à nous faire ressentir la diversité des formes de vie de ce biotope si fragile ? La lenteur et le dépouillement ne sont-ils pas parfois rattrapés par le besoin de confort et la nécessité de publier (parfois au détriment de la qualité) ? Il me semble que le récit met davantage l'accent sur la complexité du monde d'aujourd'hui que sur la description de l'écosystème fluvial, et qu'il ne déploie pas véritablement d'effort pour nous faire voir les plantes et les animaux dans leur spécificité propre. Par exemple le voyageur n'observe pas lui-même les dauphins du Gange, mais rapporte les propos du professeur Sinha, zoologue spécialiste de cette espèce. Il décrit un monde globalisé qui se caractérise par l'urbanisation et les réseaux de transport et de communication, les dialogues et les rencontres interculturelles. Toujours en mouvement, les voyageurs ne restent jamais longtemps seuls, même quand ils sont perdus au milieu des roseaux, au fin fond des bras morts du Gange. Comme le remarque Jean-Louis Tissier, « seule une écriture inventive permet d'éviter le piège du "dossier informé" qui guette la littérature engagée »[60]. À chacun d'entre nous de juger si Trojanow a réussi, dans son reportage littéraire, à éviter ce piège.

[59] Dans un récit de voyage de Trojanow un peu plus tardif, le terme de « reportage » est mentionné directement dans le titre : Ilija TROJANOW, *Der entfesselte Globus. Reportagen*, München, Hanser, 2008.

[60] Jean-Louis TISSIER, « Les œuvres d'alerte écologique », *En attendant Nadeau*, n°119, 10 janvier 2021, URL : https://www.en-attendant-nadeau.fr/2021/01/10/oeuvres-alerte-ecologie-schoentjes/

Bibliographie

Œuvres primaires

ATMANANDA, *Voyage vers l'immortalité. La quête spirituelle d'une Occidentale auprès de Ma Anandamayi*, Saint Geours de Maremne, Accarias L'Originel, 2016.

KAUFFMANN, Jean-Paul, *Remonter la Marne*, Paris, Fayard, 2013.

MAGRIS, Claudio, *Die Donau. Biographie eines Flusses*, Wien, Paul Zsolnay, 1998.

TROJANOW, Ilija, *An den inneren Ufern Indiens. Eine Reise entlang des Ganges*, München, Piper, 2003.

TROJANOW, Ilija, *Der entfesselte Globus. Reportagen*, München, Hanser, 2008.

TROJANOW, Ilija, *Nach der Flucht. Ein autobiographischer Essay*, Frankfurt am Main, Fischer, 2017.

TROJANOW, Ilija, *Gebrauchsanweisung fürs Reisen*, München, Piper, 2018.

Matériel critique

CHONÉ, Aurélie, « "Sag, Scarlet, berührt der Ganges irgendwo in seinem Verlauf das moderne Indien?". Schillernd widersprüchliche Indienbilder im Kontext der Globalisierung in Helge Timmerbergs *Shiva Moon. Eine Reise durch Indien* (2006) », *in* DURZAK, Manfred (Hg.), *Bilder Indiens in der deutschen Literatur*, Frankfurt am Main-Berlin-Bern-Bruxelles-New York-Oxford-Wien, Peter Lang, « Mäander. Beiträge zur deutschen Literatur », vol. 10, 2010, p. 147-162.

CHONÉ, Aurélie, « *Asiatische Absencen* (2008) de Wolfgang Büscher : un regard post-moderne et post-colonial sur l'Asie dans un monde globalisé », *in* ALEXANDRE, Philippe (dir.), *Orients et orientalismes dans les pays de langue allemande au XX^e siècle*, Nancy, Presses Universitaires de Nancy, 2016, p. 317-336.

CRÉMIN, Émilie, « "Les temples de l'Inde moderne" : un grand barrage dans un lieu saint de la Narmada (Madhya Pradesh) », *Géocarrefour*, vol. 84, 1-2/2009, p. 83-92.

DORA, Daniela, « Pilger, Voyeure und Touristen. Zum Verhältnis von Reisen und touristischer Praxis in Ilija Trojanows *An den inneren Ufern Indiens. Eine Reise entlang des Ganges* », *Zeitschrift für interkulturelle Germanistik*, vol. 8, 2017, p. 75-90.

DÜRBECK, Gabriele, « Ambivalent characters and Segmented Poetics in Anthropocenic Literature (Max Frisch, Trojanow) », *The Minnesota Review*, vol. 83, 2014, p. 112-121.

GANDHI, Mohandas K., *Mein Leben. Oder Die Geschichte meiner Experimente mit der Wahrheit*, hg., erläutert und mit einem Nachwort von Ilija TROJANOW, aus dem Englischen von Susann Urban, München, Beck, 2019.

GOODBODY, Axel, « Melting Ice and the Paradoxes of Zeno. Didactic Impulses and Aesthetic Distanciation in German Climate Change Fiction », *Ecozona*, vol. 4, n° 1, 2013, p. 92-102.

HEUZÉ, Gérard**,** « Une communauté indienne face au travail : les *nisads* du Gange », *Sociologie du travail*, vol. 55, n° 4, 2013, p. 513-529.

HOLDENRIED, Michaela & HONOLD, Alexander (Hg.), *Reiseliteratur der Moderne und Postmoderne*, Berlin, Erich Schmidt, 2017.

MALAMOUD, Charles, *Féminité de la parole. Études sur l'Inde ancienne*, Paris, Albin Michel, 2005.

MATTHES, Frauke, « Ethical encounters with nature : Ilija Trojanow's *EisTau* », *Germanistisches Jahrbuch*, 2016, p. 311-336.

NASH, Roderick, « American environmental history : a new teaching frontier », *Pacific Historical Review*, vol. 41, n° 3, août 1972, p. 362-372.

PIERRON, Jean-Philippe, *La Poétique de l'eau. Pour une nouvelle écologie,* Paris, Les Pérégrines, 2018.

RADKA, Ivanova, « Grenzexistenzen in Ilija Trojanows Roman *Der Weltensammler* von Ilija Trojanow », *Revista académica liLETRAd*, n° 4, 2018, p. 145-162.

RAKOWSKI, Janna, *Ilija Trojanows Der Weltensammler. Ein postkolonialer Roman ?*, Hamburg, Igel Verlag Literatur & Wissenschaft, 2012.

ROUDAUT, Mickaël R., *Marchés criminels*, Paris, PUF, 2010.

SCHOENTJES, Pierre, *Littérature et écologie. Le mur des abeilles*, Paris, Corti, 2020.

TISSIER, Jean-Louis, « Les œuvres d'alerte écologique », *En attendant Nadeau*, n° 119, 10 janvier 2021, URL : https://www.en-attendant-nadeau.fr/2021/01/10/oeuvres-alerteecologie-schoentjes/

TOEPFE, Georg, « Diversität. Historische Perspektiven auf einen Schlüsselbegriff der Gegenwart », *Zeithistorische Forschungen* vol. 17, n° 1, 2020, p. 130-144.

TROJANOW, Ilija & HOSKOTE, Ranjit, *Kampfabsage, Kulturen bekämpfen sich nicht, sie fließen zusammen*, Frankfurt am Main, Fischer, 2007.

TROJANOW, Ilija & ZEH, Juli, *Angriff auf die Freiheit. Sicherheitswahn, Überwachungsstaat und der Abbau bürgerlicher Rechte*, München, Hanser, 2009.

TROJANOW, Ilija, « Warum ich mich auf den Weg mache ... », ZEIT.GESPRÄCH mit Ilija TROJANOW vom 23.1. 2016, URL : https://www.youtube.com/watch?v=AG9DxcD9teA

TROJANOW, Ilija, « Zeit des Exils : Interview mit Ilija Trojanow (2020) », URL : https://www.youtube.com/watch?v=A4MAwJzbMcs

ZEMANEK, Evi, « Endliches Eis und engagierte Literatur. Ein Gespräch mit Ilija Trojanow über seinen Roman *Eistau* », *literatur für leser*, 3/2012, p. 189-194.

WELZER, Harald & TROJANOW, Ilija, « Es geht auch anders. Der utopische Raum », 2009, URL : https://www.youtube.com/watch?v=AWumUQO5tas

WAGNER, Sabrina, *Aufklärer der Gegenwart. Politische Autorschaft zu Beginn des 21. Jahunderts. Juli Zeh, Ilija Trojanow*, Göttingen, Uwe Tellkamp, Wallstein, 2015.

8

Des désastres au renouveau

Édouard Glissant et Sylvie Séma Glissant
La Terre magnétique. Les Errances de Rapa Nui, l'île de Pâques[1]

Colette Camelin

RÉSUMÉ : La première impression de Sylvie Glissant à son arrivée sur l'île de Pâques a été celle d'un « effacement » — l'anéantissement d'un peuple, de sa civilisation et de son biotope : un écocide et un ethnocide ont eu lieu. Elle a passé plusieurs semaines sur l'île dans le cadre d'une expédition ethnologique consacrée aux « Peuples de l'eau », qui ne peuvent être atteints qu'en bateau. Le poète et philosophe Édouard Glissant voulait y participer mais il ne pouvait pas faire de longs voyages en avion. Le récit qu'il a rédigé à partir de la documentation rapportée par son épouse Sylvie Glissant aborde des questions majeures : comment le peuple Rapanui a-t-il pu vivre huit siècles complètement isolé du monde ? Est-ce que « l'anéantissement » est dû à cet isolement ? Les explorateurs du XVIII[e] siècle avaient pourtant trouvé que l'île produisait assez de nourriture pour ses habitants et que les Rapanui étaient des fermiers compétents. Mais quand Loti a débarqué en 1872, il a vu un « désert », une terre à l'abandon. Que s'est-il passé ? Après ces désastres, comment, aujourd'hui, les Pascuans peuvent-ils renouer des fils vivants avec leur terre, avec d'autres peuples et avec la culture maori ?
MOTS CLÉS : île de Pâques, Maori, Édouard Glissant, Sylvie Séma Glissant, écocide, études postcoloniales.

ABSTRACT: Sylvie Glissant's first impression on arriving on Easter Island was one of "erasure" - the annihilation of a people, their civilization and their biotope: an ecocide and an ethnocide had taken place. She spent several weeks on the island as part of an ethnological expedition dedicated to the "Water Peoples", e.g. to a people who can only be reached by

[1] Édouard GLISSANT & Sylvie SÉMA GLISSANT, *La Terre magnétique. Les Errances de Rapa Nui, l'île de Pâques,* préface de Patrick CHAMOISEAU, Points, 2019 [2007] (désormais abrégé *TM*). Rapa Nui (« Rapa la Grande ») est le nom de l'île donné au XIX[e] siècle par les marins chargés de transporter des esclaves de Rapa, île polynésienne, et de l'île de Pâques. La tradition locale rapporte le nom de Haumaka ou Hanga Roa. L'explorateur néerlandais Jacob Roggeveen, premier Européen à « découvrir » cette île en 1722, la baptisa « Île de Pâques » parce qu'il l'aborda un jour de Pâques. On appelle les premiers occupants « Rapanui », et à partir de la colonisation européenne, ils ont été dénommés « Pascuans ». Certains auteurs gardent le mot « rapanui » pour désigner la population maori de l'île.

water routes. The poet and philosopher Édouard Glissant wanted to take part in it, but his health did not allow him to make long plane journeys. The account he wrote, based on documentation brought back by his wife Sylvie Glissant, tackles some major questions: how did the Rapanui people manage to live for eight centuries in complete isolation from the world? Was their "annihilation" due to this isolation? Eighteenth-century explorers had found that the island produced enough food for its inhabitants, and that the Rapanui were skilled farmers. But when Pierre Loti visited the island in 1872, he saw a "desert", a wasteland. What happened there? In the wake of these disasters, how can the Pascuans renew their ties with their land, with other peoples and with Maori culture?
KEYWORDS : Easter Island, Maori, Édouard Glissant, Sylvie Séma Glissant, ecocide, postcolonial studies.

> *Je parle de sociétés vidées d'elles-mêmes, de cultures piétinées, de terres confisquées, de religions assassinées, de magnificences artistiques anéanties, d'extraordinaires possibilités supprimées*[2].

Sylvie Glissant, dès son arrivée sur l'île de Pâques, a eu le sentiment d'un vide, d'une perte irrémédiable : « Ma première impression avait été celle d'un *effacement*, comme si une part de cet univers manquait, avait disparu de nos radars de conscience »[3] — ce qu'elle exprime dans son œuvre *Traces des arbres morts Traces des Rongo Rongo*[4]. Double anéantissement : arbres brûlés et « écriture » *Rongo Rongo* devenue indéchiffrable depuis que les sages rapanui ont été exterminés. Un écocide et un ethnocide ont eu lieu. Édouard et Sylvie Glissant constatent « la consumation d'à peu près tous les arbres, la terre est alors un plat tapis d'herbes rases et de mousses, comme une écritoire à magies » (*TM*, p. 11). « L'herbe rase » est souvent évoquée au cours du récit, elle témoigne de « l'époque où l'île fut mise à nu » (*TM*, p. 39). Il ne reste de cette civilisation que des « traces », des « *lieux mystérieusement interdits* »[5] (*TM*, p. 10) qui intriguent depuis deux siècles archéologues, ethnologues et poètes.

---

[2] Aimé CÉSAIRE, *Discours sur le colonialisme* (1950), suivi de *Discours sur la négritude* (1987), Paris, Présence africaine, 2011, p. 23.

[3] « La Terre magnétique : le lieu et la formule. Entretien avec Sylvie Glissant », propos recueillis par Loïc CÉRY, *Les Cahiers du Tout-Monde*, n° 1, juillet 2023, p. 69 [italiques de Sylvie Glissant].

[4] Sylvie SÉMA GLISSANT, « Traces des arbres morts Traces de Rongo Rongo » (gravure sur eau-forte), in *TM*, p. 59.

[5] Souligné par les auteurs.

Pour Édouard Glissant, né en Martinique, île reliée aux archipels des Antilles et des Caraïbes, à l'Amérique, l'Afrique et l'Europe, l'authentique « insularité » de Rapa Nui, isolée du monde pendant au moins huit siècles, était un « mystère ». L'île de Pâques appartenait depuis longtemps à ses territoires imaginaires : « On a sur les statues de Pâques mesuré les profondeurs dernières », écrivait-il dans son grand poème *Les Indes*, en 1955[6]. Il avait aussi rêvé sur des versets de *Vents* de Saint-John Perse. Le Voyageur du poème parvient à l'Océan Pacifique :

> ... Plus loin, plus loin, où sont les îles hautes — îles de pierre ponce aux mains de cent tailleurs d'images ; lèvres scellées sur le mystère des écritures, pierres levées sur le pourtour des grèves et grandes figures averses aux lippes dédaigneuses[7].

Comment des habitants isolés sur cette île volcanique avaient-ils pu créer une civilisation si puissante ? Le philosophe de la Relation[8], dans l'espace de l'archipel[9] et dans le temps des rencontres, est intrigué par les mystères de cette île. Aussi a-t-il accepté de diriger une collection intitulée « Les peuples de l'eau », publiée aux éditions du Seuil (projet soutenu par l'*Encyclopædia Universalis*). La collection comprendrait les textes des écrivains qui avaient participé à une étape du voyage autour du monde sur la frégate *La Boudeuse,* que Patrice Franceschi avait rénovée et dont il était le capitaine (2004-2007)[10]. Le navire a d'abord remonté l'Amazone à la rencontre du peuple Yuhup en Colombie, l'île de Pâques est sa deuxième étape, suivie de Marokau (Tuamotu), Fatu Hiva (Marquises), Raga (archipel du Vanuatu), puis de trois autres explorations. Le projet consistait à partager la vie quotidienne de ces « peuples de l'eau » pendant un mois, afin d'étudier leurs « modes d'existence » au sens de Bruno Latour : organisation politique, économique et sociale, savoirs, habitudes, émotions, relations avec les vivants humains et autres qu'humains, valeurs, spiritualité[11]... Il s'agissait pour Franceschi

---

6 Édouard GLISSANT, *Les Indes*, Paris, Seuil, 1965, p. 125.

7 Saint-John PERSE, *Vents* IV, 2, in *Œuvres complètes,* Paris, Gallimard, « La Pléiade », 1972, p. 238. Voir l'étude de Christian RIVOIRE qui rassemble les collages empruntés au livre de l'ethnologue Alfred MÉTRAUX, « Saint-John Perse lecteur de l'ethnologue Alfred Métraux », *La Nouvelle Anabase,* n° 4*, Saint-John Perse, de Sumer aux îles solitaires*, dir. par Loïc CÉRY, à paraître.

8 Voir par exemple Édouard GLISSANT, *Poétique de la Relation*, Paris, Gallimard, 1990.

9 Édouard GLISSANT, « La pensée archipélagique », *Traité du Tout-Monde. Poétique IV,* Paris, Gallimard, 1967, p. 30.

10 Patrice FRANCESCHI, *Trois Ans sur la dunette. À bord du trois mâts* La Boudeuse *autour du monde*, Paris, Points, 2017 [2008].

11 Bruno LATOUR, *Enquête sur les modes d'existence. Une anthropologie des Modernes*, Paris, La Découverte, 2012.

de chercher « un chemin de vie » qui sortirait de la domination de la modernité industrielle comme des « identités meurtrières » : se mettre à l'écoute des concepts d'autrui pour mieux remettre en question ceux dont on a hérité.

Un auteur devait être présent à chaque étape de cette navigation « en relais » : Gérard Chaliand pour l'Amazonie[12], Édouard Glissant pour Rapa Nui, puis Alain Borer pour les Tuamotu[13], Jean-Marie Le Clézio pour Raga[14]. Comme sa santé ne permettait pas à Édouard Glissant de faire le voyage, l'enquête sur « le terrain » fut menée par Sylvie Séma Glissant, artiste peintre. Il a rédigé le texte à partir des observations, réflexions, dessins, photos, entretiens qu'elle lui a transmis à son retour : « l'une de corps et travaillant sur place, l'autre d'imagination et avalant tout cet espace » (*TM*, p. 33) — elle aussi d'imagination sur place et dans son atelier !

L'écriture même de ce livre met en valeur la collaboration entre les deux auteurs, un « compagnonnage » entre Sylvie Séma, présente par ses toiles, ses enquêtes, sa sensibilité propre, ses commentaires et les textes d'Édouard Glissant qui intègrent les matériaux qu'elle a rapportés dans le tissage des descriptions, narrations, entretiens et dialogues. Le récit est construit non selon une chronologie, mais selon une « errance » sur l'espace de l'île. Ils sont tous les deux « à l'écoute d'un monde où tout est vivant »[15] . Ils imaginent « comment, à la fois banal et inquiétant, ou commun et tragique [le mystère de cette terre] s'accorde aux drames et aux bonheurs des pays du monde » (*TM*, p. 93). Peut-être l'itinéraire que Glissant a construit dans *Les Indes* pourrait-il être comparé à celui des Pascuans : arrachement brutal au pays, esclavage, déculturation, misère, acculturation, réaction et révolte, Relation.

Sylvie Séma Glissant s'intéresse au peuple pascuan, à sa terre (territoire et *humus*), à son milieu de vie (« écoumène » dirait Augustin Berque[16]), à son histoire, à sa culture et aux mystérieuses catastrophes qui l'ont mené au bord de l'extinction complète. Si l'exotisme des moaï cache, pour la plupart des touristes, la forêt détruite et le peuple exterminé, *La terre magnétique* est hantée par « une telle dévirée de tragique et de solitude essentielle » (*TM*, p. 11). Édouard Glissant

---

12 Gérard CHALIAND, *Aux Confins de l'Eldorado.* La Boudeuse *en Amazonie*, Paris, Seuil, 2006.

13 Alain BORER, *Le Ciel & la carte. Carnet de voyage dans les mers du Sud à bord de La Boudeuse*, Paris, Seuil, 2010.

14 Jean-Marie Gustave LE CLÉZIO, *Raga*. *Approche du continent invisible*, Paris, Seuil, 2006 [Raga fut nommée par Bougainville, qui l'a « découverte », « l'île Pentecôte »).

15 Loïc CÉRY, « Introduction. Le pari des regards croisés », in *Saint-John Perse, Aimé Césaire, Édouard Glissant*, Actes du colloque international organisé par l'Institut du Tout-monde (19-21 septembre 2012), Paris, Institut du Tout-monde, 2020, p. 18.

16 Augustin BERQUE, *Écoumène. Introduction à l'étude des milieux humains*, Paris, Belin, 2009.

attribue dans un premier temps ces malheurs au manque de contact avec le monde. Il part de ce désastre : « ils ont tout perdu, le vrai mystère est là ». Il recherche aussi, avec Sylvie Séma, ce que les Pascuans ont pu préserver ou reconstruire de leur ancienne civilisation, témoignant de la singularité irréductible de ce peuple, de la qualité unique de son imaginaire — ce sont « les errances de Rapa Nui ». Il voudrait dresser « une carte de tous les fantômes, bienveillants ou ravageurs, et des ancêtres du lieu, dont la parole comme la vôtre s'est égarée » (*TM*, p. 11). Les lignes tracées sur cette carte relient des points de haute intensité correspondant aux créations, destructions et régénérations.

L'écosystème rapanui avant la « découverte » européenne

Le récit est construit à partir des expériences et des rencontres de Sylvie, « la visiteuse ». L'imagination des deux auteurs remonte le temps à la façon d'une anabase jusqu'au point crucial où une histoire commence : « chacune de ces lignes est une trace de mémoire qui constitue le fondement même de l'imaginaire, chaque ligne est remplie du cheminement de l'esprit qui rêve son existence » (*TM*, p. 79). Ainsi, le roman *Sartorius* s'ouvre-t-il « aux sources du temps », cinq cents ans ou à peu près avant notre ère, sur le territoire originaire des Batoutos, peuple africain imaginaire[17]. *Les Indes* commence quand les « Grands Découvreurs s'élancent vers l'Atlantique »[18] — en ouest. C'est vers l'est que partirent les « grands découvreurs » maoris, animés par l'énergie de la quête :

> Les hommes qui se déplaçaient de terre en terre et manœuvraient les pirogues, amassaient ainsi des univers neufs, des imaginaires drus et subits, glanaient des ressources qui s'amplifiaient et s'emmagasinaient dans les corps. Leur navigation est un corps, l'île est un corps, qui a vu venir la matière de toutes ces îles qui l'ont précédé. [...] L'île-corps est ainsi le point ultime, absolu, le réceptacle de toutes ces énergies ramassées au long de l'errance. [...] Mais la chute de l'île et pendant un si énorme temps ses errances de douleur auront peut-être été dues à ce que le véritable moteur vital et spirituel avait plutôt tenu à la quête elle-même et à la collecte elle-même des ressources glanées au fil des îles, terres découvertes et parcourues, et non pas à cet amassement final (*TM*, p. 17-18).

En effet Rapa Nui est l'aboutissement d'un long périple. Les Maoris, partis d'Asie il y a plus de 10 000 ans, sont arrivés en Polynésie vers le III^e^ siècle de notre

[17] Édouard GLISSANT, *Sartorius. Le Roman des Batoutos*, Paris, Gallimard, 1999.
[18] Édouard GLISSANT, *Les Indes* I, *op. cit.,* p. 67.

ère, puis à l'île de Pâques vers l'an Mil[19]. Ce « peuple de l'eau » a parcouru plus de 2600 kilomètres depuis la Polynésie jusqu'à Rapa Nui, située à 3600 kilomètres du continent américain : « *Il n'y avait pas d'autres îles par devant-là* », écrit Glissant avec une pointe de syntaxe créole (*TM*, p. 18). Selon lui, l'arrêt du mouvement correspond à une perte d'énergie et de créativité : « Il allait falloir affronter déjà une autre immensité, celle du temps qui ne passe pas, chacun et tous subsisteraient désormais sur les acquis spirituels et les traces apportées, et sur les réserves débarquées des bateaux, qu'on avait partagées » (*TM*, p. 45). Les Rapanui avaient en effet accumulé une riche culture pendant des siècles en Polynésie. Mais le temps n'était pas immobile, et ces navigateurs intrépides sont devenus des paysans créatifs, capables d'inventer de nouveaux « modes d'existence » dans un milieu difficile. Au cours des siècles, le peuple rapanui s'est créé lui-même « en créant son milieu à partir du donné brut de l'environnement »[20].

Quelque deux cents migrants, partis sur une flotte de plusieurs dizaines de pirogues jumelées, avaient apporté des plantes et des animaux destinés à se multiplier sur ces îles si éloignées de toute terre que seuls des oiseaux avaient pu les atteindre. Leurs « arches » comprenaient poules, cochons, rats, plants de bananiers, patates douces, ignames, cannes à sucre, taro, plantain, citrouille. À leur arrivée, les Rapanui avaient découvert une végétation spontanée abondante malgré l'isolement de l'île : palmiers issus de noix de coco flottant sur l'océan, bois de santal, sophora toromiro — les graines voyagent dans les vagues et le vent.

Les premiers navigateurs qui ont abordé l'île de Pâques, Jacob Roggeveen en 1722, puis Felipe Gonzalez en 1770, James Cook en 1774 et Jean-François de La Pérouse en 1786, ont remarqué l'absence d'arbres mais ils ont loué l'amour de la terre des habitants : « Les champs sont cultivés avec beaucoup d'intelligence. [...] Les bananiers sont alignés au cordeau », note La Pérouse[21]. Selon Claude Nicolas Rollin, chirurgien de l'expédition, le sol « leur fournissait sans peine des aliments d'une bonne qualité et d'une abondance plus que suffisante pour la consommation » [22]. Il précise que « la grosseur et la bonté des patates, des ignames, des cannes à sucre etc. annoncent la fertilité et une végétation vigoureuse »[23]. Les

[19] L'an Mil est une époque cruciale en Europe, un « nouveau printemps du monde ». Voir Georges DUBY, *L'An Mil,* Paris, Gallimard, 1967.

[20] Augustin BERQUE, *Entendre la Terre. À l'écoute des milieux humains,* Entretiens avec Damien DEVILLE, préface de Vinciane DESPRET, Paris, Le Pommier, 2022, p. 94.

[21] Jean-François de LA PÉROUSE, *Voyage de La Pérouse autour du monde*, t. 2, rédigé par M. A.-L. Millet-Mureau, Paris, Imprimerie de la République an V (1797), p. 94-95.

[22] « Mémoire ou Dissertation sur les habitants des îles de Pâque et de Mowée, par M. Rollin, docteur en médecine », in *Voyage de La Pérouse,* t. 4, *op. cit*., p. 7-8.

[23] *Ibid*.

sols volcaniques riches en minéraux et le climat subtropical favorisent la croissance des plantes. Alfred Métraux a relevé dans différents récits de voyage du XVIII[e] siècle « de nombreuses allusions à l'ordonnance régulière des champs, à la symétrie des sillons et à leur méticuleuse propreté. Les bananeraies en quinconce étaient, à ce qui semble, un spectacle particulièrement plaisant » [24].

Mais quand l'aspirant Julien Viaud (Pierre Loti) a débarqué sur l'île de Pâques en janvier 1872, il n'a rencontré que quelques « sauvages » regroupés autour de la baie où son navire avait jeté l'ancre « tandis que le reste du pays est devenu un désert ou peu s'en faut » [25]. Que s'est-il passé en un siècle ?

Les explications les plus répandues, qu'a reprises Glissant, font état d'une catastrophe écologique : l'île de Pâques avait parcouru les stades d'un chemin « qui l'avait menée de l'indistinction sacrée des origines à une autodestruction acharnée, puis à l'extinction absolue, par l'anthropophagie et les guerres de clans et le carnage de la végétation » (*TM*, p. 10). Sylvie Glissant s'était fiée à son informatrice, Betty Rapu, qui est « à elle seule une agence de voyage, une spécialiste de botanique, une experte en vents et oiseaux marins » (*TM*, p. 26). « Prophétesse en sandales, et vraiment laïque, et si parlante dans ce cinéma presque muet » (*TM*, p. 30). Betty reprend mythes, légendes et récits élaborés à la fin du XIX[e] siècle, après la destruction intégrale de la civilisation rapanui. C'est alors que les Rapanui « commencent à réinventer leur histoire, en combinant d'anciens récits locaux et des emprunts récents pour créer un corpus "néo traditionnel" »[26].

Ainsi développe-t-elle l'hypothèse d'un suicide collectif : « Ils voulaient éteindre toute l'espèce, la réduire à l'élémentaire ou peut-être à l'unité nue, ou à une essence dérisoire, pour qu'enfin d'autres échanges soient possibles de même qu'ils s'étaient acharnés sur toute cette végétation, jusqu'à ce qu'il n'en restât que la mousse grise qui brûle » (*TM*, p. 54). Le récit de Betty correspond à la thèse soutenue au début des années 2000 par l'anthropologue et géographe étatsunien Jared Diamond. L'effondrement de la société rapanui serait selon lui due à une dégradation environnementale qui a entraîné un suicide collectif : « Il se révèle être le plus parfait exemple d'un désastre écologique advenu dans l'isolement le plus complet » [27].

---

[24] Alfred MÉTRAUX, *L'Île de Pâques,* Paris, Gallimard, 1941, p. 56.

[25] Pierre LOTI, *L'Île de Pâques*, Paris, Magellan, 2018 [1899], p. 11.

[26] Steven Roger FISCHER, *Island at the End of the World. The Turbulent History of Easter Island*, London, Reaktion Books, 2005, p. 248.

[27] Jared DIAMOND, *Effondrement. Comment les sociétés décident de leur disparition ou de leur survie,* trad. de l'anglais par Agnès Botz et Jean-Luc Fidel, Paris, Gallimard, 2006, p. 90.

Cette dévastation serait alors un désastre anticipant celui qui menace la terre aujourd'hui : une population isolée ayant détruit son biotope, poussée par la famine, s'est livrée à des violences extrêmes. En fait, des études botaniques ont montré que la déforestation a permis l'extension progressive de l'agriculture pendant sept siècles[28] — comme en Europe, seulement le territoire de l'île de Pâques ne présentait pas de réserves comparables à celles de la « Gaule chevelue » ! Comme en Europe, le bois servait à la charpente des maisons et à la construction de bateaux. Jared Diamond tenait le transport des moaï sur les sites rituels à l'aide de troncs d'arbres pour une cause majeure de la déforestation, mais Nicolas Cauwe[29] a montré que ce ne fut pas un dommage important. Les rats polynésiens gourmands de cocotiers furent plus nuisibles. De plus, vers le XVII[e] siècle, les arbres et les cultures subirent des sécheresses et des chutes de température dues à l'impact du phénomène climatique La Niña.

L'appauvrissement de la végétation spontanée exigea des adaptations progressives. Les Rapanui durent renoncer à leurs grandes architectures en bois, remplacées par des habitations basses couvertes de chaume. La fabrication de pirogues fut réservée à la pêche, ce qui rendait impossible la navigation en haute mer. « Prisonniers sur leur île sans arbre et sans eau, ils sont, ces chanteurs sauvages, d'une race condamnée ; [...] ils appartiennent à une humanité finissante et leur singulier destin est de bientôt disparaître... » écrit Loti, hanté par l'imaginaire de la décadence[30]. Pour Glissant, l'île isolée a perdu son énergie vitale, les Rapanui auraient « tari leurs réserves de forêts et de bois tout exprès et tout bonnement, pour n'avoir plus à construire de bateaux parce qu'ils avaient considéré peut-être que l'île est un bateau paré [...] avec ses raclements de vivres entassées de partout ainsi que dans une arche de Noé dérivée sur l'immensité » (*TM*, p. 86).

Ce n'est cependant pas l'image qu'avaient laissée les navigateurs du XVIII[e] siècle. L'archéologie nous apprend que, contraints d'améliorer l'agriculture au fur et à mesure de l'accroissement de la population et de la raréfaction des espèces sauvages, les Rapanui passèrent de la culture sous couvert forestier à l'horticulture à ciel ouvert, perfectionnant au fil des générations des techniques

---

[28] Catherine ORLIAC, « Données nouvelles sur la composition de la flore de l'île de Pâques », *Journal de la Société des Océanistes,* 2/1998, p. 23-31 ; « Ligneux et palmiers de l'île de Pâques du XI[e] au XVII[e] de notre ère », in *Archéologie en Océanie insulaire. Peuplement, sociétés et paysages*, Paris, Picard, « Artcom », 2003, p. 184-199.

[29] Nicolas CAUWE, conservateur des collections d'Océanie aux Musées royaux d'art et d'histoire de Bruxelles, a dirigé des recherches archéologiques sur l'île de Pâques depuis 2002. Il est l'auteur de *Île de Pâques, le grand tabou. Dix années de fouilles reconstruisent son histoire,* Bruxelles, Versant Sud, 2018.

[30] Pierre LOTI, *L'Île de Pâques, op. cit*., p. 28.

efficaces : entourer les plants de pierres verticales afin de réduire l'érosion éolienne, poser dans le sol des cailloux de basalte pour concentrer la rosée du matin, atténuer les variations de température et fournir les minéraux nécessaires aux cultures (*mulch lithique*). Alfred Métraux a noté la « méticulosité dans la nomenclature des plantes, signe d'une familiarité avec le monde végétal et indice d'une longue tradition agricole »[31]. Ces petits jardins vivriers appelés *manavai* (signifiant « lieu d'eau » en langue rapanui) organisés en de vastes ensembles fournissaient en abondance ignames, bananes, taros, cannes à sucre et autres plantes destinées à l'alimentation. Les sites archéologiques montrent des jardins en profondeur (trous, grottes ou effondrements naturels situés entre les couches de laves), des jardins circulaires, des jardins irrigués, des jardins vivriers de type polynésien, des jardins en terrasses, des champs de monoculture. Ils étaient placés sous la protection des ancêtres, les moaï, le dos à l'océan, le visage tourné vers les cultures : « Ils étaient concernés par les humanités du lieu, ils leur transmettaient les forces de l'ailleurs, qu'ils lisaient dans les cartes des étoiles et les courants croisés du ciel » (*TM*, p. 60). Comme l'Athéna de Phidias, les moaï, remarque Jean-Christophe Cavallin, « sacralisent leur alentour ; à partir de leur aura la présence du divin se diffuse par contagion »[32].

Ces habiles paysans protégés par les moaï s'efforçaient de pallier la rareté de l'eau car « l'île de Pâques est une gigantesque scorie pleine de trous, de cavernes, de fissures et de gouffres »[33]. Il n'y a pas de ruisseau, la pluie aussitôt tombée s'infiltre dans les roches basaltiques : « Les lieux de l'île sont reliés par un réseau souterrain de canaux creusés dans la lave, où passe l'énergie qui emporte avec elle les rêves des hommes et des femmes » (*TM*, p. 40). Ainsi selon Betty, « l'île flotte sur une nappe d'eau douce au long des plaques terrestres, elle est un bateau errant, dont seuls les oiseaux migrateurs connaissent la course » (*TM*, p. 40). Glissant préfère suivre ce flux d'énergie « qui emporte avec elle les rêves des hommes et des femmes » plutôt que « d'accumuler sèchement les informations » comme les ethnologues de *La Boudeuse* : « Partager avec ces habitants ce qu'il en reste d'obscur ou qui le sera toujours et qui ne demande pas qu'on éclaircisse ni qu'on tire leçon, mais qu'on mélange peut-être ces opacités… » (*TM*, p. 34-35). Cependant les recherches des archéologues l'auraient sûrement intéressé. Sous la direction de Nicolas Cauwe, ceux-ci travaillaient alors à renverser la théorie du « suicide collectif »: il n'y eut ni « autodestruction acharnée », ni « extinction absolue » affirment-ils.

---

31 Alfred MÉTRAUX, *L'Île de Pâques, op. cit.,* p. 55.

32 Jean-Christophe CAVALLIN, *Nature, berce-le*, Paris, Corti, « Biophilia », 2022, p. 38.

33 Alfred MÉTRAUX, *op. cit*., p. 65.

De récentes fouilles systématiques, des études menées avec le carbone 14, la biologie, la paléo-démographie et la botanique contestent l'importance de famines : « Nos résultats indiquent que l'état sanitaire des Pascuans entre les XVII[e] et XIX[e] siècles était assez bon, par rapport à d'autres échantillons anciens du Pacifique ou à des échantillons médiévaux européens »[34]. Il y a sans doute eu de graves crises vers le XVII[e] siècle dues à la déforestation, à l'accroissement de la population et au phénomène *La Niña*, provoquant des combats entre clans, « il n'en demeure pas moins qu'il n'est aucune trace de guerre généralisée »[35]. Quant à l'anthropophagie, Betty ne manque pas d'en parler, alors « elle lève les yeux à la lune et se tient raide, immobile » : « oui, c'est une habitude qu'ils avaient prise entre eux à cause de la famine » et « ils ont mangé un ou deux missionnaires » (*TM*, p. 54). Voilà un exotisme servi à point pour les touristes[36] ! En fait, les Maoris n'ont jamais eu « l'habitude » de l'anthropophagie, mais, comme le raconte Melville au sujet des Marquises, ils pratiquaient au cours de guerres rituelles quelques actes de cannibalisme[37]. À ce sujet l'analyse de Montaigne, rappelant les cruautés de l'Inquisition, de la « conquête » et des guerres de religion, est définitive : « Il y a plus de barbarie [...] à déchirer par tourments et par géhennes un corps encore plein de sentiment, le faire rôtir par le menu [...] que de le rôtir et manger après qu'il est trépassé »[38].

Pour Nicolas Cauwe, la thèse d'un effondrement relève du mythe, mais il explique qu'il a fallu une adaptation à un milieu dégradé. Les moaï, ancêtres attachés à un clan familial, ont progressivement perdu de leur puissance, c'est pourquoi ils furent respectueusement déposés à terre et le Rano Raraku, volcan où ils avaient été sculptés, fut fermé, considéré comme « tabou ». À leur place, s'est développé le culte d'un dieu-oiseau, Makemake : il « transcende les lignages et s'adresse au plus grand nombre »[39]. Loin de s'être « acharnés » sur la végétation,

---

[34] Caroline POLET, « Indicateurs de stress dans un échantillon d'anciens Pascuans », *Antropo*, vol. 11, p. 270, URL : www.didac.ehu.es/antropo [consulté le 25 oct. 2023].

[35] Nicolas CAUWE, *op cit.,* p. 88.

[36] Quand j'ai visité un *marae* (enceinte sacrée réservée aux prêtres, constituée de terrasses en pierre à ciel ouvert comportant des autels) sur l'île d'Hiva Hoa (Marquises), un guide a complaisamment décrit le même menu en insistant sur le mode de cuisson.

[37] Herman MELVILLE, *Typee, a Peep at Polynesian Life* [1846], *Omoo, a Narrative of Adventures in the South Sea* [1847], *Mardi and a Voyage Thither* [1849], New York, The Library of America, 1984. Voir Colette CAMELIN, « Océanie : Éden, sauvagerie, mélancolie », *in* Daniel LANÇON & Patrick NÉE (éd.), *L'Ailleurs depuis le romantisme*, Paris, Hermann, 2009, p. 191-216.

[38] Michel de MONTAIGNE, « Des Cannibales », *Les Essais I*, chap. XXXI, éd. par J. BALSAMO, M. MAGNIEN & C. MAGNIEN-SIMONIN, Paris, Gallimard, « La Pléiade », 2007, p. 216.

[39] Nicolas CAUWE, *op. cit*., p. 93

les Rapanui ont inventé une agriculture adaptée au climat, loin d'une « autodestruction », ils ont réalisé une mutation de leur monde à la « recherche d'une meilleure cohésion de la société en instaurant une gestion plus globale »[40]. M. de Langle, membre de l'expédition de La Pérouse avait remarqué que « les productions de la terre sont communes aux habitants d'un même district »[41]. Leur prospérité à la fin du XVIII[e] siècle montre qu'ils ont su inventer, malgré leur isolement, des relations sociales et politiques favorables aux vivants. Si l'on définit la vie, avec Georges Canguilhem, comme un débat entre l'homme et son milieu, ils ont su débattre et construire leur milieu[42].

Et pourtant il y a bien eu une « extinction » de la civilisation rapanui.

Destruction de l'écosystème rapanui par la colonisation

Tant que Rapa Nui fut une arche solitaire, malgré les crises, elle tenait du « paradis terrestre », selon l'expression de Roggeveen qui la « découvrit »[43]. Les navigateurs du XVIII[e] siècle avaient évalué la population de l'île à environ 4000 personnes. En 1877, l'explorateur Alphonse Pinart dénombra 111 « indigènes ». Qu'est-il arrivé ? Ou plutôt *qui* est arrivé ?

En 1872, à bord de la baleinière qui approche de l'île, Pierre Loti décrit le paysage : « Sur les grisailles foncées du ciel, ses rochers et ses cratères semblent du cuivre pâle. D'ailleurs, pas un arbre nulle part ; une désolation de désert »[44]. Une fois à terre, il précise : « Nous traversons une plaine, que recouvre une herbe unique, de couleur triste et comme fanée »[45]. Il la décrit plus loin : « C'est une sorte de plante rude, vert grisâtre, à tige ligneuse, garnie d'imperceptibles fleurs violettes » — l'île entière est envahie de cette herbacée couleur de deuil. Loti constate les effets de la catastrophe. Après plusieurs incursions d'États-uniens et d'Australiens qui avaient affaibli les Rapanui, un raid de Péruviens comportant quatre-vingts hommes en armes a envahi l'île en 1861. Les Rapanui « se défendirent comme ils purent, avec des lances et des pierres contre les fusils des agresseurs ; ils furent battus, cela va sans dire, tués en grand nombre, et des centaines d'entre eux, capturés odieusement, durent partir en esclavage »,

---

[40] *Ibid.,* p. 97.

[41] « Voyage de M. de Langle dans l'intérieur de l'île de Pâque. Nouvelles observations sur les mœurs et les arts des naturels, sur la qualité de la culture de leurs sols », in *Voyage de La Pérouse*, t. 2, *op. cit.,* p. 103.

[42] Georges CANGUILHEM, *La Connaissance de la vie,* Paris, Vrin, 1965.

[43] Alfred MÉTRAUX, *L'Île de Pâques, op. cit.*, p. 48.

[44] Pierre LOTI, *L'Île de Pâques*, *op. cit*., p. 13.

[45] *Ibid*., p. 24.

rapporte-t-il[46]. Ils avaient tenté de résister en se réfugiant dans le cratère d'un volcan, « là eut lieu un grand massacre. Les sentiers qui y mènent sont remplis d'ossements, et des squelettes entiers apparaissent encore, couchés dans l'herbe »[47] — aucune poussée d'anthropophagie mais un massacre colonial ordinaire. Entre 1859 et 1863, plusieurs raids de marchands d'esclaves partis du Pérou se succédèrent sur l'île de Pâques. Ils se sont emparés de milliers de Rapanui. Comme d'habitude, les chefs, les prêtres et les notables furent exterminés avec discernement de sorte que la mémoire de l'île soit définitivement effacée : « En un an, près des deux tiers des Rapanui ont été anéantis et leur culture a en grande partie disparu, car les experts en chants et généalogies comme les maîtres des *rongo-rongo* sont tous morts »[48]. Glissant résume : « Depuis ce jour de Pâques, les extinctions se sont suivies sans arrêt » (*TM*, p. 53).

Victor Segalen, médecin de la marine, constate en 1903 aux îles Marquises : « Pays sain, très productif. Mais là encore, la race indigène *meurt*. Dans vingt ans on pourra les compter, un à un. Elle se meurt, là toujours, tuée par les Blancs, à coup d'alcool, d'opium, de fièvres éruptives, et de tuberculose »[49] — « ces maladies sans recours », écrit Glissant (*TM*, p. 55). Segalen estime que les Maoris des Marquises sont promis à la disparition, « dans trente ans il ne restera plus un seul Marquésian »[50]. L'écocide est donc la conséquence catastrophique de la destruction des populations des îles du Pacifique : « Mort de la culture et mort tout court. Au début du XX^e^ siècle, de nombreux peuples du Pacifique étaient au bout du rouleau, lessivés, sans espoir », écrit l'anthropologue Eric Waddell[51].

Les Pascuans furent livrés « à toutes sortes d'exploitations radicales par toutes sortes de gens venus d'ailleurs, la déportation et l'esclavage et les massacres collectifs et les pandémies importées, et, pour finir, à une lutte solitaire contre les formes infinies de dénaturation contemporaines » (*TM*, p. 10). Le sort de ce petit royaume indépendant fut particulièrement brutal et cruel : « Toutes les nations de ces alentours, les lointains États-Unis, et les Chili et Pérou et Australie et Nouvelle-Zélande avaient contribué au massacre des habitants de cette terre »

---

[46] *Ibid*., p. 29-30

[47] *Ibid*., p. 38.

[48] Christophe GRENIER, « Survivre aux fins d'un monde. Adaptations, effondrements, résiliences et ouvertures géographiques à l'île de Pâques », *Norois*, n° 251, 2/2019, p. 65-80, URL : https://journals.openedition.org/norois/9182 [consulté le 4 janv. 2024].

[49] Victor SEGALEN, *Correspondance I – 1893-1913*, éd. par Annie JOLY-SEGALEN, Dominique LELONG & Philippe POSTEL, Fayard, 2004, p. 527 [souligné par l'auteur].

[50] *Ibid*., p. 529.

[51] Eric WADDELL, « *Les Immémoriaux* et le devenir du peuple Mao'hi : réflexions d'un ethnogéographe », *Exotisme et altérité. Segalen et la Polynésie,* dir. par Colette CAMELIN, *Cahiers Victor Segalen,* n° 2, 2015, p. 37.

(*ibid*.). Ces massacres ont rappelé à Édouard Glissant le trafic d'esclaves africains : « On a cloué un peuple aux bateaux de haut bord, on a vendu, loué, troqué la chair »[52]. Son roman *Sartorius* imagine « les caravanes et les caravelles », qui emmenèrent des Batoutos enchaînés au Maghreb et en Amérique[53].

Les envahisseurs de l'île de Pâques pillaient et détruisaient les jardins, enlevaient des habitants, contaminaient largement la population dépourvue d'immunité (tuberculose, syphilis, lèpre). J. M. G. Le Clézio constate dans *Raga* : « Les îles du Sud ont été non seulement les fourre-tout du rêve, mais aussi le rendez-vous des prédateurs »[54]. Et d'énumérer les destructions : forêts de santal, tortues, baleines ; puis il insiste sur l'enlèvement d'esclaves (*blackbirding*[55]) pour les plantations et les mines d'Australie et de Nouvelle-Calédonie : « La campagne abolitionniste aux États-Unis et la guerre civile déclenchèrent le trafic humain dans le Pacifique » [56]. En même temps qu'elles subissaient un désastre écologique, « les îles du Paradis ont d'abord été un enfer pour les bagnards et les prostituées »[57].

Jardiniers et pêcheurs pascuans, experts dans leur milieu vivant, furent déportés sur des plantations de la côte du Pérou et dans les mines de guano : « ces forçats d'un nouveau genre grouillaient et mouraient en pagaille dans la terreur blanche de la suffocation » (*TM*, p. 55) — un « blasphème », dit Betty, pour ces adorateurs d'un dieu-oiseau. Ils participèrent ainsi au développement de l'agriculture industrielle mondiale grâce à l'engrais azoté fourni par ces excréments. Une centaine de survivants exténués, libérés au bout d'une dizaine d'années, rapportèrent avec eux la variole, qui poursuivit le processus « d'extinction » du peuple rapanui.

Loti a remarqué des traces d'anciens jardins dans un vallon, « des cannes à sucre sauvages », et il se demande pourquoi il y en a seulement dans « ce recoin unique »[58]. A-t-il compris qu'il n'y a plus de paysans ? 96% des Rapanui ont disparu en quinze ans. Alors il est temps d'exploiter cette terre inculte. Qu'elle entre enfin dans le commerce mondial ! En 1867 Jean-Baptiste Dutrou-Bornier, capitaine de la marine française, roi de l'île autoproclamé, transforma les terres agricoles autochtones en élevages de moutons, réduisant femmes, hommes et enfants en esclavage pour fournir l'industrie textile. Il fut assassiné, mais l'élevage

---

52 Édouard GLISSANT, « La Traite », *Les Indes, op. cit.,* p. 107.

53 Édouard GLISSANT, *Sartorius. Le Roman des Batoutos*, *op. cit*.

54 Jean-Marie Gustave LE CLÉZIO, *Raga, op. cit*., p. 106.

55 *Ibid.*, p. 48 : « *Blackbird*, merle noir : c'était le nom que les colons australiens avaient donné aux Aborigènes, quand ils montaient une expédition de chasse à l'homme » pour se distraire.

56 *Ibid.,* p. 49.

57 *Ibid.*

58 Pierre LOTI, *op. cit.,* p. 42.

de moutons, confié par le Chili à une société écossaise, dura jusqu'en 1954 (50 000 moutons en 1953). Ce ne sont donc pas les anciens Rapanui qui « se sont acharnés » sur la végétation, mais les moutons pendant quatre-vingt ans !

L'enrichissement de l'Europe qui lui a permis de conquérir le monde était dû notamment aux conquêtes coloniales, à la traite (qui commença au XV^e^ siècle) et au développement de l'industrie textile en Angleterre : les paysans furent brutalement expulsés, leurs fermes rasées et ils furent contraints de travailler dans l'enfer des manufactures puis des mines. Les terres clôturées furent livrées aux producteurs de laine (*enclosures* au XVI^e^ siècle). Les Pascuans subirent en une vingtaine d'années l'expérience brutale de la modernité : l'esclavage et la confiscation de leurs terres au profit des moutons. « Les moutons, ces bêtes tranquilles qui avaient besoin de peu de nourriture, ont maintenant développé un appétit féroce et sont devenues mangeuses d'hommes. Champs, maisons, villages, elles avalent tout », écrit Thomas More[59]. Sur l'île de Pâques, ce ne furent point les « communs » qui furent « enclos », mais les Pascuans eux-mêmes confinés sur 6 % du territoire de l'île, dans une réserve entourée de barbelés — un unique village, Honga Roa. Comme le note Glissant, ces moutons « étaient seuls libres d'aller gambader où ils voulaient » (*TM*, p. 54), ravageant par surpâturage et piétinement un écosystème insulaire déjà dégradé[60]. Ainsi les Pascuans intégrèrent-ils la marche libératrice du progrès…

La destruction de l'écosystème rapanui n'a donc pas à être imputée à une décadence due à l'isolement, mais à la prédation coloniale. Jared Diamond a pris « l'effondrement » (*collapse*) qu'il a constaté sur l'île de Pâques comme exemple de sa théorie de la « collapsologie » selon laquelle le « système Terre » serait voué à la catastrophe par la surexploitation de ses ressources. Si le catastrophisme a le mérite d'augmenter la conscience des dégâts avérés et à venir, il affaiblit la pensée, les recherches et les actions écologiques orientées vers d'autres mondes possibles. Catherine et Raphaël Larrère ont critiqué avec efficacité l'idéologie « effondriste » de Jared Diamond[61]. De fait quand les Rapanui se trouvèrent confrontés à une

---

[59] Thomas MORE, *Utopia,* éd. par Paul TURNER, London, Penguin Classics, 1965, p. 46 [je traduis – CC]. Marx et Engels firent des *enclosures* le coup d'envoi du capitalisme et de la révolution industrielle. Voir Karl MARX, *Le Capital,* Livre premier, VIII^e^ section, chapitre XXVI « Le secret de l'accumulation primitive » et chapitre XXVII « L'expropriation de la population rurale », Paris, Éditions sociales, 1950, p. 154-174.

[60] Alfred Métraux signale qu'en 1935, l'île compte 40 000 moutons pour 450 habitants (voir *op. cit*., p. 150).

[61] Voir Catherine & Raphaël LARRÈRE, *Le Pire n'est pas certain. Essai sur l'aveuglement catastrophiste,* Paris, Premier Parallèle, 2020. Voir aussi Isabelle STENGERS, *Au temps des catastrophes. Résister à la barbarie qui vient*, Paris, La Découverte, « Les Empêcheurs de penser en rond », 2009.

crise écologique au XVII[e] siècle, ils ne « s'effondrèrent » pas, ils perfectionnèrent leurs techniques agricoles et leur culture se transforma. Ils affaiblirent le rôle du culte des ancêtres liés aux clans en insistant sur Makemake, « grand esprit de la mer » en relation avec d'autres mondes, dont ils célébraient le retour sous les espèces de sternes migratrices, messagères du dieu. Était roi, pour un an, celui qui avait réussi à rapporter l'œuf d'une sterne qu'il avait été chercher à la nage dans un îlot. Mode d'élection pacifique qui a apaisé les rivalités entre les clans représentés par les moaï. En l'espace réduit de leur île, les Rapanui ont su organiser un « autre monde possible », austère sans doute, mais ils chantaient…

Rapanui et Pascuans reliés au « Tout-Monde »

Jusqu'en 1966, les Pascuans furent maintenus dans un statut de colonisés, ces paysans créatifs avant la colonisation servaient dorénavant en tant que *peones* (ouvriers agricoles) sur l'hacienda sous la garde de la Marine chilienne. L'île de Pâques s'était largement ouverte au monde : elle était reliée à l'État chilien, qui a annexé l'île en 1866, et au réseau de la compagnie britannique exploitant la laine jusqu'en 1953. Pourtant l'enfermement de la population autochtone était corollaire de l'ouverture géographique : « Jusqu'en plein XX[e] siècle, les Rapanui ont été maintenus enfermés sur leur île, car en 1953, la Marine chilienne prend le contrôle du territoire et maintient la prohibition d'en sortir »[62]. En 1964, des Rapanui font connaître leurs conditions de vie à des visiteurs créant une pression internationale qui oblige le Chili à accorder la citoyenneté chilienne aux Rapanui en 1966 et à lever toutes les restrictions sur leur mobilité. L'État chilien crée le « Parc National Rapa Nui » en 1966 sur 80 % des terres de l'île. En 1995, l'UNESCO déclare l'île de Pâques « patrimoine de l'humanité ». Et les Pascuans ? L'île compte 7 750 habitants en 2017 dont 46 % de Chiliens. Ils disposent de très peu de terre car l'aire urbaine ne cesse de s'étendre sur les 20% de l'île qui leur sont accordés : « Aujourd'hui, après tant d'expropriations et de réquisitions et d'expulsions et d'extorsions, les trois quarts des terres sont régies par l'administration chilienne ou classées au patrimoine mondial, comment les récupérer ? Faut-il traîner de vivre sur des terres classées élues ? » (*TM*, p. 84). Il y pousse une savane sèche, parsemée de d'arbres plantés récemment (eucalyptus, avocatiers, sophora toromiro). Il y a aussi des chevaux qui lentement s'empoisonnent en broutant une herbe invasive[63] et « leurs maîtres les pleurent »

[62] Christophe GRENIER, « Survivre aux fins d'un monde », *op. cit.*, p. 31.

[63] *Melinis minuflora*, herbe invasive qui étouffe les autres plantes.

(*TM*, p. 96). Rapanui n'a jamais retrouvé sa fertilité depuis l'écocide du XIXe siècle.

Sylvie Glissant a vu quelques rares jardins de subsistance secrets qu'elle compare aux « jardins créoles »[64] — mélange d'espèces qui se protègent mutuellement (avocat, maïs, patates douces, bananiers, goyaves, ananas). Piru « la nettoyeuse », résistante, cultive un grand jardin « à l'ancienne »[65]. Elle élimine les déchets dans l'île, enseigne aux jeunes la connaissance des plantes traditionnelles qu'elle a récoltées. Elle organise des manifestations pour « prononcer des réclamations auprès des autorités » chiliennes : les Pascuans « veulent retrouver leur propriété, ils ont préservé les secrets des caves familiales et des cavernes, le secret de la demeure de Make Make, le secret des sources chaudes où bat le mystère de la vie et de la mort » (*TM*, p. 85). Ils exigent la restitution de leurs terres ancestrales comprises dans le Parc National. « Un *Consejo de las Tierras,* composé de citoyens rapanui, tente de ravoir des terres et d'obtenir des certificats de propriété » (*TM*, p. 97).

Glissant insiste sur les capacités de régénération de l'île. Les rares Rapanui qui avaient survécu à la période coloniale ont été mêlés à d'autres peuples : des Maoris venus de Polynésie, des Européens, des Chiliens. Les Pascuans sont presque tous métis : « Le beau mélange actuel de Rapa Nui l'errante n'a rien égaré de son imaginaire primordial et la quasi-extinction est vaincue » (*TM*, p. 97). Les Pascuans sont reliés au monde par la diversité de leurs origines, la fréquentation de milliers de touristes et leurs propres voyages : de nombreux jeunes étudient au Chili, aux États-Unis, en Europe. Certains ont développé des relations commerciales et familiales avec la Polynésie, Hawaï et l'Amérique latine. Sortie de son isolement millénaire, l'île est devenue le foyer d'intenses échanges, favorisant de nouvelles énergies créatrices.

Vaincue la quasi-extinction de la population, certes, mais l'anéantissement de la biodiversité et l'extermination complète des détenteurs de la culture ancestrale ont laissé un terrain dévasté. On peut se demander si la renaissance de la société rapanui est possible sans le développement de l'agriculture et de la pêche. C'est la question qui tourmente Joseph Pacomio qui « n'a jamais connu que le refus et la

[64] Au sujet des jardins créoles, voir Natacha d'ORLANDO & Tina HARPIN, « Jardins créoles, diasporas et sorcières : lectures de l'écoféminisme caribéen », *Littérature – Zones à dires. Pour une écopoétique transculturelle,* n° 101, mars 2021, p. 82-98.

[65] Piru Huke (1958-2018) s'est battue pendant des décennies pour la protection de l'environnement. Elle a organisé la lutte contre la pollution plastique dans l'île et sur les plages. Elle était aussi engagée dans le combat pour sortir l'île du statut colonial et retrouver la propriété des terres.

révolte » (*TM*, p. 69) contre les Chiliens, les Péruviens, contre le monde moderne en général. Il se fâche contre « les tricycles chargés de vivres » (*id*) transportant l'alimentation importée par bateau ou par avion. Il refuse toute « relation » avec des cultures chrétiennes et américaines au nom d'une origine idéale impossible à faire revivre. Persuadé que l'authentique culture rapanui est à jamais perdue, il clame que « tout est faux » dorénavant. « Rien n'est vrai, tout est vivant », lui répondrait Glissant (*TM*, p. 115).

Il est vrai que le tourisme, principale ressource de l'île, pose de graves problèmes écologiques : « *La terre et la roche sont si fragiles* »[66] (*TM*, p. 85). Cet afflux provoque une augmentation du trafic automobile, la construction de routes et une gestion difficile des faibles ressources en eau. Des paquebots de croisière débarquent mille touristes pour cinq heures de visite. Sylvie et Édouard Glissant soulignent les ravages de l'industrie touristique : « Les habitants font face à un nouveau désastre humain, écologique, en raison du tourisme de masse »[67]. À l'île de Pâques, « le tourisme consiste en une destruction des écosystèmes que l'on peut cette fois qualifier de post-coloniale ou de néocoloniale »[68].

Les Pascuans ont une conscience écologique très forte. Ils ont obtenu la création d'un sanctuaire marin de 720 000 km^2 organisé en 2017. Ils se sont indigné contre « la bombe des Français », « cette méchanceté-là ». Les essais nucléaires français menés pendant trente ans ont dévasté les coraux, les vivants humains et autres qu'humains des archipels Tuamotu et Gambier[69]. Des Pascuans sentaient à chaque explosion un « poids » descendu sur eux, c'était « le magnétisme de la terre et les mouvements de ces profondeurs » (*TM*, p. 88) — « qui peut dire, de si loin, qui peut le dire… » (*TM*, p. 89).

Les Pascuans pratiquent plusieurs langues : l'espagnol, langue officielle, l'anglais, langue des touristes, le français des Maori polynésiens et le rapanui, obligatoire à l'école primaire. Ils tentent de recomposer leur passé en s'inspirant des Maori de Hawaï et de Polynésie. Ils retracent à leur manière les parcours des cartes marines polynésiennes : le cadre rigide fixe la trame narrative tandis que les jeux de ficelles « permettent d'inscrire les énergies et de les rendre vivantes »

---

[66] Souligné par les auteurs.

[67] « La Terre magnétique : le lieu et la formule. Entretien avec Sylvie Glissant », *op. cit.*, p. 79 (160 000 touristes par an). En 2016, population et tourisme ont produit 7500 tonnes d'ordures.

[68] Chloé CHAUDET, Claire GALLIEN & Lucie TAÏEB, « Pour une approche multiscalaire des lieux dévastés : décharge, île, ligne d'aridité », *Littérature – Zones à dires. Pour une écopoétique transculturelle*, n° 101, mars 2021, p. 111.

[69] Voir le témoignage du jeune marin qui décrit l'explosion comme « comme un château d'eau dont l'eau grise et rouge se serait mise d'un seul coup à bouillir » *in* Hubert MINGARELLI, *Océan Pacifique*, Paris, Seuil, 2006, p. 10.

(*TM*, p. 77). Ces jeux de ficelles pascuans ou kaï-kaï rappellent ceux que décrit Donna Haraway, « jouer à des jeux de ficelles, c'est faire passer des connexions qui nous importent »[70] avec des humains passés ou présents, des plantes, des animaux — faire revivre les relations par l'imagination.

Le festival Tapati, organisé chaque année en février, s'inscrit dans ce processus. Il est « connecté » à différentes cultures maori et amérindiennes. Le caractère folklorique des spectacles attirant de nombreux touristes fait souvent douter de leur authenticité les nostalgiques d'une identité originelle. C'est justement Piru, experte en jardin traditionnel et en quête du renouveau d'herbes sauvages dans la savane, qui déclare : « Le Tapati est une chance pour l'avenir de l'île, car ce qui importe aux Rapanui d'aujourd'hui, ce peuple déraciné sur sa propre terre, ce n'est pas la vérité d'une culture à jamais disparue, mais l'illusion qu'elle peut renaître différemment. Alors il faut laisser libre cours à l'imagination des jeunes Pascuans »[71]. D'une certaine manière, ce festival constitue en un « archipel » les îles de l'Océan Pacifique reliées par des « ficelles » — comme les îles de la Caraïbe. Glissant cherche sur l'île de Pâques l'énergie créatrice de la culture créole des Antilles : « les peuples de cette île dernière ont aujourd'hui trouvé de nouvelles routes, c'est un corps recomposé, réanimé après tant et tant de mers mortes, qui a grandi par les apports multiples des mondes extérieurs » (*TM*, p. 18). En somme, pour Glissant, l'île de Pâques est en voie de « créolisation » ainsi définie : « Ce n'est pas un lieu, vraiment, mais plutôt un état d'esprit, marqué par le choc de la perte et de la dépossession, ainsi que par des possibilités créatrices de la complexité, de combinaisons et de contradictions »[72].

Les gestes des danseuses et des danseurs, des musiciennes et des musiciens, des chanteuses et des chanteurs, des nageurs, des rameurs, des artistes en peintures corporelles et en artisanat divers libèrent une énergie issue de cultures « compagnes » — « énergie collective, condition nécessaire à la dynamique d'un engagement transculturel »[73]. Édouard et Sylvie Glissant rapportent que « Papa Kiko chante une complainte des Quechuas du haut des Andes et il danse à peu près un pas tambouré de Vanuatu » (*TM*, p. 92). C'est par le corps, au contact des

---

[70] Donna J. HARAWAY, *Vivre avec le trouble,* trad. de l'anglais par Vivien García, Vaux-en-Velin, Éditions des mondes à faire, 2020, p. 22.

[71] Patrice FRANCESCHI, *Trois ans sur la dunette*, *op. cit*., p. 305.

[72] Mary GALLAGHER, *Interview by Michael Limnios*, publié le 16 mars 2021 (en anglais), https://blues.gr/profiles/blogs/professor-of-french-and-francophone-studies-mary-gallagher-talks-? : « It is not a place, indeed, but rather a state of mind: a state broken open by the shock of loss and dispossession and by the creative possibilities of complexity, combination and contradiction » [je traduis – CC].

[73] Chloé CHAUDET, Claire GALLIEN, Lucie TAÏEB, *op. cit*., p. 114.

roches, de l'océan, des vents, des plantes fragiles, des pluies brutales des alizées, qu'ils inventent de nouvelles expressions artistiques reliées à celles de peuples voisins : « Le corps de l'île est en eux, dont les secrets ont résidé circulé dans les veines des volcans, des habitants, inséparables » (*TM*, p. 92). Selon Touam Bona Dénètem, « les corps en mouvement » avaient permis aux esclaves de résister : « l'échappée d'un chant ou d'une danse » peut animer des « fugues créatrices »[74]...

Laissons le dernier mot aux auteurs : « Pour Édouard Glissant, l'île de Pâques, malgré tous les ravages qu'elle a subis, est la preuve du recommencement du vivant dans un mouvement de perpétuelle renaissance, et même, pourrait-on dire, d'éternité »[75].

Bibliographie

Œuvres primaires

CHALIAND, Gérard, *Aux Confins de l'Eldorado,* La Boudeuse *en Amazonie*, Paris, Seuil, 2006.

FRANCESCHI, Patrice, *Trois Ans sur la dunette. À bord du trois mâts* La Boudeuse *autour du monde*, Paris, Points, 2017 [2008].

GLISSANT, Édouard & SÉMA GLISSANT, Sylvie, *La Terre magnétique. Les Errances de Rapa Nui, l'île de Pâques,* préface de Patrick CHAMOISEAU, Paris, Points, 2019 [2007].

GLISSANT, Édouard, *Les Indes*, Paris, Seuil, 1965.

GLISSANT, Édouard, « La pensée archipélagique », *Traité du Tout-Monde. Poétique IV,* Paris, Gallimard, 1967.

GLISSANT, Édouard, *Sartorius. Le Roman des Batoutos*, Paris, Gallimard, 1999.

GLISSANT, Édouard, *Poétique de la Relation*, Gallimard, Paris, 1990.

LA PÉROUSE, Jean-François de Galaup de, *Voyage de La Pérouse autour du monde*, t. 2 et t. 4, publié conformément au décret du 22 avril 1791, et rédigé par M. A.-L. MILLET-MUREAU, Paris, Imprimerie de la République an V (1797).

[74] Dénètem TOUAM BONA*, Sagesse des lianes*, Paris, Post-éditions, 2021, p. 109 et 112.

[75] Sylvie GLISSANT, « La terre magnétique : le lieu et la formule », *Les Cahiers du Tout-Monde*, n°1, *op. cit*., p. 84.

LE CLÉZIO, Jean-Marie Gustave, *Raga*. *Approche du continent invisible*, Paris, Seuil, 2006.

LOTI, Pierre, *L'Île de Pâques*, Paris, Magellan, 2018 [1899].

MELVILLE, Herman, *Typee, a Peep at Polynesian Life* [1846], *Omoo, a Narrative of Adventures in the South Sea* [1847], *Mardi and a Voyage Thither* [1849], New York, The Library of America, 1984.

MINGARELLI, Hubert, *Océan Pacifique,* Paris, Seuil, 2006.

MONTAIGNE, Michel de, *Les Essais I*, éd. J. BASALMO, M. MAGNIEN & C. MAGNIEN-SIMONIN, Paris, Gallimard, « La Pléiade », 2007.

MORE, Thomas, *Utopia*, éd. par Paul TURNER, Penguin Classics, 1965 [1516].

SAINT-JOHN PERSE, *Vents*, in *Œuvres complètes,* Paris, Gallimard, « La Pléiade », 1972.

SEGALEN, Victor, *Correspondance I – 1893-1913*, éd. par Annie JOLY-SEGALEN, Dominique LELONG & Philippe POSTEL, Paris, Fayard, 2004.

Matériel critique

BERQUE, Augustin, *Écoumène. Introduction à l'étude des milieux humains*, Paris, Belin, 2009.

BERQUE, Augustin, *Entendre la Terre. À l'écoute des milieux humains*, Entretiens avec Damien DEVILLE, préface de Vinciane DESPRET, Paris, Le Pommier, 2022.

CAMELIN, Colette, « Océanie : Éden, sauvagerie, mélancolie », *in* Daniel LANÇON & Patrick NÉE (éd.), *L'Ailleurs depuis le romantisme*, Paris, Hermann, 2009, p. 191-216.

CANGUILHEM, Georges, *La Connaissance de la vie,* Paris, Vrin, 1965.

CAUWE, Nicolas, *Île de Pâques, le grand tabou. Dix années de fouilles reconstruisent son histoire,* Bruxelles, Versant Sud, 2018.

CAVALLIN, Jean-Christophe, *Nature, berce-le*, Paris, Corti, « Biophilia », 2022.

CHAUDET, Chloé, GALLIEN, Claire & TAÏEB, Lucie, « Pour une approche multiscalaire des lieux dévastés : décharge, île, ligne d'aridité », *Littérature – Zones à dires. Pour une écopoétique transculturelle,* n° 101, mars 2021, p. 99-127.

CÉRY, Loïc, « La Terre magnétique : le lieu et la formule. Entretien avec Sylvie Séma Glissant », *Les Cahiers du Tout-Monde*, n°1, juillet 2023, p. 65-94.

DIAMOND, Jared, *Effondrement. Comment les sociétés décident de leur disparition ou de leur survie,* trad. de l'anglais par Agnès Botz & Jean-Luc Fidel, Paris, Gallimard, 2006 [*Collapse. How Societies Choose to Fail or Succeed,* New York, Viking Press, 2005].

FISCHER, Steven Roger, *Island at the End of the World. The Turbulent History of Easter Island*, London, Reaktion Books, 2005.

GALLAGHER, Mary, *Interview by Michael Limnios*, publié le 16 mars 2021, URL : https://blues.gr/profiles/blogs/professor-of-french-and-francophone-studies-mary-gallagher-talks- [consulté le 6 janv. 2024].

GRENIER, Christophe, « Survivre aux fins d'un monde. Adaptations, effondrements, résiliences et ouvertures géographiques à l'île de Pâques », *Norois,* n° 251, 2/2019, p. 65-80.

HARAWAY, Donna J., *Vivre avec le trouble,* trad. de l'anglais par Vivien García, Vaux-en-Velin, Éditions des mondes à faire, 2020 [*Staying with the Trouble, Making Kin in the Chthulucene,* Duke University Press, 2016].

LARRÈRE, Catherine & Raphaël, *Le Pire n'est pas certain. Essai sur l'aveuglement catastrophiste*, Paris, Premier Parallèle, 2020.

LATOUR, Bruno, *Enquête sur les modes d'existence. Une anthropologie des Modernes*, Paris, La Découverte, 2012.

MARX, Karl, *Le Capital. Critique de l'économie politique*, Livre I, trad. de l'allemand par Joseph Roy, Paris, Éditions sociales, 1950.

MÉTRAUX, Alfred, *L'Île de Pâques,* Paris, Gallimard, 1941.

ORLANDO, Natacha d' & HARPIN, Tina, « Jardins créoles, diasporas et sorcières : lectures de l'écoféminisme caribéen », *Littérature – Zones à dires. Pour une écopoétique transculturelle*, n° 101, mars 2021, p. 82-98.

ORLIAC, Catherine, « Données nouvelles sur la composition de la flore de l'île de Pâques », *Journal de la Société des Océanistes,* 2/1998, p. 23-31.

ORLIAC, Catherine, « Ligneux et palmiers de l'île de Pâques du XI^e^ au XVII^e^ de notre ère », in *Archéologie en Océanie insulaire. Peuplement, sociétés et paysages*, Paris, Picard, « Artcom », 2003, p. 184-199.

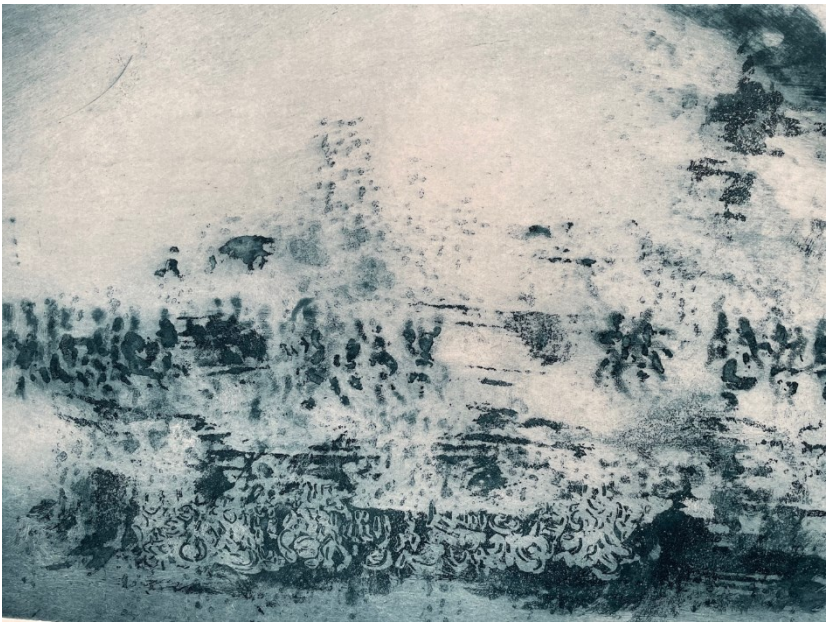
POLET, Caroline, « Indicateurs de stress dans un échantillon d'anciens Pascuans », *Antropo* 11, p. 270, URL : www.didac.ehu.es/antropo [consulté le 25 oct. 2023].

RIVOIRE, Christian « Saint-John Perse lecteur de l'ethnologue Alfred Métraux », *La Nouvelle Anabase – Saint-John Perse, de Sumer aux îles solitaires*, n° 4, 2024 (à paraître).

STENGERS, Isabelle, *Au temps des catastrophes. Résister à la barbarie qui vient*, Paris, La Découverte, « Les Empêcheurs de penser en rond », 2009.

TOUAM BONA, Dénètem, *Sagesse des lianes*, Paris, Post-éditions, 2021.

WADDELL, Eric, « *Les Immémoriaux* et le devenir du peuple Mao'hi : réflexions d'un ethno-géographe », *Exotisme et altérité. Segalen et la Polynésie,* dir. par CAMELIN, Colette, *Cahiers Victor Segalen,* n° 2, 2015.



Nos empreintes de mer

(115 X 70, Gravure sur eau-forte aplats d'encre en monotype. 2021. Détail.
© Sylvie Séma)

9

The Poetic Pulse of an Estuary

Ecological Time, Place and Pace in Alice Oswald's *A Sleepwalk on the Severn* and Philip Gross's *The Water Table*

Céline Naito

RÉSUMÉ : Ce chapitre voudrait examiner les outils à la disposition des poètes lorsqu'il s'agit de faire face aux changements environnementaux, et notamment à l'écocide. *A Sleepwalk on the Severn* d'Alice Oswald et *The Water Table* de Philip Gross sont deux recueils de poésie qui offrent une scène à la rivière Severn et à ses écosystèmes. Ici, temporalité, localisation et rythme interagissent avec des personnages humains et plus qu'humains, et invitent ainsi les lecteurs à reconsidérer leur compréhension des notions de permanence et de réalité. Les implications écologiques de la poésie localisée sont souvent déconsidérées par rapport à celles de l'écopoésie activiste ou de l'action directe. Ici, nous démontrons que les choix esthétiques à la base de ces deux recueils s'engagent dans une pensée poétique qui est écologique. En encourageant une forme de pensée active et en stimulant l'imagination, la poésie du lieu facilite l'émergence de la pensée écologique, pensée qui peut mener le lecteur à reconnaître l'écocide et le combattre.
MOTS CLÉS : Écopoétique, temporalité, lieu, écocritique matérialiste, écopoésie, pensée poétique.

ABSTRACT: This chapter proposes to look at the tools available to poets when it comes to dealing with local environmental change and ecocide in particular. Alice Oswald's *A Sleepwalk on the Severn* and Philip Gross's *The Water Table* offer a poetic stage to the River Severn and its ecosystems. In these collections, time, place, and pace interact with human and more-than-human characters and invite the reader to re-consider their understanding of permanence and reality. The ecological benefits of located poetry are often overlooked when compared to activist ecopoetry or direct action. Here, we demonstrate that the aesthetic choices at the root of both collections engage with a process of poetic thinking that is ecological. By stimulating active thinking and triggering the imagination, poetry of place facilitates the surfacing of the ecological mind, which might in turn inspire the reader to recognize and fight ecocide.
KEYWORDS: Ecopoetics, time, place, material ecocriticism, ecopoetry, poetic thinking.

The eternal equilibrium of things is great and the
Eternal overthrow of things is great,
And there is another paradox[1].

With its extraordinary tidal range, the Severn Estuary is often presented in superlative terms. The unstable frontier between Wales and England is a place of wonders. While being home to intertidal mudflats, salt marshes, wet grasslands, rocky islands, all providing habitat for eels, salmon or migratory birds, the estuary and its particularities have also attracted human settlements dating back centuries. If you were to look at the Severn Estuary from above, you would see its width and length, the sinewy thread it unwinds between the land and the sea. You would also notice the M4 and M48 bridges, villages, fields, ports, tankers, Cardiff, Newport and the Bristol area with its estimated population of slightly over a million inhabitants[2]. Dive down to the human level and you would experience the immensity of the flats, the mud, silt and water, the superposition of eternity and western civilization, the recurring problem of sewage-related pollution and the freshening feel of the wind. The ecosystem of the estuary is particularly fragile. Impacted by centuries of human presence it is also imperiled by the combined effects of climate change and severe storms. Floodings and erosion impacts could increase dramatically, menacing a significant number of wildlife habitats[3] already under strain.

Poets have long been involved in the re-creations or representations of their environment. Language with a touch of imagination and sensitivity is at the heart of their craft. Think of nature poetry or the tradition of the pastoral: forests, villages, flowers, birds, rivers, the sun, and the stars have all been at the origin of countless poems. What makes engaging in literary writing in the twenty first century special, however, is our raw, unshakable awareness of the human impact on the environment and our renewed notion of finitude. Today, ecocriticism enables us to shift from a human-centered perspective to one considering the planet as a whole. We can no longer ignore the many organisms and particles that are indispensable to sustaining our very own lives. The realization that our days on planet Earth may be numbered and that with our demise we are taking countless

---

[1] Walt WHITMAN, "Great are the Myths", *Leaves of Grass*, Penguin Classics, 2017 [1855], p. 199, l. 23-25.

[2] See the 2011 report compiled by the Severn Estuary Partnership, URL: https://severnestuarypartnership.org.uk/wpcontent/uploads/sites/2/2015/10/SOSER.pdf.

[3] See detailed analysis of trends and projections concerning the possible impact of climate change on the Severn estuary, URL : https://severnestuarypartnership.org.uk/wpcontent/uploads/sites/2/2015/10/ClimateChangeReportCard2.pdf

forms of beings with us, can be devastating. The danger of such a realization would be to yield to apathy: the task is so big, the scale so difficult to grasp at the individual level that it is easier to shrug and get on with a very localized–however global–life. For those of us resisting apathy, the complex network of questions haunting our nights could be simplified in four words: What can we do?

As Timothy Morton demonstrated in *All Art is Ecological*, being ecological does not necessitate radical actions impregnated with future ideals:

> I want to persuade you that you are *already* being ecological, and that expressing that in social space, might not involve something radically, religiously different. Don't think this means that nothing changes [...] It's rather hard to describe what happens, but something does happen[4].

It is the realization that we are a part of a whole web of beings that makes our existence an ecologically engaged one, or to put it in material ecocritical[5] terms, the notion that we are nodes in a mesh living through actualizations and potentialities makes us aware of our ecological nature. However small in comparison with the work ahead of us, our role in literature and literary studies is actually very important. And that is reassuring: it is one of the things we can do. I would like to show with this contribution that poetry has a greater power than we might think when it comes to representing the environment. This power doesn't necessarily rely on being explicit about ecology or ecocide, calling for social support and collective, political action. As Timothy Morton says, "it might not involve something radically, religiously different"[6]. You might rightfully ask how a non-activist text can speak of an endangered ecosystem and thereby become its advocate. To show that it is possible, I will lean on the work of contemporary British poets Alice Oswald[7] and Philip Gross[8], who both published poems in 2009, inspired by the Severn and its estuary. Neither *A Sleepwalk on the Severn* (Alice

---

[4] Timothy MORTON, *All Art is Ecological*, London, Penguin, Green Ideas, 2021, p. 41 [italics by the author].

[5] For an extensive presentation and analysis of material ecocriticism, see Serenella IOVINNO & Serpil OPPERMANN, *Material Ecocriticism*, Bloomington, Indiana University Press, 2014.

[6] Timothy MORTON, *op. cit.*, p. 41.

[7] Alice Oswald (b. 1966) is a contemporary English poet. In 2019, she became the first woman to be appointed as Oxford University Professor of Poetry. She has received several awards for her poetry, including the Ted Hughes Award, the T.S. Eliot Prize, and the Griffin Poetry Prize.

[8] Philip Gross (b. 1952) is a contemporary British poet. He has published poetry collections and novels for young readers since the 1980's. He has received several awards, including the T.S. Eliot Prize for *The Water Table* in 2009.

Oswald) nor *The Water Table* (Philip Gross) are crying out for the restoration of a pristine environment or for putting an end to the tidal energy projects seriously imperiling the estuary's ecosystems at the time they were written[9]. Oswald's main concern here is to reflect the influence of the moon on the place and its inhabitants[10]. Gross on the other hand, concentrates on bridging places and relationships. Yet, because both books are locally situated, the influence of the estuary is palpable, its fragile equilibrium and power are central. The connection between poets and place gives birth to invaluable works of literary ecology by engaging the readers with an environment which may not be accessible to them. A poetic text which is embedded in its environment is ecological by nature.

I consider *A Sleepwalk on the Severn* and *The Water Tables* to be non-activist texts. An activist text would be a text where the descriptions of ecological disasters are central and where the questions concerning our responsibilities are equally present. An activist text is political, it wants change, demands action, requires the reader to sympathize with the message. In the world of New Nature Writing, essays and books of nonfiction share a privileged space where the direct address of environmental and societal concerns is possible. It is even expected by the reader. Poetry on the other hand, can stimulate our philosophical reflections on climate change and ecocide in that it helps us think differently. It does not mean however, that poetry is not eco-conscious. Philip Gross's collection is sprinkled with references to pollution or climate change[11]; but they are present as a hint or a given to think and write with rather than a list intended for fear, anger or to encourage direct action. In a recent Oxford Professor of Poetry lecture, Alice Oswald characterizes nature poetry as an attempt "to communicate with something outside human structures of thought"[12]. Rather than pulling the emotional triggers of fear, guilt, and potentially paralyzing the reader with despair, poetry proposes a reframing of reality. Poetry's mode of thinking gives an openness and fluidity to thoughts characterized by the accumulation of images, aural, and visual implementations that, together, build a perpetual creative renewal of ecological thinking.

---

[9] Tidal energy projects have been revived under various forms in response to the pressure of Britain's current energy crisis.

[10] Alice OSWALD, *A Sleepwalk on the Severn*, Faber and Faber, 2009, p. 1 (foreword). *A Sleepwalk on the Severn* is henceforth abbreviated as *SoS*.

[11] In Philip GROSS, *The Water Table*, Bloodaxe, 2009, see for example the poems "Atlantis World", p. 14-15, "Bridge Passages", p. 37, "Elderly Iceberg off the Esplanade", p. 52. *The Water Table* is henceforth abbreviated as *WT*.

[12] Alice OSWALD, "The Life and Death of Poetry: A Lament for the Earth", Oxford Professor of Poetry Lecture, March 2022, URL : https://media.podcasts.ox.ac.uk/engfac/poetry/2022-03-03-oswald-nature.srt, 00:04:10.

In an article published in 2010, Timothy Clark exposes the difficulties human societies encounter culturally, intellectually, and politically because of climate change[13]. According to Clark, the main hurdles in this challenge are closely linked to our ability to understand and apprehend different scales:

> With its multiple scales, more or less invisibility, global scope, unpredictability and alarming menace, climate change seems more germane to modes of representation that involve unfamiliar non human agencies, multiple and perhaps elliptical plots[14].

Where his literary analysis focuses on novels and films, traditionally narrative arts, I would like to argue that poetry's fluid mode of representation allows us to experience variable scales and non-human agencies, and is therefore particularly relevant in the context of climate change and environmental insecurity. In the following argument, I will show that *The Water Table* and *A Sleepwalk on the Severn,* each with their own aesthetic choices, manage to bring forth questions of scales and agencies with the philosophical leverage offered by poetry: there is localized creativity and global reach, unstable poetic time and immutable moon-time echoing archaeological deep time, and continually shifting knowledge which, together, invite a renewed consideration of the self. The tidal movements of the Severn offer the perfect material starting point for such a mobile mode of thinking.

Attentive listening: when poets sound the environment

When engaging with a place, all our senses can influence our perception. Sounding one's environment requires acute attention to combinations of material, human and non-human sounds, but also to the sounds of the imagination. The soundscape of the estuary is represented in different layers which take precedence or recede to the background depending on the poet's focus. Noise pollution is an element Gross and Oswald do not dwell on, but both insist on its relentless presence[15]. The sounds of the river and some of its inhabitants appear in both Oswald's and Gross's work: "Enter the satisfied sound of the river licking and /

---

[13] Timothy CLARK, "Some Climate Change Ironies: Deconstruction, Environmental Politics and the Closure of Ecocriticism", vol. 32, No. 1, *The Oxford Literary Review*, Edinburgh University Press, 2010.

[14] *Ibid*., p. 144.

[15] In "To Build a Bridge", Gross mentions the "thud and hiss of traffic, day by day", where Oswald insists on "car noise continuous" in the lines introducing the moon. See GROSS, *WT*, p. 49, l. 1-2, and OSWALD, *SoS*, p. 5, l. 3 and p. 25, l. 3-4.

sucking"[16]. The mud is invading the space in heavy, punctuation-lead reading in Gross's Betweenland II: "Mud, / the megatonnage of it, moving / in suspension, heavy haulage, to and fro. / A weight you can see, [...] clay shapes / turned on a wheel, leather hard already"[17]. Eels and mudfish, fascinating beings, share their consonant /s/, "struggling / in their caged sluice. [...] They pour west, released into their instincts, / a slow gusher, oilily across the lawn"[18], they "love blackness aloofness"[19]. The "limbless hairless"[20] beings are compared to "Backlashes waterwicks"[21] and "sea-veins"[22]. They keep "sucking and sucking the marshes"[23]. The aural atmospheres of the poems act as amplifiers. In such poems, the careful listening and observing accompanying the writing process allows the poets to create an auditory quality that compels the reader to hear and feel along and, by doing so, opens their perception. Poetry puts our ears to the ground, regardless of the place we are reading or listening from.

In her Oxford Professor of Poetry lecture entitled "On Behalf of a Pebble", Oswald emphasizes this opening gesture found in poetry: "When noise bursts through the semantics of poetry, it's as if another world–the world of things–has found its tongue"[24]. She later claims that "stones are a good route to try to listen to something beyond the human"[25]. By crafting carefully sonorous pieces, poets invite the readers into sensory dwelling. Thomas Bristow has described Alice Oswald's use of multiple voices in *A Sleepwalk on the Severn* as "Oswaldian meshwork"[26]. This "meshwork" refers implicitly to Timothy Morton's idea that the relationship between elements, including all living and non-living forms, is like a gigantic net, an interlaced structure, always evolving and infinite, destabilizing any notion of certainty[27]. Despite the apparent solidity entailed in the notion of

---

16 *SoS*, p. 6, l. 13-14.

17 *WT*, "Betweenland II", p. 11, l. l-4, 8-9.

18 *Ibid.*, "Designs for the Water Garden", p. 17, l. 36-39.

19 *SoS*, "vicar", p. 38, l.6.

20 *Ibid.*, l. 17.

21 *Ibid.*, l. 28.

22 *Ibid.*, p. 39, l. 29.

23 *Ibid.*, p. 38, l. 19.

24 Alice OSWALD, "On Behalf of a Pebble", Oxford Professor of Poetry Lecture, March 2021, URL : https://www.torch.ox.ac.uk/event/professor-of-poetry-lecture-with-aliceoswald, 00:20:25.

25 *Ibid.*, 00:53:00.

26 Thomas BRISTOW, "Bioregional Biography and the Geography of Affect: Spatialised Somnambulance in Alice Oswald's *A Sleepwalk on the Severn*", *Australasian Journal of Ecocriticism and Cultural Ecology*, vol. 4, 2015, p. 6.

27 See Timothy MORTON, *The Ecological Thought*, Cambridge Mass., Harvard University Press, 2012.

matter, reaching to the thing itself invites an intimate interaction between the place and the poet: "the human and the landscape are being held in dialogue with each other. There is a bond between them"[28]. Such a dialogue is made possible because of what Jane Bennett, Serenella Iovinno and Serpil Oppermann have defined as material agency:

> Agency assumes many forms, all of which are characterized by an important feature: they are *material*, and the meanings they produce influence in various ways the existence of both humans and non-human natures. Agency, therefore [...] is a pervasive and inbuilt property of matter, as part and parcel of its generative dynamism[29].

This idea guides the poetry of Alice Oswald. The dialogue she refers to is very similar to the idea of intra-action developed in material ecocriticism. Maybe poetry is the form, the object that happens with language between story and matter if we consider that with poetry, "the narrative agency of matter [...] and human creativity coemerge in new and more complex levels of reality"[30].

It may sound paradoxical, but it seems that the closer you get to the environment, to the micro level of things, the more global your understanding is. By drawing parallels, experiencing the world differently through sensory dwelling and material sensitivity, the individual human becomes part of a whole. In "Betweenland X"[31], Gross exposes the reader to the emotional pull triggered by the expanded consciousness of a place: "how could you not / (your gaze at least) feel drawn / and want, half want, to follow?"[32]. It is a deep dive into a place. You cannot grasp the various implications of interconnectedness happening in one place by remaining at the surface of perception. There is no global thinking possible without an unstable and open thinking of the local. The intellectual play with scales, the perception of the infinite possibilities simultaneously happening in the world can start with a pebble, or a river, altered by a poem. Philip Gross's thoughts about his father's hearing loss in "Betweenland VIII"[33], comparing it to "the way water thinks"[34] describe just that: how we can live through different levels of perception and how noticing these levels enables us to think a myriad of possible

---

[28] Alice OSWALD, "On Behalf of a Pebble", Oxford Professor of Poetry Lecture, March 2021, https://www.torch.ox.ac.uk/event/professor-of-poetry-lecture-with-alice-oswald, 00:42:10.

[29] IOVINNO & OPPERMANN, *op. cit.*, p. 3 [italics by the author].

[30] *Ibid.,* p. 8.

[31] *WT*, "Betweenland X", p. 58.

[32] *Ibid.,* l. 13–15.

[33] *WT*, "Betweenland VIII", p. 44.

[34] *Ibid.*, l. 9.

ways of being in the world around us. The effect is dizzying: "such // all-sound that it's silence, or as good as. Vertigo"[35].The parallel drawn between water, its flow and sounds, and the way the father hears and floats on auditory perception keeps moving:

> it floats on: de-creation, the Ten Thousand Things
> in rips and eddies on its surface, not emptiness but
> a labyrinthine plainness of intent – the way water thinks
>
> is one brilliant thought: falling[36].

The movement created by this image mirrors the effect of poetry, which perpetually de-creates to re-create. There lies the power of metaphors and comparisons[37]. To think ecologically, one should conceive of a place in different realities, akin to the ideas of superposition or entanglement developed in quantum physics. From such thinking derives a "power / Appearing only when the fog is in flower"[38].

Poetic dramatizations of the Severn Estuary

Site specific writing is at the heart of Oswald and Gross's publications. The particularities of an endangered ecosystem almost demand the writer to be attuned to it. Although their aesthetic choices are very different, one can easily agree that they are both careful crafters of visual effects in their printed work. According to Alice Oswald, her book-length poem *A Sleepwalk on the Severn* "is not a play. This is a poem in several registers"[39]. From the very first sentence, Oswald is already destabilizing the reader and sets the tone: Can you trust the speaker? Whose truth is it? What is real and what is not? The visual cues regularly appearing along the text are reminiscent of stage directions and the characters participating in this choir of the estuary's voices share dramatic entrances: "*BANG! Enter Articled Clerk with a gun*"[40] or "*Enter a shriek. And another shriek, shaped like a curlew*"[41]. Such

[35] *Ibid.*, l. 12-13.

[36] *Ibid.*, l. 7-10.

[37] See Pippa MARLAND, "'You see the difference': Reading the Stories of Matter Through the *More-Than-Metaphorical*", *ISLE: Interdisciplinary Studies in Literature and Environment*, vol. 28, n° 3, Oxford University Press, Autumn 2021.

[38] *SoS*, "mother", p. 34, l. 5-6.

[39] *Ibid.*, p.1.

[40] *Ibid.*, p. 11 [italics by the author].

[41] *Ibid.*, p. 12 [italics by the author].

entrances punctuate the poem in many places and forms often associated with sounds, or the absence thereof, culminating in a series of phantomatic appearances during the moonless night[42]. At the end of this passage, the voice of the wind fills the darkness, telling the story of a Persephone-like moon, "an old woman in black"[43] who searches for her own self, who "goes on and on asking"[44], and finally surrenders to her own disappearance in the shortest quatrain of the section: "This is not I"[45]. Echoing the changeability of the Severn Estuary and the cyclical influence of the moon, Oswald's multivocal paper stage offers a succession of vignettes, poems of traditional stanza form and staged storyboards eavesdropping on the momentary presence of different characters. The overall effect is that the estuary becomes particularly lively, and the reader is not allowed to gain sure footing. *A Sleepwalk on the Severn* takes them along a destabilizing journey where the poem and the place become agents of transformation.

A book, the material, portable object in your hands becomes alive between your eyes and your mind's ears when its shape breathes. Philip Gross's visual choices, although different from Oswald's, offer a variety of options which also surprise the reader despite a more traditional conception of the collection. His opening poem, "Sluice Angel"[46] is airy, thanks to its four stanzas composed of a decreasing combination of lines: a tercet, a blank line, a couplet, a blank line, and a single line before the stanza break. What is more, each line in the couplet, tercet or stanza is moved further right on the page, creating a compelling impression of force and movement. The gates are now open, the birthing metaphor[47] emphasizing the image, and the poetic water can flow. At the other end of the collection, the closing poem "Severn Song"[48]–dedicated to the poet's ageing father–is soothingly regular. It is composed of five quatrains with alternate rhymes and a combination of iambs and anapests as if the author, the son, had accepted the impermanence of life by experiencing being with the unstable temporality of the estuary and had recreated a serene paradox born of the regular movement of the tides provoking endless changes. While favoring short stanza poems, with mostly couplets, tercets and quatrains, Gross's collection proposes visual constructions that echo the semantic movement and atmosphere of the poems, discreetly inviting the reader to yield to the estuary's changing being.

---

42 *Ibid.*, p. 19-24.
43 *Ibid*., p. 23, l. 5.
44 *Ibid*., l. 9.
45 *Ibid.*, p. 24, l. 32.
46 *WT*, "Sluice Angel", p. 9.
47 *Ibid*., l. 23-24.
48 *Ibid*., "Severn Song", p. 64.

Altering thought processes

Oswald argued in an Oxford Professor of Poetry lecture that "poetry doesn't offer arguments, only small alterations"[49]. The representation of a place in a poetry collection implies a succession of different images emerging from the same physical area. The overall effect is that of a picture in motion, not as a cinematic narrative but rather as an accumulation of framed moments–poems–where the focus keeps changing, always ever aware of the possibility of change as you read the poems. Oswald and Gross, in their own reflexive perspectives on writing seem to be conscious of the plural nature of place. The water of the estuary further invites fluid thinking. The impossibility of grasping the instant, of accessing an everlasting truth[50] shows that language can no more possess knowledge than human beings can. The ideas of possession and certainty are here removed from poetic thinking. Both Oswald and Gross dwell on the difficulty of defining their surroundings. In *A Sleepwalk on the Severn*, Oswald devotes a whole page to the idea of a "half" reality between dream, night, thoughts, and beings[51]. Gross on the other hand, chooses to play with words and redefine them in variations. In the eponymous poem, "The Grounds"[52], the latter shift from being "Untenable", "Indefinite", "Indefinable", "Irrefutable", "remembered. Forgotten. Remembered", and finally–and strikingly–"(mortgaged)"[53]. A similar thought is carried along "To Build a Bridge"[54], where Gross plays with the notion of matter discreetly pushing it from physical "matter" to the verb "we matter"[55]. This movement between action and state underlines the impression that knowledge is a slippery slope and that the difference between being and doing can be quite small. This movement encourages the reader to consider they are part of their changing environment, themselves simultaneously defined by it and defining it, acknowledging thus their ecological being. In such a context writing about a place cannot be a mere cartography, it is a lived experience superimposed on the reader's own lived experience of the poem about the place: the spiraling loop is endless.

When Alice Oswald writes about the material world, she is aware of the difficulty to grasp its core:

---

[49] Alice OSWALD, "A Lament for the Earth", *op. cit.*, 00:45:08.

[50] For an analysis of the relativity of truth and "truthiness", see Timothy MORTON, *All Art is Ecological*, *op. cit*.

[51] *SoS*, "chorus", p. 14.

[52] *WT*, "The Grounds", p.47-48.

[53] *Ibid*., l. 1, l. 8, l. 15, l. 22, l. 30, l. 36.

[54] *WT*, "To Build a Bridge", p. 49.

[55] *Ibid.*, l. 1, l. 6, l. 12, l. 18.

There are moon-beings sound-beings such as deer and half-deer
Passing through there whose eyes can pierce through things

I was like that: visible invisible visible invisible
There's no material as variable as moonlight[56].

The combination of imagined beings and the repetition of opposites emphasize Oswald's argument about moonlight. The variable material is also constructed with the help of the temporal adverb "sometimes" at the very end of the book, where

Sometimes the moon is more an upstairs window,
Curtains not quite drawn but lit within and lived in.
And sometimes the moon is less and
Sometimes she moves behind and sometimes she's gone.
Sometimes it's the moon. Sometimes it's the rain[57].

The "dream secretary" 's last words tell us about the various influences at work in the environment. Whether we notice them or not, there is always an interaction between elements and beings, there is always something "lit and lived in" however changing their nature might be. Oswald keeps working and reworking the images in her work, offering the reader different variations and definitions: different meanings. In her own words meaning is fluid: "meaning is something 'working' and provisional, it needs to be picked up and put down and then to be picked up again over a period of time"[58]. Such fluidity of meaning works hand in hand with the idea of a fluid notion of time and matter.

Oswald's "dream secretary" symbolizes the act of writing and can be understood as an extension of the poet, a meta poet who looks back at the writing process. The dream quality of *A Sleepwalk on the Severn* proposes for the reader an open relationship to meaning which is similar to what Oswald described in "The Universe in Time of Rain Makes the World Alive with Noise"[59]: how working with nature can help to listen to what lies beyond the surface of things. In the same essay, she also claims that "the whole challenge of poetry is to keep language open,

[56] *SoS*, "chorus", p. 18, l. 15–18.

[57] *Ibid.,* "dream secretary", p. 40, l. 17–21.

[58] Alice OSWALD, "The Universe in Time of Rain Makes the World Alive with Noise", *in* Sarah MAGUIRE (ed.), *A Green Thought in a Green Shade. Poetry in the Garden*, London, The Poetry Society, 2000, p. 40.

[59] *Ibid.*

so that what we don't yet know can pass through it."[60] Another Oswaldian way of keeping language open, could be to "proceed by dreamsight, moonstinct"[61]. Although Philip Gross's poems in *The Water Table* are united by the estuary more than by any other element–as opposed to Oswald's multivocal aesthetics–there is nevertheless an equal attention to the difficulty of accessing a stable form of meaning. The parallel is particularly striking in his poem "The Presence", where dream-time becomes a point of access to knowledge:

> And the boulder leans in
> at the edge of my sleep
> and quite suddenly Oh I
> get it. Always had it, but
> to find it, had to come this weary way.[62]

In a similar effect to what the dream does here, poetry could be a way of translating our being in the world by offering a kaleidoscopic model made of different perspectives. In his extensive analysis of Alice Oswald's *A Sleepwalk on the Severn*, Thomas Bristow underlines the ecological potential of a multivocal, non-dualist, and dream-like quality of poetic writing:

> *Sleepwalk* is an instructive example of contemporary ecopoetics that asks readers to contemplate how the human fits within her environment. It also submits to how somnambulism might lead us to reassess the ways in which poetic reverie instantiates a *recreative* enaction of the world.[63]

Whether real or imaginary, the worlds of poetry reach the reader in a place between information and imagination. By opening language, the alterations offered in poetic texts nurture ecological thinking.

Navigating temporal scales and poetic time

Staying by the river for a while, observing the movement of the tides, the birds flying above and perhaps, depending on where you are, guessing the shapes of the other side impregnates you with a sense of place but also encourages you to think in terms of temporality. Sitting with the landscape creates a point of access to

[60] *Ibid*., p. 37

[61] *SoS*, "chorus", p.14, l. 16.

[62] *WT*, "The Presence", p. 31, l. 29-33.

[63] Thomas BRISTOW, "Bioregional Biography and the Geography of Affect", *op. cit*., p. 16 [italics by the author].

different ecological timescales. The present and the past easily collide in the simultaneous presence of "the tick of a wind- / turbine's vane / against the skyline"[64], "car noise continuous"[65] in the scenic background, the cliffs of Penarth[66] and their tide lines or the assembled images "of a lagoon-side fishing village / and the twenty-storey / towers up there"[67]. Philip Gross's collection represents time in several poems, concentrating on geological time in "Almost Alabaster"[68]or "Stilt City"[69]. It is a time which is difficult to grasp, a time "we knew before / the first foot- or hoof-print, before // the astonishment of grass, before / there was a way to know *before*"[70]. The permanence of time is shown in the collision between the "before" Gross mentions and the present time of the reader. Is time therefore the only idea that surpasses disasters and ecocide in particular? As there is a before, there is an after. The poet's regular references to the memory of human history and archaeology in "Petroglyphs", "The Presence" or "Betweenland VI" for example act as a constant reminder that the place and time we dwell in are momentary[71]. The parallel Gross draws between water and memory is revealed in the calligram "Amphora"[72]. Here, the poet wonders when the wine in an amphora at the bottom of the sea gets to know it has become Homerian wine-dark sea. The tide's cycles and its ability to dilute matter reflect here Gross's focus on the effect of time and memory on matter and self-knowledge.

A Sleepwalk on the Severn offers a different approach of time. It is historical and linear in the shape of the vicar's register and in the accumulation of personalized human lives impacted by the river. However, Oswald's attention to time in the book is pushed by the cycles of the moon, which compose the structural spine of the volume, from "New Moon"[73] to "Moon Reborn"[74], passing through "Half Moon"[75], "Full Moon"[76], and "No Moon"[77]. Philip Gross's ability to think back in deep time and ahead with a form of future perfect anticipatory

---

64 *WT*, "Betweenland III", p. 22, l. 10-12.
65 *SoS*, p. 5, l. 3 and p. 25, l. 3-4.
66 *WT*, "Almost Alabaster", p. 18.
67 *Ibid.,* "Stilt City", p. 25, l. 19-21.
68 *Ibid.,* "Almost Alabaster", p. 18.
69 *Ibid.,* "Stilt City", p. 25.
70 *Ibid.,* "Betweenland IX", p. 50, l. 10-13.
71 *Ibid.*, "Petroglyphs", p. 62, "The Presence", p. 31, "Betweenland VI", p. 39.
72 *Ibid.,* "Amphora", p. 29.
73 *SoS*, p. 5.
74 *Ibid.*, p. 25.
75 *Ibid.*, p. 11.
76 *Ibid.*, p. 15.
77 *Ibid.*, p. 19.

writing[78] echoes Oswald's reflections on the immutability of moon-time. The importance of navigating different time scales has been noted by Amy Player in an article analyzing Kathleen Jamie and Robert Macfarlane's work but which could perfectly apply to Oswald and Gross as well:

> Diverging and converging temporal scales [...] help us envisage a deep future which is connected to us in the present in at least two ways: first, by acclimatizing us to leaping between temporal scales, and second, through the imaginative displacement of the self that [...] switching between temporal scales necessitates[79].

The idea of permanent movement, navigating clockwork, cyclical time and ever-changing realities is particularly relevant in the material context of an estuary. It is also inherently part of poetic time.

Rhythm prevails in poetic time. The form of the poem and its pace depend on it. It is interesting to note that imagining and writing timescales has an impact on the speed of poetry. The pace of a poem intervenes between the sound and the meaning to influence the reader or audience. The poet can choose to lengthen the syllables and therefore rein in the pace of the poem. In Gross's poem "Betweenland VIII"[80], the sound /o:/ is repeated and gives a solemn tone to the poem about his father. In "Betweenland IX"[81], the use of multisyllable words creates a balance with short words, thereby offering a sense of calm to the otherwise short couplets. Other poems in *The Water Table* such as "Pour"[82] are on the contrary sped up by the choice of rhythmical tools.

> Call it connecting
> one moment with another:
> water-
>
> in-the-glass with water-in-the-jug,
> two bodies of water
> and between,
>
> this slick and fluted glitter,
> slightly

[78] See *WT*, "Elderly Iceberg", p. 52, or "Atlantis World", p. 14-15.

[79] Amy PLAYER, "'Stories of Making and Unmaking': Deep Time and the Anthropocene in New Nature Writing", *Text Matters*, No. 12, Lodz University Press, 2022, p. 47.

[80] *WT*, "Betweenland VIII", p. 44.

[81] *Ibid*., "Betweenland IX", p. 50.

[82] *Ibid*., "Pour", p. 30.

arcing, rebraiding itself as it falls[83],

The sharp, choppy style of the poem reminds the reader of the ungraspability of water thanks to an accumulation of monosyllabic words, compounds, and surgical caesuras. Further into the collection, the changing rhythms and subjects of the poem "Thinks Bubble"[84] evoke a near stream of consciousness technique by trying to follow thought through time and create an atmosphere not too different from Oswald's dream-like structure and changing turns in *A Sleepwalk on the Severn*. The present tense of "*thinks* / not quite *thought*"[85] is where Gross experiments with the uncertainty and momentary quality of time. It is also where he questions how to be in that fleeting present time.

There is reassurance in the presence of the moon and its effect on water in Oswald's poem. Not only is the cycle of the moon an ever-recurring event, predictable and regular, but it is also out of human reach or control. It is present. The moon is present, and yet, it is simultaneously in its different phases, being always described in relation to the next or the previous phase in the cycle. The moon is therefore past, present, and future. Oswald's decision to use the present tense predominantly–with its generic value–along with short descriptive sentences to incarnate the voice of the moon suspends time. It also emphasizes the paradoxical stability brought by the moon, the reassurance of its cycle, despite its changing nature. We know as we read that her experience of life and death, appearance and disappearance is going to be endlessly repeated. Repetitions are among Oswald's favorite tools. In this book-length poem, they appear at various moments of introduction. For example, the presentation of the birdwatcher, the introductions to a new phase of the moon are dissimilarly similar. They are near repetitions, emphasizing the idea that although the scenes are similar, there are always changes, however minor. The nature of a place is never permanent. The nature of poetic rhythm allows for a locally situated collection or poem to play with various temporalities and rhythms in echo with the unstable nature of place, reinforcing the idea that change is as inevitable as moon-time.

[83] *Ibid.*, l. 1-9.
[84] *Ibid.*, "Thinks Bubble", p. 54-57.
[85] *Ibid*. p. 56, l. 56-57 [italics by the author].

The self and the universe

Poetry offers a quality of self-consciousness that is open to contradiction, paradox, and the imagination. If we push the ideas developed in material ecocriticism, we might find there is a conflict between the idea of an ever-continuing connectivity between objects, and our need for personified and singular stories. In fact, the very malleability of poetic thinking allows a back-and-forth movement between both ideas, and one nurtures the other:

> The emerging dynamics of matter and meaning, body and identity, being and knowing, nature and culture, *bios* and society are therefore to be examined and thought not in isolation from each other, but *through* one another, matter being an ongoing process of embodiment that involves and mutually determines cognitions, social constructions, scientific practices, and ethical attitudes. In this perspective, there is no simple juxtaposition or *mirroring* between nature and culture, but a combined "mesh" [86].

In this perspective, we are ecological beings for whom poetry is a tool that opens and vivifies the mind. We become conscious parts and makers of our ecosystems.

The moon and the wind are main characters in Oswald's poem. Even though the poem deals with the more-than-human as an influence on the many people dwelling in the estuary, Oswald chooses to personify the moon and the wind, in the tradition of classical literature. Personification is known for bridging the gap between the reader and the object described thanks to the human traits created in the process. In Oswald's anthropomorphized representation of the moon and the wind, there is a possible experiment in subjectivity happening, aiming for a contemporary version of the voice of Greek and Latin deities or that of the Romantic lyrical subject. Jane Bennett convincingly shows that a text which is centered on material agency does not necessarily have to avoid anthropomorphism since it is a valuable point of access to other modes of being:

> In a vital materialism, an anthropomorphic element in perception can uncover a whole world of resonances and resemblances –sounds and sights that echo and bounce far more than would be possible were the universe to have a hierarchical structure. We at first may see only a world in our own image, but what appears next is a swarm of "talented" and vibrant materialities (including the seeing self). [...] In revealing similarities across categorical divides and lighting up structural

[86] IOVINNO & OPPERMANN, *op. cit.*, p. 5 [italics by the author].

> parallels between material forms in "nature" and those in "culture", anthropomorphism can reveal isomorphisms[87].

In Oswald's work, the moon's temporality is part of its anthropomorphized singularity. The language of anthropomorphism acts here as a magnifying glass.[88] The use of repetitions, the present tense and personification enables the reader to access the particularity of moon-time and become responsive to it. Gross's use of personification is scarce, which strengthens the message of a poem such as "Atlantis World"[89]. The story it tells, in the past tense of tales, is unfolded in ten quatrains where the sea withdraws and refuses to come back, only to return with "an audible sigh"[90], dissatisfied with human behavior.

This divide between nature and civilization is also present in Oswald's "prologue"[91] where human attributes and notions are placed next to elements of the natural environment. It creates disturbing images such as "weeds" having a "workplace"[92] in this "Uncountry of an Estuary"[93]. Although it is not at the forefront of both collections, the negative impact of human presence is represented in part by trash and remains, both material and human. Human traces are everywhere and have almost become mundane for Oswald's moon character. "It's exhausting"[94] but part of a long list of facts: "I've found shoes and skirts and ribbons here. / And old crab lines and fossils being wintered / away"[95]. Even Philip Gross's gulls come "home from the city, / from a day's work at the landfill"[96]. Alice Oswald and Philip Gross represent the threats to nature in subtle ways. A local, or informed reader will know for example that eels are endangered in the Severn estuary. They might respond strongly to the moon's somewhat dismissive speech when she says "Eels, etc. Little fires along / the banks of the river and a few tins of cider in / grasses."[97]. They might reconsider their individual responsibility in a

---

[87] Jane BENNETT, *Vibrant Matter. A Political Ecology of Things*, Durham-London, Duke University Press, 2010, p. 99.

[88] The use of anthropomorphism highlights what Robin Wall Kimmerer explores on the limits of animacy in the English language. See Robin Wall KIMMERER, *Braiding Sweetgrass. Indigenous Wisdom, Scientific Knowledge and the Teachings of Plants*, Minneapolis, Milkweed editions, 2013.

[89] *WT*, "Atlantis World", p. 14–15.

[90] *Ibid.* p. 15, l. 39.

[91] *SoS*, "Prologue", p. 3-4.

[92] *Ibid.,* p. 3, l. 9.

[93] *Ibid.,* p. 3, l. 4.

[94] *Ibid.*, p. 13, l. 17.

[95] *Ibid.* p. 13, l. 12-14.

[96] *WT*, "Betweenland VI", p. 39, l. 1-2.

[97] *SoS*, p. 17, l. 10-12.

context of ecocide. Are Eels and other creatures so common? Are the little fires campfires or fires from industrial centers and refineries? Poetry of place offers a disruptive form of literary activism in the sense that the place it describes is defamiliarized, emphasizing its beauty and strangeness, strength and fragility at the same time. The very nature of poetic thinking allows for creative modes of thinking to happen. This opening of the mind is necessary to engage philosophically and ecologically with the world. According to Philip Gross, it also puts us humans in an accidental relational position with the world, reframing our notion of the permanence of what is by helping us "[see] a place that is not for owning, most there only when you look away"[98].

Conclusion

The power of the poet lies in their ability to convey images, emotions, and thoughts in a few lines. Can poetry enable us to embrace ecological thinking? Can it impact our response to ecocide? Yes, it can: by encouraging us to feel the world with our senses, by opening our perception to alternative thinking, by showing us the multiple possibilities and interactions happening around us and within us. Because of their ability to pay attention to subtle variations, poets can share what they perceive with an audience; it is their ecological duty. The interaction between the poem and the recipient raises an awareness of different forms of being in the world. "In material-ecocritical terms, the human agency meets the narrative agency of matter halfway, generating material-discursive phenomena in the forms of literature and other cultural creations"[99]. Thus, by engaging culturally with the world through poetry, we become conscious and active parts of its stories, simultaneously being influenced by them while influencing them.

The changeable equilibrium poetry manages to create with the help of sounds, language, visual cues, and alternative thoughts is more than ever necessary in a time of global ecocide: if, by reading or listening to poetry you become aware of your relative part in the global environment, you recognize yourself as an ecological being. Engaging culturally and philosophically with the world may be different from political, social, or ecological activism, but it is a necessary step towards any form of activism. We need to perpetually challenge thinking habits, to recognize our participation in ecocides and shake the tree of thoughts in order

[98] *WT*, "The Moveable Island", p. 40-41, l. 41-42.

[99] IOVINNO & OPPERMANN, *op. cit.*, p. 9.

to reap its fruits and plant new seeds. The moment is poetic. "Thus time. Space. Relativity. /And so we are lonely, and elsewhere, and free"[100].

Bibliography

BENNETT, Jane, *Vibrant Matter. A Political Ecology of Things*, Durham-London, Duke University Press, 2010.

BRISTOW, Thomas, "Bioregional Biography and the Geography of Affect: Spatialised Somnambulance in Alice Oswald's *A Sleepwalk on the Severn*", *Australasian Journal of Ecocriticism and Cultural Ecology*, vol. 4, 2015, p. 1-21, URL: https://openjournals.library.sydney.edu.au/index.php/AJE/article/view/10617 [accessed on 10 Feb. 2023].

CLARK, Timothy, "Some Climate Change Ironies: Deconstruction, Environmental Politics and the Closure of Ecocriticism", *The Oxford Literary Review*, vol. 32, No. 1, Edinburgh University Press, 2010, p. 131-149, URL: https://www.euppublishing.com/doi/10.3366/olr.2010.0009 [accessed on 1 Feb. 2023].

GROSS, Philip, *The Water Table*, Hexham, Bloodaxe Books, 2009.

IOVINNO, Serenella & OPPERMANN, Serpil, *Material Ecocriticism*, Bloomington, Indiana University Press, 2014.

MARLAND, Pippa, "'You see the difference': Reading the Stories of Matter Through the *More-Than-Metaphorical*", *ISLE: Interdisciplinary Studies in Literature and Environment*, vol. 28, No. 3, Oxford University Press, Autumn 2021, p. 1066–1088, URL: https://doi.org/10.1093/isle/isaa116 [accessed on 29 June 2022].

MORTON, Timothy, *The Ecological Thought*, Cambridge Mass., Harvard University Press, 2012.

MORTON, Timothy, *All Art is Ecological*, London, Penguin, Green Ideas, 2021 [2018].

OSWALD, Alice, *A Sleepwalk on the Severn*, London, Faber and Faber, 2009.

OSWALD, Alice, "The Universe in time of rain makes the world alive with noise", *in* MAGUIRE, Sarah (ed.), *A Green Thought in a Green Shade. Poetry in the Garden*, London The Poetry Society, 2000, p. 35-45.

[100] *WT*, "Fantasia on a Theme from IKEA, seven descants, on 'ground'", p. 20, l. 55-56.

OSWALD, Alice, "Interview with water", Oxford Professor of Poetry Lecture, July 2020, URL: https://media.podcasts.ox.ac.uk/engfac/poetry/2020-07-07 engfac-poetry-oswald.srt [accessed on 22 March 2023].

OSWALD, Alice, "A Lament for the Earth", Oxford Professor of Poetry Lecture, March 2022, URL: https://media.podcasts.ox.ac.uk/engfac/poetry/2022-03-03-oswald-nature.srt [accessed on 13 Feb. 2023].

OSWALD, Alice, "On Behalf of a Pebble", Oxford Professor of Poetry Lecture, March 2021, URL: https://www.torch.ox.ac.uk/event/professor-of-poetry-lecture-with-alice-oswald [accessed on 22 March 2023].

PLAYER, Amy, "'Stories of Making and Unmaking': Deep Time and the Anthropocene New Nature Writing", *Text Matters. A Journal of Literature, Theory and Culture*, No. 12, Lodz University Press, 2022, p. 35-50, URL: https://doi.org/10.18778/2083-2931.12.02 [accessed on 15 Feb. 2023].

Bibliographie générale

Œuvres primaires

ABBEY, Edward, *Gang de la clé à molette*, trad. de l'anglais par J. Mailhos, Paris, Gallmeister, 2013 [*The Monkey Wrench Gang*, 1975].

[Anonyme] *The Epic of Gilgamesh*, trad. du babylonien en anglais et introduction par Andrew R. GEORGE, Penguin Book, New York, 2020 (deuxième édition avec révisions).

[Anonyme] *Poem of Gilgameš*, trad. du babylonien en anglais par Andrew R. GEORGE, *Electronic Babylonian Library*, 2022, https://www.ebl.lmu.de/corpus/L/1/4

[Anonyme] *Les Chroniques Gargantuines*, éd. C. Lauvergnat-Gagnière & G. Demerson, Paris, Nizet, 1988 [1532].

ARISTOTE, *Les Politiques*, trad. du grec ancien par P. Pellegrin, Flammarion, 1990 [*Πολιτικά*, IVe siècle avant J.-C.].

ATMANANDA, *Voyage vers l'immortalité. La quête spirituelle d'une Occidentale auprès de Ma Anandamayi,* Saint Geours de Maremne, Accarias L'Originel, 2016.

BACON, Francis, *La Nouvelle Atlantide*, trad. de l'anglais par M. Le Doeuff & M. Llasera, Paris, GF-Flammarion, 1995 [*New Atlantis*, 1626].

BARTHOLEYNS, Gil, *Deux kilos deux*, Paris, J. C. Lattès, 2019.

BRUNEL, Camille, *La Guérilla des animaux*, Paris, Alma, 2018.

BUFFON, Comte de, *Les Époques de la nature*, éd. critique de Jacques Roger, Paris, Mémoires du Muséum national d'histoire naturelle, 1962 [1778].

CHALIAND, Gérard, *Aux Confins de l'Eldorado.* La Boudeuse *en Amazonie*, Paris, Seuil, 2006.

DADIÉ, Bernard, *Le Pagne noir*, Paris, Présence Africaine, 1955.

DAUDET, Lionel, *Très haute tension*, Paris, Stock, 2018.

DEBORD, Guy, *Œuvres*, éd. Jean-Louis RANÇON en collaboration avec Alice DEBORD, préface et introductions de Vincent KAUFMANN, Paris, Gallimard, « Quarto », 2006.

DEL AMO, Jean-Baptiste, *Règne animal*, Paris, Gallimard, 2016.

FARRACHI, Armand, *L'Adieu au Tigre*, Paris, Imho, 1979.

FARRACHI, Armand, *Les Poules préfèrent les cages. Bien-être industriel et dictature technologique*, Paris, Yves Michel, 2020.

FERNEY, Alice, *Le Règne du vivant*, Arles, Actes Sud, 2014.

FRANCESCHI, Patrice, *Trois Ans sur la dunette. À bord du trois mâts* La Boudeuse *autour du monde*, Paris, Points, 2017 [2008].

GANDHI, Mohandas K., *Mein Leben. Oder Die Geschichte meiner Experimente mit der Wahrheit,* herausgegeben, erläutert und mit einem Nachwort von Ilija TROJANOW, aus dem Englischen von Susann Urban, München, Beck, 2019.

GARY, Romain, *Les Racines du ciel*, Paris, Gallimard, 1956.

GLISSANT, Édouard & SÉMA GLISSANT, Sylvie, *La Terre magnétique. Les Errances de Rapa Nui, l'île de Pâques,* préface de Patrick CHAMOISEAU, Paris, Points, 2019 [2007].

GLISSANT, Édouard, *Les Indes*, Paris, Seuil, 1965.

GLISSANT, Édouard, « La pensée archipélagique », *Traité du Tout-Monde, Poétique IV,* Paris, Gallimard, 1967.

GLISSANT, Édouard, *Sartorius. Le Roman des Batoutos*, Paris, Gallimard, 1999.

GLISSANT, Édouard, *Poétique de la Relation*, Gallimard, Paris, 1990.

GRAN, Iegor, *L'Écologie en bas de chez moi ?* Paris, P.O.L., 2011.

GRIMBERT, Sibylle, *Le Dernier des siens*, Paris, Éditions Anne Carrière, 2022.

GROSS, Philip, *The Water Table*, Hexham, Bloodaxe Books, 2009.

HUMBOLDT, Alexander von, *Cosmos. Essai d'une description physique du monde*, 2 tomes, trad. de l'allemand par Henri Faye & Charles Galusky, Thizy, Utz, 2000 [*Kosmos. Entwurf einer physischen Weltbeschreibung*, 1845-1862].

HUMBOLDT, Alexander von, *Tableaux de la nature*, trad. de l'allemand par J.B.B. Eyriès, Paris, Gide Fils, 1828 [*Ansichten der Natur*, Tübingen, Cotta'sche Verlagsbuchhandlung, 1808].

HUMBOLDT, Alexander von, *Relation historique du voyage aux régions équinoxiales du nouveau continent*, Stuttgart, Brockhaus, 1970 [1814-1825].

HUMBOLDT, Alexander von, *Reise in die Äquinoktial-Gegenden des Neuen Kontinents*, éd. par Ottmar ETTE, 2 vol., Frankfurt am Main-Leipzig, Insel, 1991.

HUMBOLDT, Alexander von, *Kritische Untersuchung zur historischen Entwicklung der geographischen Kenntnisse von der Neuen Welt und den Fortschritten der nautischen Astronomie im 15. und 16. Jahrhundert*, trad. du français par Julius Ludwig Ideler, éd. par Ottmar ETTE, Frankfurt am Main-Leipzig, Insel, 2009.

HUMBOLDT, Alexander von, *Geographischer und physischer Atlas der Äquinoktial-Gegenden des Neuen Kontinents. — Unsichtbarer Atlas aller von Alexander von Humboldt in der Kritischen Untersuchung aufgeführten und analysierten Karten*, Frankfurt am Main-Leipzig, Insel, 2009.

HUMBOLDT, Alexander von, *Tagebücher der Amerikanischen Reise. Von Spanien nach Cumaná (1799-1800)*, éd. par Carmen GÖTZ, avec une introduction par Cécile WAJSBROT & Ottmar ETTE, Stuttgart, Metzler-Springer Nature, 2022.

HUMBOLDT, Alexander von, *Auf dem Weg zum ökologischen Denken. Drei Texte.* éd. par Ottmar ETTE, Ditzingen, Reclam, 2023.

HUMBOLDT, Alexander von, *Central-Asien. Untersuchungen über die Gebirgsketten und die vergleichende* Klimatologie, trad. du français et éd. par Wilhelm MAHLMANN, vol. 2, Berlin, Carl J. Klemann, 1844.

KAUFFMANN, Jean-Paul, *Remonter la Marne,* Paris, Fayard, 2013.

LA PÉROUSE, Jean-François de Galaup de, *Voyage de La Pérouse autour du monde*, t. 2 et t. 4, rédigé par M. A.-L. Millet-Mureau, Paris, Imprimerie de la République an V (1797).

LE CLÉZIO, Jean-Marie Gustave, *Raga*. *Approche du continent invisible*, Paris, Seuil, 2006.

LOTI, Pierre, *L'Île de Pâques*, Paris, Magellan, 2018 [1899].

LAURAIN, Hélène, *Partout le feu*, Paris, Verdier, 2022.

MAGRIS, Claudio, *Die Donau. Biographie eines Flusses*, Wien, Paul Zsolnay, 1998.

MALLARMÉ, Stéphane, *Œuvres complètes*, t. 2, éd. Bertrand MARCHAL, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2003.

MELVILLE, Herman, *Typee, a Peep at Polynesian Life* [1846], *Omoo, a Narrative of Adventures in the South Sea* [1847], *Mardi and a Voyage Thither* [1849], New York, The Library of America, 1984.

MÉNAGE, Vincent, *Défaite des maîtres et possesseurs*, Paris, Seuil, 2016.

MÉTRAUX, Alfred, *L'Île de Pâques*, Paris, Gallimard, 1941.

MINGARELLI, Hubert, *Océan Pacifique*, Paris, Seuil, 2006.

MONTAIGNE, Michel de, *Les Essais I*, éd. par J. BALSAMO, M. MAGNIEN & C. MAGNIEN-SIMONIN, Paris, Gallimard, « La Pléiade », 2007.

MORE, Thomas, *Utopia*, éd. par Paul TURNER, Penguin Classics, 1965 [1516].

OSWALD, Alice, *A Sleepwalk on the Severn*, London, Faber and Faber, 2009.

PELOT, Pierre, *Les Canards boiteux,* Paris, G. P. Éditions, 1979.

PLINE L'ANCIEN, *Histoire naturelle*, traduction française avec le texte latin, Paris, Desaint, 1771 [*Naturalis historia*, 77 apr. J.-C].

PLINE L'ANCIEN, *Histoire naturelle. Livre XXXIII*, texte établi et traduit du latin par Hubert Zehnacker, Paris, Les Belles Lettres, « Collection des Universités de France », 1983.

POIVRE, Pierre, « Discours prononcé par P. Poivre à son arrivée à l'Isle de France, aux habitans de la Colonie assemblés au Gouvernement », in *Œuvres complètes*, Paris, Fuchs, 1797 [1767].

RABELAIS, François, *Gargantua*, Paris, Livre de Poche, 1972 [1535].

RICO, Lucie, *Le Chant du poulet sous vide*, Paris, P.O.L., 2020.

ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Émile ou de l'éducation*, Paris, Garnier, 1964 [1762].

ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Julie ou La Nouvelle Héloïse*, Paris, Garnier, 1988 [1761].

RUFFIN, Jean-Christophe, *Le Parfum d'Adam*, Paris, Gallimard, 2007.

SAINT-JOHN PERSE, *Vents*, in *Œuvres complètes,* Paris, Gallimard, « La Pléiade », 1972.

SAINT-PÈRE FRANÇOIS, *Lettre encyclique Laudato si' sur la sauvegarde la maison commune*, 2015, URL : https://www.vatican.va/content/francesco/fr/encyclicals/documents/papa-francesco_20150524_enciclica-laudato-si.html

SAND, George, « Lettres d'un voyageur à propos de botanique », *Revue des Deux Mondes*, 1er juin 1868.

SEGALEN, Victor, *Correspondance I – 1893-1913*, éd. par JOLY-SEGALEN, Annie, LELONG, Dominique & POSTEL, Philippe, Paris, Fayard, 2004.

SORENTE, Isabelle, *180 jours*, Paris, J-C Lattès, 2013.

TROJANOW, Ilija, *An den inneren Ufern Indiens. Eine Reise entlang des Ganges*, München, Piper, 2003.

TROJANOW, Ilija, *Der entfesselte Globus. Reportagen*, München, Hanser, 2008.

TROJANOW, Ilija, *Nach der Flucht. Ein autobiographischer Essay*, Frankfurt am Main, Fischer, 2017.

TROJANOW, Ilija, *Gebrauchsanweisung fürs Reisen,* München, Piper, 2018.

Matériel critique

1. Études d'auteurs

BEAGON, Mary, *Roman Nature. The Thought of Pliny the Elder*, Oxford, Oxford University Press, 1992.

CÉRY, Loïc, « La Terre magnétique : le lieu et la formule. Entretien avec Sylvie Séma Glissant », *Les Cahiers du Tout-Monde,* n°1, juillet 2023, p. 65-94.

CITRONI-MARCHETTI, Sandra, « La rappresentazione del denaro », in *La Scienza della natura per un intellettuale romano. Studi su Plinio il Vecchio*, Pisa, Giardini, 2011, p. 172-190.

CITRONI-MARCHETTI, Sandra, *Plinio il Vecchio e la tradizione del moralismo romano*, Pisa, Giardini, 1991.

CONTE, Gian Biagio, « L'inventario del mondo », in *Gaio Plinio Secondo, Storia naturale*, vol. 1, Torino, Einaudi, 1982 , p. XVII-XLVII.

CHONÉ, Aurélie, « "Sag, Scarlet, berührt der Ganges irgendwo in seinem Verlauf das moderne Indien?". Schillernd widersprüchliche Indienbilder im Kontext der Globalisierung in Helge Timmerbergs *Shiva Moon. Eine Reise durch Indien* (2006) », *in* DURZAK, Manfred (dir.), *Bilder Indiens in der deutschen Literatur*, Frankfurt am Main-Berlin-Bern-Bruxelles-New York-Oxford-Wien, Peter Lang, « Mäander. Beiträge zur deutschen Literatur », vol. 10, 2010, p. 147-162.

CHONÉ, Aurélie, « *Asiatische Absencen* (2008) de Wolfgang Büscher : un regard post-moderne et post-colonial sur l'Asie dans un monde globalisé », *in* ALEXANDRE, Philippe (dir.), *Orients et orientalismes dans les pays de langue allemande au XX^e siècle*, Nancy, Presses Universitaires de Nancy, 2016, p. 317-336.

DEMERSON, Guy, « "Je trouve beau ce" (Gargantua, ch. 16) Rabelais paysagiste, ou Gargantua dans ses campagnes ? », *Bulletin de l'Association d'étude sur l'humanisme, la réforme et la renaissance*, n° 60, 2005, p. 31-49.

DOMERGUE, Claude, « À propos de Pline, *Naturalis Historia*, 33, 70-78, et pour illustrer sa description des mines d'or romaines d'Espagne », *Archivo español de Arte y Arqueologia*, n° 45-47, 1972-1974, p. 499-549.

DOODY, Aude, *Pliny's Encyclopedia. The Reception of the Natural History*, Cambridge, Cambridge University Press, 2010.

DORA, Daniela, « Pilger, Voyeure und Touristen. Zum Verhältnis von Reisen und touristischer Praxis in Ilija Trojanows *An den inneren Ufern Indiens. Eine Reise entlang des Ganges* », *Zeitschrift für interkulturelle Germanistik,* vol. 8, 2017, p. 75-90.

DÜRBECK, Gabriele, « Ambivalent characters and Segmented Poetics in Anthropocenic Literature (Max Frisch, Trojanow) », *The Minnesota Review*, vol. 83, 2014, p. 112-121.

ETTE, Ottmar, « Natur und Kultur : Lebenswissenschaftliche Perspektiven Humboldtscher Wissenschaft », *in* ETTE, Ottmar & DREWS, Julian (éd.), *Horizonte der Humboldt-Forschung. Natur, Kultur, Schreiben,* Hildesheim-Zürich-New York, Georg Olms, 2016, p. 13-51.

ETTE, Ottmar, *Weltbewusstsein. Alexander von Humboldt und das unvollendete Projekt einer anderen Moderne*, 2e édition, Weilerswist, Velbrück Wissenschaft, 2020.

FARGNOLI, Iole, « *Spectant victores ruinam naturae* (Plin. *nat. hist.* 33.73) : reazioni all'inquinamento in diritto romano », *Legal Roots*, vol. 2, 2013, p. 227-245.

GEORGE, Andrew R., « Gilgamesh and the Cedars of Lebanon », *in* Claude DOUMET-SERHAL (éd.), *Decade. A Decade of Archaeology and History in the Lebanon*, Beirut, Byblos Bank Group, 2004, p. 450–55.

GEORGE, Andrew R. & AL-RAWI, F.N.H., « Back to the Cedar Forest : the Beginning and End of Tablet V of the Standard Babylonian Epic of Gilgamesh », *Journal of Cuneiform Studies,* vol. 66, 2014, p. 69-90.

HEALY, John F., *Pliny the Elder on Science and Technology*, Oxford, Oxford University Press, 1999.

LAO, Eugenia, « Luxury and the Creation of a Good Consumer », *in* GIBSON, Roy & MORELLO, Ruth (éd.), *Pliny the Elder. Themes and Contexts*, Leiden-Boston, Brill, 2011, p. 35-56.

MATTHES, Frauke, « Ethical encounters with nature : Ilija Trojanow's *EisTau* », *Germanistisches Jahrbuch*, 2016, p. 311-336.

MURPHY, Trevor, *Pliny the Elder's* Natural History. *The Empire in the Encyclopedia*, Oxford, Oxford University Press, 2004.

NAAS, Valérie, « Imperialism, *Mirabilia*, and Knowledge : Some Paradoxes in the Naturalis Historia », *in* GIBSON, Roy & MORELLO, Ruth (éd.), *Pliny the Elder. Themes and Contexts*, Leiden-Boston, Brill, 2011, p. 57-70.

NAAS, Valérie, *Le Projet encyclopédique de Pline l'Ancien*, Rome, École française de Rome, 2002.

PAPARAZZO, Ernesto, « Philosophy and Science in the Elder Pliny's *Naturalis Historia* », *in* GIBSON, Roy & MORELLO, Ruth (éd.), *Pliny the Elder. Themes and Contexts*, Leiden-Boston, Brill, 2011, p. 89-111.

RADKA, Ivanova, « Grenzexistenzen in Ilija Trojanows Roman *Der Weltensammler* von Ilija Trojanow », *Revista académica liLETRAd*, n° 4, 2018, p. 145-162.

RAKOWSKI, Janna, *Ilija Trojanows Der Weltensammler. Ein postkolonialer Roman ?*, Hamburg, Igel Verlag Literatur & Wissenschaft, 2012.

RIVOIRE, Christian « Saint-John Perse lecteur de l'ethnologue Alfred Métraux », *La Nouvelle Anabase – Saint-John Perse, de Sumer aux îles solitaires*, n° 4, 2024 (à paraître).

SALLMANN, Klaus, « La responsabilité de l'homme face à la nature », *in* PIGEAUD, Jackie & OROZ RETA, José (dir.), *Pline l'Ancien, témoin de son temps*, Salamanque, Universidad Pontificia de Salamanca, 1987, p. 251-266.

SUTER, Patrick, « Crise et poétique de l'air à la lumière de l'exigence situationniste », *L'Air des livres*, *Respirations, inspirations*, dossier dirigé par ROGER, Thierry, *Publications numériques du CÉRÉdI, « Les Carnets du vivant »*, 2024, URL : http://publis-shs.univrouen.fr/ceredi/index.php?id=1570

SUTER, Patrick, « Poétique de la vulnérabilité : Baudouin de Bodinat », *Dire et lire les vulnérabilités contemporaines*, dir. par BOBLET, Marie-Hélène & GOURIO, Anne, *ELFe XX – XXI – Études de la littérature française des XX^e^ et XXI^e^ siècles*, n° 9, 2020, URL : https://journals.openedition.org/elfe/2443

SUTER, Patrick, « Crise de rime. Mallarmé et l'écologie de la culture », *in* MARCHAL, Bertrand, ROGER, Thierry & STEINMETZ, Jean-Luc (dir.), *Spectres de Mallarmé*, Paris, Hermann, 2021, p. 55-69.

VOELKE-VISCARDI, Géraldine, « Les gemmes dans l'*Histoire naturelle* de Pline l'Ancien : discours et modes de fonctionnement de l'univers », *Museum Helveticum*, n° 58, 2001, p. 99-122.

WADDELL, Eric, « Les Immémoriaux et le devenir du peuple Mao'hi : réflexions d'un ethnogéographe », *Exotisme et altérité. Segalen et la Polynésie,* dir. par CAMELIN, Colette, *Cahiers Victor Segalen,* n° 2, 2015.

WAGNER, Sabrina, *Aufklärer der Gegenwart. Politische Autorschaft zu Beginn des 21. Jahunderts. Juli Zeh, Ilija Trojanow, Uwe Tellkamp*, Göttingen, Wallstein, 2015.

WALLACE-HADRILL, Andrew, « Pliny the Elder and Man's Unnatural History », *Greece & Rome*, n° 37, 1990, p. 80-96.

WULF, Andrea, *L'Invention de la nature. Les Aventures d'Alexander von Humboldt*, trad. de l'anglais par Florence Hertz, Lausanne, Noir sur Blanc,

2017 [*Invention of Nature. Alexander von Humboldt's New World*, New York, Alfred A. Knopf, 2015].

ZEMANEK, Evi, « Endliches Eis und engagierte Literatur. Ein Gespräch mit Ilija Trojanow über seinen Roman *EisTau* », *literatur für leser*, 3/2012, p. 189-194.

2. Écologie et écocide, humanités environnementales et écocritique

AMBROISE-RENDU, Anne-Claude, HAGIMONT, Steve, MATHIS, Charles-François & VRIGNON, Alexis, *Une Histoire des luttes pour l'environnement. 18e - 20e trois siècles de débats et de combats*, Paris, Textuel, 2021.

BENNETT, Jane, *Vibrant Matter. A Political Ecology of Things*, Durham-London, Duke University Press, 2010.

BERQUE, Augustin, *Écoumène. Introduction à l'étude des milieux humains*, Paris, Belin, 2009.

BERQUE, Augustin, *Entendre la Terre. À l'écoute des milieux humains*, Entretiens avec Damien DEVILLE, préface de Vinciane DESPERT, Paris, Le Pommier, 2022.

BODINAT, Baudouin de, *La Vie sur terre. Réflexions sur le peu d'avenir que contient le temps où nous sommes*, t. 1 (1996) et t. 2 (1999), suivis de deux notes additionnelles, Saint-Front-sur-Nizonne, Encyclopédie des Nuisances, 2008.

BODINAT, Baudouin de, *Au fond de la couche gazeuse,* Paris, Fario, 2015.

BOURG, Dominique & FRAGNIÈRE, Augustin (éd.), *La Pensée écologique. Une anthologie*, Paris, PUF, 2014.

BOURG, Dominique & PAPAUX, Alain (dir.), *Dictionnaire de la pensée écologique*, Paris, PUF, 2015.

BRISTOW, Thomas, « Bioregional Biography and the Geography of Affect : Spatialised Somnambulance in Alice Oswald's *A Sleepwalk on the Severn* », *Australasian Journal of Ecocriticism and Cultural Ecology*, 4, 2015, p. 1-21, URL : https://openjournals.library.sydney.edu.au/index.php/AJE/article/view/10617 [consulté le 10 fév. 2023].

BROSWIMMER, Franz J., *Écocide. Une brève histoire de l'extinction en masse des espèces*, trad. de l'anglais par Thierry Vanès, Paris, Parangon, 2003 [*Ecocide.*

A Short History of the Mass Extinction of Species, Virginia, Pluto Press, 2002].

BUEKENS, Sara, BARONTINI, Riccardo & SCHOENTJES, Pierre (éds.), *L'Horizon écologique des fictions contemporaines*, Genève, Droz, 2021.

CABANES, Valérie, « Reconnaître le crime d'écocide », *Revue Projet*, n° 353, 4/2016, p. 70-73.

CABANES, Valérie, *Un nouveau droit pour la Terre. Pour en finir avec l'écocide*, Paris, Seuil, 2016.

CARSON, Rachel, *Printemps silencieux*, trad. de l'anglais par J.-François Gravrand, Marseille, Wildproject, 2019 [*Silent Spring*, 1962].

CAVALLIN, Jean-Christophe, *Nature, berce-le*, Paris, Corti, « Biophilia », 2022.

CHAKRABARTY, Dipesh, *Das Klima der Geschichte im planetarischen* Zeitalter, aus dem Englischen von Christine Pries, Berlin, Suhrkamp, 2022.

CLARK, Timothy, « Some Climate Change Ironies : Deconstruction, Environmental Politics and the Closure of Ecocriticism », *The Oxford Literary Review*, vol. 32, n° 1, Edinburgh University Press, 2010, p. 131-149, URL : https://www.euppublishing.com/doi/10.3366/olr.2010.0009 [consulté le 1 fév. 2023].

DEBOURDEAU, Ariane (éd.), *Les Grands Textes fondateurs de l'écologie*, Paris, Flammarion, 2013.

DIAMOND, Jared, *Effondrement. Comment les sociétés décident de leur disparition ou de leur survie*, trad. de l'anglais par Agnès Botz & Jean-Luc Fidel, Paris, Gallimard, 2013 [*Collapse. How societies choose to fail or survive*, London, Allen Lane, 2005].

Écocide. Les Multinationales inculpées. Tribunal international Monsanto La Haye 2016, Bâle, Forum civique européen, 2017.

FARGNOLI, Iole, « Umweltschutz und Römisches Recht ? », *in* FARGNOLI, Iole & REBENICH, Stefan (dir.), *Das Vermächtnis des Römer. Römisches Recht und Europa*, Bern, Haupt, 2012, p. 151-175.

FOSTER, John Bellamy, *The Vulnerable Planet. A Short Economic History of the Environment*, New York, Monthly Review Press, 1999.

FOURNIER KISS, Corinne, « Ordres et désordres des jardins de George Sand », in *Versants – L'Ordre de la nature. Relations et interactions*, n° 70, Bern, Open Publishing, 2023, p. 133-147, URL : https://bop.unibe.ch/versants/article/view/10588/13573

FOURNIER KISS, Corinne, « Jardins écologiques avant la lettre ? Lectures de Rousseau, Goethe, Sand et Hesse à la lumière de Gilles Clément », *in* CHONÉ, Aurélie & HAMMAN, Philippe (éd.), *Die Pflanzenwelt im Fokus der Environmental Humanities / Le Végétal au défi des Humanités environnementales*, Studien zu Literatur, Kultur und Umwelt, vol. 9, Berlin, Peter Lang, 2021, p. 185-209.

FRENCH, Roger, *Ancient Natural Histories. Histories of Nature*, London-New York, Routledge, 1994.

GARRARD, Greg, *Ecocriticism*, New York, Routledge, 2004.

GOODBODY, Axel, « Melting Ice and the Paradoxes of Zeno. Didactic Impulses and Aesthetic Distanciation in German Climate Change Fiction », *Ecozona*, vol. 4, n° 2, 2013, p. 92-102.

GRENIER, Christophe, « Survivre aux fins d'un monde. Adaptations, effondrements, résiliences et ouvertures géographiques à l'île de Pâques », *Norois*, n° 251, 2/2019, p. 65-80.

HARAWAY, Donna J., *Vivre avec le trouble,* trad. de l'anglais par Vivien García, Vaux-en-Velin, Éditions des mondes à faire, 2020 [*Staying with the Trouble, Making Kin in the Chthulucene,* Duke University Press, 2016].

IOVINNO, Serenella & OPPERMANN, Serpil, *Material Ecocriticism*, Bloomington, Indiana University Press, 2014.

LABBÉ, Thomas, « Transformation des milieux naturels et conscience environnementale à la fin du Moyen Âge : une esthétique du paysage manquante ? », in *Le Paysage rural au Moyen Âge. Actes du 135e Congrès national des sociétés historiques et scientifiques,* Paris, CTHS, 2012, p. 17-28.

LARRÈRE, Catherine & Raphaël, *Le Pire n'est pas certain. Essai sur l'aveuglement catastrophiste*, Paris, Premier Parallèle, 2020.

LATOUR, Bruno, *Enquête sur les modes d'existence. Une anthropologie des Modernes*, Paris, La Découverte, 2012.

LECOUTEUX, Claude, *Démons et génies du terroir au Moyen-Âge*, Imago, Paris, 1995.

LE SCANFF, Yvon, « Senancour écocritique : la conception pastorale », in *Versants – L'Ordre de la nature. Relations et interactions*, n° 70, Bern, Open Publishing, 2023, p. 85-97, URL : https://bop.unibe.ch/versants/article/view/10584/13570

MARLAND, Pippa, « 'You see the difference': Reading the Stories of Matter Through the *More-Than-Metaphorical* », *ISLE : Interdisciplinary Studies in Literature and Environment*, vol. 28, n° 3, Autumn 2021, Oxford University Press, p. 1066–1088, URL : https://doi.org/10.1093/isle/isaa116 [consulté le 29 juin 2022].

MERCHANT, Carolyn, « Exploiter le ventre de la terre », *in* HACHE, Émilie (éd.), *Reclaim. Recueil de textes écoféministes*, trad. de l'anglais par Émilie Noteris, Paris, Cambourakis, 2016, p. 129-158 [« Mining the Earth's Womb », *in* ROTSCHILD, Joan (éd.), *Machina ex Dea. Feminist Perspectives on Technology*, New York-Oxford-Toronto, Pergamon Press, 1983, p. 99-117].

MERCHANT, Carolyn, *La Mort de la nature. Les femmes, l'écologie et la révolution scientifique*, trad. de l'anglais par Margot Lauwers, Marseille, Wildproject, 2021 [*The Death of Nature. Women, Ecology, and the Scientific Revolution*, San Francisco, Harper & Row, 1980].

MORTON, Timothy, *The Ecological Thought*, Cambridge, Harvard University Press, 2012.

MORTON, Timothy, *All Art is Ecological*, London, Penguin, Green Ideas, 2021 [2021].

MOUTHON, Fabrice, *Le Sourire de Prométhée*, Paris, La Découverte, 2017.

NASH, Roderick, « American environmental history : a new teaching frontier », *Pacific Historical Review*, vol. 41, n° 3, août 1972.

NAVET, Éric, « Écocide », *in* CHONÉ, Aurélie, HAJEK, Isabelle & HAMMAN, Philippe (dir.), *Guide des humanités environnementales*, Villeneuve-d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2016, p. 423-424.

ORLANDO, Natacha d' & HARPIN, Tina, « Jardins créoles, diasporas et sorcières : lectures de l'écoféminisme caribéen », *Littérature – Zones à dires. Pour une écopoétique transculturelle*, n° 101, mars 2021, p. 82-98.

OSWALD, Alice, « The Universe in time of rain makes the world alive with noise », *in* MAGUIRE, Sarah (éd.), *A Green Thought in a Green Shade. Poetry in the Garden*, London, The Poetry Society, 2000, p. 35-45.

OSWALD, Alice, « Interview with water », Oxford Professor of Poetry Lecture, July 2020, URL : https://media.podcasts.ox.ac.uk/engfac/poetry/2020-07-07-engfac-poetry-oswald.srt [consulté le 22 mars 2023].

OSWALD, Alice, « The Life and Death of Poetry : A Lament for the Earth », Oxford Professor of Poetry Lecture, March 2022, URL : https://media.podcasts.ox.ac.uk/engfac/poetry/2022-03-03-oswald-nature.srt [consulté le 13 fév. 2023].

OSWALD, Alice, « On Behalf of a Pebble », Oxford Professor of Poetry Lecture, March 2021, URL : https://www.torch.ox.ac.uk/event/professor-of-poetry-lecture-with-alice-oswald [consulté le 22 mars 2023].

PIERRON, Jean-Philippe, « La danse macabre des écocides », *Études*, n° 4303, 4/2023, p. 65-66.

PIERRON, Jean-Philippe, *La Poétique de l'eau. Pour une nouvelle écologie*, Paris, François Bourin, 2018.

PLAYER, Amy, « 'Stories of Making and Unmaking': Deep Time and the Anthropocene New Nature Writing », *Text Matters. A Journal of Literature, Theory and Culture*, n° 12, Lodz University Press, 2022, p. 35-50, URL : https://doi.org/10.18778/2083-2931.12.02 [consulté le 15 fév. 2023].

POSTHUMUS, Stéphanie, « Penser l'imagination environnementale française sous le signe de la différence », *Raison publique*, n° 2, p. 15-31.

RIVAZ, Romaine de, *La Notion d'écocide. Définition et perspectives*, mémoire de maîtrise en droit, Genève, 2022.

SCHOENTJES, Pierre, *Littérature et écologie. Le mur des abeilles*, Paris, Corti, 2020.

SIMON, Anne, *Une bête entre les lignes. Essai de zoopoétique*, Marseille, Wildproject, 2021.

SINGER, Peter, *La Libération animale*, trad. de l'anglais par Louise Rousselle, Paris, Payot, 2012 [*Animal Liberation*, New York, HarperCollins, 1975].

SNYDER, Gary, *Le Sens des lieux. Éthique esthétique et bassins-versants* [1995], traduit de l'anglais par Christophe Roncato Tounsi, Marseille, Wildproject, « Domaine sauvage », 2018 [*A Place in Space. Ethics, Aesthetics, and Watersheds*, Washington, D.C., Counterpoint, 1995].

STENGERS, Isabelle, *Au temps des catastrophes. Résister à la barbarie qui vient*, Paris, La Découverte, « Les Empêcheurs de penser en rond », 2009.

TISSIER, Jean-Louis, « Les œuvres d'alerte écologique », *En attendant Nadeau*, n° 119, 10 janvier 2021, URL : https://www.en-attendant-nadeau.fr/2021/01/10/oeuvres-alerteecologie-schoentjes/

TOUAM BONA, Dénètem, *Sagesse des lianes*, Paris, Post-éditions, 2021.

WELZER, Harald & TROJANOW, Ilija, « Es geht auch anders. Der utopische Raum », 2009, URL : https://www.youtube.com/watch?v=AWumUQO5tas

WORSTER, Donald, *Les Pionniers de l'écologie*, trad. de l'anglais par Jean-Pierre Denis, Paris, Sang de la terre, 2009 [*Nature's Economy*, Cambridge, Cambridge University Press, 1985].

ZIERLER, David, *The Invention of Ecocide. Agent Orange, Vietnam, and the Scientists Who Changed the Way We Think About the Environment*, Athens, University of Georgia Press, 2011.

3. Sciences humaines (critique littéraire, histoire, philosophie, anthropologie, politique)

BALANDIER, Georges, *Le Désordre. Éloge du mouvement*, Paris, Fayard, 1988.

BELAJ KACEM, Mehdi, *Théorie du trickster*, Paris, Sens & Tonka, 2002.

BERGERET, Anne, « Discours et politiques forestières coloniales en Afrique et à Madagascar », *Outre-mers. Revue d'histoire*, n° 298, 1er trimestre 1993, p. 23-47.

BLANC, Guillaume, *L'Invention du colonialisme vert. Pour en finir avec le mythe de l'Éden africain*, Paris, Flammarion, 2020.

CAMELIN, Colette, « Océanie : Éden, sauvagerie, mélancolie », *in* LANÇON, Daniel & NÉE, Patrick (éd.), *L'Ailleurs depuis le romantisme*, Paris, Hermann, 2009, p. 191-216.

CANGUILHEM, Georges, *La Connaissance de la vie,* Paris, Vrin, 1965.

CASANOVA, Pascale, *La République mondiale des Lettres*, Paris, Seuil, 1999.

CAUWE, Nicolas, *Île de Pâques, le grand tabou. Dix années de fouilles reconstruisent son histoire*, Bruxelles, Versant Sud, 2018.

CHAVELET, Diane, *Parole délivrée, scènes décentrées. Poétiques du trickster chez Kossi Efoui (Togo/France), Dieudonné Niangouna (Congo-Brazzaville/France), Bill Kouélany (Congo-Brazzaville) 1990-2020*, Thèse de doctorat, Université Paris Cité, 2022.

DELAFOSSE, Maurice, *L'Âme nègre*, Paris, Payot, 1922.

DESCOLA, Philippe, *L'Écologie des autres. L'anthropologie et la question de la nature*, Versailles, Quae, 2011.

DESCOLA, Philippe*, Par-delà nature et culture*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque des sciences humaines », 2005.

DESCOLA, Philippe, *Les Formes du visible. Une anthropologie de la figuration*, Paris, Seuil, « Les livres du nouveau monde », 2022.

DESCOLA, Philippe & PIGNOCCHI, Alessandro, *Ethnographies des mondes à venir*, Paris, Seuil, « Anthropocène », 2022.

DIERKSMEIER, Laura, « Historical Water Scarcity on the Canary Islands, 1500 - 1800 AD », *in* TEUBER, Sandra, SCHOLZ, Anke K., SCHOLTEN Thomas & BARTELHEIM, Martin (éd.), *Waters. Conference Proceedings for « Waters as a Resource » of the SFB 1070 Resourcecultures and DEGUWA*, Tübingen, Tübingen University Press, 2020, p. 39-47.

ÉQUILBECQ, François-Victor, *Essai sur la littérature merveilleuse des noirs. Suivi de contes indigènes de l'Ouest Africain français*, t.1, Paris, Ernest Leroux, 1913.

ETTE, Ottmar, *TransArea. Eine literarische Globalisierungsgeschichte,* Berlin-Boston, Walter de Gruyter, 2012.

ETTE, Ottmar, *WeltFraktale. Wege durch die Literaturen der Welt,* Stuttgart, Metzler, 2017.

FANON, Frantz, *Les Damnés de la terre*, Paris, La Découverte, 2002 [1961].

FISCHER, Steven Roger, *Island at the End of the World. The Turbulent History of Easter Island*, London, Reaktion Books, 2005.

GEORGESCU-ROEGEN, Nicholas, « L'Énergie et les Mythes économiques », in *La Décroissance. Entropie, écologie, économie*, Paris, Sang de la terre, 2008.

HEIDEGGER, Martin, « La question de la technique », in *Essais et Conférences*, trad. de l'allemand par André Préau et préfacé par Jean BEAUFRET, Paris, Gallimard, 1958, p. 9-49 [« Die Frage nach der Technik » (1953), *Gesamtausgabe,* Bd. 7 : *Vorträge und Aufsätze*, Frankfurt am Main, Klostermann, 2000, p. 5-37].

HOLDENRIED, Michaela & HONOLD, Alexander (Hg.), *Reiseliteratur der Moderne und Postmoderne*, Berlin, Erich Schmidt, 2017.

HORKHEIMER, Max & ADORNO, Theodor, *La Dialectique de la Raison*, trad. de l'allemand par Eliane Kaufholz, Paris, Gallimard, 1974 [*Dialektik der Aufklärung. Philosophische Fragmente*, Frankfurt am Main, Fischer, 1969].

GRIAULE, Marcel & DIETERLEN, Germaine, *Le Renard pâle*, t. 1 : *Le Mythe cosmogonique*, Paris, Institut d'ethnologie, 1965.

GROBER, Ulrich, *Die Entdeckung der Nachhaltigkeit. Kulturgeschichte eines Begriffs,* München, Anja Kunstmann, 2010.

HEALY, John F., *Mining and Metallurgy in the Greco-Roman World*, London, Thames & Hudson, 1978.

HEUZÉ, Gérard**,** « Une communauté indienne face au travail : les *nisads* du Gange », *Sociologie du travail*, vol. 55, n° 4, 2013, p. 513-529.

JUNG, Carl-Gustav, KERENYI, Karl & RADIN, Paul, *Le Fripon divin. Un mythe indien*, traduit de l'allemand par Arthur Reiss, Genève, Georg, « Analyses et synthèses », 1958.

LATOUR, Bruno, *Politique de la nature*, Paris, La Découverte, 1999.

LATOUR, Bruno. *Nous n'avons jamais été modernes. Essai d'anthropologie symétrique*, Paris, La Découverte, 1991.

LATOUR, Bruno, *Où suis-je? Leçons du confinement à l'usage des terrestres*, Paris, La Découverte, 2021.

LE CORBUSIER, *Vers une architecture*, Paris, Crès et Cie, 1924.

LE GOFF, Jacques, « Mon Moyen Âge va de la fin du II^e^ siècle jusqu'au XIX^e^ siècle », *Journal du CNRS*, décembre 1991.

LE GOFF, Jacques, *Faut-il vraiment découper l'histoire en tranches*, Paris, Seuil, « La librairie du XXIe siècle », 2014.

LÉVI-STRAUSS, Claude, « La geste d'Adiswal », *Annuaire de l'École pratique des hautes études*, vol. 66, 1957, p. 3-43.

MALAMOUD, Charles, *Féminité de la parole. Études sur l'Inde ancienne*, Paris, Albin Michel, 2005.

MARX, Karl, *Le Capital*, Paris, Éditions sociales, 1950 [*Das Kapital,* 1867].

ORLIAC, Catherine, « Ligneux et palmiers de l'île de Pâques du XIe au XVIIe de notre ère », in *Archéologie en Océanie insulaire. Peuplement, sociétés et paysages*, Paris, Picard, « Artcom », 2003, p. 184-199.

ORLIAC, Catherine, « Données nouvelles sur la composition de la flore de l'île de Pâques », *Journal de la Société des Océanistes*, 2/1998, p. 23-31.

POLET, Caroline, « Indicateurs de stress dans un échantillon d'anciens Pascuans », *Antropo*, vol. 11, p. 270, URL : http://www.didac.ehu.es/antropo [consulté le 25 oct. 2023].

ROUDAUT, Mickaël R., *Marchés criminels*, Paris, PUF, 2010.

SNYDER, Timothy, *Terres noires. L'Holocauste, et pourquoi il peut se répéter*, trad. de l'anglais par Pierre-Emmanuel Dauzat, Paris, Gallimard, « Bibliothèque des histoires », 2016 [*Black Earth. The Holocaust as History and Warning*, London, The Bodley Head, 2015].

TOEPFE, Georg, « Diversität. Historische Perspektiven auf einen Schlüsselbegriff der Gegenwart », *Zeithistorische Forschungen*, vol. 17, n° 1, 2020, p. 130-144.

TROJANOW, Ilija & HOSKOTE, Ranjit, *Kampfabsage, Kulturen bekämpfen sich nicht, sie fließen zusammen*, Frankfurt am Main, Fischer, 2007.

TROJANOW, Ilija & ZEH, Juli, *Angriff auf die Freiheit. Sicherheitswahn, Überwachungsstaat und der Abbau bürgerlicher Rechte*, München, Hanser, 2009.

TROJANOW, Ilija, « Warum ich mich auf den Weg mache ... », ZEIT.GESPRÄCH mit Ilija TROJANOW vom 23.1.2016, URL : https://www.youtube.com/watch?v=AG9DxcD9teA

TROJANOW, Ilija, « Zeit des Exils : Interview mit Ilija Trojanow (2020) », URL : https://www.youtube.com/watch?v=A4MAwJzbMcs

4. Filmographie

COPPOLA, Francis Ford (réalisateur), *Apocalypse Now,* Omni Zoetrope, USA, 1979.

DION, Cyril & LAURENT, Mélanie (réalisateurs)*, Demain*, Move Movie, France 2 cinéma, Mars films et Mely Production, France, 2015.

Notices sur les auteurs et les autrices

Colette CAMELIN est professeure émérite de littérature à l'Université de Poitiers. Elle a aussi enseigné les « humanités » à *Sciencespo Euroamerican College* (Reims) de 2012 à 2017. Ses recherches ont essentiellement porté sur la poésie du XX^e^ siècle : elle a publié plusieurs ouvrages sur la poésie de Saint-John Perse, notamment *Éclat des contraires. La poétique de Saint-John Perse* (CNRS éditions, 1998), *L'Imagination créatrice de Saint-John Perse* (Hermann, 2007) ; elle a édité des textes de Segalen : *Premiers écrits sur l'art (Gauguin, Moreau, la sculpture*) (Champion, 2011), *Le Maître-du-Jouir* (2,3 choses, 2022), un volume collectif *Segalen et la Polynésie. Exotisme et altérité* (Champion, 2015) et publié de nombreux articles.

Aurélie CHONÉ est professeure de littérature et d'histoire des idées des pays de langue allemande à l'Université de Strasbourg. Elle est directrice de l'unité de recherche « Mondes germaniques et nord-européens » et de la revue *Recherches germaniques*. Ses travaux portent sur les liens entre littérature et environnement, sur les humanités environnementales, les études animales et végétales littéraires, les transferts culturels entre Inde et Europe, l'anthroposophie et la psychologie analytique. Elle a notamment publié *Destination Inde. Pour une géocritique des récits de voyageurs germanophones (1880-1930)* (Honoré Champion, 2025), *Rudolf Steiner, Carl Gustav Jung, Hermann Hesse. Passeurs entre Orient et Occident* (Presses Universitaires de Strasbourg, 2009), ainsi qu'une quinzaine d'ouvrages collectifs.

Ottmar ETTE est professeur émérite à l'Université de Potsdam, où il exerce depuis 1995 en tant que titulaire de la Chaire de Littératures romanes et de littérature comparée. En 2014, il a été élu Membre d'honneur de la *Modern Language Association of America* (MLA). Ses recherches portent sur les littératures romanes en Europe et dans les Amériques, sur la littérature de voyage et sur Alexandre von Humboldt, sur les études littéraires comme science de la vie et comme formes du « vivre-ensemble », sur les études transaréales dans les relations transatlantiques et transpacifiques. Il a écrit et publié environ 50 monographies dans différentes langues, plus de 60 anthologies et plus de 500 articles. Son premier roman, *Deux vies allemandes* (*Zwei deutsche Leben*) a paru en 2023.

Corinne FOURNIER KISS est privat-docent à l'Université de Berne, habilitée en littératures française, comparées et slaves. Ses domaines de spécialisation sont la littérature fantastique, les littératures francophones, l'écriture féminine et les

représentations littéraires de l'espace (espaces urbains et domestiques, paysages et frontières). Parmi ses publications récentes figure la monographie *Germaine de Staël et George Sand en dialogue avec leurs consœurs polonaises* (Presses universitaires de Clermont-Ferrand 2020). Elle rédige actuellement un ouvrage consacré à la représentation de l'Amazonie dans les littératures européennes et latino-américaines du XIX[e] au XXI[e] siècle, en utilisant à la fois une approche écocritique et anthropologique.

Xavier GARNIER est professeur de littérature à La Sorbonne Nouvelle et membre senior de l'Institut Universitaire de France. Il s'intéresse à l'évolution des formes narratives dans le roman africain de l'époque coloniale à nos jours et porte actuellement un projet de « Cartographie écopoétique des littératures africaines ». Dernier ouvrage publié : *Écopoétiques africaines. Une expérience décoloniale des lieux* (Karthala, 2022).

Céline NAITO enseigne l'anglais au post obligatoire dans le canton de Vaud (Suisse). Titulaire d'un Master ès Lettres de l'Université de Lausanne, elle poursuit ses recherches en tant qu'indépendante. Après avoir reçu un prix de faculté pour son travail sur la performance du son chez la poétesse anglaise Alice Oswald, elle se concentre sur la recherche en écocritique.

Pierre SCHOENTJES est professeur à l'Université de Gand, où il enseigne la littérature française. Spécialiste de l'ironie et de la représentation littéraire de la (Grande) guerre, il interroge la littérature des XX[e] et XXI[e] siècles dans une perspective européenne. S'intéressant de près à la littérature de l'extrême contemporain il a lancé, en collaboration avec une équipe internationale, une publication électronique : la *Revue critique de fixxion française contemporaine*. Ses derniers travaux portent sur l'écopoétique ; il a publié successivement dans ce domaine : *Ce qui a lieu. Essai d'écopoétique* (Wildproject, 2015), *Littérature et écologie*. *Le mur des Abeilles* (Corti, 2020) et *Nos regards se sont rencontrés* (Le mot et le reste, 2022).

Patrick SUTER est professeur de littératures de langue française à l'Université de Berne et écrivain. Ses champs de recherche comprennent les relations entre presse et littérature, les avant-gardes, l'interculturalité et les frontières, ainsi que les interactions entre art, culture et écologie. Il a entre autres codirigé avec Corinne Fournier Kiss *Poétique des frontières* (2021). Dans le domaine de l'écocritique, il a publié *Le Journal et les Lettres. 2. La Presse dans l'œuvre. Vers une écologie littéraire*

(2010) ainsi que des articles sur la fonction écologique de l'art ou l'écologie de la culture.

Olivier THÉVENAZ, maître d'enseignement et de recherche en latin et membre du Centre interdisciplinaire d'étude des littératures de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne, s'intéresse aux questions de réception dans et de la littérature antique. Auteur d'une thèse sur Sappho à Rome et de divers articles traitant de questions de poétique et d'intertextualité (en particulier dans la lyrique, le théâtre et l'épistolographie), il commence actuellement à diriger sa réflexion vers des approches écopoétiques des textes grecs et latins.

Index

Abbey, Edward, 130
Adorno, Theodor, 51, 52
Al Gore, 52
Ambroise-Rendu, Anne-Claude, 53, 54, 55
Aristote, 23, 25
Atmananda, 172
Bacon, Francis, 33, 34, 35, 51
Balandier, Georges, 142
Barontini, Riccardo, 135
Bartholeyns, Gil, 134
Beagon, Mary, 73, 75, 80
Belaj Kacem, Mehdi, 142
Bennett, Jane, 209, 218, 219, 221
Bergeret, Anne, 143
Blanc, Guillaume, 132
Bodinat, Baudouin de, 48, 111, 113, 114, 115, 116, 119, 125
Bourg, Dominique, 13, 22, 38, 47, 120
Bristow, Thomas, 208, 214, 221
Broswimmer, Franz J., 13
Brunel, Camille, 134, 136
Buekens, Sara, 135
Buffon, Comte de, 35, 36, 37
Cabanes, Valérie, 12
Callicott, John Baird,, 22
Camelin, Colette, 15, 60, 61, 65, 179, 188, 190
Carson, Rachel, 51, 52, 53, 56, 64
Casanova, Pascale, 100
Chakrabarty, Dipesh, 106
Chavelet, Diane, 142
Choné, Aurélie, 15, 38, 59, 64, 155, 173
Citroni-Marchetti, Sandra, 77, 85, 86
Clark, Timothy, 207, 221
Conte, Gian Biagio, 28, 74
Coppola, Francis Ford, 12
Dadié, Bernard, 58, 141, 143, 149
Daudet, Lionel, 137
Debord, Guy, 112
Debourdeau, Ariane, 49
Del Amo, Jean-Baptiste, 134
Delafosse, Maurice, 141
Demerson, Guy, 31, 32
Descola, Philippe, 40, 121, 125
Diamond, Jared, 61, 185, 186, 192
Dierksmeier, Laura, 96
Dieterlen, Germaine, 142
Domergue, Claude, 75
Doody, Aude, 74
Dora, Daniela, 158, 172
Dürbeck, Gabriele, 156
Équilbecq, François-Victor, 141
Ette, Ottmar, 41, 42, 43, 44, 63, 93, 95, 98, 99, 104
Fanon, Frantz, 142
Fargnoli, Iole, 75
Farrachi, Armand, 135
Ferney, Alice, 57, 137
Foster, John Bellamy, 44
Fournier Kiss, Corinne, 10, 11, 38, 46, 64
Fragnière, Augustin, 13, 22, 38, 47
French, Roger, 73
Galston, Arthur, 12
Gandhi, Mohandas K., 157
Garnier, Xavier, 58, 64, 141

Garrard, Greg, 131, 132
Gary, Romain, 57, 58, 131, 133, 143, 144, 145, 146, 147, 150, 151, 152, 153
George, Andrew R., 18, 19, 21
Georgescu-Roegen, Nicholas, 55
Glissant, Edouard, 60, 61, 179, 180, 181, 182, 183, 184, 185, 186, 187, 190, 191, 192, 194, 195, 196, 197
Glissant, Sylvie - voir Séma (Glissant), Sylvie
Goodbody, Axel, 156
Gran, Iegor, 133
Griaule, Marcel, 142
Grimbert, Sibylle, 136
Grober, Ulrich, 93, 96
Gross, Philip, 61, 62, 203, 205, 206, 207, 209, 210, 211, 212, 214, 215, 216, 217, 219, 221
Haeckel, Ernst, 49
Hagimont, Steve, 53
Healy, John F., 75
Heidegger, Martin, 50, 51, 52
Heuzé, Gérard, 166
Horkheimer, Max, 51, 52
Hoskote, Ranjit, 157
Humboldt, Alexander von, 41, 42, 43, 44, 45, 46, 47, 48, 49, 64, 93, 98, 99, 101, 102, 103, 104, 105, 106
Iovinno, Serenella, 205, 209, 218, 220, 221
Jung, Carl-Gustav, 142
Kauffmann, Jean-Paul, 161, 169, 174
Kerenyi, Karl, 142
Labbé, Thomas, 26, 29
Lao, Eugenia, 89
Latour, Bruno, 93, 99, 100, 106, 107, 181
Laurain, Hélène, 137
Le Corbusier, 121
Le Goff, Jacques, 122
Le Scanff, Yvon, 48
Lecouteux, Claude, 28, 29
Lévi-Strauss, Claude, 142
Magris, Claudio, 160
Malamoud, Charles, 159
Mallarmé, Stéphane, 48, 49, 64, 111, 113, 116, 117, 118, 119, 120, 121, 126
Marland, Pippa, 210, 221
Marsh, George Perkins, 44
Marx, Karl, 123, 192
Mathis, Charles-François, 53
Matthes, Frauke, 156
Meadows, Donella & Dennis, 12, 54
Ménage, Vincent, 134
Merchant, Carolyn, 15, 22, 23, 24, 29, 30, 33, 75
Morton, Timothy, 205, 208, 212, 221
Mouthon, Fabrice, 25, 26
Murphy, Trevor, 74, 89
Naas, Valérie, 88, 89
Naito, Céline, 61, 62, 65, 203
Nash, Roderick, 163
Navet, Éric, 15
Oppermann, Serpil, 205, 209, 218, 220, 221
Oswald, Alice, 61, 62, 203, 205, 206, 207, 208, 209, 210, 211, 212, 213, 214, 215, 217, 218, 219, 221, 222
Paparazzo, Ernesto, 80
Papaux, Alain, 120

Pelot, Pierre, 57, 132, 133, 136
Pierron, Jean-Philippe, 50, 60, 62, 163, 165
Platon, 22
Player, Amy, 216, 222
Pline l'Ancien, 23, 64, 71, 73, 75, 78, 84, 88
Poivre, Pierre, 37
Posthumus, Stéphanie, 58
Rabelais, François, 30, 31, 32
Radin, Paul, 142
Radka, Ivanova, 156
Rakowski, Janna, 156
Rico, Lucie, 57, 134
Rivaz, Romaine de, 12, 15
Roudaut, Mickaël R., 166
Rousseau, Jean-Jacques, 38, 39, 46, 105
Ruffin, Jean-Christophe, 133, 137
Saint-Père François, 26
Sallmann, Klaus, 75
Sand, George, 38, 45, 46, 47, 49
Schoentjes, Pierre, 56, 57, 64, 129, 135, 137, 161
Séma (Glissant), Sylvie, 60, 61, 179, 180, 182, 183, 185, 194, 195, 196, 197
Senancour, Pivert de, 47, 48
Simon, Anne, 134
Singer, Peter, 134
Snyder, Gary, 58, 115, 143, 144, 145, 146, 147, 150, 151, 152, 153
Snyder, Timothy, 58, 115, 143, 144, 145, 146, 147, 150, 151, 152, 153
Sorente, Isabelle, 134
Suter, Patrick, 10, 48, 49, 55, 64, 111, 117, 125
Thévenaz, Olivier, 23, 24, 25, 64, 71
Thoreau, Henry David, 41, 45, 47
Toepfe, Georg, 173
Trojanow, Ilija, 55, 59, 155, 156, 157, 158, 159, 160, 161, 164, 165, 168, 169, 170, 171, 172, 173, 174, 175
Voelke-Viscardi, Géraldine, 84
Vrignon, Alexis, 53
Wagner, Sabrina, 174
Wallace-Hadrill, Andrew, 75, 77
Welzer, Harald, 54, 55, 157
Worster, Donald, 41
Wulf, Andrea, 102
Zeh, Juli, 157, 174
Zemanek, Evi, 157
Zierler, David, 12, 52

Littérature et écologie, ou comment écrire les écocides de biotopes réels

Littérature et écologie, ou comment écrire les écocides de biotopes réels, le premier ouvrage de la collection multilingue « Cultures & Écologies », privilégie la lecture et l'analyse d'œuvres littéraires qui, de l'Antiquité à nos jours, mettent en scène des écocides non seulement réels, mais encore perpétrés dans la contemporanéité même de l'écriture des textes. Les réflexions et les propositions développées dans ce volume sont multiples et polylogiques. Mais toutes se rejoignent sur un point : l'art du récit et l'art de la lecture ont un rôle à jouer dans le processus de sensibilisation et de responsabilisation face au « monde-plus-qu'humain » – et donc, par extension, dans la rupture de la danse infernale des écocides.

Avec les contributions de Colette Camelin, Aurélie Choné, Ottmar Ette, Corinne Fournier Kiss, Xavier Garnier, Céline Naito, Pierre Schoentjes, Patrick Suter et Olivier Thévenaz.

Corinne Fournier Kiss, comparatiste, romaniste et slaviste, est privat-docent à l'Université de Berne. Ses recherches actuelles sont consacrées aux représentations littéraires de l'espace (villes, frontières, jardins, forêts, cours d'eau) et explorent diverses approches écocritiques.

ISBN 978-2-88981-050-5